

António José Marques da Silva

VIVRE AU-DELA DU FLEUVE DE L'OUBLI.

Portrait de la communauté villageoise du Castro do Vieito
au moment de l'intégration du NO de la péninsule ibérique dans l'*orbis Romanum*.
(estuaire du Rio Lima, NO du Portugal)

Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra

2008

António José Marques da Silva

VIVRE AU-DELA DU FLEUVE DE L'OUBLI.

Portrait de la communauté villageoise du Castro do Vieito
au moment de l'intégration du NO de la péninsule ibérique dans l'*orbis Romanum*.
(estuaire du Rio Lima, NO du Portugal)

Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra

Dissertação de Doutoramento em Arqueologia, apresentada à Faculdade de Letras da Universidade de
Coimbra, sob a orientação do Professor Doutor Jorge de Alarcão e da Professora Doutora Maria da
Conceição Lopes

2008

António José Marques da Silva

VIVRE AU-DELA DU FLEUVE DE L'OUBLI.

Portrait de la communauté villageoise du Castro do Vieito
au moment de l'intégration du NO de la péninsule ibérique dans l'*orbis Romanum*.
(estuaire du Rio Lima, NO du Portugal)

RÉSUMÉ

Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra

2008

Tout comme leurs prédécesseurs romains, les archéologues ont mis un certain temps à saisir les différentes structures politiques et sociales des habitants du NO de la péninsule ibérique, les englobant dans un même ensemble culturel : la culture des *castros*. On désigne généralement par ce nom les agglomérations fortifiées indigènes de l'ensemble de cette région. L'unité culturelle, sociale et politique d'un ensemble aussi vaste n'est aujourd'hui réellement défendue par personne. Dans l'état actuel des recherches, on sait désormais appréhender la spécificité de la culture matérielle et de la structure sociale et politique de chacune des régions du NO péninsulaire. L'une d'entre elles semble se confondre avec les limites du territoire du futur *conventus bracarenensis*, qui s'étend entre le fleuve Douro et le sud de la Galice et au centre de laquelle la capitale, *Bracara Augusta*, est fondée sous le règne de Auguste. Les indigènes voient maintenant leur terre natale occupée par les ennemis qu'ils ont combattu pendant plus d'un siècle. S'ils veulent continuer à combattre, ils doivent s'enrôler dans les corps d'auxiliaires indigènes que les romains commencent à recruter dans la région. Le contact avec la culture romaine est maintenant plus direct et plus intense, ce qui provoque rapidement des changements significatifs du mode de vie des populations autochtones.

C'est la compréhension de l'impact sur les populations autochtones de ce processus de changement culturel déclenché par l'occupation romaine qui a motivé l'élaboration de cet ouvrage. Les synthèses qui ont été publiées au long des trente dernières années sur le thème de la culture des *castros*, apportent régulièrement des idées nouvelles qui enrichissent l'analyse de cette problématique. L'objet de cette étude ne se renouvelle malheureusement pas à la même vitesse. En effet, une partie substantielle de la documentation archéologique sur laquelle s'appuie la recherche, a été élaborée à la fin du XIX^e siècle ou au début du siècle suivant. Une surface importante des grandes agglomérations de la région a alors été fouillée. Les plans, dressés à cette époque, ont révélé à la communauté scientifique de l'époque l'ampleur de certains de ces gisements. On ne connaît malheureusement pas le contexte stratigraphique de la plupart des artefacts provenant des fouilles de cette période, aujourd'hui conservés dans les musées portugais et galiciens. Il faudra en effet attendre la fin du vingtième siècle pour disposer de résultats d'interventions archéologiques effectuées selon le principe stratigraphique. On privilégie à présent la lecture verticale par rapport à la lecture horizontale du gisement archéologique, le sondage étant préféré à l'intervention en surface, plus coûteuse en ressource et pour cela hors de portée des chercheurs locaux.

À partir de la dernière décennie du XX^e siècle, la généralisation des interventions de sauvetage menées à bien dans le cadre des grands chantiers de travaux publics redonne aux chercheurs l'opportunité d'effectuer des interventions qui permettent de concilier la lecture verticale et horizontale de ces gisements.

L'une de ces agglomérations indigènes située sur la rive droite de l'estuaire du Rio Lima a ainsi été récemment affectée sur près des deux tiers de la totalité de sa surface par le corridor de l'Autoroute A28 (Viana do Castelo/Caminha), donné sous forme de concession à l'entreprise Euroscut SA par l'Instituto de Estradas du Portugal.

J'ai eu la chance d'assurer personnellement la direction de la fouille de la surface affectée par le corridor, donnée en adjudication à l'entreprise AMS – Análise e Consultadoria Arqueológica Ld.^a, dont je suis le gérant. Cette intervention s'est prolongée de juin 2004 au mois de juillet 2005. Au long des trois années suivantes, cette entreprise a financé intégralement le travail de recherche que je présente maintenant,

celui-ci étant fondé sur les données recueillies au cours de cette intervention. L'encadrement académique de ce travail a été assuré par le *Centro de Estudos Arqueológicos das Universidades de Coimbra e do Porto* (CEAUCP), et cette thèse de Doctorat en Archéologie a été dirigée par Jorge de Alarcão et Maria da Conceição Lopes, membres de ce centre de recherche.

Comme le titre l'indique, ce qui suit est un portrait de la communauté villageoise qui a un jour habité le Castro du Vieito, établi à partir des résultats de l'intervention archéologique que j'ai menée sur ce gisement. Comme tout portrait, ce texte ne transmet qu'une image incomplète de cette communauté, que l'information archéologique révélée par la fouille du Castro do Vieito m'a permis de recréer. Je ne peux pas prétendre que ce portrait soit exhaustif, puisque de nombreux aspects de la structure sociale, économique et spirituelle de cette communauté n'ont pas laissé de traces matérielles, que je puisse ou que je sache lire. J'ai consciemment minoré d'autres aspects, documentés par le registre archéologique à ma disposition afin de former une image équilibrée de la communauté, qui soit le reflet de la dialectique entre la permanence et le changement.

Le lecteur spécialiste en numismatique, en amphores, etc., pourra trouver le plan de l'ouvrage un peu brouillon, l'information relative aux différents types de documents étant distribuée au long de plusieurs chapitres. Il pourra également regretter l'absence de certaines données utiles à la construction de son propre objet d'étude. Je le prie de m'en excuser. J'ai en effet renoncé à présenter les différents documents archéologiques par « catégories-tiroirs » telles que les sigillées, les amphores, les métaux, etc. J'ai préféré au contraire introduire les différentes lectures que l'on peut faire de ces documents (chronologie, signification sociale, économique, etc.) pour permettre au lecteur de comprendre tel ou tel aspect de la communauté villageoise, objet d'étude assumé de mon ouvrage.

Cet objectif explique également l'hétérogénéité de la documentation utilisée à cette fin, et notamment l'importance parfois assumée par des documents tels que le patrimoine ethnologique régional ou les formes du paysage de la région, d'un intérêt à première vue improbable pour un ouvrage qui traite d'un thème de nature archéologique. Le caractère transversal de ce texte peut suggérer au lecteur que je suis un spécialiste dans les diverses disciplines sur lesquelles j'appuie la construction de ce portrait. Ce n'est pas le cas. Je ne suis en réalité qu'un spécialiste de mon objet d'étude : la communauté qui a un jour habité le Castro du Vieito. Mon savoir relatif à chacune de ces disciplines, se limite aux connaissances qu'il m'a paru nécessaire d'accumuler pour aborder convenablement mon objet d'étude.

Le lecteur pourra également juger inopportune l'importance donnée au long du texte au débat sur les questions théoriques ou méthodologiques pour un ouvrage, qui ne dépasse pas, somme toute, le seuil d'une monographie. Je prie encore une fois le lecteur de m'en excuser. Tout comme un portrait esquissé par un peintre, l'image que je forme de mon objet est fortement conditionnée par la manière dont je peins et la conception que je me fais de la peinture, c'est-à-dire, dans mon cas, des théories et des méthodes sur lesquelles j'appuie ma construction mentale. Pour ces raisons, le chapitre « Les règles de l'art », particulièrement consacré à ce sujet, intervient immédiatement après cette brève introduction. L'organisation du reste du texte est plus arbitraire, puisque les autres chapitres abordent différents aspects relatifs à la communauté étudiée, à mes yeux tout aussi importants les uns que les autres. Dans le chapitre « Le village ou la structure d'un système complexe : la communauté villageoise », j'aborde la question de la relation qui existe entre la structure sociale et économique de la communauté et la

structure spatiale de son habitat. Le chapitre « Une identité en construction » présente certains aspects de la culture matérielle mis au jour durant la fouille et révélés par l'analyse du mobilier archéologique qui permettent de mieux cerner son importance comme vecteur de valeurs culturelles, indispensables à la construction de l'identité des villageois. Le chapitre « Communauté et territoire » traite la difficile question des liens de la communauté villageoise avec son territoire et avec les autres communautés voisines. Finalement, le chapitre « Appartenir à l'*orbis Romarum* » est une tentative de comprendre l'impact de l'occupation romaine de la région dans la vie quotidienne des villageois. Le lecteur ne trouvera pas non plus de conclusion à la fin de cet ouvrage, car comme la plupart des peintres, je ne me sens pas capable de condenser un tableau entier en un seul coup de pinceau. Je n'en vois pas d'ailleurs la nécessité.

PRESENTATION

An 137 avant notre ère, nord-ouest de l'Hispania.

Decimus Junius Brutus marche avec ses troupes vers le nord, le long de la côte atlantique. Son objectif : mener une expédition punitive contre les habitants de la région que les Romains de cette époque appellent les Lusitaniens.

En réalité, les soldats romains ne connaissent pas l'identité ethnique exacte de ces adversaires, qu'ils combattent jusqu'alors loin de leur terre natale. Sur le champ de bataille, ils ne voient que des guerriers armés d'un coutelas et de quelques javelots qui se ruent sur eux, à peine défendus par un petit écu, la caetra. Ils ont appris à leurs dépens qu'il faut se méfier des attaques inattendues et fulgurantes lancées par ces adversaires redoutables, qui préfèrent l'embuscade à la bataille frontale. Leur valeur militaire a été reconnue par le général Hannibal, qui les a employés comme mercenaires pendant la campagne italienne. Depuis cette époque, des hordes de guerriers descendent régulièrement vers le Sud de l'Hispania, pour piller la riche province Ulérieure.

L'histoire de la lutte contre ces peuples est relatée de façon détaillée par les auteurs classiques. On connaît ainsi le nom des chefs indigènes qui ont combattu les romains, le plus fameux étant assurément Viriathe. Les campagnes de pillage menées par Viriathe et d'autres chefs indigènes se succèdent jusqu'en 138 av. J.-C., année où Decimus Junius Brutus est nommé consul de la province ultérieure.

Ce dernier a pour mission de mettre fin à la série de défaites infligées aux troupes romaines par les Lusitaniens. L'échec de ses prédécesseurs est dû en grande partie à la grande mobilité de leur adversaire, qui leur permet d'attaquer rapidement et de disparaître immédiatement après. Le consul décide pour cela d'adopter une nouvelle stratégie que l'on dirait aujourd'hui de guerre préventive, attaquant leurs familles, dans le but de les obliger à retourner dans leur terre natale, afin de les défendre. Il monte sa base d'opération dans la cité de Moron, située quelque part près de Santarém sur la rive du Tage, qui est alors la frontière entre le monde civilisé et le monde barbare. Il suit à partir de là le littoral en direction au Nord.

Quand son armée arrive sur les berges du Rio Lima, les soldats s'arrêtent et, effrayés, refusent de faire un pas de plus. Ils croient qu'ils se trouvent devant le mythique fleuve du Lethes et qu'au-delà s'étend l'Hades, c'est-à-dire le monde des morts de la mythologie romaine. Selon la légende, ceux qui buvaient l'eau de ce fleuve,

oubliaient leur passé, perdant définitivement l'envie de retourner chez eux. Decimo Junio Brutus incite ses soldats à traverser le fleuve mais ces derniers refusent, par peur d'oublier leur patrie et leurs amis. Pour faire face à cette insurrection, le général retire des mains du signifer l'étendard de son détachement et traverse seul le fleuve, sous le regard admiratif de ses troupes. Cet acte de courage persuade les soldats à surmonter leur crainte et à traverser le Lima afin de suivre leur commandant.

Cet épisode des guerres lusitaniennes, raconté par Tite Live, montre bien que le nord-ouest péninsulaire était encore à cette époque une terre inconnue, un finistère et que, pour cette raison, les Romains pouvaient situer dans ces régions lointaines les lieux sacrés de leur mythologie. La campagne de *Decimo Junio Brutus*, surnommé à partir de cette date *Callaicus*, en l'honneur de sa victoire, a changé profondément la connaissance que les romains avaient de cette contrée lointaine. La vision que ces derniers avaient de ses habitants, ne se limitait désormais plus à celles des guerriers indigènes contre qui ils combattaient. Ils savaient maintenant comment leurs ennemis vivaient quand ils n'étaient pas en train de guerroyer et se formaient ainsi progressivement une image plus proche de la réalité de la structure sociale, ethnique et économique de ces peuples. Les romains pouvaient maintenant distinguer les habitants de la région, en fonction de l'espace géographique précis qu'ils occupaient. Ils désignaient désormais seulement les habitants de l'entre Tage et Douro, de lusitaniens. Sur l'autre rive du Douro se trouvait le port de *Cale*, et dans la contrée située au Nord de ce fleuve, vivaient un ensemble d'ethnies qu'ils appelaient génériquement les *callaeci*, même s'ils connaissaient déjà les noms de quelques-unes d'entre elles qui avaient combattu contre les troupes de *Decimo Junio Brutus*, comme par exemple les *Bracara*, qui donneront plus tard leur nom au *Conventus bracarenis* et à sa capitale *Bracara Augusta*.

Pourtant, l'expédition de 137 av. J.-C. ne marque pas le début de l'occupation romaine du NO péninsulaire. Ce n'était d'ailleurs pas l'objectif de cette opération. Il faudra attendre encore un siècle pour que la région soit intégrée dans l'Empire, au temps de Jules César ou plus probablement au temps des guerres du NO péninsulaire, qui se déroulent pendant les premières années du règne de l'empereur Auguste.

Le lecteur doit considérer ce qui vient d'être dit uniquement comme un élément introducteur. La comparaison entre la perception des romains des populations autochtones et la perception que ces populations auraient d'elle-même ainsi que l'application du propre concept d'ethnie à des sociétés, qui ont vécu bien avant la création de ce concept moderne mériterait en soit un long débat. On ne le fera pas ici. Le lecteur doit se concentrer uniquement sur une idée centrale, pour comprendre ce qui suit : tout comme leurs prédécesseurs romains, les archéologues ont mis un certain temps à saisir les différentes structures politiques et sociales des habitants de la région, les englobant dans un même ensemble culturel : la culture des *castros*. On désigne généralement par ce nom les agglomérations fortifiées indigènes de l'ensemble du NO péninsulaire. L'unité culturelle, sociale et politique d'un ensemble aussi vaste n'est aujourd'hui réellement défendue par personne. Dans l'état actuel des recherches, on sait désormais appréhender la spécificité de la culture matérielle, de la structure sociale et politique de chacune des régions du NO péninsulaire. L'une d'entre elles semble se confondre avec les limites du territoire du futur *conventus bracarenis*, qui s'étend entre le fleuve Douro et le sud de la Galice et au centre de laquelle la capitale, *Bracara Augusta*, est fondée sous le règne de Auguste. Les indigènes voient maintenant leur terre natale occupée par les ennemis qu'ils ont combattu pendant plus d'un siècle. S'ils veulent continuer à se battre, ils doivent s'enrôler dans les corps d'auxiliaires indigènes que les romains commencent à recruter dans la région. Le contact avec la culture

romaine est maintenant plus direct et plus intense, ce qui provoque rapidement des changements significatifs du mode de vie des populations autochtones.

C'est la compréhension de l'impact sur les populations indigènes de ce processus de changement culturel déclenché par l'occupation romaine qui a motivé l'élaboration de cet ouvrage. Les synthèses qui ont été publiées au long des trente dernières années sur le thème de la culture des *castros*, apportent régulièrement des idées nouvelles qui enrichissent l'analyse de cette problématique. L'objet de cette étude ne se renouvelle malheureusement pas à la même vitesse. En effet, une partie substantielle de la documentation archéologique sur la quelle s'appuie la recherche, a été élaborée à la fin du XIX^e siècle ou au début du siècle suivant. Une surface importante des grandes agglomérations de la région a alors été fouillée. Les plans, dressés à cette époque, ont révélé à la communauté scientifique de l'époque l'ampleur de certains de ces gisements. On ne connaît malheureusement pas le contexte stratigraphique de la plupart des artefacts provenant des fouilles de cette période, aujourd'hui conservés dans les musées portugais et galiciens. Il faudra en effet attendre la fin du vingtième siècle pour disposer de résultats d'interventions archéologiques effectuées selon le principe stratigraphique. On privilégie à présent la lecture verticale par rapport à la lecture horizontale du gisement archéologique, le sondage étant préféré à l'intervention en surface, plus coûteuse en ressource et pour cela hors de portée des chercheurs locaux.

À partir de la dernière décennie du XX^e siècle, la généralisation des interventions de sauvetage menées à bien dans le cadre des grands chantiers de travaux publics redonne aux chercheurs l'opportunité d'effectuer des interventions qui permettent de concilier la lecture verticale et horizontale de ces gisements.

L'une de ces agglomérations indigènes située sur la rive droite de l'estuaire du Rio Lima a ainsi été récemment affectée sur près des deux tiers de la totalité de sa surface par le corridor de l'Autoroute A28 (Viana do Castelo/Caminha), donné sous forme de concession à l'entreprise Euroscut SA par l'Instituto de Estradas du Portugal.

J'ai eu la chance d'assurer personnellement la direction de la fouille de la surface affectée par le corridor, donnée en adjudication à l'entreprise AMS – Análise e Consultadoria Arqueológica Ld.^a, dont je suis le gérant. Cette intervention s'est prolongée de Juin 2004 au mois de Juillet 2005. Au long des trois années suivantes, cette entreprise a financé intégralement le travail de recherche que je présente maintenant, celui-ci étant fondé sur les données recueillies au cours de cette intervention. L'encadrement académique de ce travail a été assuré par le *Centro de Estudos Arqueológicos das Universidades de Coimbra e do Porto* (CEAUCP), et cette thèse de Doctorat en Archéologie a été dirigée par Jorge de Alarcão et Maria da Conceição Lopes, membres de ce centre de recherche.

Comme le titre l'indique, ce qui suit est un portrait de la communauté villageoise qui a un jour habité le Castro du Vieito, établi à partir des résultats de l'intervention archéologique que j'ai menée sur ce gisement. Comme tout portrait, ce texte ne transmet qu'une image incomplète de cette communauté, que l'information archéologique révélée par la fouille du Castro do Vieito m'a permis de recréer. Je ne peux pas prétendre que ce portrait soit exhaustif, puisque de nombreux aspects de la structure sociale, économique et spirituelle de cette communauté n'ont pas laissé de traces matérielles, que je puisse ou que je sache lire. J'ai consciemment minoré d'autres aspects, documentés par le registre archéologique à ma disposition afin de former une image équilibrée de la communauté, qui soit le reflet de la dialectique entre la permanence et le changement.

Le lecteur spécialiste en numismatique, en amphores, etc., pourra trouver le plan de l'ouvrage un peu brouillon, l'information relative aux différents types de documents étant distribuée au long de plusieurs chapitres. Il pourra également regretter l'absence de certaines données utiles à la construction de son propre objet d'étude. Je le prie de m'en excuser. J'ai en effet renoncé à présenter les différents documents archéologiques par « catégories-tiroirs » telles que les sigillées, les amphores, les métaux, etc. J'ai préféré au contraire introduire les différentes lectures que l'on peut faire de ces documents (chronologie, signification sociale, économique, etc.) pour permettre au lecteur de comprendre tel ou tel aspect de la communauté villageoise, objet d'étude assumé de mon ouvrage.

Cet objectif explique également l'hétérogénéité de la documentation utilisée à cette fin, et notamment l'importance parfois assumée par des documents tels que le patrimoine ethnologique régional ou les formes du paysage de la région, d'un intérêt à première vue improbable pour un ouvrage qui traite d'un thème de nature archéologique. Le caractère transversal de ce texte peut suggérer au lecteur que je suis un spécialiste dans les diverses disciplines sur lesquelles j'appuie la construction de ce portrait. Ce n'est pas le cas. Je ne suis en réalité qu'un spécialiste de mon objet d'étude : la communauté qui a un jour habité le Castro du Vieito. Mon savoir relatif à chacune de ces disciplines, se limite aux connaissances qu'il m'a paru nécessaire d'accumuler pour aborder convenablement mon objet d'étude.

Le lecteur pourra également juger inopportune l'importance donnée au long du texte au débat sur les questions théoriques ou méthodologiques pour un ouvrage, qui ne dépasse pas, somme toute, le seuil d'une monographie. Je prie encore une fois le lecteur de m'en excuser. Tout comme un portrait esquissé par un peintre, l'image que je forme de mon objet est fortement conditionnée par la manière dont je peins et la conception que je me fais de la peinture, c'est-à-dire, dans mon cas, des théories et des méthodes sur lesquelles j'appuie ma construction mentale. Pour ces raisons, le chapitre « Les règles de l'art », particulièrement consacré à ce sujet, intervient immédiatement après cette brève introduction. L'organisation du reste du texte est plus arbitraire, puisque les autres chapitres abordent différents aspects relatifs à la communauté étudiée, à mes yeux tout aussi importants les uns que les autres. Dans le chapitre « Le village ou la structure d'un système complexe : la communauté villageoise », j'aborde la question de la relation qui existe entre la structure sociale et économique de la communauté et la structure spatiale de son habitat. Le chapitre « Une identité en construction » présente certains aspects de la culture matérielle mis au jour durant la fouille et révélés par l'analyse du mobilier archéologique qui permettent de mieux cerner son importance comme vecteur de valeurs culturelles, indispensables à la construction de l'identité des villageois. Le chapitre « Communauté et territoire » traite la difficile question des liens de la communauté villageoise avec son territoire et avec les autres communautés voisines. Finalement, le chapitre « Appartenir à l'*orbis Romarum* » est une tentative de comprendre l'impact de l'occupation romaine de la région dans la vie quotidienne des villageois. Le lecteur ne trouvera pas non plus de conclusion à la fin de cet ouvrage, car comme la plupart des peintres, je ne me sens pas capable de condenser un tableau entier en un seul coup de pinceau. Je n'en vois pas d'ailleurs la nécessité. Et pour cela, je prie une dernière fois le lecteur de m'excuser.

CLASSER, COMPTER, DATER : LES REGLES DE L'ART

CLASSER

Le château de cartes

Laurent Olivier a récemment souligné le caractère probabiliste des datations obtenues par les archéologues à partir de la culture matérielle (OLIVIER, 2004 : 109). On peut dire la même chose de la classification typologique des artefacts. Ces derniers sont retrouvés, à de rares exceptions près, à l'état de fragments. On associe un fragment à une pièce entière parce que l'on connaît un exemplaire de l'artefact entier ou presque entier, avec lequel on le compare. On peut illustrer le raisonnement qui suit avec l'exemple d'une sigillée. Si l'une ou plusieurs de ses caractéristiques sont identifiées sur le tesson étudié (par exemple une marque de potier) on considère alors que celui-ci provient d'une pièce de sigillée. Il n'y a apparemment aucune marge d'erreur dans ce procédé. On imagine maintenant que deux types d'objets (par ex. une sigillée et une céramique commune) partagent une même caractéristique (par ex. absence de vernis sur la surface dégradée du tesson). Il existe alors la possibilité de le classer de l'une des deux façons possibles et donc de le classer incorrectement. Plus une caractéristique est partagée par un plus grand nombre de type d'objets, plus il existe de possibilités de se tromper. Il faut également accepter la possibilité que certaines caractéristiques n'apparaissent pas sur tous les fragments correspondant à un même modèle (par ex : les anses), parce que cette celle-ci n'est représentée que sur une surface particulière, très réduite de la pièce complète. Les fragments où l'anse n'est pas représentée, sont pourtant bel et bien originaires du même type de vase que ceux où l'anse s'est conservée. Ces derniers ne seront cependant pas classés de la même façon. Les scénarios que l'on vient de présenter ne prétendent pas être exhaustifs. Ils permettent néanmoins de démontrer que le caractère fragmentaire des documents archéologiques fait que leur classement typologique est du domaine du probable et non de l'absolu.

L'erreur est d'ailleurs généralement un sujet tabou pour les archéologues, en grande partie parce que, contrairement à leurs collègues des sciences expérimentales, ils ne savent pas la quantifier et donc la contrôler. Le sentiment d'impuissance et de frustration est très grand car la classification typologique est, à la base de la connaissance archéologique, comme d'ailleurs de toutes les autres sciences. Une erreur de classification peut provoquer une erreur de datation qui peut à son tour suggérer une interprétation erronée de la signification sociale ou économique de la présence de l'artefact classé sur un gisement, parce que sa datation est anachronique. La construction de la connaissance archéologique est en ce sens un véritable château de

carte, dont la solidité dépend en premier lieu de la rigueur des classifications d'artefacts (Figure 1.1). Il ne reste alors à l'archéologue qu'à ignorer l'erreur pour qu'elle cesse d'exister ... à ses yeux.

Le néophyte autodidacte

Les études de la culture matérielle classique traversent actuellement une grande crise. Il y a déjà plusieurs décades que ces dernières se referment progressivement sur elles-mêmes. Chaque type d'artefact (verre, amphores, monnaies, etc.) est l'objet d'étude d'une spécialité qui tend à centrer le débat sur les questions intrinsèques à chaque discipline. La réflexion méthodologique et théorique y est généralement absente (WILLIS *et alii*, 2007 : 2). Cela explique pourquoi la forme selon laquelle les nouvelles données sont étudiées reste immuable. Ainsi, il y a maintenant plus de trente ans que J. Alarcão a soutenu que les classifications de céramiques doivent se baser en premier lieu sur les

...aspects tels que la nature de la pâte, les types de finition, les conditions de cuisson, la couleur...(ALARCÃO, 1975 : 19).

Le principe de la primauté du critère technologique sur le caractère formel est aujourd'hui reconnu par l'ensemble des préhistoriens, des archéologues médiévistes et des archéologues de l'âge moderne et contemporain. En revanche, les spécialistes de l'étude des amphores ont maintenu jusqu'à nos jours des classifications typologiques basées en premier lieu sur la forme. À chaque fois qu'un nouvel atelier est découvert et que les pièces qui y sont produites sont étudiées pour la première fois, on les voit à nouveau chercher des parallèles entre les profils des tessons retrouvés sur l'atelier étudié avec ceux des types connus dans d'autres régions de l'empire. On a par exemple une amphore de type Haltern 70 produite en Bétique (CARRERAS MONFORT, 2004 : 75-82), en Lusitanie (ARRUDA *et alii*, 2006 : 238) et en Gaule (MARIMON *et alii*, 2004 : 41).

Le texte précurseur de J. Alarcão discutait un autre problème de fond, qui n'a malheureusement pas non plus retenu l'attention de ses collègues :

Selon quels critères peut-on déclarer insignifiantes certaines différences et promouvoir comme type telle pièce et non telle autre ? L'élaboration d'une typologie est un travail facile quand les dissemblances inévitables entre les pièces que le potier a voulu faire égales sont faibles et quand la série des formes est discontinue, c'est-à-dire quand elles sont très différentes les unes des autres. Quand, cependant, les formes que le potier prétendait réaliser étaient déjà très voisines, l'irrégularité du tournage pouvait créer une série si continue que la détermination des types devient difficile et contestable ; c'est surtout dans ce cas que nous sentons combien le type, au lieu d'être la reconnaissance d'un modèle réel, est une création qui nous est propre, une catégorie mentale. Une des façons les moins discutables de définir les types est de prendre comme telles les formes qui se répètent avec le plus d'insistance ; les petites différences sont considérées comme des variations négligeables, à moins que l'on puisse prouver qu'elles correspondent à une évolution dans le temps, à une caractérisation d'officine ou de région, ou bien encore et finalement à une étape conduisant à la création d'une nouvelle forme, c'est-à-dire d'un nouveau type (ALARCÃO, 1975 : 29).

Ses confrères ont au contraire concentré une grande partie de leurs efforts sur la découverte de ces petites différences formelles au sein d'un même type d'amphore, fréquemment vide de sens, puisqu'elles ne prouvent pas en soi qu'elles correspondent à une chronologie ou à une provenance différentes. L'élaboration de nouvelles typologies est une forme dont toute science dispose pour s'ajuster à un flux de nouvelles données ou de nouvelles idées. On ne connaît cependant aucune autre science où les typologies et les dénominations de types se succèdent à un rythme aussi effréné au point que ces dernières sont oubliées dès leur parution, même par leurs propres auteurs (MAYET, 1990 : 28). De nouveaux types apparaissent cycliquement à chaque colloque organisé sur le thème de l'économie antique. Ces derniers sont souvent définis à partir de quelques fragments de bords, en l'absence d'exemplaires de profil complet (MAYET, 2006 : 340). Le caractère probable propre à toute classification est souvent ignoré par cette discipline où l'on réfute fréquemment des acquis qui sont le fruit de nombreuses années d'accumulation de données convergentes en les confrontant à des données fragmentaires, de faible expression ou de provenance incertaine. Cela est pourtant incorrect d'un point de vue épistémologique. En effet, comme le défend T. Kuhn, une anomalie ne peut ébranler le paradigme en vigueur que si celle-ci est réitérée successivement jusqu'à un point de rupture où la théorie doit être altérée parce que les anomalies ont atteint un niveau intolérable (CARVALHO, 2002 : 43).

Aussi, plus que donner à connaître une vaste collection d'amphores réunie dans le cadre de la fouille du Castro do Vieito, ce qui serait louable en soi, on prétend maintenant utiliser ce *corpus* de données comme matériel de réflexion sur les limites et les problèmes posés par la classification de ce genre de céramiques. On décide d'oublier momentanément tout ce que l'on croit savoir sur les amphores. On se propose de les observer comme le ferait un néophyte, de manière à les regarder comme n'importe quel autre type de céramique. Ce néophyte est de surcroît autodidacte et n'a pour cela aucune idée établie sur la forme selon laquelle les amphores doivent être étudiées.

Paradoxalement, ce même néophyte décide de reprendre le problème tel qu'il a été laissé trente ans en arrière : au lieu de commencer la classification des amphores par l'identification de leurs types, il choisit de les séparer par pâtes, selon l'un des critères technologiques proposés par J. Alarcão pour classer la céramique commune de *Conimbriga*.

Il décide d'effectuer cette première classification selon les méthodes habituelles : de forme empirique et à un niveau macroscopique. Un spécialiste associerait directement chacune des pâtes identifiées à un centre de production. En effet, il établirait le lien entre celles-ci et la pâte à classer, car à un moment donné de sa formation, un professeur l'aurait aidé à classer cette pâte pour la première fois.

Comme il n'a pas cette connaissance, le néophyte autodidacte doit aller recueillir des échantillons de tessons sur les ateliers connus au long de la vallée du Guadalquivir, du Rio Tinto, du Tejo, du Sado, du littoral de l'Algarve et de la baie de Cadix (Figure 1.2), parce que les productions de ces ateliers sont généralement très bien représentées sur les gisements du NO de la péninsule ibérique.

Comme néophyte, il a tendance à privilégier la couleur au moment de classer les céramiques, parce que c'est la caractéristique de la pâte la plus évidente. En est-elle pour autant plus significative ? Comme il n'a pas la pratique d'identifier des couleurs à partir d'un dictionnaire chromatique, il recourt à un colorimètre électronique, qui décompose la couleur en trois variables, dont la valeur varie de 1 à 100 : L*(clarté)

a*(gamme de l'axe rouge) b*(gamme de l'axe jaune) selon le modèle développé par la Commission Internationale de l'Éclairage (CIE 1976). Il mesure ainsi la couleur de la pâte et de la surface des échantillons provenant des différents ateliers ou il a recueilli des échantillons. Une fois traitées les données chromatiques mesurées (Tableau 1. 1), il s'aperçoit que même si la moyenne des indicateurs $L^*a^*b^*$ de la pâte et de la surface des différents taxons peuvent être facilement individualisés, leur dispersion au sein d'un même taxon rapproche certaines valeurs de la moyenne du taxon adjacent. On prend l'exemple de l'atelier de Pinguele (Rio Tinto, Andalousie). La moyenne calculée pour l'indicateur (a) de la pâte à partir de l'ensemble des tessons recueillis sur ce gisement est de 18,85 et présente une déviation standard de 7,19. Les valeurs comprises dans l'intervalle (- dev. St.) les plus éloignées de la moyenne sont plus proches de la moyenne d'autres taxons : si l'on soustrait 7,19 à 18,85, on obtient un indicateur (a) égal à 11,66, beaucoup plus proche de la valeur moyenne du même indicateur sur l'atelier de Lebrija (10,08). Par ailleurs la déviation standard de cet indicateur au sein de cet atelier est supérieure à celle de la totalité des tessons recueillis sur l'ensemble des gisements analysés (6,63). Notre néophyte en conclut que la différence de la couleur de la pâte et de la surface de deux tessons provenant d'un même atelier peut être parfois plus grande que celle qui existe entre ces derniers et les tessons des ateliers d'une autre région. Il découvre ainsi ce qui est évident pour un spécialiste : la pâte ne peut pas être caractérisée seulement en fonction de sa couleur. En effet, la variabilité que cette dernière présente au sein d'un même atelier indique qu'elle dépend d'autres facteurs indépendants de la provenance de l'argile, comme par exemple les conditions de cuisson.

Il procède néanmoins à la mesure de la couleur d'un échantillon de 597 tessons d'amphores recueillis dans le cadre de la fouille du Castro do Vieito (Tableau 1. 1). Les valeurs moyennes des indicateurs $L^*a^*b^*$ de l'ensemble des tessons se rapprochent de ceux de l'ensemble recueillis sur les ateliers de référence. L'amplitude des différences vérifiées au niveau des indicateurs l^* , a^* et b^* de la surface de la pâte suggère cependant qu'un nombre significatif de tessons a une couleur qui n'est représentée sur aucun des ateliers étudiés. Proviennent-ils d'un atelier dont il ne possède pas d'échantillons ?

Il décide alors de compléter son analyse chromatique par l'étude de la composition de l'argile et des dégraissants de la pâte. Il commence par entraîner ses yeux en analysant ses échantillons de référence. Cet exercice lui révèle une nouvelle difficulté : les pâtes provenant de certaines de ces vallées ne se distinguent pas facilement, du moins aux yeux du néophyte.

Ainsi, les groupes de pâtes Sado/amont, Sado/aval et Tage individualisés par A. Schmitt (MAYET *et alii*, 1996 : 163) au travers d'une analyse pétrographique ne sont pas si évidents à distinguer quand on les observe à l'œil nu, même sur des échantillons provenant de ces gisements. On peut dire la même chose pour les pâtes de la région de Séville (moyen Guadalquivir) et celles du Rio Tinto. Les argiles utilisées pour la fabrication des amphores de ces deux régions ont comme point en commun d'être extraites de terrasses fluviales, couvertes de graviers roulés, que l'on retrouve parfois dans leur pâte. Les céramiques calcaires du Bas Guadalquivir et de la Baie de Cadix peuvent également facilement être confondues. Il sait alors qu'il ne peut donc pas associer les pâtes calcaires exclusivement à la Baie de Cadix, comme on le fait souvent (ÉTIENNE *et alii*, 2002 : 177). En revanche, il distingue assez facilement les productions de la vallée supérieure, moyenne et inférieure du Guadalquivir et des gisements des différentes vallées de l'Algarve. Comme il l'a vérifié sur le terrain, les

différences et les similarités inespérées observées au niveau des pâtes s'expliquent en grande partie par la nature géologique variable et parfois similaire des sols d'où les argiles des pâtes proviennent. Ainsi, le fait que deux tessons aient une pâte identique ne signifie pas obligatoirement qu'ils proviennent du même local de production. Cela signifie seulement que ces derniers peuvent provenir d'un même type de contexte géologique. Par ailleurs, si certaines pâtes sont plus faciles à distinguer que d'autres, cela veut dire que la possibilité de se tromper au moment de classer un tesson varie en fonction du type de pâte dans le quel ce tesson peut être classé.

Le néophyte s'attaque maintenant à l'analyse des pâtes des tessons d'amphores retrouvés sur le gisement du Castro do Vieito. Il distingue quatre grands groupes de pâtes. Il décrit délibérément les pâtes de forme succincte et générique pour ne pas simuler un niveau de sophistication élevé, que le caractère très superficiel de ses connaissances en géologie et le niveau macroscopique de son analyse ne lui permet pas d'atteindre. La texture, la couleur, la nature des dégraissants lui ont ainsi permis d'individualiser quatre grandes catégories de pâtes :

- 1- CV-A-(n.º 1-7330): Pâte sableuse et non calcaire de couleur rosée à ocre où l'on retrouve parfois des petits graviers roulés, typiques des terrasses fluviales.
- 2- CV-L-(n.º 1-841): Pâte aréneuse et non calcaire de couleur orange claire.
- 3- CV-E-(n.º 1-121): Pâte non calcaire de couleur vineuse/rougeâtre/orangée à particules noires.
- 4- CV-C-(n.º 1-207): Pâte calcaire de couleur jaune/rougeâtre/rosée.

La pâte CV-A domine clairement l'ensemble ($83,5 \pm 1,26\%$) (Tableau 1. 2) . Viennent ensuite très loin derrière les pâtes du groupe CV-L, qui ne représentent déjà que $9,99 \pm 1,01\%$. En revanche les pâtes de type CV-E et CV-C sont en minorité ($1,17 \pm 0,36\%$ et $2,61 \pm 0,54\%$). L'ensemble des autres pâtes, souvent représentées par à peine quelques tessons ne correspondent qu'à $2,17 \pm 0,55\%$ de l'ensemble. L'échantillon de tessons, dont la couleur a été mesurée, révèle une distinction claire entre la couleur des différents taxons, dont l'homogénéité a pour reflet la faible dispersion des valeurs mesurées au sein de chaque groupe de pâte.

Le néophyte se demande maintenant si les groupes de pâtes qu'il a créés de façon empirique sont seulement une construction mentale ou s'ils correspondent à des origines différentes. Après quelques lectures, il s'aperçoit que la description de la première de ces pâtes se rapproche de celle proposée par R. Étienne et F. Mayet pour décrire la pâte de l'amphore Haltern 70 de Bétique (ÉTIENNE *et alii*, 2000 : 82-84). Cette amphore paraît avoir été produite en plusieurs zones de la Bétique : au long de la vallée du Guadalquivir, dans la vallée du Rio Tinto (Pinguete), ainsi que dans le Golfe de Cadix et le Golfe de Algeciras. La plupart des centres de productions sont seulement connus à travers des prospections de surface. Les quelques fours de la Baie de Cadix objet de fouilles, ont révélé que leur moment de production se situe entre le règne d'Auguste et la fin du Ier s. ap. J.-C. (GARCÍA VARGAS, 1998: 98). La fouille de quelques fours du Golfe de Algeciras a permis de vérifier que leur moment de production commençait à la fin du Ier s. av. J.-C. Dans ces deux cas, il s'agit d'une production secondaire, les fours produisant essentiellement des amphores à salaisons et sauces de poissons (CARRERAS MONFORT, 2004: 75-76). Quelques fragments d'Haltern 70 ont été recueillis dans le cadre de la fouille du four de Delicias, dans le Haut-Guadalquivir. L'amphore de type Dressel 20 était pourtant la production principale, un type d'ailleurs bien représenté dans toute cette région (idem: 81). La faible expression de l'Haltern 70

dans les centres de productions de ces régions, suggère qu'il faut rechercher ailleurs les centres qui ont assuré le gros de la production de cette amphore. La vallée moyenne du Guadalquivir (*Orippe*) et la vallée du Rio Tinto (Pinguele), sont en l'état présent des connaissances les meilleurs candidats, une fois que l'Haltern 70 y apparaît en proportions significatives relativement aux autres types d'amphores (CARRERAS MONFORT, 2000).

Le deuxième groupe de pâtes se rapproche de celles des productions de la vallée du Sado et du Tejo (MAYET *et alii*, 1996 : 163). La troisième doit probablement provenir des régions volcaniques de la péninsule italique (TCHERNIA et OLMER, 2004 : 108). Enfin, la dernière ressemble à celle que l'on tend généralement à localiser sur le littoral de la Bétique, en particulier dans la région de la Baie de Cadix (ÉTIENNE *et alii*, 2000 : 122).

Notre néophyte peut-il confirmer cette provenance en recourant à l'information qu'il a accumulée jusqu'à présent ? Il décide de combiner l'information chromatique avec celle de la nature calcaire ou non calcaire de la pâte, facilement vérifiable, pour comparer les tessons du Castro do Vieito avec ceux des échantillons qu'il a recueillis sur les différents ateliers de Lusitanie et de Bétique. Comme le nombre de données est élevé, il recourt à une base de données informatique où il effectue un programme de classement automatique de l'échantillon des tessons dont il a mesuré la couleur de la pâte et de la surface. Il y introduit également les paramètres statistiques (moyenne et déviation standard) des échantillons recueillis sur les ateliers de Bétique et de Lusitanie. Pour chaque catégorie de pâtes (calcaire et non calcaire), le programme compare les paramètres chromatiques (Lab) de la pâte et de la surface de chaque tesson provenant de la fouille avec les valeurs moyennes calculés pour chaque atelier pour déterminer quel est celui qui s'en rapproche le plus. La routine effectue le calcul de la somme de différence au carré entre l'ensemble des valeurs des variables $L^* a^* b^*$ relatives à la pâte et à la surface de chaque tesson et les valeurs moyennes calculées pour les différents centres de production d'amphore pour atteindre cet objectif. La formule suivante exprime de façon mathématique cette procédure :

$$I_{cv} \quad I_{cp}^2 \quad a_{cv} \quad a_{cp}^2 \quad b_{cv} \quad b_{cp}^2$$

$I_{cv} \quad a_{cv} \quad b_{cv}$: paramètres chromatiques du tesson à classifier

$I_{cp} \quad a_{cp} \quad b_{cp}$: paramètres chromatiques moyens du centre de production de référence

La routine choisit ensuite le centre de production de référence dont la valeur de \bar{A} est moindre pour vérifier s'il est probable que le tesson proviennent de ce dernier. Comme le néophyte a vérifié préalablement que la distribution des valeurs chromatiques est normale en appliquant le test de normalité de Kolmogorov-Smirnov (FLETCHER *et alii*, 2005 : 105-111) (Tableau 1. 3), il sait que les paramètres de la couleur de 99% de l'ensemble des tessons provenant d'un même centre de production doivent se situer dans l'intervalle centré sur la moyenne des valeurs chromatiques des tessons recueillis dans le centre de production et dont la limite inférieure et supérieure équivaut à trois fois la déviation standard correspondante (*idem* : 61). Cela signifie qu'un tesson dont les paramètres chromatiques se trouvent en dehors de cet intervalle, a une probabilité très faible ($\leq 1\%$) d'être originaire de ce centre de production. C'est précisément la limite de cet intervalle que le programme utilise pour décider s'il peut classifier un tesson

comme provenant du centre de production dont les valeurs chromatiques sont les plus proches au sein d'une même catégorie de pâtes (calcaire ou non calcaire).

La routine parvient de cette façon à classer près de 85% des tessons de l'échantillon en fonction de 716 lectures de la couleur de leur pâte et/ou de leur surface (Tableau 1. 4). La base de données semble classer plus facilement certains types de pâtes que d'autres. Les pâtes de type CV-C (97,6%) et de type CV-A (90,77%) sont classées avec beaucoup plus de succès que les pâtes de type CV-E (71,90%) et CV-L (78,54%). Si, dans le premier cas, on peut expliquer cet insuccès par la provenance extra-péninsulaire des tessons, il faut se demander dans le second cas si les amphores non classés proviennent d'un centre de production de la région du Sado/Tejo dont le néophyte ne possède pas d'échantillon de référence. Il confronte maintenant la classification opérée par la base de données avec celle qu'il a établie empiriquement (Tableau 1. 5). La pâte de type CV-A correspond majoritairement à celle des productions d'Orippe (50,79±16,23%), dans le moyen Guadalquivir. Cependant une partie significative des tessons semble provenir du Haut Guadalquivir (36,51±15,63%). Quelques tessons semblent provenir du centre producteur de Os Olhos de S. Bartolomeu do Mar (commune de Castro Marim) dans le Bas Guadiana (3,17±5,69%), alors que d'autres paraissent avoir été produits dans l'un des centres de production du Tejo/Sado (9,52±9,53%). Le caractère résiduel de la représentation de ces deux centres de production suggère que leur présence au niveau de ce groupe de pâte est le résultat d'une erreur de classification, qui s'explique par le manque d'expérience du néophyte. Les tessons provenant des centres de production du Sado/Tage doivent en réalité appartenir au type de pâte CV-L, où cette origine est largement majoritaire entre les tessons analysés (74,36±12,74%). La production du Bas Guadiana y est également représentée de façon significative (24,36±12,52%). Les quelques tessons de cette provenance classés comme de type pâte CV-A doivent appartenir à ce groupe de pâte alors que l'unique tesson du groupe CV-L provenant du Moyen Guadalquivir doit en réalité être classé dans le groupe de pâte CV-A. Les pâtes de type CV-C semblent pour leur part provenir presque exclusivement de la Baie de Cadix (93,88±6,24%), la proportion des tessons dont les caractéristiques chromatiques qui se rapprochent de celles des productions de Lebrija, étant très réduite (6,24±6,24%). L'application de cette routine au type de pâte CV-E, que l'on suppose être originaire de la péninsule italique, lui permet de comprendre que ce dernier groupe englobe des tessons originaires de plusieurs centres de production dont les paramètres chromatiques se rapprochent de ceux du Haut Guadalquivir, du Sado/Tage, du Bas Guadiana et du Moyen Guadalquivir. Le néophyte conclut de son expérience que les regroupements que l'on effectue en fonction de la pâte des amphores ne correspondent pas obligatoirement aux productions provenant d'une seule région. Ces derniers peuvent être composés par des productions de plusieurs régions dont les caractéristiques chromatiques et la nature de la pâte se rapprochent suffisamment pour pouvoir être confondus. Enfin, il estime la fiabilité de sa classification en faisant la somme des tessons, représentés de forme résiduelle au sein de chaque regroupement. Il calcule ainsi une marge d'erreur de 2,15±2,07%, ce qui est peu significatif. Ainsi il sait qu'il devra désormais se méfier des formes très mal représentées au sein d'un type de pâte déterminé parce leur présence au niveau de ce groupe peut être due à une erreur de classification.

C'est dans cet esprit qu'il étudie maintenant les paramètres morphologiques des tessons. Aucune amphore n'a été retrouvée entière. Même les tessons qui regroupent plusieurs parties d'une même pièce (par exemple, bord+anse) sont très rares. Aussi, les formes auxquelles les tessons appartiennent doivent être déduites à partir de ces

derniers. Pour ce faire, il commence par individualiser au sein de chaque type de pâte les fonds, les bords et les anses ainsi que les tessons qui regroupent plusieurs de ces éléments. Il observe maintenant quelles sont les caractéristiques morphologiques qui se répètent au sein de chaque groupe. Il s'aperçoit très vite qu'à l'exception du type de pâte CV-C, les tessons qui intègrent chaque groupe de pâte correspondent à une association unique d'un type de bord, de fond et d'anse, qui distingue chaque groupe des deux autres. Ainsi ces trois types de pâtes semblent correspondre à trois types de formes d'amphores distinctes (Figure 1.3).

Les amphores dont sont issus les tessons du groupe de pâte CV-A sont formées d'un bord en bandeau, d'anses de section elliptique à cannelure longitudinale et d'un fond conique (Figure 1.4). L'association de ces trois éléments suggère que les tessons de cette pâte ne peuvent que correspondre à la forme Haltern 70 (ÉTIENNE *et alii* : 2000 : 82), d'ailleurs présente sur quelques centres de production du Haut et du Moyen Guadalquivir (CARRERAS MONFORT, 2004 : 75-82), régions d'origine des tessons classés comme appartenant à ce type pâte.

L'amphore qui correspond au type de pâte CV-L, provenant majoritairement des vallées du Sado et du Tage est également composée d'un bord en bandeau et d'anses de section elliptique à cannelure longitudinale (Figure 1.4). Son fond conique et creux la distingue cependant de la forme Haltern 70. Cette combinaison est en revanche caractéristique des productions précoces des ateliers du Tage et du Sado, généralement désignées d'amphores lusitaniennes Dressel 14a (MAYET *et alii*, 2002 : 30).

Au troisième groupe de pâte, d'origine italique correspond exclusivement la combinaison suivante : bord de section triangulaire ou en bande / grandes anses au profil en S avec molduration sur la face supérieure/ grand fond plein. Il reconnaît là les caractéristiques communes aux trois variantes de l'amphore Dressel 1 (TCHERNIA et OLMER, 2004 : 108) (Figure 1.4).

L'effort a porté ces fruits. En effet, si le néophyte s'était jeté tout de suite sur les tessons pour les classer un à un, il aurait pu conclure que la pâte de type CV-L avait été utilisée pour produire le type Haltern 70, parce que l'on y retrouvait des bords en bandeau et les anses caractéristiques de cette forme. Bien que l'on ait recensé 325 bords et les 457 anses typiques de cette forme au niveau de cette pâte, les 52 fonds correspondant sont tous creux. En l'absence du fond caractéristique de cette forme dans une si vaste collection, il reste peu de marge de manœuvre pour défendre l'idée que ces tessons correspondent à la forme Haltern 70. Le néophyte pourrait également penser que ces fonds creux correspondaient à des Dressel 14 de la forme classique. L'absence du bord droit incliné vers l'extérieur ou du bord arrondi caractéristique des productions tardives (ÉTIENNE *et alii*, 2002 : 135) entre les 325 bords de ce groupe de pâte interdit également cette classification. Le risque de confondre ces deux formes qui partagent certaines caractéristiques morphologiques est maintenant écarté.

Le néophyte comprend alors qu'il dispose d'une riche documentation qu'il peut utiliser pour mieux cerner les caractéristiques morphologiques des amphores de type Haltern 70 de Bétique et Dressel 14A de Lusitanie. Il tire toute une série de mesures sur les tessons (Figure 1.5), qu'il sait maintenant correspondre à ces formes. Il analyse d'abord l'amphore Haltern 70. Que sait-on actuellement de cette amphore ? Il lit que :

L'amphore Haltern 70 présente des dimensions assez constantes : 0,92 à 0,95 mètre de hauteur pour un diamètre maximum de 0,35 à 0,36 mètres (sur l'épave Port-Vendres II), 0,837 à 0,88 mètre de hauteur pour un diamètre maximum de 0,31 à 0,328 mètre (dépôt de La Favorite, à Lyon).

Ses caractéristiques principales sont une panse cylindrique et irrégulière, se rétrécissant un peu dans la moitié inférieure ; un col étroit, haut de 0,18 à 0,21 mètre, séparé de la panse par un épaulement très peu accentué ; un bord en bandeau plus ou moins évasé et en sailli selon la chronologie : 0,16 mètre de diamètre environ pour une hauteur variant entre 5,5 et 6,5 centimètres ; sur la face interne du bord une légère gorge facilitait la mise en place d'un opercule ; les anses, hautes de 0,19 à 0,21 mètre et larges de 5 à 5,5 centimètres, ont une section ovale et sont toujours creusées sur leur face externe d'un sillon plus ou moins profond large de 1 à 1,5 centimètre ; elles sont appuyées sur le col, juste en dessous du bord en bandeau, s'incurvant aussitôt pour rejoindre l'épaulement, en se resserrant quelque peu contre le bas du col. La pointe enfin a un profil tronconique ; haute de 0,135 à 0,14 mètres. Elle se rattache à la panse de façon assez abrupte ; elle est toujours pleine et constituée à l'intérieur d'une boule d'argile faisant sailli sur le fond interne. Dans l'ensemble, ce sont des amphores relativement mal tournées. Elles présentent en effet un profil irrégulier, avec des creux et des bosses au niveau de la panse, comme certaines amphores Dressel 20 de grande taille.

La configuration et les dimensions proposées par cette description de l'amphore Haltern 70 que l'on doit à R. Étienne et F. Mayet (2000 : 82) pour le bord, les anses et la pointe sont, à quelques exceptions près, parfois très proches des valeurs moyennes qu'il observe sur la collection du Castro do Vieito (Tableau 1. 6). Cependant la variabilité des mesures autour de ces valeurs moyennes est bien supérieure à celle que suggère cette description de la forme. Par exemple, la classe de diamètre du bord (DB) - estimé dans la plupart des cas selon la méthode des courbes concentriques (MADEIRA, 2002 : 21) - le mieux représenté (15cm) est à un centimètre près la même que celle qui est proposée par ces auteurs. Cependant celui-ci varie entre 13 cm et 19 cm (Tableau 1. 7).

La valeur moyenne (16,39cm) de la hauteur des anses (HA) est un peu inférieure à celle que ces auteurs proposent (19 à 21cm) (Tableau 1. 6). D'autre part même dans un échantillon aussi réduit que celui dont il dispose pour mesurer cette caractéristique (19 éléments), celle-ci varie entre 14 et 19cm. Comme il a vérifié préalablement que l'ensemble des valeurs des paramètres descriptifs qu'il a mesurés sur les tessons, a une distribution normale, il peut conclure que 65% des anses de ce type doivent avoir entre 16,39cm moins une fois la déviation standard (1,67) et 16,39cm plus une fois la déviation standard, c'est-à-dire entre 14,72cm (16,39-1,67) et 18,06 cm (16,39+1,67). Il sait également qu'il est très improbable (1%) que cette variabilité s'étende au-delà de l'intervalle compris entre la moyenne et trois fois la déviation standard, c'est-à-dire 11,38cm (16,39 - (1,67*3)) et 21,4cm (16,39 + (1,67*3)). Les amphores entières qui ont servi de référence à R. Étienne et F. Mayet pour estimer la hauteur des anses correspondent en réalité à une valeur maximale, qui ne peut être considérée représentative de l'ensemble des amphores de ce type.

Le néophyte comprend alors que ces auteurs n'ont pas observé cette dispersion des mesures parce que l'échantillon qui a servi de base à leur description – les exemplaires d'amphores Haltern 70 complètes- est trop petit pour être représentatif de l'ensemble de cette production. C'est la règle d'or de la statistique : plus l'échantillon est petit, moins certaines sont les inférences que l'on peut faire à propos de la population totale (FLETCHER *et alii*, 2005 : 67). Encore une fois, le néophyte renforce sa conviction qu'il doit se méfier des conclusions tirées d'un petit nombre de tessons, parce les caractéristiques de ces derniers, peuvent parfaitement ne pas faire justice à leur variation réelle au niveau de l'ensemble d'une production. Il prend

également conscience de la grande amplitude de variation des dimensions des éléments qui constituent un même type d'amphore et découvre une nouvelle erreur de classification qu'il peut commettre : exclure la possibilité d'associer une pièce à une forme connue parce que cette dernière est anormalement petite ou anormalement grande.

Le néophyte remarque également que même si le type de pointe décrit ci-dessus est majoritaire, un petit nombre d'exemplaires (1,22+1,04%) se distingue par leur terminaison convexe, formant une petite protubérance dont le diamètre est légèrement supérieur à celui de sa liaison avec le reste de la pointe, très proches de ceux des amphores Haltern 70 du naufrage du Culip VIII (NIETO, 2004 : 145-146). Il constate également que des graffites sont fréquemment gravés sur la pointe (13,43±3,24%) et dans un cas unique sur l'épaule de l'amphore (grafite en forme de « R »). Il découvre une marque de potier incomplète (Figure 1.6). Il s'agit d'une estampille situé sur la face supérieure de l'anse CV-A-4125, où l'on arrive à lire *L : H ...*. Cette estampille n'a actuellement aucun parallèle entre les marques déjà connues de l'amphore Haltern 70 (MOROS *et alii*, 2004 :52). Pourtant celle-ci est documentée sur des fragments d'amphores de Santa Tecla (La Guarda, Galice), une trentaine de kilomètres au nord du Castro do Vieito sous les formes *L : H...*, *L : HO...* et *L : HOT*, la typologie de ces amphores n'étant pas spécifiée (MARTÍNEZ TAMUCHE, 1998 : 82). On se demande si la lecture correcte de la marque ne serait pas *L : HOF(ficina)*. On peut maintenant supposer qu'il s'agisse également d'amphores de type Haltern 70, d'ailleurs très bien représentées sur ce gisement (MORAIS *et alii*, 2004 : 103).

Le néophyte lit maintenant la description que proposent F. Mayet et C Tavares da Silva pour la variante ancienne Dressel 14 de Lusitanie, également connue comme Dressel 14 A de Lusitanie (ÉTIENNE *et alii*, 2002 : 134):

Pour décrire cette variante, nous avons choisi tout d'abord de l'illustrer avec deux amphores, entières ou presque entières, provenant des deux gisements précédemment décrits (fig. 46). C'est une amphore qui mesure près d'un mètre de hauteur et qui présente une panse cylindrique au tournage quelque peu irrégulier, ayant laissé des marques internes bien nettes ; cette panse a en moyenne 0,60 à 0,70 mètre de hauteur pour un diamètre moyen de 0,32/0,33 mètre. La panse est surmontée d'un col de 0,20 mètre de hauteur, cylindrique en général, mais pouvant présenter un léger rétrécissement soit dans sa partie supérieure (n.º1), soit dans sa partie inférieure (n.º2) ; son diamètre varie entre 0,12 et 0,13 mètre. Il se rattache à la panse par un épaulement arrondi, sans carène nette, et se termine par un bord en bandeau, légèrement oblique et formant un ressaut plus ou moins marqué au-dessus du col. Ce bord en bandeau est le résultat d'imitations et d'essais que nous avons découverts dans le dépotoir tibérien et dans lesquels les amphores Dressel 7/11 et surtout Haltern 70 ont joué un rôle non négligeable. L'extrémité supérieure du bord porte toujours, comme dans les variantes suivantes, du sable incrusté dans la pâte démontrant que l'amphore était mise à sécher, tête en bas, sur une surface plane recouverte de sable, avant d'être mise à cuire dans les fours.

Les anses, plus ou moins verticales, ont une hauteur moyenne de 0,20 mètre, formées d'un ruban épais replié sur lui-même et sur la face externe duquel demeure un sillon, plus ou moins large et profond, elles s'appuient sur l'épaulement et sur la jonction bord/col. Ces anses sont parfaitement copiées sur celles de l'amphore Haltern 70 et se démarquent de celles des amphores à « garum » de la baie de Cadix, Dressel 7/11

notamment. Très souvent, ces anses portent, à leur base externe, l'empreinte du pouce que le potier a laissé en soudant l'anse sur l'épaule de l'amphore et parfois, un ajout de pâte est placé entre l'anse et l'amphore sans doute pour renforcer l'adhérence de l'anse. Ce détail du montage des anses se retrouve sur d'autres types d'amphores plus tardives (Almagro 50 et 51c) de Lusitanie et de Bétique.

Le fond de cette variante est toujours conique et creux, avec quelques constantes dans ses mesures – 0,17/0,18 mètre de hauteur pour 0,13 mètre de diamètre maximum et 0,05 mètre de diamètre minimum à la pointe, pas tout à fait plane mais presque. Cette pointe importante s'inscrit bien dans la tradition des amphores à garum de Bétique et, de ce fait, s'éloigne de celle de l'amphore à vin Haltern 70 qui possède un fond conique aussi, mais plus court et toujours plein. Le haut fond conique et creux semble être une constante, et sans doute une nécessité, pour les amphores à salaison et sauces de poisson hispaniques du Haut Empire. Sur un certain nombre de fonds, et cette constatation est valable pour les trois variantes distinguées, les potiers ont gravé une lettre ou un signe pendant que les amphores séchaient, l'embouchure reposant encore sur le sol. Ce sont en effet des inscriptions effectuées sur la pâte encore tendre, avant cuisson, que l'on doit lire en tournant le fond vers le haut...

Même si cette description s'applique d'une manière générale aux tessons de Dressel 14 ancienne de la collection du Castro do Vieito, le néophyte peut difficilement vérifier les mesures proposées par ces auteurs, car la taille des tessons de sa collection est généralement trop réduite pour le faire. Cependant la hauteur des trois anses de Dressel 14 retrouvées entières sur le gisement, varie entre 14 et 16 cm et ces anses sont donc bien plus petites que celles des deux exemplaires de Abul (Tableau 1. 8). Le profil du bord en bandeau présente également deux autres variantes distinctes de celle qui a été définie ci-dessus. Le nombre d'exemplaires retrouvés est significatif (respectivement $4,01 \pm 2,81\%$ et $5,25 \pm 3,19\%$) et mérite pour cela qu'il les décrive. La première variante se caractérise par la concavité de la surface du bandeau et par le renforcement de sa limite inférieure, plus épaisse que la limite supérieure. La deuxième variante correspond à des bords qui présentent une gorge accentuée sur la surface interne, délimitée par un bandeau clairement incliné vers l'intérieur du récipient. Le col est renforcé juste au-dessous du bandeau, la liaison entre ces deux éléments formant ainsi un sillon autour de la pièce de section triangulaire. Le néophyte suppose que cette dernière permettrait de maintenir l'embouchure de l'amphore couverte avec un tissu, attaché par un fil au niveau de ce sillon, à l'image des pots de confitures traditionnels. Il se demande d'ailleurs si ce ne serait pas l'une des fonctions du bandeau lui-même. Le reste de ces récipients serait en tout identique aux autres puisque on ne retrouve qu'un seul type de fond et d'anses au niveau de ce groupe de pâte. Les graffites sur les pointes sont très rares, apparaissant sur seulement $0,59 \pm 0,68\%$ des pointes. Cette faible expression des graffites doit être associée à celle des fonds de ce type, que l'on peut peut-être expliquer par le fait qu'il s'agit d'un fond creux, difficile à identifier quand la terminaison ne s'est pas conservée et qui peut être aisément confondu avec un tesson de panse.

Le néophyte se demande maintenant s'il peut distinguer par leurs dimensions les bords à bandeau et les anses en ruban des amphores Haltern 70 de Bétique et des amphores Dressel 14 A de Lusitanie. Une rapide comparaison de l'ensemble des paramètres morphologiques moyens de ces éléments lui prouve le contraire (Tableau 1. 6,7,8,9). En effet les valeurs calculées pour chacun de ces types diffèrent souvent à peine de quelques millimètres. Encore une fois, la classification préalable par pâte a empêché le néophyte de confondre ces deux types.

Il se rend alors compte que la classification qu'il pourrait proposer pour les amphores dont le groupe de pâte est peu expressif serait très fragile. Dans le cas du groupe CV-E, les tessons correspondent exclusivement à des amphores de type Dressel 1. Il n'y a pour cela que peu de marge d'erreur. Dans le cas du groupe CV-C en revanche, il observe plusieurs types de bords et d'anses très différents les uns des autres. La morphologie de certains tessons se rapproche de celle des types Dressel 20, Brindisie, Dressel 7/11, Dressel 1A et Mana C2B, mais il n'ose cependant pas les classer comme tel en se basant seulement sur une partie de la pièce. Il ne tente également pas de classer les 253 tessons de pâtes représentées par quelques exemplaires, parce qu'il sait qu'il va très probablement se tromper.

Le spécialiste peut retirer quelques conclusions élémentaires de l'expérience du néophyte. La première, maintenant évidente, est qu'il faut définitivement accepter que toute classification a une marge erreur, qui augmente fortement quand l'échantillon étudié est très réduit ou que la présence du type étudié est résiduelle. Ainsi, avant de réfuter des acquis fondés sur un volume substantiel de données, il faut pouvoir accumuler un volume de données au moins équivalent pour l'opposer aux données déjà disponibles. La prolifération de variantes ou de nouveaux types fondés sur l'observation de pièces incomplètes est pour la même raison stérile. Ensuite la classification des amphores devrait privilégier l'analyse de la pâte sur celle de la forme. On ne prétend pas qu'il faut créer de nouvelles typologies basées sur ce critère. La discipline est déjà saturée de typologies concurrentes (MAYET, 1990 : 28). Il est cependant souhaitable que l'analyse de la pâte soit privilégiée au moment de classer les tessons, indépendamment du nom que l'on donne aux types d'amphores.

Enfin au lieu de segmenter les types généraux d'amphores en variantes, on peut analyser les changements que ces formes subissent au long de leur existence au travers d'une approche dynamique et multilinéaire (LUCAS, 2005 : 105). Comme le démontre l'exemple de l'Haltern 70 et de la Dressel 14, certaines caractéristiques de ces types se maintiennent au long de toute leur existence (forme de la pointe et de l'anse) alors que d'autres changent au long du temps (bord). La forme de certains de ces éléments est commune aux deux types (anse, bord à bandeau) alors que d'autres diffèrent (pointe). Au lieu de considérer une variante différente pour chaque association d'éléments où l'un des éléments diffère, on peut tout aussi bien établir la chronologie de chacun d'entre eux, de façon indépendante, au niveau de chaque type. Prenant l'exemple de l'Haltern 70 (Figure 1.7), la pointe et les anses se maintiennent inchangées du début jusqu'à la fin de la production de cette amphore. Le bord, en bandeau, caractéristique de la période julio-claudienne est remplacé par un bord droit incliné vers l'extérieur à partir de la période flavienne, les productions tardives étant généralement regroupées sous le type VERULANIUM 1908 (CARRERAS MONFORT et MARIMOM, 2004 : 33). La pointe et les anses de la Dressel 14 ne changent également pas tout au long de l'existence de cette forme. Si la pointe est différente de celle de l'Haltern 70, les anses sont pour leur part similaires. Le bord en bandeau, qui caractérise la Dressel 14 à l'époque julio-claudienne est également remplacé par un bord droit incliné vers l'extérieur ou par un bord arrondi à la période flavienne (ÉTIENNE *et alii*, 2002 : 135). Ainsi, on peut écrire une histoire de ces deux formes sans recourir à de nouvelles variantes à chaque fois que l'une des caractéristiques change. Quel est l'avantage de cette approche ? On éviterait en premier lieu de multiplier sans nécessité les désignations données aux amphores, que personne n'a franchement plus la patience de mémoriser. On pourrait ainsi représenter sans tension les

changements et les permanences des caractéristiques de chaque type. On pourrait également insérer ces dernières dans leur cadre temporel, pouvant ainsi les comparer individuellement. L'enjeu de cette approche est bien entendu de comprendre la dynamique de la morphologie des amphores, la transformant en un objet d'étude au lieu de la présupposer comme c'est le cas actuellement où l'on doit choisir entre un modèle purement évolutionniste qu'adoptent implicitement la plupart des auteurs et un modèle alternatif selon lequel une première phase d'expériences de production génèrent l'instabilité morphologique suivi d'une cristallisation de la forme définitive comme le défend F. Mayet pour la Dressel 14 de Lusitanie (MAYET *et alii*, 2002 :119).

COMPTER

L'analyse quantitative de la distribution des artefacts par gisement est un phénomène très récent et loin d'être généralisé dans le cadre des études de la culture matérielle du NO péninsulaire (HIDALGO CUÑARRO, 1983)(NAVEIRO LOPÉZ, 1991: 66), (CARRERAS MONFORT, 1996) (CARVALHO, 1998) (MORAIS et CARRERAS MONFORT, 2004), (MORAIS, 2005) (LÓPEZ PÉREZ, 2004).

Il faut dire que les archéologues ibériques ont fréquemment une aversion accentuée pour la mathématique, qui est souvent considérée comme une façon de masquer une incapacité théorique de celui qui l'utilise pour raisonner. Reprenant les paroles de Victor S. Gonçalves :

Le nombre, entité fascinante, particulièrement pour celui qui a redoublé systématiquement la discipline de Mathématique et pense ainsi jeter l'éponge sur des traumatismes anciens ...

Alors sur quoi doit-on s'appuyer ? Eh bien,

Il nous reste le bon sens.

(GONÇALVES, 1994 : 116 : ma traduction).

Or c'est justement la forme (raisonnement analogique, logique mathématique ou modélisation systémique) selon laquelle est observé l'objet de vérification de la connaissance scientifique qui distingue cette dernière de la connaissance vulgaire, qui est, par définition basée, sur ... le bon sens (CARVALHO, 2002 : 79) !

On a choisi de transcrire ce passage parce que celui-ci énonce avec humour l'acceptation généralisée dans ce milieu, de cette dichotomie qui distingue ceux qui utilisent la mathématique et ceux qui utilisent le bon sens pour construire un raisonnement, comme si ces deux pratiques étaient incompatibles.

Les tessons de céramique sont généralement très bien représentés sur les gisements archéologiques. La simple présence de certaines catégories sur un gisement peut permettre d'envisager la chronologie du moment de son occupation, sa nature, etc. La quantification des tessons de céramiques retrouvés sur un gisement permet de dépasser ce stade de connaissance purement qualitatif. Au lieu de se limiter à constater l'absence ou la présence des différentes catégories et des formes de céramiques, on peut procéder à la comparaison de leurs fréquences respectives, ce qui leur donne une nouvelle dimension. Pour ce faire, il faut que toutes les catégories de céramiques soit dénombrées de la même façon, au niveau de chaque contexte stratigraphique. Cette opération permet de composer un *CORPUS* solide de données, permettant de saisir la chronologie de

l'occupation du gisement et la nature de sa culture matérielle. Cependant, si l'on prétend comparer celle-ci avec d'autres gisements, il faut que les paramètres de quantification adoptés pour chacun d'eux soient communs. Or il existe de nombreuses méthodes de comptages. Certains pèsent les tessons. D'autres préfèrent les compter. Certains comptent tous les tessons, d'autres comptent seulement les bords, les anses ou les fonds, etc. D'autres enfin traitent ces comptages dans le but d'extrapoler le nombre de récipients à partir du nombre de tessons comme c'est le cas de l'estimateur du « Nombre Minimum d'Individus » ou celui du « Equivalent VasE » (RAUX, 1998). Dans un monde parfait, on procéderait à tous les types de comptages connus pour analyser chaque collection de céramique. Il est cependant impossible de le faire en temps utile quand on s'attaque à de grandes collections comme c'est ici le cas. Les tessons de céramique recueillis sur le chantier archéologique du Castro du Vieito sont au nombre de 352 381, pesant près de 14 tonnes. On doit donc se contenter de suivre une méthode de comptage qui permette de comparer les résultats ainsi obtenus avec le plus grand nombre de gisements. On a procédé à un premier comptage générique au moment de la fouille, individualisant les résultats par unité stratigraphique et par carreau. Tous les tessons ont été alors considérés. Comme ces derniers, qui venaient juste d'être retirés de la terre, n'étaient alors pas passibles d'une classification rigoureuse, on s'est alors limité à distinguer les céramiques utilitaires des céramiques de construction et à les peser de forme indiscriminée.

Une fois lavés et marqués (code d'identification / unité stratigraphique / file / ligne), les tessons ont été classés par pâte puis par catégories et par types. On les a ensuite comptés en suivant le protocole de quantification des céramiques, issu de la table ronde organisée par le Centre archéologique européen du Mont Beuvray sur ce thème, à Glux-en-Glenne du 7 au 9 avril 1998 (ARCELIN *et alii*, 1998 : 141-157). En effet, ce protocole privilégie le NMI comme méthode de comptage principal. L'approche quantitative de la culture matérielle du NO péninsulaire en est encore à ses débuts. Cependant la méthode du nombre minimum d'individus est aujourd'hui celle qui y est la plus fréquemment utilisée. En utilisant le protocole de Glux-en-Glenne, on peut ainsi situer le Castro do Vieito dans son contexte régional, ainsi que dans le contexte impérial.

Suivant les règles énoncées par ce protocole, les comptages ont été effectués au niveau de chaque unité stratigraphique. L'échantillon étudié correspond à l'ensemble de la population découverte sur le chantier archéologique dans le cadre de la fouille. Quand le nombre de tessons de la catégorie étudiée le permettait, on a procédé au comptage du Nombre de Restes, avant d'effectuer le collage des tessons appartenant à une même pièce. Cette opération a été suivie de la tentative de collage de pièces appartenant à une même unité stratigraphique, les tessons collés étant considérés seulement une fois dans le cadre de l'estimation du Nombre Minimum d'Individus. Représentés en très grand nombre, les tessons d'amphore ont mérité une attention particulière, les différentes associations et les différents degrés de fracture que les tessons ont subis ont servi de base à une classification plus fine que celle des autres artefacts étudiés (Figure 1.8)(Tableau 1. 1).

Quand la catégorie étudiée était trop grande pour être intégralement étudiée en temps utile, on a exclu les tessons de panses des comptages. Le NMI correspond à la partie du corps d'un même type de pièce la mieux représentée au sein d'une unité stratigraphique. Pour les formes à deux anses, comme c'est le cas des amphores, on ne considère que la moitié de leur nombre quand on veut les comparer avec les bords et les fonds de cette même forme. Quand la moitié du nombre d'anses est supérieur au

nombre total de bords et au nombre total de fonds, on considère alors que le NMI correspondant à cette forme est égal à la moitié du nombre d'anses.

Les NMI comptabilisés au niveau de chaque unité stratigraphique ont été ensuite synthétisés au niveau de l'ensemble du chantier archéologique. La présentation des résultats du processus de quantification combine le nombre d'éléments identifiés (bords, fonds, anses) avec le NMI estimé exprimé en fréquence et en pourcentage. Le niveau de confiance de la représentativité du pourcentage calculé est toujours indiqué pour un niveau de confiance de 99% (FLETCHER *et alii*, 2005 : 76). On imagine que le Nombre Minimum d'Individus correspondant à une certaine forme correspond à $59,53 \pm 1,16\%$ de l'ensemble d'une catégorie déterminée. Cela signifie que pour un niveau de confiance de 99%, cette forme représente entre 58,37% et 60,69% de l'ensemble de la catégorie. On peut ainsi vérifier si les différences entre les pourcentages de différentes formes d'une même catégorie sont significatives ou si au contraire la population est trop réduite pour que ces derniers puissent être considérés fiables.

Le calcul de la densité de céramique permet pour sa part de comparer la représentation de chaque catégorie par rapport à celle observée sur d'autres gisements archéologiques. On l'obtient en divisant le nombre de NMI par le volume de terre ou par la surface d'intervention (CARRERAS MONFORT, 2006 : 28). Dans le cas concret du chantier du Castro do Vieito, les travaux archéologiques ont affecté une surface de 14 963 m² et un volume de terre équivalent à 12 054 m³.

DATER

L'objectif est d'étudier une communauté du Haut Empire, au travers d'un document, le gisement archéologique du Castro do Vieito, qui est le résultat de modifications que l'implantation de la communauté sur ce site ont produites sur le milieu géographique au long de deux millénaires. Il est légitime de se demander jusqu'à quel point on peut comprendre un moment d'un passé aussi distant à travers un objet du présent. La réponse à cette question est affirmative si l'on considère le gisement archéologique comme un objet mémoire, au sens que Laurent Olivier donne à ce concept : une entité matérielle qui a enregistré la mémoire d'un moment du temps (OLIVIER, 2008: 198). La capacité d'arracher la mémoire que conserve cet objet est ce qui fait la spécificité de l'archéologie par rapport aux autres sciences, dont l'objet d'étude possède une dimension temporelle. La discipline a développé à cet effet une série de concepts théoriques et d'instruments méthodologiques pour atteindre cet objectif que l'on désigne génériquement sous le nom de chronologie.

Parce qu'elle réduit le temps à une séquence de moments ponctuels, la chronologie est une forme d'analyse qui proportionne une vision très partielle et linéaire des différentes histoires pérennisées un gisement archéologique. Elle est pourtant encore à la base de toute les constructions de la connaissance archéologique (LUCAS, 2005: 27). C'est de cette façon qu'elle est ici considérée : un point de départ incontournable pour la compréhension de ces histoires, sans pour autant l'épuiser.

La théorie

Chronologie relative et chronologie absolue

On peut attribuer en même temps une chronologie relative et une chronologie absolue à un gisement archéologique. La première est déterminée par la position topographique relative des différents contextes archéologiques qui le compose. On déduit leur relation temporelle relative en fonction de leur position stratigraphique en appliquant la loi de la superposition selon laquelle l'unité stratigraphique la plus haute d'une séquence stratigraphique déterminée est toujours la plus récente et l'unité la plus basse, la plus ancienne (HARRIS, 1990 : 30). Il est ainsi possible de déterminer la chronologie relative de l'intégralité d'un gisement, même s'il n'a été recueilli aucun objet durant sa fouille. La méthode basée sur la théorie de la stratigraphie archéologique de Harris et les lois qui en découlent, ont résisté au long de ces dernières décennies aux critiques de leurs opposants (LUCAS, 2005 : 39) qui, jusqu'à aujourd'hui, n'ont pas réussi à provoquer l'abandon de ce paradigme. La longévité de cette théorie *est due* en partie au fait d'être associée à une méthode qui permet de l'appliquer, contrairement aux théories alternatives (rarement) proposées par ces critiques, qui ne peuvent pour cela être confrontées aux phénomènes empiriques étudiés.

Le second type de chronologie permet de situer un contexte archéologique dans le temps en fonction des artefacts qu'il contient, selon le principe général qui définit que le contexte est toujours plus récent que le moment de fabrication de l'objet plus récent qu'il contient. La chronologie absolue d'un contexte archéologique peut ainsi être déterminée même si l'on ignore sa position dans la séquence stratigraphique générale du gisement et conséquemment les deux démarches sont généralement exécutées de façon complètement indépendante. La datation absolue peut être également obtenue au travers de différents types d'analyses chimiques ou physiques (datations radiocarboniques, par thermoluminescence, etc.). Cependant ces méthodes sont peu utilisées pour l'étude de gisements de l'antiquité romaine, une fois que la connaissance de la culture matérielle de cette période est si avancée qu'elle permet de déterminer le moment de fabrication d'une grande variété d'artefacts avec une précision souvent supérieure à celle des datations obtenues au travers de l'application de ce type d'analyses. La théorie et la méthode de l'analyse de la culture matérielle, désignées en anglais de *small things studies*, ont été négligées pendant très longtemps par les archéologues (WILLIS et HINGLEY, 2007 : 7). D'un point de vue épistémologique, il existe ainsi une asymétrie prononcée entre la stratigraphie qui a déjà atteint un état paradigmatique, et l'analyse de la culture matérielle qui se trouve encore à un stade pré-paradigmatique, considérant la signification que Thomas Kuhn attribue à ce concept (CARVALHO, 2002 : 43).

Sur les grands chantiers archéologiques, ces deux types d'analyses ne sont même pas effectués par la même personne. Le directeur du chantier détermine la chronologie relative du gisement en compilant les rapports des directeurs de secteurs, alors que l'analyse des artefacts recueillis durant la fouille est partagée entre les divers spécialistes de la culture matérielle, responsables de leur étude. Cette approche est le résultat d'une vision atomiste de la gestion de la recherche, qui commence sur le chantier lui-même par la division de l'espace fouillé en secteurs indépendants. Elle se base sur le principe hérité de la philosophie grecque et véhiculé par « Le Discours de la

Méthode » de Descartes (1637 : § 2-8) selon lequel la réalité doit être divisée en parties séparées, pour être appréhendée. Par ce prisme, la connaissance d'un gisement archéologique correspond à la somme de la connaissance des différents types d'informations recueillis durant sa fouille. Ainsi, même si les concepts issus de la pensée contemporaine (structure, système, etc.) se sont imposés depuis plusieurs décades à l'archéologie comme outils de construction théorique (ALARCÃO, 1996 : 11-18), sa pratique continue à s'orienter en fonction de principes plus anciens que les faits qu'elle étudie. Il en résulte fréquemment des études qui traitent exclusivement les problèmes intrinsèques de la culture matérielle, sans contribuer réellement à la compréhension de leur gisement d'origine (WILLIS et HINGLEY, 2007 : 2). L'étude comparée des différents types d'artefacts provenant d'un même gisement n'est généralement pas effectuée pour la même raison. Le gisement archéologique, conçu par ce type d'approche est un objet simplifié, réduit aux différents types de vestiges étudiés. La compréhension de la complexité réelle de cet objet passe ainsi inaperçue puisque l'on ignore les relations existant entre ces derniers.

Le temps des archéologues

Qu'est ce que le temps pour l'archéologue et comment peut-il le représenter ? Pour lui, comme pour ses collègues historiens, représenter le temps signifie inscrire une série d'évènements au long d'une frise chronologique, où même la durée se définit en fonction du moment puisque c'est l'intervalle de temps qui s'écoule entre deux moments finis. Cette vision du temps présuppose qu'il est composé d'une séquence infinie de moments finis. L'archéologue peut ainsi résoudre des problèmes temporels en recourant à nouveau à son outil méthodologique cartésien préféré, une fois que la compréhension du phénomène passe encore une fois par sa division en parties séparées, pour être appréhendée. La façon selon laquelle il représente le temps conditionne ainsi la façon dont il le perçoit.

Le philosophe dira que cette définition n'appréhende pas correctement le phénomène du temps et il démontrera son point de vue en invoquant le paradoxe de Zénon (LUCAS, 2005 : 19). Un archer lance une flèche (Figure 1.9). À mesure que le temps passe, la flèche va se trouver à divers endroits au long de sa trajectoire (T1, T2, T3, T4, etc.), jusqu'à tomber au sol. Le paradoxe de Zénon souligne l'impossibilité de la flèche se trouver à un endroit déterminé à un moment déterminé et d'être simultanément en mouvement. Le philosophe préférera mesurer le temps comme un flux, soulignant son caractère continu et considèrera la vision du temps, succession infinie de moments finis, seulement comme une façon de le représenter.

On ne prétend pas débattre ici de ce problème. On n'est d'ailleurs pas qualifié pour le faire. On veut seulement mettre l'accent sur la différence qui existe entre deux concepts temporels, souvent inconsciemment confondus par les archéologues : le moment et la durée. Comme on l'a vu, la représentation archéologique du temps est avant tout celle du moment. Mais de quelle autre façon pourrait-on le représenter, afin de rendre justice au concept de durée ?

La figure 1.10 représente d'une manière traditionnelle l'histoire comparée imaginaire d'un gisement archéologique, déduite de sa stratigraphie et d'un objet trouvé sur ce gisement. Les différents évènements qui constituent l'histoire de ces deux éléments (fondation de l'établissement, abandon de l'objet, etc.) sont situés pèle mèle au long d'un vecteur représentant le temps, une date étant attribuée à chacun de ces évènements. Quand il n'existe pas de date disponible pour un évènement déterminé, celui-ci est daté par sa position entre d'autres évènements datés. Par exemple le moment

de fondation du gisement archéologique se situe entre l'an 10 av. J.-C., moment de l'acquisition de l'objet par son deuxième propriétaire et l'arrivée de celui-ci sur le site en 10 ap. J.-C. Ce modèle de représentation temporelle peut être qualifié de linéaire, une fois que tous les événements des deux éléments analysés sont référencés en fonction d'un même vecteur temporel. Le modèle de temps alternatif que la figure 1.11 illustre est au contraire multilinéaire. L'histoire du gisement et celle de l'objet que l'on a retrouvé durant la fouille sont respectivement représentées par un vecteur propre qui correspond à la chronologie relative des événements qui composent l'histoire de chacun de ces éléments. La position des événements dans la séquence que représente le vecteur, reproduit l'ordre de leur succession dans le temps absolu (par exemple, l'abandon du gisement vient après sa fondation). Une onde radiocentrique, qui se propage dans l'espace qui contient ces deux vecteurs et les interceptent, présente une autre vision du temps. Une onde étant par définition quelque chose en mouvement, traduit mieux la notion de flux temporel et le caractère continu du temps. Mesurer le temps au travers de la position de cette onde revient pourtant à déterminer la position de l'onde à différents moments présupposant le temps comme une succession infinie de moments finis, suivant les mêmes principes qui régissent la chronologie absolue. Une nouvelle représentation du temps ne permet pas à l'archéologue de résoudre le paradoxe de Zénon. D'ailleurs comment une nouvelle représentation de la réalité pourrait-elle l'altérer ? Il laisse à ces confrères philosophes le soin de résoudre ce problème. Néanmoins ce modèle multilinéaire du temps a plusieurs avantages pour l'archéologue sur le premier. La chronologie absolue (onde temporelle) et la chronologie relative (séquences d'évènements) sont représentés de façon individuelle et indépendante, sans toutefois les isoler l'une de l'autre. Le caractère multi-temporel du registre archéologique est mis en évidence. Enfin, une place est finalement laissée aux histoires autres que celle transmise par la stratigraphie. C'est sur cette représentation du temps que repose la démarche chrono-stratigraphique.

La démarche chrono-stratigraphique

Le terme chrono-stratigraphique a été choisi au détriment d'analyse chronologique ou d'analyse stratigraphique, pour souligner le fait que l'analyse de la chronologie relative, c'est à dire la stratigraphie d'un gisement, ne doit pas se développer de façon indépendante de la détermination de sa chronologie absolue. On reconnaît la redondance existant dans le fait d'associer le mot chronologie à celui de stratigraphie, puisque la stratigraphie n'est, rigoureusement, qu'une forme de chronologie. Toutefois, l'assimilation courante par les archéologues du concept de stratigraphie au concept de chronologie relative et de chronologie à la datation absolue des contextes archéologiques, légitime ce choix. Comme son nom l'indique, la méthode chrono-stratigraphique ne prétend pas renier la légitimité de ces deux types d'analyses, elle est au contraire le résultat de leur fusion. Une fois que le développement de la théorie de la stratigraphie se trouve à un stade bien plus avancé que celui de la chronologie absolue obtenue au travers de la culture matérielle, cette démarche assimile les principes généraux de la stratigraphie, centrant la réflexion sur les principes et les outils permettant la datation absolue des contextes archéologiques. L'originalité de cette démarche consiste également à mesurer de façon quantitative la qualité de la datation de chacune des unités stratigraphiques qui composent le gisement étudié, au travers du croisement des résultats de l'analyse stratigraphique et de ceux de l'analyse de la chronologie absolue des contextes archéologiques qui le composent. Cette approche prétend se situer dans le nouvel ordre né du changement de paradigme techno-économique qui s'est développé au long de ces 20 dernières années (CARVALHO, 2002 : 67). Ce changement est dû essentiellement au développement et

à la démocratisation de l'informatique qui permet aujourd'hui d'analyser une quantité de données inimaginable à l'époque où Edward Harris a créé sa méthode d'analyse de la stratigraphie. Si en théorie, celle-ci peut être appliquée sur n'importe quel gisement archéologique, elle paraît s'adapter difficilement à la quantité, de même qu'à la complexité de l'information stratigraphique gérée dans le cadre de grands chantiers archéologiques.

En effet, le diagramme de Harris (1991: 59) ne permet pas l'analyse de séquences composées par un nombre très élevé d'unités stratigraphiques – on entend par très élevé plusieurs milliers – parce que l'expression graphique des relations de ces unités stratigraphiques aurait pour résultat un schéma trop dense et trop complexe pour être compris dans sa totalité. A titre d'exemple, la Figure 1.12 présente le diagramme du chantier du Castro du Vieito, composé de près de 3300 unités stratigraphiques. Ce problème s'est posé dès 1976 à Andrea Carandini, quand celui-ci a commencé la fouille de Settefinestre, en Italie. Sa contribution à la théorie de la stratigraphie archéologique est une tentative de palier cette limitation de la théorie de Harris. Sa proposition, de nature heuristique, s'est rapidement imposée et est encore d'actualité de nos jours. Selon lui, l'unité stratigraphique est plus qu'un volume déterminé de matière, réceptacle d'artefacts archéologiques. Il s'agit avant tout du résultat d'une action humaine, effectuée dans le but de matérialiser une intention. L'unité stratigraphique est ainsi le reflet d'actions individuelles, qui ne devraient pas être datées de manière isolée, mais au contraire comme un ensemble d'actions, qu'il appelle activités, postérieurement agglutinées en groupes d'activités, à leur tour parfois regroupées par événements/périodes (CARANDINI, 1997 :139) (Figures 1.13 et 1.14).

Selon cet auteur, ces groupements en cascade ont pour principal objectif de minimiser les erreurs de datation absolue, car une datation d'une activité est beaucoup plus sûre que la datation absolue d'une action isolée qui la compose. En effet, selon lui, si plusieurs actions sont contemporaines, plus elles sont nombreuses et plus la détection d'actions mal datées est aisée. La datation absolue de chaque couche par cette méthode est ainsi très dépendante de la validité des regroupements effectués. Les contextes stratigraphiques qui ne contiennent pas d'indicateurs chronologiques sont également datés par le groupe dans lequel ils se trouvent. Une erreur de regroupement peut ainsi provoquer à son tour une erreur de datation des unités stratigraphiques, indépendamment du fait de contenir ou non des indicateurs chronologiques. Le regroupement d'une action dans une certaine activité dépend de l'interprétation de l'intention qui l'a provoquée, or celle-ci est rarement évidente, souvent hypothétique et inconnue dans la plupart des cas. L'analyse de la stratigraphie au travers de cette méthode ne tient ainsi pas compte des contextes stratigraphiques, dont l'intention sous-jacente est inconnue, même s'ils contiennent des artefacts passibles de datation. On peut ainsi considérer qu'à ce titre, cette méthode a pour résultat un véritable gaspillage de données brutes. En effet, même si ces contextes archéologiques ne se rapportent à aucune action, ils peuvent néanmoins permettre de connaître les autres histoires (par exemple : des habitudes alimentaires, du sens esthétique des individus qui ont occupé le site, etc.) pérennisées par des artefacts autres que les indicateurs chronologiques qu'il leur sont associés. La compréhension urbanistique et architecturale d'un gisement archéologique, que paraît privilégier cette approche peut être ainsi enrichie par une meilleure connaissance de sa culture matérielle. Une des principales raisons ou peut être même la principale raison pour laquelle Carandini (1997 : 139) a développé sa méthode d'agrégation d'unités stratigraphiques pour étudier le gisement de Settefinestre est l'ampleur remarquable du

registre stratigraphique produit par la fouille archéologique de cette *villa*. Cette méthode est avant tout une tentative de synthèse de l'information stratigraphique de manière à la rendre intelligible et manipulable de façon graphique, en recourant au diagramme stratigraphique développé antérieurement par Harris (CARANDINI, 1997: 137). Il est vrai qu'au long de ces dix dernières années, il y eut plusieurs tentatives d'« informatiser » le diagramme de Harris. Pourtant, les logiciels qui prétendent atteindre ce but (par exemple WinBASP, Arched ou Stratigraph) ne font que recréer une version digitale du diagramme de Harris, dont l'analyse continue à être essentiellement visuelle. L'exploitation des potentialités actuelles de l'informatique et de la topographie oblige à une reformulation de la méthode, de façon à permettre ce qui était inimaginable il y a encore quelques années : la détermination des relations stratigraphiques directement à partir des relevés topographiques des unités stratigraphiques effectués sur le chantier, l'automatisation de l'analyse de stratigraphies très complexes au travers d'algorithmes en fonction de règles prédéterminées, la détection automatique d'anomalies stratigraphiques, la résistance du logiciel aux erreurs de registre, etc...

L'analyse des contextes stratigraphiques qui composent un gisement donne généralement une image très incomplète de son histoire. En effet sa stratigraphie comprend des moments de dépôt, comme des moments de perte de sédiment, témoignés seulement par les éléments interfaciaux verticaux qui documentent l'ouverture d'une fosse, d'un fossé, d'un puits etc. Les niveaux qui auraient antérieurement existé entre ces éléments interfaciaux et les couches sous-jacentes, ne sont pas représentées par la stratigraphie. En général, les niveaux correspondant à l'occupation initiale d'un gisement sont en grande partie détruits par les constructions postérieures. Par ailleurs, les différentes phases de l'occupation d'un gisement, durant laquelle il n'y a pas eu de grands travaux de construction, sont moins bien représentées dans la stratigraphie que les grands moments de restructuration. Si l'on observe l'exemple de diagramme stratigraphique de Bixby House (Figure 1.15) proposé par Harris (1991 : 60) dans son traité de stratigraphie, on vérifie qu'il comprend un *hiatus*, correspondant à la phase II (1820-1837), auquel n'est attribuée aucune unité stratigraphique. Cette phase correspond en effet à un moment de l'histoire du bâtiment pendant lequel il n'a pas subi de travaux de restauration ou de restructuration. La Figure 1.16 illustre maintenant un exemple fictif de *hiatus* entre les couches de terres qui forment un gisement archéologique. Les couches [US1] e [US2] ont été totalement décapées durant l'occupation pérennisée par celui-ci. La couche [US3] sur laquelle repose l'élément interfacial vertical [US7], va servir de niveau de circulation pendant un certain temps. Plus tard, les couches [US 8] et [US9] se déposent sur [US7], la surface de [US10] devenant ainsi le nouveau niveau de circulation. Ainsi, le temps qui s'est écoulé entre le dépôt de [US 1] et de [US2] a été effacé de la stratigraphie du gisement durant son occupation.

Ces deux types de *hiatus* stratigraphiques n'épuisent pas toutes les possibilités, mais suffisent à démontrer que les moments correspondant au dépôt des contextes stratigraphiques qui forment un gisement ne correspondent pas forcément à la totalité de la durée de son occupation. L'existence de ces *hiatus* peut cependant être détectée au travers de l'analyse de la chronologie des artefacts résiduels contenus par les couches stratigraphiques d'occupations fouillées. Altérant un peu l'exemple précédant de l'histoire de l'objet et du gisement archéologique où il a été retrouvé présenté par la figure 1.11, on imagine que les niveaux correspondant à l'occupation initiale du gisement ont été presque entièrement détruits par les moments de construction postérieurs (Figure 1.17). D'autre part, le propriétaire de l'objet a toujours

vécu sur le site et a utilisé l'objet au long de toute sa vie. Sa production est postérieure au début de l'occupation pérennisée par le gisement. Les restructurations urbanistiques, que ce dernier a souffert au long de son occupation, ont presque complètement effacé le moment urbanistique initial. Durant la fouille, l'objet va apparaître dans un contexte de résidualité dans un/le niveau archéologique daté entre 20 et 40 ap. J.-C. Pourtant cet objet est arrivé sur le site peu après 10 av. J.-C., c'est-à-dire près 30 ans plus tôt, gardant ainsi la mémoire des moments initiaux de l'occupation du gisement archéologique.

Une approche a-stratigraphique visant à reconstituer les différentes mémoires conservées par les artefacts datables présents sur un gisement, peut ainsi compléter la connaissance de l'histoire de son occupation. La **distribution quantitative** de ces derniers, voire l'absence ou la présence de certains types, peuvent ainsi permettre de préciser les limites chronologiques de son occupation. Cette analyse est possible même si les niveaux stratigraphiques correspondants ne se sont pas conservés ou ont été perturbés postérieurement, ce qu'il est impossible d'atteindre au travers d'une approche purement stratigraphique. Par ailleurs, cette analyse compte sur un *corpus* de données quantitativement plus significatif et donc plus fiable, statistiquement parlant, qui intègre les artefacts décontextualisés ou détectés dans des niveaux perturbés ou postérieurs à l'abandon du gisement. Par ailleurs l'analyse de la proportionnalité des artefacts en fonction de leur chronologie respective peut documenter l'évolution de la circulation d'artefacts qui peut différer de l'évolution urbanistique ou architecturale du gisement, privilégiée par l'approche stratigraphique. Ignorant le contexte de la découverte des artefacts analysés, cette approche ne s'oppose pourtant pas à l'analyse purement stratigraphique. Bien au contraire elle la complète.

Définition de concepts élémentaires

La datation de la formation d'une unité stratigraphique est le résultat de l'analyse de la totalité des objets, dont la chronologie est connue, que cette unité stratigraphique contient. Ainsi la chronologie d'un gisement archéologique se définit en fonction de celle des artefacts retrouvés durant sa fouille. On désignera ces artefacts par l'expression "indicateurs chronologiques" (IC). Si l'objet a été utilisé pendant très longtemps ou s'il se trouve redéposé dans une unité stratigraphique formée bien après l'abandon de l'objet, la date de déposition pourra être beaucoup plus récente que la date de fabrication. On dit alors que l'indicateur chronologique est résiduel par rapport à la formation de la couche ou il s'est déposé. En revanche, si l'artefact a eu une utilisation courte, ayant été abandonné peu de temps après le moment de sa fabrication, on le considèrera comme étant contemporain de la couche stratigraphique ou il a été déposé. Par contre, si le dépôt d'un objet dans un certain contexte stratigraphique est dû à une perturbation postérieure à sa formation, on dira que l'objet s'est infiltré dans cette couche (MARTIN, 2007 : 88) (Figure 1.18).

On entend par unité stratigraphique (US), parfois désignée au long de ce texte comme couche ou contexte stratigraphique, l'ensemble des couches de sédiment et des éléments interfaciaux verticaux et horizontaux qui composent un gisement archéologique tel que défini par Harris (1991 : 34). L'unité stratigraphique (US) devra être datée par le plus récent objet contemporain qu'elle contient (*idem*, 1991 :173). On dit alors que l'objet conditionne le *terminus post quem* (*terminus post*

quem) de cette unité stratigraphique, qui correspond au moment après lequel elle s'est déposée (Figure 1.18). L'intervalle de temps qui s'écoule entre le moment de la fabrication de l'artefact et son abandon au sein de la couche stratigraphique correspond à la durée de son utilisation et parfois également de sa réutilisation (Figure 1.11). Les unités stratigraphiques qui contiennent des indicateurs chronologiques sont désignés par la sigle NDIC, alors que celles qui s'avèrent stériles sont désignées de NDC.

Comme il a été démontré antérieurement, les principes qui régissent la chronologie absolue ou relative présupposent une conception du temps comme séquence infinie de moments finis. Paradoxalement, à l'exception de certaines monnaies, la fabrication d'un type d'objet ne correspond pas exactement à un moment déterminé, mais plutôt à un intervalle de temps (durée) plus ou moins long, délimité par le début (IProd) et la fin de sa production (FProd). Or, la comparaison d'intervalles de temps ne suit pas exactement les règles de la comparaison de moments. Les moments ont seulement trois types de relations possibles entre eux : antériorité, contemporanéité et postériorité. Les intervalles de temps peuvent avoir ces trois types de relations entre eux, mais peuvent également s'intercepter à peine partiellement dans le temps, jusqu'à l'extrême de la fin de la production d'un indicateur chronologique correspondre au moment du début de production d'un second IC (Figure 1.19). On considère pour ce motif qu'un indicateur chronologique appartenant à une certaine unité stratigraphique se trouve dans son contexte d'origine si l'intervalle de temps correspondant à sa production coïncide complètement ou partiellement avec celui de l'indicateur chronologique qui date cette unité. Le début de la production des indicateurs chronologiques appartenant à une certaine couche stratigraphique est le paramètre que l'on doit considérer quand l'on veut déterminer le *terminus post quem* de cette couche. En effet, s'il est toujours vrai que la formation d'un contexte stratigraphique est postérieure au début de la production d'un certain artefact qu'il contient, elle peut être néanmoins antérieure au moment final de sa production. Cette possibilité doit être envisagée sérieusement si l'objet en question a été produit pendant très longtemps.

La résolution chronologique de la datation d'une couche stratigraphique s'obtient en quantifiant la fréquence des indicateurs chronologiques susceptibles de fournir un *terminus post quem* qui datent chaque unité stratigraphique en fonction de l'ampleur chronologique de leur moment de production. En effet, plus le moment de production d'un artefact que nous prenons comme *terminus post quem* qui date une unité stratigraphique est court, meilleur sera la résolution de la datation proposée.

La détermination de la chronologie de production des indicateurs chronologiques est le résultat de la pondération de la date de déposition des contextes de l'ensemble des gisements où les indicateurs chronologiques sont présents et considérés contemporains de leur déposition. En ce sens la date de production et de diffusion ainsi estimée est en réalité une date pondérée de sa déposition. Les monnaies sont exception à la règle une fois que leur légende permet de les dater de forme absolue indépendamment du contexte où elles ont été trouvées.

Les contextes de références sont datés à leur tour par la présence d'autres céramiques dont la chronologie est connue (par exemple les formes de céramique sigillée retrouvées dans les campements romains du *limes* de Germanie), des monnaies ou parce qu'ils sont associés à un événement historique daté par des sources écrites (LUCAS, 2005 : 101). La figure 1.20 illustre ce processus. On imagine que durant la fouille du Castro du Vieito, on a découvert un artefact de type IC A dont la chronologie

est inconnue. Dans ce même contexte, un objet de type IC B a également été recueilli. Celui-ci est présent à *Olissipo*, dans un contexte stratigraphique où l'objet de type IC C est représenté. L'objet IC C a été trouvé également à *Gades*, dans un contexte où il côtoie un objet de type IC D. Celui-ci se trouve à *Tarraco* dans un niveau daté entre 120 et 170 ap. J.-C. et *Carthago Nova* dans un niveau daté entre 150 et 250 ap. J.C, par un autre objet dont on connaît la chronologie. Par recours à de simples syllogismes, on peut déterminer la chronologie de l'objet IC A de la façon suivante :

- 1- Si les objets de type IC A et IC B sont présents dans un même contexte stratigraphique (Castro du Vieito) c'est parce qu'ils sont contemporains.
- 2- Si l'objet de type IC B et IC C sont présents dans un même contexte stratigraphique (*Olissipo*) c'est parce qu'ils sont contemporains.
- 3- Si l'objet de type IC C et IC D sont présents dans un même contexte stratigraphique (*Gades*) c'est parce qu'ils sont contemporains.
- 4- Si 1, 2 et 3 sont vrais alors les objets de type IC A et IC D sont contemporains.
- 5- Si l'objet de type IC D est présent dans un contexte stratigraphique (*Carthago Nova*) ou est également représenté un objet de type E dont la chronologie correspond à l'intervalle de temps 150 et 250 ap. J. C., alors l'objet de type IC D a été fabriqué (et diffusé) entre 150 et 250 ap. J.-C.
- 6- Si l'objet de type IC D est présent dans un contexte stratigraphique (*Tarraco*) ou est également représenté un objet de type F dont la chronologie correspond à l'intervalle de temps 120 et 170 ap. J. C., alors l'objet de type IC D a été fabriqué (et diffusé) entre 120 et 170 ap. J.-C.
- 7- Si 5 et 6 sont tels, alors l'objet de type IC D a été fabriqué (et diffusé) entre 120 et 250 ap. J.-C.
- 8- Si 4 et 7 sont vrais alors l'objet de type IC A a été fabriqué entre 120 et 250 ap. J.-C.

Ainsi la chronologie d'un gisement archéologique est déterminée en fonction de celle des artefacts qu'il contient et celle-ci est déterminée à son tour en fonction de la chronologie d'artefacts du même genre représentés sur d'autres gisements. Si l'on vient à découvrir postérieurement que ces artefacts sont retrouvés dans un nombre significatif de nouveaux contextes datés, de chronologie différente des gisements où leur présence était antérieurement documentée, il est alors nécessaire de revoir les paramètres chronologiques de ces artefacts et en conséquence les paramètres chronologiques des gisements dont la chronologie a été déterminée en fonction de celle de ces artefacts.

Les anomalies du paradigme stratigraphique

Même si les principes énoncés ci-dessus sont génériquement valables dans la plupart des cas, ils ne permettent pas de comprendre la totalité des occurrences. Certaines anomalies contredisent parfois certaines de ces règles et peuvent compromettre sérieusement les résultats de l'analyse chronologique, quand elles ne sont pas prises en considération, sans pour autant remettre en question le paradigme sous-jacent. Les causes de ces anomalies sont explicitées ci-dessous. Une approche mathématique est

proposé pour faciliter leur détection et mesurer la fiabilité de la datation absolue proposée pour chaque unité stratigraphique.

Les US's qui contiennent exclusivement des IC résiduels

Parfois, une unité stratigraphique ne contient que des indicateurs chronologiques dont la production et le moment d'utilisation sont clairement antérieurs au moment du dépôt de ce contexte stratigraphique. Pour identifier une unité stratigraphique qui contient seulement des artefacts résiduels, il faut toujours vérifier si le début de production de l'indicateur chronologique qui détermine le *terminus post quem* de cette couche est réellement postérieur au début de production de ceux qui déterminent le *terminus post quem* des unités stratigraphiques, qui lui sont antérieures. Ainsi dans ce cas précis, la détermination de la chronologie absolue gagne en rigueur quand elle s'appuie sur celle de la chronologie relative. Ce phénomène est courant quand un indicateur chronologique a été produit pendant longtemps ou que son utilisation s'est prolongée, bien après son moment de fabrication, comme c'est le cas des monnaies (HARRIS, 1991 : 126). Une unité stratigraphique dont le *terminus post quem* est antérieur à celui d'une unité stratigraphique inférieure est désignée de NDICC. Des variations significatives des fréquences relatives des indicateurs chronologiques sélectionnés pour la détermination du *terminus post quem* peuvent également contribuer à la formation d'unités stratigraphiques contenant seulement du matériel résiduel. Il en résulte que le moment de formation des contextes stratigraphiques ainsi datés est plus récent que les artefacts qu'ils contiennent.

La règle générale dit que si un certain indicateur chronologique n'apparaît pas dans une unité stratigraphique donnée, c'est forcément parce que sa formation est antérieure à la production de cet indicateur chronologique. Néanmoins, si cet indicateur chronologique est rare, dans le sens où il représente à peine une petite partie de la totalité des indicateurs chronologiques recueillis sur le chantier, alors il faut aussi accepter qu'il soit peu probable de le trouver même dans une unité stratigraphique de formation contemporaine à son moment de production. Ainsi, si un indicateur chronologique A est moins bien représenté sur un gisement archéologique qu'un indicateur chronologique de type B, qui lui est antérieur et qu'une certaine unité stratigraphique contient seulement des indicateurs chronologiques de type B alors la probabilité de cette unité stratigraphique de ne pas contenir d'indicateurs chronologiques A parce qu'ils sont peu représentés sur le gisement diminue à mesure qu'augmente le nombre total d'indicateurs chronologiques contenus dans cette unité stratigraphique. La quantification de cette probabilité oblige ainsi à la classification préalable de la totalité des indicateurs chronologiques en fonction des unités stratigraphiques analysées de manière à déterminer si leur moment de production est postérieur ou non au moment de formation suggéré par la datation des indicateurs chronologiques qu'elles contiennent.

La formule générale de la probabilité dite classique ou a priori (P_r) est égale au nombre de résultats favorables (r), divisé par le nombre de résultats possibles (n) (FLETCHER & LOCK, 2005: 54) :

$$P_r = \frac{r}{n}$$

Dans le cas étudié, le nombre de résultats possibles est le nombre total de combinaisons possibles entre les indicateurs chronologiques contenus par l'unité stratigraphique analysée. Ces combinaisons sont calculées en fonction de la population (n) de l'ensemble des indicateurs chronologiques recueillis durant la fouille et du nombre des indicateurs chronologiques recueillis dans l'unité stratigraphique analysée, qui constitue ainsi l'échantillon testé (p). La formule qui permet de déterminer le nombre de combinaisons possibles des n éléments de la population totale, pris x à x , pour n'importe quel échantillon constitué de x éléments est la suivante :

$$C_{n,x} = \frac{n!}{x! (n-x)!}$$

n = nombre total d'indicateurs chronologiques recueillis dans l'ensemble des unités stratigraphiques du gisement archéologique analysé ;

x = nombre d'indicateurs chronologiques contenues par l'unité stratigraphique analysée ;

$C_{n,x}$ = nombre de combinaisons entre x éléments provenant d'un ensemble de n éléments;

Dans cette application concrète de la théorie des combinaisons, les cas favorables correspondent aux combinaisons possibles entre un nombre d'élément x (égal à celui de la totalité des indicateurs chronologiques que contient l'unité stratigraphique analysée) de l'ensemble (n) des indicateurs chronologiques recueillis durant la fouille qui n'appartiennent pas au groupe des indicateurs chronologiques postérieurs à celui qui sert de *terminus post quem* à l'unité stratigraphique analysée. On entend par indicateurs chronologiques postérieurs à l'indicateur chronologique qui date l'unité stratigraphique analysée, les indicateurs chronologiques dont le début de production (IProd) est postérieur à la fin de production (Fprod) de l'indicateur chronologique qui sert de *terminus post quem*. On compte ainsi le nombre de regroupements possibles entre indicateurs chronologiques d'un nombre équivalent à celui des indicateurs chronologiques contenus par l'unité stratigraphique analysée qui ne contiennent pas d'indicateurs chronologiques postérieurs à celui qui sert de *terminus post quem*.

Appliquant la formule générale des combinaisons, on obtient le nombre de cas favorables de la façon suivante :

$$C_{(n-x),x} = \frac{n!}{x! (n-x)!}$$

n = nombre total d'indicateurs chronologiques recueillis dans l'ensemble des unités stratigraphiques du gisement archéologique analysé ;

x = nombre d'indicateurs chronologiques contenus par l'unité stratigraphique analysée ;

$n-x$ = nombre total d'indicateurs chronologiques recueillis dans l'ensemble des unités stratigraphiques du gisement archéologique analysé qui ont un IProd supérieur au FProd du *terminus post quem* de l'unité stratigraphique analysée;

n = nombre total d'indicateurs chronologiques recueillis dans l'ensemble des unités stratigraphiques du gisement archéologique analysé ; qui n'ont pas un IProd supérieur au FProd du *terminus post quem* de l'unité stratigraphique analysée;

C_{n-x} = nombre de combinaisons entre x éléments provenant d'un ensemble de $(n-x)$ éléments qui n'ont pas un IProd postérieur au Fprod du *terminus post quem* de l'unité stratigraphique analysée;

Ainsi la probabilité d'une unité stratigraphique d'être postérieure au moment de fabrication des indicateurs chronologiques qu'elle contient se calcule au travers de la formule suivante :

$$P_{(n-x)} = \frac{C_{(n-x),x}}{C_{n,x}}$$

équivalant à la formule:

$$P_{(n-x)} = \frac{n!}{n! x! (n-x)!}$$

n = nombre total d'indicateurs chronologiques recueillis sur le gisement analysé ;

x = nombre d'indicateurs chronologiques contenus par l'unité stratigraphique analysée ;

$n-x$ = nombre d'indicateurs chronologiques dont le début de production est plus récent que celui du *terminus post quem* qui date l'unité stratigraphique analysée ;

$P_{(n-x)}$ = probabilité d'un indicateur chronologique dont le IProd est postérieur au FProd du *terminus post quem* de l'unité stratigraphique analysée; de ne pas être représenté dans un échantillon de taille x , qui correspond au total des indicateurs chronologiques de cette unité stratigraphique.

$P_{(n-x)}$ correspond ainsi à la probabilité qu'une unité stratigraphique ait un moment de formation sensiblement postérieur au moment de production du *terminus post quem* qui la date. La probabilité inverse $P_{[n-(n-x)]}$, correspond à son tour au niveau de confiance que l'on a qu'un contexte stratigraphique donné ne s'est pas formé en un moment postérieur à celui de la production des indicateurs chronologiques qu'il contient. Cette probabilité, exprimée en pourcentage, **indique le** niveau de confiance dans la datation de l'unité stratigraphique (NCDUS).

Les unités stratigraphiques [C0016] du Castro du Vieito sont deux bons exemples du principe selon lequel le NCDUS est très dépendant du nombre total d'indicateurs chronologiques recueillis dans une unité stratigraphique (Tableau 1.11). L'unité stratigraphique [C0016] contient à peine un indicateur chronologique. Il s'agit d'un fragment d'amphore Dressel 1 dont le moment initial de production se situe vers 150 av. J.-C. et le moment final vers 20 av. J.-C. Une fois qu'il s'agit d'un seul fragment, la certitude que cette unité stratigraphique soit bien datée entre 150 et 20 av. J.-C. est très relative. Ainsi le niveau de confiance dans la datation de l'unité stratigraphique [C0016] est très faible [12,88%]. Il est ainsi très probable que cette unité stratigraphique se soit déposée après 20 av. J.-C.

Les unités stratigraphiques dont le *terminus post quem* est un indicateur chronologique infiltré

L'infiltration d'objets au sein de contextes stratigraphiques plus anciens passe plus facilement inaperçue. La règle selon laquelle la couche stratigraphique est datée par l'objet le plus récent qu'elle contient, rend sa datation très vulnérable aux anomalies provoquées par le matériel infiltré. En effet un seul fragment de

céramique peut ainsi altérer la date proposée pour la formation de l'unité stratigraphique qui le contient. Une approche heuristique du problème suggère que si les artefacts résiduels contenus par une unité stratigraphique sont majoritaires et très antérieurs au moment de production du *terminus post quem*, alors l'indicateur chronologique utilisé pour définir le *terminus post quem* est probablement le résultat d'une infiltration (Figure 1.21). Une approche quantitative de la détection de matériel infiltré passe par le calcul du pourcentage de matériaux résiduels par unité stratigraphique ainsi que par la détermination de l'intervalle de temps qui sépare le moment de fabrication des artefacts résiduels de celui de l'artefact classé comme *terminus post quem*. La fin de production du matériel résiduel et le début de production du *terminus post quem* sont les paramètres sélectionnés pour délimiter cet intervalle. On définit ainsi l'espace de temps minimum écoulé entre la production d'un artefact résiduel et sa déposition dans une unité stratigraphique déterminée, une fois que la formation de cette unité stratigraphique est toujours postérieure à la date de début de production du *terminus post quem* utilisé pour la dater et que le dépôt d'un artefact dans une unité stratigraphique déterminée ne peut être antérieur au moment de sa formation.

L'analyse de l'ensemble des éléments résiduels d'une unité stratigraphique peut se faire au travers de la distance temporelle minimum moyenne (*DTMM*) de l'ensemble des indicateurs chronologiques résiduels en relation au *terminus post quem*.

La formule proposée pour le calcul du *DTMM* est la suivante :

$$DTMM = \frac{F_{prodIC_R} - I_{prodTPQ}}{n_R}$$

F_{prodIC_R} est la date de fin de production de chaque indicateur chronologique de l'unité stratigraphique analysée, classé comme résiduelle

$I_{prodTPQ}$ est la date de début de production du *terminus post quem* qui date l'unité stratigraphique analysée

n_R est le nombre d'indicateurs chronologiques résiduels contenu par l'unité stratigraphique analysée

Les unités stratigraphiques [C0073] et [C0140] du Castro do Vieito peuvent illustrer comment on peut évaluer la possibilité d'une unité stratigraphique déterminée à être datée par contamination en fonction de ces deux paramètres (Tableau 1.12).

L'unité stratigraphique [C0073] est datée par de la céramique moderne/contemporaine, qui correspond génériquement à l'intervalle chronologique qui s'étend du siècle XV à l'an 2005, date de la fouille du gisement. Les indicateurs chronologiques recueillis dans le cadre de la fouille de cette unité sont très nombreux (207 IC au total) ce qui permet de calculer le pourcentage de matériel résiduel et la distance temporelle minimum moyenne avec une grande précision. Le pourcentage d'indicateurs chronologiques résiduels correspond presque à la totalité des indicateurs chronologiques retrouvés durant la fouille de cette unité stratigraphique (88,41 5,73% de la totalité des IC). La distance temporelle minimum moyenne est pour sa part supérieure à mille ans (-1397,63 121,13 ans). Une fois que ces deux paramètres sont très élevés, on peut déduire que la céramique moderne/contemporaine s'est infiltrée dans cette couche de terre, bien après le moment de sa formation. Le fait qu'elle contienne un grand nombre d'indicateurs chronologiques, qui explique les relativement faibles marges d'erreur du calcul de ces deux paramètres, renforce la confiance que l'on

a que cette déduction soit correcte. L'unité stratigraphique [C0140], quant à elle, ne contient que quatre indicateurs chronologiques, dont un à peine est résiduel. Le pourcentage d'indicateurs chronologiques n'est pas fiable. À un niveau de confiance de 99%, ce pourcentage peut aussi bien être nul comme représenter près des $\frac{3}{4}$ de la totalité des indicateurs chronologiques (25 55,77%). On peut dire la même chose avec le calcul de la distance temporelle minimum moyenne, qui peut correspondre à une génération humaine ou à près de cinq générations (-34 151,70ans). Même si cette unité peut être datée par un indicateur chronologique plus récent que le moment de sa formation, le manque de représentativité de l'échantillon d'indicateurs chronologiques analysés limite fortement la certitude de cette conclusion. Si l'objet résiduel en question est réellement antérieur seulement de 34 ans au restant, la possibilité qu'il s'agisse d'un objet qui a une longue vie d'utilisation où en contexte de re-déposition paraît *a priori* bien plus probable que l'hypothèse selon laquelle les trois autres indicateurs chronologiques seraient dus à une infiltration. Ces deux indicateurs permettent ainsi de détecter les phénomènes d'infiltration et d'évaluer la certitude que l'on a que ces phénomènes soit bien réels.

La datation absolue des contextes sans indicateurs chronologiques (NDC)

Les contextes stratigraphiques qui ne contiennent pas d'indicateurs chronologiques peuvent être datés à leur tour en fonction de leur position par rapport aux unités stratigraphiques qui contiennent des indicateurs chronologiques (NDIC). Soit une unité stratigraphique [A] sans matériel archéologique, une unité stratigraphique [B] située directement ou indirectement au-dessous d'elle (NDIC_i), passible de datation au travers des indicateurs chronologiques qu'elle contient et une unité stratigraphique [C] située directement ou indirectement au-dessus d'elle (NDIC_s), passible de datation au travers des indicateurs chronologiques qu'elle contient (Figure 1.22). La position de l'unité stratigraphique [A] entre l'unité stratigraphique [B] dont le dépôt est antérieur et l'unité stratigraphique [C] dont le dépôt est postérieure, permet de dater l'unité stratigraphique [A] par transitivité : en présupposant que les unités stratigraphiques [A], [B] et [C] ne sont pas exclusivement constituées de matériel résiduel, l'unité stratigraphique [A] s'est déposée à un moment indéterminé de l'intervalle temporel qui sépare le début de production du *terminus post quem* de l'unité stratigraphique [B] de la fin de la production du *terminus post quem* de l'unité stratigraphique [C]. Dans le cas où existent plusieurs NDIC concurrents au-dessous de l'unité stratigraphique [A], celui dont le *terminus post quem* présentera le début de production le plus récent sera considéré comme étant le NDIC_i de l'unité stratigraphique [A]. En effet, le dépôt de l'unité stratigraphique [A] ne peut en aucun cas être antérieur au début de production du *terminus post quem* du plus récent des NDIC qui lui sont sous-jacents, car cela impliquerait que l'unité stratigraphique [A] se trouve au-dessous et non au-dessus de ce NDIC. Dans le cas où existent plusieurs NDIC concurrents au-dessus de l'unité stratigraphique [A], celui dont le *terminus post quem* présentera la fin de production la plus ancienne sera considéré comme étant le NDIC_s de l'unité stratigraphique [A]. En effet le moment de déposition de l'unité stratigraphique [A] ne peut être en même temps postérieur au FProd d'un NDIC déterminé et antérieur au moment de déposition de ce même NDIC, car cela impliquerait que le dépôt de l'unité stratigraphique [A] soit postérieure à celle de ce même NDIC. La qualité de la datation d'une unité stratigraphique d'un NDC est directement dépendante de celle du NDIC_i et du NDIC_s qui le date. On veut

maintenant appliquer ces principes pour déterminer le moment de formation de deux unités stratigraphiques : [D0578] et [D0629] (TABLEAU 1.13).

La première se situe entre le NDICi [C0637] et le NDICs [D0071]. [C0637] est daté par un fragment d'amphore Dressel 14-A dont le début de production date de 14 ap. J.-C. Le niveau de confiance en cette datation est très faible [2,31%], donc le moment de sa formation pourra également être postérieur à cette date. Le NDICs [D0071] est également daté par un fragment de Dressel 14-A. Ce *terminus post quem* n'a pas été retenu une fois que l'unité stratigraphique [C1087A], qui lui est sous-jacente, a pour *terminus post quem* une sigillée hispanique de forme indéterminée dont le début de production est toujours postérieur à 30 ap. J.-C. et la fin de sa production date de 300 ap. J.-C. Le niveau de confiance en cette datation est relativement élevé (50,5-69,08%). Le faible pourcentage des indicateurs chronologiques résiduels (5,88 10,39%), de pair avec une distance temporelle minimum moyenne peu élevée, bien que peu fiable (-50 364,30ans) suggèrent qu'il est peu probable que cette unité stratigraphique soit datée par des indicateurs chronologiques infiltrés. Comme le gisement du Castro do Vieito paraît avoir été abandonné avant 70 ap. J.-C., on peut dire que l'unité stratigraphique [D0071] s'est déposée à un moment situé entre l'an 14 ap. J.-C. et l'an 70 ap. J.-C., cependant la probabilité que cette unité stratigraphique se soit formée dès 14 ap. J.-C. est très faible.

[D0629] se situe entre le NDICi [C1066] et partage le NDICs[D0071] avec [D0578]. L'unité stratigraphique [C1066] est datée par un unique fragment d'amphore Haltern 70, ce qui fait que le niveau de confiance en la datation est très faible (2,31%). Une fois que l'occupation ne doit pas être antérieure à 20 av. J.-C., on peut dire l'unité stratigraphique [D0629] s'est déposée à un moment compris entre l'an 20 av. J.-C. et l'an 70 ap. J.-C., cependant la probabilité que cette unité stratigraphique se soit formée dès 20 av. J.-C. est très faible.

L'instrument d'analyse : le logiciel ArqueoChronos

Au lieu d'adapter le registre à l'outil qu'est le diagramme de Harris, l'analyse de la stratigraphie du Castro do Vieito, composée de plus de 3000 unités stratigraphiques, a été précédée par le développement d'un nouvel outil d'analyse libéré des inconvénients de la méthode d'agrégation énoncée antérieurement : le logiciel ArqueoChronos (Figure 1.23). Le traitement informatique des données a impliqué l'automatisation de l'analyse stratigraphique à partir d'un ensemble de règles prédéfinies. Pour ce faire, le concept de diagramme stratigraphique a été remplacé par celui de réseau et l'analyse visuelle, par l'analyse quantitative.

La séquence stratigraphique du gisement est assimilée à un réseau formé de nœuds unis par des liens qui ne peuvent être parcourus que dans une direction à la fois (de bas en haut ou de haut en bas). À chaque lien est associé la position relative des deux unités stratigraphiques qu'il relie. Dans une première phase, seules les unités stratigraphiques qui contiennent des indicateurs chronologiques ont une chronologie de formation associée. On les désigne comme nœuds datés par indicateurs chronologiques (NDIC).

La comparaison des indicateurs chronologiques que contient l'unité stratigraphique correspondante à chacun de ces nœuds, permet de les classer comme *terminus post quem*, contemporain ou résiduel, selon les règles énoncées antérieurement.

Dans un deuxième temps, un autre programme identifie tous les nœuds, qui n'ont aucun nœud par-dessous, parcourant ensuite tous les chemins possibles du réseau à partir d'eux, de bas en haut, marquant les nœuds traversés de manière à mémoriser les chemins parcourus. A partir du moment où le logiciel détecte un nœud daté par un indicateur chronologique, il mémorise le début de production du *terminus post quem* de l'unité stratigraphique correspondante et contamine tous ceux qui n'ont pas encore été datés jusqu'à atteindre à nouveau un nœud daté par un indicateur chronologique ou la fin du chemin parcouru (unité stratigraphique sans unité stratigraphique au dessus d'elle). On parle alors de nœuds datés par contamination (NDC). Si le nœud daté traversé possède un *terminus post quem* dont le début de production est antérieur à celui mémorisé précédemment, la date du début de production de son *terminus post quem* est substitué par celle du début de production antérieur, qui continue alors à être utilisé pour contaminer les nœuds qui se trouvent en aval jusqu'à atteindre un nouveau NDIC ou un NDC déjà contaminé, répétant alors le même processus. On désigne alors ce nœud de nœud daté par un indicateur chronologique contaminé (NDICC). Dans le cas contraire, le début de production du *terminus post quem* qui date le nœud traversé est mémorisé, les nœuds non datés traversés étant à partir d'alors datés par ce nouveau début de production mémorisé. Chaque fois qu'un nœud est daté, le code de l'unité stratigraphique qui permet de le dater lui est associé. Ainsi, suivant ces règles, un NDIC A situé au-dessus d'un NDIC B dont le début de production du *terminus post quem* qui le date est postérieur à celui du *terminus post quem* du NDIC A, est contaminé par le NDIC B (Figure 1.24). On évite ainsi les erreurs de datation d'unités stratigraphiques dû au fait qu'elles contiennent seulement des artefacts résiduels par rapport au moment de leur formation. Les nœuds qui ne sont pas datés parce qu'ils ne se trouvent pas au dessus d'une séquence de nœuds dont aucun est de type NDIC, sont désignés de nœuds non datés (NND).

Une autre routine, de structure très proche de cette dernière, parcourt tous les chemins du réseau cette fois ci de haut en bas, attribuant à chaque unité stratigraphique le nœud daté par ses indicateurs chronologiques supérieur (NDICs) qui lui correspond. En harmonie avec les principes énoncés antérieurement, dans le cas de se vérifier qu'il existe plusieurs concurrents, est choisi celui dont le *terminus post quem* a la fin de production la plus ancienne (Figure 1.25).

Une autre routine parcourt tous les chemins possibles du réseau, de haut en bas, à partir des nœuds associés à des unités stratigraphiques superficielles de manière à les encadrer dans les grands moments qui constituent l'histoire du gisement archéologique : le moment de son occupation, le moment de son abandon, ainsi que le moment postérieur à son abandon (Figure 1.26). Cette classification est complètement indépendante de celle effectuée par les routines antérieures basées sur l'analyse des indicateurs chronologiques contenus par les unités stratigraphiques.

Les présupposés de cette classification sont les suivants :

- 1- les contextes d'occupations sont toujours antérieurs aux contextes d'abandon, qui sont à leur tour antérieurs aux contextes postérieurs à l'abandon du site ;
- 2- les contextes d'abandon sont toujours constitués par des couches de gravats ;
- 3- les couches sédimentaires situées au-dessus de contextes d'occupations ou au-dessous de contextes d'abandon ou postérieures à l'abandon du gisement peuvent aussi bien correspondre à un moment d'occupation ou d'abandon ;

- 4- *les structures archéologiques, ainsi que toutes les unités stratigraphiques situées au-dessous sont considérées comme contexte d'occupation, intégrant ainsi également les unités stratigraphiques sans matériel archéologique qui peuvent être antérieures à l'occupation du site.*

La routine applique ces présupposés à travers les règles suivantes :

- 1- *les nœuds superficiels correspondent toujours à des unités stratigraphiques déposées après l'abandon ;*
- 2- *si les chemins parcourus à partir des nœuds superficiels traversent seulement des nœuds qui correspondent à des couches sédimentaires, alors les nœuds traversés sont classés comme contextes d'occupation/abandon ;*
- 3- *les nœuds qui correspondent à des structures archéologiques, comme des murs, des pavements ou des foyers, ainsi que tous les nœuds qui leur sont sous-jacents sont classés comme contextes d'occupation ;*
- 4- *les nœuds correspondant à des unités stratigraphiques constituées de gravats , situés entre les nœuds superficiels et les nœuds correspondant à des structures archéologiques, sont classés de contextes d'abandon ;*
- 5- *tous les nœuds correspondant à des couches sédimentaires situées entre les nœuds superficiels et les nœuds référés par le point 4 sont classés comme étant postérieurs à l'abandon du site.*

Du point de vue strictement informatique, il s'agit d'un programme écrit en langage Java, qui interagit avec une banque de données de type « My SQL », où l'information topographique relative au plan supérieur des unités stratigraphiques fouillées est traitée de manière à déterminer les relations stratigraphiques qui les unissent. L'information topographique, originellement en format DXF a été interpolée de manière à convertir l'information de nature vectorielle en information de nature pixelisée, attribuant à chaque pixel une coordonnée Z (Figure 1.27). Les images des unités stratigraphiques ainsi créés ont ensuite été converties en fichier de format XYZ, où chaque ligne de texte correspond à un carré représentant une portion de 100cm² de la surface objet de fouille. Les coordonnées X et Y correspondent à la localisation bi-dimensionnelle du centre de ce carré dans le cadre du système cartographique Haydford Gauss 1973 (MATOS, 2001). La coordonnée Z est l'altitude moyenne, de précision centimétrique, en mètre de ce carré en relation au *Datum Vertical* du marégraphe de Cascais (Portugal). Dans une première phase, le logiciel détermine la position stratigraphique de chaque unité stratigraphique. L'algorithme utilisé pour cette première analyse a été conçu de manière à résister à d'éventuelles erreurs des relevés topographiques. Ainsi la relation stratigraphique de chaque unité stratigraphique est analysée carreau par carreau. Dans le cas ou moins de 20% des carreaux de deux unités stratigraphiques se superposent, on considère qu'il n'y a pas de relation stratigraphique entre elles. Le logiciel exclut de cette manière les relations entre unités stratigraphiques provoquées par des erreurs de relevé topographique des limites des unités stratigraphiques (coordonnées X et Y). Cette règle a pour conséquence d'exclure les relations entre unités stratigraphiques dont l'interception correspond à une surface inférieure à 20% de la surface totale de la plus petite de ces unités stratigraphiques. De façon à résister à d'éventuelles erreurs de la coordonnée Z des mesures effectuées au cours des relevés topographiques, la relation

entre deux unités stratigraphiques considérée comme valable est celle qui est quantitativement la plus significative. L'analyse stratigraphique se libère ainsi des registres effectués par les archéologues sur le chantier. L'avantage de cette démarche relativement au recours aux annotations des archéologues responsables par les divers fronts de chantier est essentiellement le suivant : si la relation annotée par l'archéologue est incorrecte, le seul registre existant de cette relation est incorrect ; quand on utilise les relevés topographiques pour définir les relations, des centaines voire souvent des milliers de données sont comparées, les erreurs ponctuelles de relevé étant ainsi facilement détectées.

Ce registre manuel a néanmoins été utilisé pour vérifier celui produit par le logiciel et pour définir les éléments interfaciaux horizontaux individualisés au cours de la fouille. L'énorme effort de calcul exigé par l'application de cet algorithme pour un volume si important de données topographiques (environ 9 millions de fiches) a mobilisé dix ordinateurs reliés à un serveur pendant une semaine.

Les indicateurs chronologiques retenus pour l'analyse stratigraphique ont été ensuite importés par le logiciel, de manière à déterminer pour chaque unité stratigraphique datée directement par les artefacts qu'elles contenaient, l'indicateur chronologique utilisé comme *terminus post quem*, ainsi la classification des autres indicateurs chronologiques qui ont été recueillis dans cette unité stratigraphique (résiduel/originaire/infiltré) selon les présupposés énoncés dans le chapitre antérieur et en fonction des paramètres début de production et fin de production de chaque indicateur chronologique introduit de façon indépendante dans le système. Le croisement de l'information chronologique des unités stratigraphiques datées avec celles des unités stratigraphiques qui ne contiennent aucun indicateur chronologique en fonction des relations stratigraphiques permet de les dater à leur tour, selon les principes énoncés antérieurement. La détermination des relations entre unités stratigraphiques, contenant des indicateurs chronologiques, permet la détection et la correction de la datation des unités stratigraphiques, qui contiennent seulement des artefacts résiduels (HARRIS, 1991: 175).

Si dans le futur, les paramètres des indicateurs chronologiques viennent à souffrir une révision de leur début et de leur fin de production, il suffira de réimporter à nouveau le fichier de la bibliothèque d'indicateurs chronologiques, pour recalculer l'ensemble des routines affectées par ces indicateurs. On peut imaginer par exemple, que d'ici quelques années, on vienne à découvrir de nouveaux fours dans la vallée du Sado, qui auraient produit des amphores Dressel 14 dès le début du règne d'Auguste. On altèrera alors le début de production de l'amphore Dressel 14 comme étant de l'an 27 av. JC. au lieu de l'an 14 ap. J.-C. dans le fichier de la bibliothèque d'indicateurs chronologiques. Le fichier est importé au travers du logiciel ArqueoChronos et l'information stratigraphique est à nouveau traitée en tenant en compte cette nouvelle donnée. L'avantage de cette possibilité consiste à conférer au programme la capacité d'actualiser la totalité de la stratigraphie d'un gisement archéologique en fonction de nouvelles découvertes.

Les paramètres de l'analyse

Une fois que le début et la fin de la production des indicateurs chronologiques se trouvent à la base de l'analyse chrono-stratigraphique, la fiabilité de cette analyse est fortement conditionnée par celle de ces deux paramètres. Sa précision dépend à son tour

de l'amplitude de l'intervalle de production des indicateurs chronologiques. Si une production A s'est prolongée plus longtemps qu'une production B, alors la datation du contexte stratigraphique obtenu à partir d'un indicateur chronologique A est moins précise que celle obtenue à partir d'un indicateur chronologique B.

La sélection de monnaies et de céramiques fines importées comme indicateur chronologique (IC) dans le cas étudié a eu pour critère leur précision et leur fiabilité. Bien que la chronologie de production des amphores soit souvent moins consensuelle et moins précise, ce type de céramique a été également retenu comme indicateur chronologique, une fois qu'il se trouve représenté dans une grande partie des contextes stratigraphiques explorés. Pour faciliter le traitement informatique de l'information de nature chronologique, une date de début de production (IProd) et une date de fin de production (FProd) en années solaires ont été associées à chaque type d'indicateur chronologique.

Une fois que la précision des datations indiquées para la bibliographie consultée pour chaque type d'artefact est très variable et rarement exprimée en années solaires, leur transformation a suivi les règles suivantes :

- les dates exprimées par années solaires (fréquente entre les monnaies), n'ont pas été arrondies;
- les dates exprimées par règne d'un empereur ont été traduites en l'année du début du règne de l'empereur en question;
- les dates exprimées par intervalles chronologiques ou par décade ont été traduites en l'année du début de la décade/intervalle chronologique. Par exemple : 1.^{er} tiers du du Ier s. ap. J.-C.= année 1 ap. J.-C. ;
- les dates exprimées sous la forme fin du siècle X ont été traduites par la première année du dernier quart de ce siècle. Par exemple : fin du du Ier s. av. J.-C.= 25 av. J.-C.

Les séries monétaires, dont la frappe se maintient à peine pendant quelques années et dont la datation est généralement consensuelle, ne posent pas de véritables problèmes quant à la détermination du début et de la fin de leur production. Les dates considérées dans le cadre de cette investigation sont celles proposées par le RIC (*Roman Imperial Coinage*, 1981), ainsi que les classifications de Crawford (1974) et de Villaronga (1979).

La détermination du moment de production de chaque type de céramique utilisée comme indicateur chronologique a été en général bien plus complexe et mérite pour cela d'être exposée cas par cas.

Céramiques fines importées

Les céramiques fines importées sélectionnées comme indicateur chronologique appartiennent à quatre classes génériques (Tableau 1.14): les campaniennes B-oides, les sigillées italiennes (TSI), les sigillées sudgalliques (TSG) et les sigillées hispaniques (TSH). Comme il a été dit antérieurement, le moment initial de production (IProd) de ces céramiques a été retenu comme indicateur chronologique. Dans les cas où les fragments analysés pouvaient s'encadrer dans plusieurs formes, le moment initial de production de la forme plus ancienne a été considéré. Dans les cas où l'identification de la forme était impossible ou incertaine, on lui a attribué le moment initial de production

plus ancien documenté entre les fragments qui appartenaient au même type générique présent sur le gisement. Par exemple, entre les TSH, les formes Drag. 15/17 et Drag. 27 sont celles qui ont un moment initial de production plus ancien par rapport aux autres formes identifiées dans le cadre de l'intervention du Castro do Vieito. On a fixé pour ce motif le IProd des TSH de forme indéterminée en l'an 30 ap. J.-C. Si la date du début de la fabrication de sigillée à Andujar, en Bétique, avait été considérée, le IProd aurait reculé jusqu'au début du règne de Tibère (MAYET, 1984: 53) ou encore au début du 1.^{er} tiers du siècle ap. J.-C., quand commence la production de sigillée à *Tritium Magellum* (La Rioja) (SOLOVERA SAN JUAN, 1987: 81). De la même façon, le IProd de la TSG indéterminée a été fixé en l'an 10 ap. J.-C. et de la TSI indéterminée, en l'an 20 av. J.-C. Pour être le type générique le plus ancien, le *terminus post quem* de la sigillée italique a été attribué aux sigillées qu'il a été complètement impossible de classer ou dont la classification est douteuse. Une fois que l'identification de la forme des deux fragments de campanienne B-oïdes s'est révélée impossible, l'an 200 av. J.-C., correspondant à la date générique du début de sa production (MOREL, 1981: 46-47) a été choisi comme IProd de cette forme.

Les amphores

Les amphores de type Dressel 1, Haltern 70 et Dressel 14A ont également été sélectionnées comme indicateurs chronologiques, parce qu'elles représentent un pourcentage très significatif des artefacts recueillis. Les chronologies de début et fin de production de ces types de céramique méritent quelques commentaires.

L'amphore Haltern 70

Relativement à l'Haltern 70 (Photo 1.1), la date de début de production est très controversée, pouvant remonter à 70/60 av. J.-C. si le fragment de col recueilli dans le cadre de l'intervention archéologique du naufrage de la Madrague de Giens correspond réellement à celui d'une Haltern 70 et non d'une Dressel 10 ancienne, forme qui présente certaines similarités morphologiques avec ce type (MAYET et SILVA, 2002 : 90). Le même doute surgit relativement à sa présence dans la couche stratigraphique VI A 3 de *Albintimilium*, également datée d'environ 70 av. J.-C. L'Haltern 70 ne réapparaît que trente ans plus tard, vers 40 av. J.-C., à *Tarraco* en Espagne (GEBELLÍ e DÍAZ, 2000:1353) et à *Lugdunum* en France (DESBAT et LEMAÎTRE, 2000: 795).

La présence d'Haltern 70 dans les contextes stratigraphiques tardo-républicains est néanmoins très ponctuelle et quantitativement négligeable quand on la compare à celles des autres types d'amphores tardo-républicaines. Ainsi, le gros des découvertes, correspond aux contextes augustéens et julio-claudiens, évoluant formellement à partir de la période flavienne pour se transformer en l'amphore *Verulamium* 1908 (CARRERAS MONFORT e MARIMOM, 2004: 32).

Comme il existe un trop grand décalage entre les contextes de déposition les plus anciens et les quelques contextes de production connus à ce jour ainsi que la plupart des contextes de consommation connus, les datations proposées en fonction des découvertes de la Madrague de Giens et d'*Albintimilium* n'ont ainsi pas été retenus pour fixer le moment initial de production de cet indicateur chronologique. En effet, dans l'état actuel des connaissances, il paraît peu probable qu'elles soient correctes.

L'unité stratigraphique 2136 de la fouille de la Plaça de la Font à Tarragona (GEBELLÍ e DÍAZ, 2000:1351) est ainsi le contexte de consommation le plus ancien connu à ce jour, retenu pour fixer en l'an 40 av. J.-C. le IProd de l'Haltern 70.

Au long de ces dernières années, certains auteurs ont suggéré qu'il existe une variation significative de la hauteur et de la forme des bords entre les productions augustéennes, les productions julio-claudiennes (ÉTIENNE e MAYET, 2000: 86) et les productions flaviennes de ce type (PUIG, 2005:31). Selon eux, les formes les plus anciennes seraient caractérisées par un bord plus court marqué par un net ressaut alors que les plus tardives ne se distinguent presque plus du col et sont plus hautes et plus obliques. Cette distinction est donc basée sur la combinaison de trois critères : l'existence ou non d'un ressaut net, la hauteur et l'inclinaison du bord. Afin de vérifier si la variation de ces trois facteurs était réellement corrélée, on a calculé les paramètres statistiques de la hauteur et de l'inclinaison du bord, individualisant ceux qui se caractérisent par un net ressaut de ceux qui se caractérisent par un ressaut léger ou inexistant sur un échantillon de 2270 individus provenant du gisement du Castro do Vieito. La différence de la moyenne de la hauteur et de l'inclinaison des deux groupes (ressaut net/ressaut léger ou inexistant) a été ensuite soumise à un T-Test de la moyenne de deux échantillons indépendants (FLETCHER, 2005 : 80-86). Ce dernier a révélé, que pour un intervalle de confiance de 99%, la différence entre les moyennes respectives de la hauteur et de l'inclinaison des bords entre les deux groupes correspond respectivement aux intervalles $-0,15\text{cm}/0,26\text{cm}$ et $-0,62\text{cm}/0,11\text{cm}$ (Tableau 1.15). Cela revient à dire que dans les deux cas, la différence se mesure en millimètres! Or, on devrait observer des variations significatives de l'inclinaison et la hauteur moyenne des deux groupes s'il existait réellement une relation entre ressaut prononcé et bord haut et entre un ressaut léger ou inexistant et des bords courts et inclinés. Une fois que ces variantes de l'amphore Haltern 70 ont été définies à partir d'un petit nombre d'exemplaires complets, on peut s'interroger sur la représentativité de cet échantillon. On pense pour cela que, jusqu'à preuve du contraire, l'association de la variation de ces trois caractéristiques est artificielle et que toute classification basée sur ce principe est arbitraire et subjective. Ce critère n'a pour cette raison pas été retenu comme indicateur chronologique dans le cadre de l'analyse chrono-stratigraphique.

L'amphore Dressel 14A

Le centre de production de l'amphore Dressel 14 le plus ancien connu à ce jour est celui d'Abul, dans la basse vallée du Sado au Portugal (Figure 1.28). Ce type d'amphores apparaît représenté au sein d'une couche stratigraphique du règne de Tibère et une autre du règne de Claude de ce gisement. Selon les auteurs de cette fouille, les productions initiales, selon leur terminologie les amphores du type Dressel 14A (Photo 5.2), divergent du type classique par la forme en bande de leur bord (MAYET e SILVA, 2002: 101). La présence de cette variante dans les deux fours du Largo da Misericórdia à Setubal, dont le moment de production s'étend du règne de Tibère au règne de Claude, renforce la chronologie proposée pour l'intervention d'Abul (MAYET et SILVA, 1996: 84). Cette variante n'apparaît pas au côté de la forme classique dans l'atelier de Pinheiro, situé à peine à quelques kilomètres des deux gisements énoncés ci-dessus (MAYET e SILVA, 1998: 315). Une fois que cet atelier commence à produire des amphores vers le milieu du Ier siècle ap. J.-C. et que la variante A se trouve encore représentée dans les couches claudiennes des deux autres gisements, il est donc très probable que cette variante disparaît à ce moment précis.

Récemment Rui Morais (2004 : 40) a étudié près de 40 fragments d'amphores de la pâte caractéristique de la vallée du Sado, provenant de plusieurs « castros » du Nord du Portugal et de la Galice ainsi que du gisement romain du Castelo da Lousa dans le Sud du Portugal (Figure 1.29). Il a conclu que ces fragments appartenaient à la forme

Dressel 10 ancienne ou ovoïde tardo-républicaine, situant ainsi sa production entre le milieu et la fin du I^{er} s. av. J.-C. Cette forme a été récemment identifiée pour la première fois dans le golfe de Cadix à travers l'observation de quelques fragments (GARCÍA VARGAS, 1998: 74).

Pour être correcte, cette hypothèse implique qu'il existe un *hiatus* prolongé entre le moment final de la production de la forme Dressel 10 ancienne et le début de la production de la forme Dressel 14, ce qui paraît peu probable. La production de la Dressel 14 aurait-elle commencé dès le début de la période augustéenne ? On ne connaît jusqu'à présent aucun atelier de la vallée du Sado ayant une chronologie si précoce. Il faut néanmoins admettre la possibilité que les centres de productions plus anciens restent encore à découvrir. Même si l'on accepte que la production de l'amphore Dressel 14 remonte au début du règne d'Auguste, ce fait ne légitime pas en soi l'existence d'un type Dressel 10 ancien, qui lui serait ainsi antérieur. L'état très fragmentaire des tessons classés comme appartenant au type Dressel 10 ancien par R. Morais légitime le doute d'être en réalité en présence de fragments d'amphore du type Dressel 14A. En effet, les bords et les pointes de ces deux types peuvent être facilement confondus, une fois qu'ils se caractérisent tous les deux par une pointe généralement creuse et un bord en bande. On reconnaît d'ailleurs sur les illustrations qui représentent ces tessons les profils de bord minoritaires au Castro do Vieito (MORAIS, 2004 : 37 ; Fig. 33.6 ; 33.7 ; 33.10, 33.11, 33.13, 33.17). Pour toutes les raisons que l'on a évoquées antérieurement, on ne peut dans l'état actuel des connaissances, reculer le début de la production de la Dressel 14 de Lusitanie jusqu'à la période tardo-républicaine en se basant à peine sur quelques tessons sans en connaître une seule forme complète. La fouille des gisements d'où sont issus ces tessons, a d'ailleurs souvent été menée de façon a-stratigraphique, comme c'est le cas d'une grande partie des interventions archéologiques effectuées au Castro de Santa Luzia, comme on le verra plus loin. D'autres proviennent de niveaux de déposition secondaire, comme c'est le cas du Aljube (Porto) (MORAIS et FABIÃO, 2007 : 128). Le contexte stratigraphique de certains de tessons est tout simplement inconnu, comme c'est le cas de ceux qui ont été recueillis dans le cadre des travaux d'implantation de l'intercepteur principal des eaux résiduelles de la « Baixa » de Lisbonne (*idem* : 127).

À la lumière des connaissances actuelles, il n'est donc pas raisonnable de prétendre réfuter les résultats de 10 ans de recherches menés à bien par l'équipe luso-française dans la vallée du Sado, qui suggèrent que, jusqu'à preuve du contraire, la production d'amphore dans la région n'est pas antérieure au début du siècle I apr. J.-C. (MAYET *et alii*, 1996) (MAYET *et alii*, 2002) (ÉTIENNE *et alii*, 2006 : 331). Une chronologie plus précoce du début de la production des amphores lusitaines ne sera pour cette raison pas considérée, dans le cadre de l'analyse chrono-stratigraphique.

La pratique

Analyse a-stratigraphique

De manière à déterminer les paramètres généraux de l'occupation du gisement du Castro do Vieito, on a procédé en premier lieu à l'analyse a-stratigraphique de l'ensemble des indicateurs chronologiques recueillis pendant la fouille. Celle-ci suggère

que l'occupation de la surface fouillée doit commencer peu après la fin des guerres du NO péninsulaire (vers 20 av. J.-C.) et finir au plus tard à la fin du règne de Néron (vers 68 ap. J.-C.). On pourrait éventuellement admettre que le début de cette occupation soit un peu antérieur. En effet, deux fragments de céramique campanienne B-oïde, dont la production s'étend de 200 av. J.-C. à 50 av. J.-C., ont été recueillis sur le chantier en contexte de déposition résiduelle, ne représentant à peine que 1,44 1,99% des céramiques fines importées (Tableaux 1.16 et 1.17). D'une manière générale, la céramique campanienne est rare dans le NO de la Péninsule Ibérique, étant à peine représentée sur une dizaine de gisements côtiers de la Galice et du Nord du Portugal (NAVEIRO LOPES, 1991: 235). Les formes précoces de sigillées italiques, produites entre 45 av. J.-C. et 30 av. J.-C., ne sont pas représentées sur le gisement, ni d'ailleurs dans l'ensemble du NO de la péninsule ibérique (GARCÍA MARCOS, 2005: 88). Il existe ainsi un *hiatus* d'au moins trente ans entre la fin de la production de la céramique campanienne B-oïde et les formes les plus anciennes de sigillée identifiées sur le gisement. Leur présence peut être due à un cycle d'utilisation très long (HARRIS, 1979: 173), évident dans le cas de la pièce CV-S-132, reconvertie en fusaïole. On ne peut néanmoins exclure totalement la possibilité d'une occupation plus ancienne du gisement, en dehors de l'aire interventionnée. L'amphore Dressel 1 est un autre indicateur chronologique qui paraît *a priori* suggérer une occupation antérieure à 20 av. J.-C. En effet, sa production débute vers 150 av. J.-C. Sa présence est commune dans les contextes antérieurs au milieu du siècle I av. J.-C. du NO de la Péninsule Ibérique. (NAVEIRO LÓPEZ, 1996: 202). Cette amphore est pourtant encore fabriquée au début du règne d'Auguste (TCHERNIA e OLMER, 2004: 108). On la retrouve encore représentée de façon minoritaire sur les niveaux datés de la première décennie du siècle I du « sanctuaire de Cybèle » à Lyon (DESBAT, 1998 : 152) et sur les niveaux datés de 10 av. J.-C./ 10 ap. J.-C. du cours du Chapeau Rouge, à Bordeaux (BERTHAULT, 2005 : 240). Sa présence au Castro do Vieito est assurément résiduelle, ne représentant que 1,17 % de l'ensemble des amphores recueillies durant la fouille. Les deux monnaies républicaines (CV-N-21 e CV-N-29) ne prouvent pas par elles-mêmes que l'occupation du gisement remonte à la période tardo-républicaine. En effet celles-ci circulent encore tout au long du siècle I ap. J.-C., étant encore fréquemment bien représentées dans les trésors de la période flavienne (CENTENO, 1987: 254). L'amphore de type Haltern 70 est l'indicateur chronologique quantitativement le plus significatif de l'ensemble analysé (83,5 %). Sa production commence également pendant la période tardo-républicaine, même si elle apparaît très rarement dans les contextes préaugustéens (ÉTIENNE e MAYET, 2000: 86). En *Gallaecia*, l'amphore Haltern 70 correspond à un intervalle chronologique qui s'étend du règne d'Auguste au règne de Claude (MORAIS e CARRERAS MONFORT, 2004: 112). Il est ainsi plus probable que le début de l'occupation du gisement ne soit pas antérieur à la fin des guerres du NO de la Péninsule Ibérique, c'est à dire près de 20 av. J.-C.

L'occupation du Castro do Vieito ne s'étend probablement pas au-delà du règne de Claude. La présence exclusive de la variante précoce de l'amphore Dressel 14, qui représente 9,99 % de l'ensemble des amphores, est également un argument de poids en faveur de la fin de l'occupation du Castro vers la moitié du siècle I apr. J.-C. L'analyse de l'ensemble des monnaies recueillies isolées sur le chantier suggère également que l'abandon du gisement date du règne de Claude (Tableau 1.18 ; Graphique 1.1). En effet, la monnaie la plus récente (RIC 35: CV-N-22) date du règne de Caligula. Les imitations des monnaies claudiennes sont ainsi absentes sur le gisement alors qu'elles sont très bien représentées dans le Nord du Portugal (BLÁZQUEZ CERRATO, 2005: 241). L'abondance de ces émissions contraste avec la rareté des

émissions à partir du règne de Néron et pendant celui des empereurs flaviens, ce qui suggère que ces imitations continuent à être frappées pendant toute cette période afin de remédier au manque de numéraire chronique (CENTENO, 1987: 232). On peut appliquer la formule énoncée plus haut, qui détermine quelle est la probabilité d'une unité stratigraphique de ne pas contenir un certain type d'artefact parce qu'il est mal représenté sur le gisement, de manière à calculer quelle est la probabilité de l'absence de monnaies claudiennes d'être due au fait de se trouver insuffisamment représentées dans la région pour apparaître sur le gisement du Castro du Vieito, qui correspond à un échantillon de 19 monnaies. Dans un univers de 633 monnaies pré-augustéennes (149), julio-claudiennes (441) et flaviennes (43) retrouvé sur l'ensemble des sites du NW de la péninsule ibérique, les monnaies claudiennes représentent un total de 65 monnaies (*idem*:181, 197, 228, 259). On estime ainsi qu'en fonction des paramètres énoncés ci-dessus, la probabilité que l'absence des monnaies claudiennes au Castro do Vieito s'explique par leur rareté et la taille de l'échantillon est d'à peine 12,36%. On peut ainsi exclure cette cause pour justifier leur absence avec 87,64% de certitude.

L'absence de monnaies postérieures à Caligula et d'amphores de type Dressel 14-B ne signifie pas obligatoirement que le gisement est abandonné à la fin de la période julio-claudienne. La présence de sigillées hispaniques peut suggérer que l'occupation du site se soit prolongé au-delà du règne de Claude. On peut d'ailleurs envisager la possibilité que l'occupation du gisement s'est prolongé au-delà de cette période et que, pour une raison qui nous est inconnue, les habitants du village aient cessé de s'approprier d'amphores et de monnaies.

La plupart des formes de sigillées hispaniques identifiées durant la fouille, comme par exemple les formes 15/17, 18 ou 36 ont eu un cycle de production très long, étant reproduite entre les sigillées hispaniques tardives du Bas Empire. C'est d'ailleurs un lieu commun de dire que la TSH est pratiquement absente des niveaux préflaviens des gisements de la région, ce qui est difficile de contester, une fois que cette même sigillée hispanique est utilisée comme indicateur chronologique pour dater les contextes stratigraphiques auxquels elle appartient (NAVEIRO LOPES, 1991: 43). La sigillée hispanique est pourtant bien présente dans les campements militaires du NW péninsulaire dès le règne de Claude (MORILLO *et alii*, 2005 : 146)(MORILLO, 2006 : 57). La présence de la forme 37 peut suggérer que l'occupation du site se soit prolongée jusqu'environ 70 ap. J.-C., quand commence sa production (ROCA ROUMENS *et alii*, 1999). Pourtant cette forme apparaît déjà représentée dans les niveaux julio-claudiens du Castro do Chao Samartín (Grandas de Salime, Asturie) (VILLA VALDÉS *et alii*, 2006 : 588). La forme de sigillée sud-gallicque Drag. 37, que la forme 37 hispanique imite, apparaît dès le règne de Néron dans le camp de la *Legio X à Petavonium* (Rosinos de Vidriales, Asturie) (CARRETERO VAQUEIRO, 2005 : 116). Il est ainsi difficile de savoir avec certitude et précision, quand termine l'occupation du gisement.

Qualité de l'information chrono-estratigraphique

La stratigraphie du Castro do Vieito est constituée de 3308 unités stratigraphiques, dont 1258 couches de sédiments (C0001-C1254), 748 couches de gravats (D0001-D0790), 893 murs (M0001-M0884), 260 niveaux de circulation (P0001-P0260), 51 escaliers (E0001-E0051), 55 foyers (L0001-L0055), 42 éléments interfaciaux (I0001-I0041) et le substrat rocheux (A0000).

Les grands moments de l'histoire du gisement sont représentés de manière très inégale.

En effet, les unités stratigraphiques qui se sont déposées assurément durant l'occupation du gisement sont en majorité et représentent 81,92 1,72% du total (Tableau 1.19). L'abandon du site est mal documenté, correspondant à peine à 7,62 1,19% des unités stratigraphiques. Les unités stratigraphiques qui se sont formées postérieurement à l'abandon du gisement ne représentent que 0,42 0,29% du nombre total d'unités stratigraphiques.

Les unités stratigraphiques qui contiennent des indicateurs chronologiques (NDIC) sont au nombre de 774 et représentent 23,4 1,9% de l'ensemble des unités stratigraphiques. Cependant, 253 d'entre elles sont datées par des indicateurs chronologiques antérieurs au moment de leur déposition (NDICC). Cela signifie que 32,69 7,6% des couches stratigraphiques qui contiennent du matériel archéologique aurait été considérées plus anciennes que le moment réel de leur déposition si ce type de situation n'avait pas été rectifié par le programme ArqueoChronos. Cet exemple montre que le risque de « vieillir » les unités stratigraphiques quand elles sont datées en dehors de leur contexte stratigraphique, est loin d'être négligeable et mérite pour cela d'être corrigé.

Les unités stratigraphiques qui se trouvent dans cette situation étaient, en général, représentées par un nombre d'indicateurs chronologiques insuffisant pour permettre une datation fiable (Tableau 1.20). Ainsi dans 84,98 5,79% des cas, la confiance que l'on a en la datation (NDCUS) est inférieure à 22,28%. La datation de 5,14 3,58% des NDICC a été ignorée parce qu'elles étaient datées par des indicateurs chronologiques infiltrés. Une seule unité, C0076 présente une NDCUS très élevée, supérieur à 97,11%. Celle-ci est contaminée par C0168 parce que la production du *terminus post quem* qui date cette unité stratigraphique (TSH) débute près de 15 ans après celle du *terminus post quem* qui date C0076 (Dr. 14A), le *terminus post quem* de C0168 étant pour cela préférée.

Quant aux nœuds correctement datés par les indicateurs chronologiques qu'ils contiennent, la fiabilité de la datation est en général très faible, en conséquence de la taille de l'échantillon des indicateurs chronologiques que ces unités stratigraphiques contiennent et varient en fonction du type d'indicateurs chronologiques. Ainsi, si une unité stratigraphique contient un seul artefact, le risque qu'un indicateur chronologique postérieur à 54 av. J.-C. ne soit pas représenté dans une unité stratigraphique parce qu'il est rare est presque nul. En revanche, une unité stratigraphique doit contenir au moins 30 indicateurs chronologiques pour exclure cette possibilité relativement à un indicateur chronologique postérieur à 40 av. J.-C., 10 av. J.-C. ou 10 ap. J.-C. Pour les indicateurs chronologiques postérieurs à 37 ap. J.-C. ou postérieurs à 50 ap. J.-C., cet échantillon doit s'élever à plus de 150 indicateurs chronologiques pour que ce risque soit négligeable (Graphique 1.2).

La majorité des NDIC (82,33% présentent un niveau de confiance en leur datation inférieur à 22,28% tandis que les NDIC qui atteignent un niveau de confiance supérieur à 90,51% ne représentent que 0,97% de la totalité des NDIC (Tableau 5.10). Ainsi, le risque des datations proposées pour chacune de ces unités stratigraphiques d'être antérieur au moment de leur formation est d'une manière générale très élevé.

La présence de matériel résiduel sur le gisement est peu significative dans l'ensemble, puisque à peine 9,18% des NDIC contiennent des artefacts résiduels.

Si l'on observe le graphique (Graphique 1.3) de la distribution des NDIC en fonction du DTTM et du pourcentage d'indicateurs chronologiques résiduels qu'ils contiennent, on vérifie que les unités stratigraphiques qui contiennent à la fois un pourcentage très élevé de matériel résiduel et une distance temporelle minimum moyenne significative sont à peine au nombre de 4. Celles-ci ont été contaminées par des fragments de céramique moderne ou contemporaine. Il s'agit dans la plupart des cas de tessons de pots tronconiques en céramique, utilisés au siècle dernier pour recueillir la résine des pins qui couvraient jadis l'aire fouillée. Les fragments de lame de scie étaient également nombreux à la surface, ayant provoqué de fortes anomalies bien visibles sur la carte géomagnétique du gisement (Figure 1.30). Selon les anciens propriétaires des terrains affectés, il était de pratique courante de déterrer les moignons des arbres secs, de manière à les utiliser comme bois de chauffage, ce qui explique les quelques fosses superficielles détectées à la surface. Les phénomènes d'infiltration peuvent ainsi s'expliquer en partie dans le cadre de l'exploration forestière du site. Les quelques tessons de faïence et de céramique glacée au plomb, de chronologie moderne, retrouvées sur le gisement doivent être en relation avec les murs de limitation de propriété qui divisait la zone affectée, avant le début de la fouille. Ils sont le témoin de l'exploration des pâturages et/ou des broussailles menée à bien sur les terrains traversés par le corridor de l'autoroute. Ainsi, on ne vérifie pas l'existence d'un moment de réoccupation postérieur du Castro, du moins dans l'espace affecté par la fouille. Les artefacts modernes et contemporains recueillis dans le cadre de la fouille, s'expliquent par le fait que, dès la période moderne, l'espace occupé par le gisement est devenu une aire d'activité limitée des habitants du hameau du Vieito (ZAPATERO *et alii*: 1993:93), qui ne pouvaient cesser d'explorer un espace si proche du village. Les autres unités stratigraphiques contenant des indicateurs chronologiques résiduels présentaient une distance temporelle minimum moyenne inférieure à 40 ans la plupart des cas et toujours inférieur à 100 ans. Le pourcentage de matériel contenu par ces unités stratigraphiques était presque toujours inférieur à 20% de la totalité des indicateurs chronologiques (Graphique 1.3). On vérifie sans étonnement que les monnaies et les céramiques fines se trouvent parmi les indicateurs chronologiques résiduels, cela étant dû probablement à une longue durée d'utilisation ou de réutilisation de ces artefacts (Tableau 1.21). La prépondérance de la Dressel 1 entre les indicateurs chronologiques résiduels, de l'ordre de 82,05 % est bien plus surprenante, puisqu'il s'agit d'un conteneur qui est supposé avoir une vie d'utilisation très courte.

Les amphores de type Haltern 70 et Dressel 14A datent la grande majorité des unités stratigraphiques (respectivement 43,9% et 43,17% de l'ensemble des unités stratigraphiques). Les céramiques sigillées et les monnaies se partagent les 10% qui restent. Cela signifie qu'une révision future de la chronologie et particulièrement de celle du début de production d'un de ces deux types, obligerait à une révision complète de la séquence chrono-stratigraphique du gisement. Celle-ci peut, en revanche, résister à la réévaluation des paramètres chronologiques des autres indicateurs chronologiques une fois qu'ils datent individuellement très peu d'unités stratigraphiques. L'application de l'algorithme qui date les unités stratigraphiques sans indicateurs chronologiques en fonction de leur position par rapport aux nœuds datés par indicateurs chronologiques, a permis de dater indirectement 870 unités stratigraphiques, qui ne contenaient pas d'indicateurs chronologiques. Reste pour dater 50,3% des nœuds qui doivent se

situer *a priori* dans les paramètres chronologiques généraux du gisement (Tableau 1.22).

L'analyse de la séquence chrono-stratigraphique finit par offrir une image très proche de celle perçue au travers de l'analyse a-stratigraphique. En effet, la forte expression de l'amphore de type Haltern 70 et Dressel 14A sur le gisement a pour conséquence que la plupart des couches stratigraphiques datées (87,07% ont un *terminus post quem* égal ou postérieur à 40 av. J.-C. Les propres niveaux d'abandon suivent également cette tendance. Sont-ils pour autant antérieur à l'abandon définitif du gisement ? Probablement non. Comme on le verra plus tard, la topographie accentuée qui caractérise le Castro do Vieito a été régularisée au travers de la construction d'une série de terrasses qui, une fois le gisement abandonné, se sont partiellement effondré. Les gravats résultant de cette action sont ainsi datés par les indicateurs des dépôts sous-jacents qui correspondent au moment de construction et d'utilisation de ces terrasses et non pas forcément au moment de leur abandon. Le faible nombre de niveaux datés par l'amphore Dressel 1 (1,03% ou par des indicateurs chronologiques postérieurs à 50 av. J.-C. (1,4% confirme la tendance observée antérieurement au travers de l'analyse a-stratigraphique des indicateurs chronologiques.

Des échantillons de charbons, provenant de niveaux du début de l'occupation du site, ont été soumis à une analyse par la méthode du radiocarbone, afin de vérifier la chronologie augustéenne de la phase initiale de son occupation, déduite de l'analyse de la culture matérielle. Les datations obtenues suggèrent que les charbons analysés se trouvaient en contexte de déposition secondaire, étant bien plus anciens que le moment de formation des unités stratigraphiques où ils ont été recueillis (Encadré 1.1).

LE VILLAGE OU LA STRUCTURE D'UN SYSTEME COMPLEXE : LA COMMUNAUTE VILLAGEOISE

Quand on regarde pour la première fois le plan général du Castro do Vieito, on admire d'abord l'excellent état de conservation des rues pavées qui sillonnent le village, de certains des édifices qui le composent et des murs de soutènements des terrasses sur lesquels ils ont été construits. Une observation plus attentive des plans de détail du gisement met rapidement en évidence la complexité des destructions, des reconstructions, des réparations et des transformations que les structures qui le composent ont subies au long de son existence comme village. L'effet taphonomique inégal des phénomènes post-dépositionnels sur l'ensemble du chantier devient graduellement évident. Il a pour résultat de très grandes lacunes localisées. Paradoxalement, les surfaces qui n'ont pas été sévèrement affectées par ces phénomènes présentent une densité très élevée de constructions en ruine, ce qui limite fortement leur compréhension : la contingence du document « village » contraste avec sa diversité (CHOUQUER, 2007 : 211). La lecture du document est ainsi doublement difficile par le fait que l'objet est incomplet et que les fragments qui se sont conservés jusqu'à nos jours sont trop complexes pour révéler leur histoire.

Ce qui suit est une tentative de lecture de ce document dans le but de comprendre la manière comme se relationne la communauté villageoise et la structure spatiale du village qu'elle a habitée. On développera également une réflexion sur la forme comme on doit questionner le registre archéologique, de façon à ce qu'il nous informe sur cette relation communauté villageoise/village.

ON COMMENCE PAR ESSAYER DE FAIRE SIMPLE

Certes, l'analyse chrono-stratigraphique des unités stratigraphiques qui composent le gisement peut permettre de dater le moment de construction de certaines ruines archéologiques. On peut même être tenté de généraliser leur datation à l'ensemble des ruines archéologiques qui forment le gisement selon un principe similaire à celui de la méthode stratigraphique des groupements en cascade proposée par Carandini (1997 : 137). En effet, on pourrait considérer que le moment de construction d'une ruine archéologique peut être datée par association à celui d'autres ruines, dont la construction correspond à une même intention. Les risques et les limites de cette méthode d'analyse de la stratigraphie ont été exposés antérieurement. On ne va pas y revenir. On doit cependant ajouter que l'analyse spatiale qui résulte de cette méthode présente ses propres risques et ses propres limitations.

FAIRE SIMPLE, ÇA NE MARCHE PAS À TOUS LES COUPS

Il est temps de prendre un exemple. Les figures 2.1a et 2.1b représentent le carrefour, au centre du chantier archéologique, des rues qui correspondent respectivement aux pavements P0005, P0098 et P0099 et dont l'union est matérialisée par le muret matérialisé par M0410. Les murs de soutènements correspondant à M0015, M0019, M0455, M0417, M0411 et la grande cabane sub-circulaire (M0018/M0427/M0428) délimitent ce carrefour. Cette grande cabane remplace une cabane plus petite (M0426/M0428), qui est elle-même le résultat de la destruction d'une construction plus ancienne suggérée par M0428. Le pavement P0125 se colle à la face extérieure de M0428. Le mur M0427 est ce qu'il reste d'un banc en pierre adossé à la face intérieure du mur (M0464) qui délimite la grande cabane. Le mur M0461 paraît correspondre à un contrefort de ce même mur. Un tronçon du mur de soutènement correspondant à M0015 et l'intégralité du mur de soutènement M0436 ont été désaffectés au moment du pavement de ces rues. Le mur pérennisé par M0019 relie les murs pérennisés par M0417 à M0029.

On ne peut dater seulement qu'une partie de ces constructions, car les autres ne reposent pas sur des unités stratigraphiques datées par des indicateurs chronologiques et aucun indicateur n'a été retrouvé durant les opérations respectives de démontage. Il s'agit donc en tous les cas de nœuds datés indirectement par contamination (NDC). La lecture du plan des ruines archéologiques classées en fonction de leur datation suggère que l'ensemble des pavements des rues et la dernière reconstruction de la cabane a été effectuée après le début du règne de Tibère. Les murs de soutènements que l'on déduit de M0455 et M0417 qui délimitent P0005 peuvent en revanche remonter au règne d'Auguste. Le contrefort matérialisé par M0419 du mur de soutènement correspondant à M0417 a été à son tour construit après le début du règne de Tibère. Comment expliquer cette diachronie entre des éléments architectoniques qui paraissent à première vue avoir été construits avec une même intention : le pavement d'une rue ?

Pour tenter de répondre à cette question, il faut analyser avec plus de détails les paramètres chronologiques des unités stratigraphiques (NDICI) qui permettent de dater par contamination ces constructions (Tableau 2.1). Tout d'abord, ces NDICI sont datées par un seul, deux ou trois indicateurs chronologiques. L'indicateur NCDUS de ces unités stratigraphiques est pour ce motif toujours inférieur à 20,87%, même si dans la plupart des cas il ne dépasse pas 2,31%. Disant cela d'une autre manière : les datations proposées pour ces contextes stratigraphiques peuvent être bien postérieures au moment initial de la production de leur *terminus post quem*. On peut dire la même chose des ruines archéologiques qu'elles permettent de dater selon le principe de la contamination. Le pourcentage d'indicateurs chronologiques résiduels est toujours inférieur à 14% et est généralement nul. Il est ainsi peu probable que ces contextes stratigraphiques soient contaminés par infiltration. Autrement dit, il est peu probable que le moment de formation de ces unités stratigraphiques soit antérieur à la datation déduite des indicateurs chronologiques qu'elles contiennent. Les nœuds datés directement par des indicateurs chronologiques qui se trouvent au-dessus de ces ruines archéologiques (NDICS) contribuent peu à préciser leur datation. En effet le moment final de production de ces indicateurs chronologiques est généralement beaucoup plus récent que la fin de l'occupation du village. Seuls les indicateurs qui datent les NDICS correspondant aux murs pérennisés par M0019 et M0464 atteignent le moment final de leur production à la fin du règne de Claude. L'indicateur NDCUS correspondant à ces NDICS est néanmoins très faible, respectivement 2,31% et 6,78%. Cela signifie que le

moment de déposition de ces unités stratigraphiques peut très bien être significativement postérieur à l'époque claudienne.

Ainsi même si les indicateurs chronologiques contenus par les unités stratigraphiques qui datent les murs de soutènements pérennisés par M0417 et M0455 ont un *terminus post quem* correspondant au début du règne d'Auguste, ils peuvent parfaitement être contemporains de la rue qu'ils délimitent et du contrefort qui soutient M0417 et des autres constructions datées du règne de Tibère.

Que conclusions peut-on retirer de cet exercice ?

L'analyse chrono-stratigraphique permet l'estimation de la chronologie des contextes archéologiques en fonction de celle de la culture matérielle qu'ils contiennent. La précision des datations ainsi obtenues est donc la fonction inverse de la longévité de la production des indicateurs chronologiques qui la détermine. La sériation des unités stratigraphiques dans le temps absolu est normalement possible parce que le rythme de déposition de ces contextes est plus lent que le cycle de production des artefacts qui les datent. En revanche, quand le cycle de production des indicateurs chronologiques est plus lent que celui de la formation du gisement, tous les contextes qui le composent paraissent être trompeusement synchroniques. Cette méthode est pour ce motif peu efficace quand on veut détecter les changements à cycle très court. Les constructions que l'on arrive néanmoins à dater de cette manière sont regroupées ou différenciées en fonction des différentes phase d'une histoire, totalement indépendante de l'histoire du gisement: celle de la production des artefacts. Le passage d'une période à l'autre est alors chargé d'un sens qui est parfaitement étranger à l'évolution du gisement étudié. Ainsi, une limitation de la démarche archéologique -définir la chronologie d'un objet en fonction de celle d'un autre objet- finit par déterminer la compréhension de l'objet d'étude. Revenant à l'exemple antérieur, les deux moments de pavement des rues du carrefour et les trois étapes de construction de la grande cabane sont regroupés et réduits à une seule phase julio-claudienne. La perception du rythme de la dynamique des constructions est ainsi faussée par le fait que le rythme de la dynamique de la culture matérielle qui permet de périodiser la dynamique des constructions est plus lent que celui de ce dernier.

La deuxième leçon que l'on doit tirer de cet exemple est que même en recourant à un protocole très sophistiqué et à un logiciel très puissant, les résultats de l'analyse de ce cas d'étude sont très fragiles, voir décevants. Vaut-il vraiment la peine de l'étendre à l'ensemble du chantier ? Non, il est plus fécond d'approfondir les motifs de l'échec de cette démarche.

ON ESSAIE MAINTENANT DE FAIRE COMPLEXE

Le protocole et les outils chrono-stratigraphiques ont été développés dans le but de déduire de la troisième dimension de l'espace -superposition des unités stratigraphiques- une quatrième dimension -le temps- en fonction de la chronologie des objets que ces unités contiennent. Le problème n'est pas que le protocole ou les outils utilisés ne fonctionnent pas. Ils sont simplement utilisés pour analyser quelque chose à quoi ils ne sont pas préparés : la dynamique de l'espace.

L'espace est souvent perçu comme un objet statique par les archéologues. Même quand ils étudient la dimension temporelle des objets spatiaux, ils le font à travers un processus de périodisation, qui transfère le caractère statique qu'ils confèrent aux objets

spatiaux au niveau de la période où ils sont classés : d'un point de vue global les objets spatiaux changent de période en période, mais continuent inchangés au sein de chaque période.

De par leur formation, ils tendent par ailleurs à privilégier la troisième dimension de l'espace à partir de laquelle ils déduisent une dimension temporelle par le biais de l'analyse stratigraphique. Ainsi, quand les archéologues construisent des discours qui mettent en relation le temps et l'espace, ils tendent souvent à réduire l'espace à une seule de ces dimensions ou à étudier l'espace en ignorant le temps. On se demande maintenant si cette approche peut réellement permettre de comprendre pleinement la dynamique de l'espace.

Les archéogéographes se débattent avec ce problème depuis plus de dix ans, quand l'archéologie préventive a commencé à effectuer la fouille de formes parcellaires et à en établir la stratigraphie. Une de ces formes, située au lieu dit les Malalones à Pierrelatte dans le Drôme (Figure 2.2), a ouvert de nouvelles perspectives à l'archéogéographie. Cette forme parcellaire, actuellement matérialisée par une haie transmet la mémoire d'une limite fixée il y a plus de 2000 ans par l'ouverture d'un fossé drainant orienté en fonction de la centuriation romaine B d'Orange. Depuis, le fossé a été successivement colmaté, scellé par des couches sédimentaires alluvionnaires et recreusé à nouveau plusieurs fois jusqu'à la période moderne (CHOUQUER, 2000 :166). La coupe des Malalones a posé aux archéogéographes un problème nouveau: peut-on et doit-on étudier au travers d'un document statique, localisé et incomplet – la coupe stratigraphique – un processus dynamique, global et complexe – la formation du parcellaire ? Récemment, Gérard Chouquer (2007 : 256) a tenté de répondre à cette question qui le dérange depuis longtemps. Selon lui on peut le faire, on doit même le faire mais on ne peut pas se limiter à ne faire que cela. En effet, la stratigraphie permet de lire les moments du processus de manutention de la forme fixé dans la terre au travers des colmatages et des incisions qui composent la coupe stratigraphique. Elle permet d'observer les transformations historiques qu'elle enregistre. Cet auteur souligne encore le paradoxe selon lequel la transmission de la forme s'effectue grâce à la succession de ces transformations, ce qui lui a inspiré le concept de "transformission", c'est-à-dire la transmission de la forme au travers de sa transformation. Pour observer ce phénomène, la lecture stratigraphique doit être complétée par la lecture du plan. Gérard Chouquer souligne un autre point fondamental de l'analyse temporelle d'objets spatiaux : il n'existe pas de hiérarchie entre l'espace et le temps. Il ajoute encore que les formes parcellaires ont leur propre temporalité et que leur étude doit se baser sur un concept hybride : la spatiotemporalité (*idem*, 2007 : 243). Cette approche pourrait-elle être appliquée à un gisement archéologique comme le Castro do Vieito ? A priori, oui puisqu'un drain ou une limite parcellaire est un objet d'étude archéologique aussi valable que l'être d'un foyer ou la muraille qui délimite un village. Toutefois ces deux objets présentent certaines différences déterminantes pour l'analyse de leur dynamique. La plus évidente est que la première se situe temporellement dans la longue durée alors que la deuxième correspond à un intervalle de temps de quelques générations. On pourrait réfuter cette affirmation en argumentant que l'existence du village ne finit pas au moment de son abandon et qu'au contraire elle continue jusqu'à nos jours comme gisement archéologique. On répondrait alors que le gisement archéologique est seulement le résultat de la transformation due à l'action des agents taphonomiques de la structure spatiale d'une communauté villageoise, qui est dans ce cas précis le véritable objet d'étude alors que le gisement n'est qu'un des documents sur lesquels s'appuie cette étude. Cette démarche ne diffère pas véritablement de celle des

archéogéographes, qui consiste à assumer le paysage actuel comme document susceptible de permettre de comprendre les formes du passé.

Une autre des prémisses de l'archéogéographie est que même une forme planifiée est pérennisée par un processus d'auto-organisation, qui «au moyen des multiples actions individuelles et collectives se déroulant dans la longue durée, rigidifie progressivement et installe de façon pérenne une forme devenue structure de la planimétrie » (*idem*, 2007 : 282). L'archéographe détecte aisément l'auto-organisation à travers l'influence qu'elle exerce sur la dynamique des formes, dans la longue durée. Mais, même si ce processus produit des conséquences à long terme, ce sont des actions qui se passent sur la courte ou la très courte durée qui le catalysent. Comme cette discipline dispose rarement de documents qui puisse l'éclairer sur ce sujet, l'archéogéographie est généralement contrainte d'étudier la structure spatiale –écoumène- d'un système complexe – l'humanité- dans l'ignorance d'une grande partie de son aspect fonctionnel –la nature et les agents responsables du processus d'auto-organisation sans lequel on ne peut pas expliquer la dynamique des paysages.

L'archéologie peut jouer ici un rôle important, encore inexploré, dans le cadre de l'étude des objets spatiotemporels, dont l'enjeu serait la compréhension de la « mécanique » des processus d'auto-organisation. L'asynchronie généralisée qui caractérise le document -gisement archéologique- permet d'informer le processus d'auto-organisation d'une façon que l'observation générale à petite échelle est incapable d'égaliser, même quand celle-ci est ponctuellement complétée par l'observation de coupes stratigraphiques. Sur un grand gisement archéologique fouillé selon la méthode en aire ouverte (*open area* en anglais), la perception temporelle de l'espace, objet de l'intervention, est continue. Les actions sont documentées par des événements, liés les uns aux autres par des relations temporelles, dont la mémoire a été conservée par les différents éléments qui composent le gisement archéologique. Ce type de document a ainsi à offrir une information continue d'un point de vue spatial et contextualisée d'un point de vue temporel sur la multitude d'actions qui animent les processus d'auto-organisation.

L'étude de ces actions ne peut cependant se faire sans celle des acteurs eux-mêmes, dans ce cas précis les membres de la communauté villageoise. Il est pour cela essentiel d'essayer de comprendre l'objectif et les paramètres des actions des habitants qui altèrent leur habitat. Pour le faire, on va maintenant regarder la communauté villageoise au travers d'un microscope.

UN INSTRUMENT FORMIDABLE : LE MICROSCOPE

Les trois premiers paragraphes du livre de Joël de Rosnay (1975 : 9) intitulé « Le microscope – Vers une vision globale » présentent cet instrument de la façon suivante:

« Microscope, télescope : ces mots évoquent les grandes percées scientifiques vers l'infiniment petit et vers l'infiniment grand. Le microscope a permis une vertigineuse plongée dans les profondeurs du vivant, la découverte de la cellule, des microbes et des virus, les progrès de la biologie et de la médecine. Le télescope a ouvert les esprits à l'immensité du cosmos, tracé la route des planètes et des étoiles, et préparé les hommes à la conquête de l'espace.

Aujourd'hui, nous sommes confrontés à un autre infini : l'infiniment complexe. Mais cette fois plus d'instruments. Rien qu'un cerveau nu, une intelligence et une logique désarmés devant l'immense complexité de la vie et de la société.

Nous sommes confondus par le nombre et la prodigieuse variété des éléments, des relations, des interactions ou des combinaisons sur lesquels repose le fonctionnement des grands systèmes dont nous sommes les cellules, pour ne pas dire les rouages. Nous sommes déroutés par le jeu de leurs interdépendances et de leur dynamique propre, qui les font se transformer au moment même où nous les étudions, alors qu'il nous faudrait les comprendre pour mieux les guider. Certes, l'ordinateur est un instrument indispensable. Mais il n'est qu'un catalyseur. Pas encore cet outil dont nous avons tant besoin.»

Selon cet auteur, la méthode analytique doit être complétée par une autre approche : le systémisme. La première décompose son objet d'étude, isolé de ce qui l'entoure jusqu'à identifier ces éléments les plus simples, afin de les analyser minutieusement selon le principe cartésien qui veut que la réalité doive être divisée en parties séparées pour être appréhendée. La validation des faits repose sur la preuve expérimentale en fonction d'une théorie qui permet de prévoir les résultats des expériences. Elle déduit les lois générales permettant de prédire les propriétés de l'objet étudié en déterminant la nature des interactions des éléments qui le composent. Des modèles précis et détaillés peuvent être produits en appliquant cette méthode à condition que les interactions soient linéaires et faibles. En revanche, la démarche analytique ne permet pas de comprendre des systèmes de haute complexité, constitués par une grande variété d'éléments liés par des interactions fortes.

Jöel de Rosnay souligne également la vision statique de ce qu'il appelle la « pensée classique », qui explique tous les phénomènes au travers du principe de la causalité linéaire, qui décompose en une succession de relations de cause/effet qui relie par un enchaînement logique le moment initial et final des phénomènes analysés. Cette approche ne reconnaît pas le temps irréversible, lui préférant le temps réversible de la physique et conçoit ses objets d'étude comme des solides, qui tendent à cristalliser leurs caractéristiques -forme, volume, effets des forces, relations spatiales- au long du temps.

L'approche systémique a au contraire une vision fluide de son objet d'étude, qu'il considère comme un système, c'est-à-dire « ensemble d'éléments en interaction dynamique, organisés en fonction d'un but » (idem : 91). Ce système se veut ouvert, ce qui signifie qu'il se trouve en relation permanente avec son environnement où il puise de l'énergie, de la matière et de l'information qui permet de le maintenir vivant et il rejette de l'énergie « usée », désignée sous le nom d'entropie. L'action simultanée de ces deux flux permet le maintien de l'organisation du système au long du temps selon un principe de stabilité dynamique. Ce principe peut être illustré par une analogie représentant le système par un réservoir placé sous un robinet (Figure 2.3). On verse de l'eau dans ce réservoir, puis on ferme le robinet. Il a d'abord un niveau d'eau statique puisque l'eau qu'on y a versé n'en sort pas. On ouvre maintenant le robinet pour laisser couler de l'eau dans le réservoir, ayant préalablement fait une ouverture au fond de manière à laisser l'eau s'écouler au même débit que celui du robinet. L'eau dans le réservoir va être constamment renouvelée mais le niveau de l'eau du réservoir va se maintenir : on dit que le système a atteint un état stationnaire, c'est-à-dire qu'il a atteint un des niveaux entre un nombre infini de niveaux d'équilibre possibles. La capacité de passer d'un niveau d'équilibre à un autre permet au système de se maintenir en vie, en s'adaptant aux modifications de l'environnement.

D'un point de vue conceptuel, les systémistes distinguent l'aspect structural de l'aspect fonctionnel d'un système. L'aspect structural d'un système se résume ici à l'organisation spatiale qu'il adopte. Le concept de structure est ainsi vidé des autres sens que leur confèrent d'autres types d'approches épistémologiques comme le marxisme ou le structuralisme. Prenant maintenant l'exemple d'une communauté villageoise, l'aspect structural de la communauté est le village. Comme toute structure spatiale, il possède une limite qui le sépare du monde extérieur : la muraille et les escarpements qui l'entourent. Il est composé d'éléments – des matériaux de construction- qui sont stockés dans un réservoir –l'ensemble des constructions qui composent le village. Un réseau de communication -les rues- relie les éléments permettant la circulation des informations et des matériaux de construction (blocs de pierre, bois, etc.). L'aspect fonctionnel d'un système est ce qui rend la structure dynamique (Figure 2.4). Ce sont les flux de matériaux de construction qui rentrent, sortent et circulent dans le système (Figure 2.5). Ce sont les matériaux de construction qui sont extraits du milieu environnant du village. Ce sont les matériaux provenant de constructions désaffectées qui sont recyclés dans de nouvelles constructions. Ce sont également les ruines de constructions désaffectées, dont les matériaux ne sont pas complètement récupérés. Ces ruines, une fois soumises au processus de recouvrement par sédimentation, souffrent l'effet des phénomènes taphonomiques, qui les transforment graduellement en gisement archéologique. Les vannes, centres de décision transformant l'information en action, déterminent le débit de ces flux. Ce sont les habitants du village qui décident s'il faut extraire des matériaux en brut dans le milieu environnant du village ou s'il est préférable de démolir des constructions plus anciennes pour récupérer le matériel de construction qui le compose. Ce sont les mêmes qui peuvent décider qu'après tout, les constructions existantes s'adaptent parfaitement à leurs nécessités ou qu'il n'est pas nécessaire de récupérer la totalité des matériaux de constructions qui composent les ruines des constructions désaffectées.

Ces flux de matériaux de constructions ont des délais qui correspondent à la durée de l'application des matériaux dans une construction déterminée et conditionnent leur mobilité au sein du système. Les flux de matériaux de construction sont actionnés par des boucles de rétroactions, qui combinent selon une logique circulaire les effets de réservoirs, des flux et des vannes et des délais. La figure 2.4 illustre comment fonctionne une boucle de rétroaction. L'objectif du système communauté villageoise est l'adaptation de la structure du village aux nécessités de la communauté. La source des matériaux de construction est le milieu environnant du village. Ces matériaux sont appliqués dans des constructions qui constituent leur réservoir où ils sont retenus durant un certain délai, après quoi ils peuvent être recyclés dans de nouvelles constructions, étant à nouveau retenus dans le réservoir ou désaffectés et graduellement scellés dans le sol, qui en ce sens est un puits pour ces matériaux. Les ruines ainsi préservées se transforment sous l'effet de la taphonomie en vestiges archéologiques. En amont et en aval du réservoir –constructions- il existe une vanne actionnée par les villageois, qui décident en fonction des informations disponibles s'il faut construire ou détruire des constructions, extraire des matériaux de construction du milieu environnant du village ou s'il suffit de recycler des matériaux provenant de matériaux de constructions désaffectés. Par informations, on entend les nécessités de la communauté, la technologie de construction qu'ils maîtrisent, l'espace laissé par les constructions pré-existences, les ressources disponibles pour effectuer de nouvelles constructions, les décisions antérieures etc. Ici, il n'y a pas de plan rigide à suivre, seulement quelques contraintes qui conditionnent des décisions qui varient en fonction des informations disponibles sur le moment et de l'individu qui les prend. Cela implique qu'il peut y avoir plusieurs

formes de résoudre un même problème et que les solutions adoptées ne sont pas toujours forcément les mêmes. C'est à travers ce genre de mécanismes que le système est régulé par le principe d'auto-organisation et qu'il tend à devenir complexe.

Si le nombre de constructions en usage augmente, la décision de construire de nouvelles constructions finit à long terme par se heurter à la disponibilité de l'espace à l'intérieur des limites du village ou à la disponibilité de ressources pour élaborer de nouvelles constructions. De même, si le nombre de constructions diminue, la décision de ne pas en construire de nouvelles conduit graduellement à la désertification et à l'abandon du village. Dans les deux cas, on est en présence d'une rétroaction positive puisque le système passe d'un état stationnaire à un autre (plus de constructions ou moins de constructions), pouvant provoquer la croissance ou le déclin de la structure du système. Ce genre de boucle provoque le changement d'un état stationnaire à un autre. Par contre, si les villageois décident de ne pas reconstruire de nouvelles constructions quand les anciennes sont désaffectées en fonction de l'information que le nombre de construction augmente, le nombre de constructions en usage se maintient constant. La boucle de rétroaction est alors négative et favorise la régulation et la stabilité du système. Les boucles de rétroaction négative sont une forme de résistance au changement, permettant au système de maintenir dans un même état stationnaire désigné d'homéostasie.

Au lieu d'écrire un récit historiciste de la communauté villageoise (fondation/apogée/déclin) découpé en phases (augustéenne/tibérienne/claudienne), on peut alors essayer de comprendre comment la communauté adapte l'organisation spatiale de son habitat pour la maintenir. Pour cela il faut d'abord se demander comment on peut appréhender cette relation -communauté/village- à partir du document -gisement archéologique.

COMPOSER UNE NOUVELLE BOITE A OUTILS

Pour atteindre cet objectif, il faut d'abord préparer de nouveaux outils permettant de comprendre la nature des décisions qui régissent la dynamique spatiotemporelle des constructions qui composent le village, « mémorisées » par leurs ruines et les marques en négatif qu'elles ont laissées à la surface du substrat rocheux. La démarche est assez proche de celle de l'archéogéographe. En effet, celui-ci étudie des formes parcellaires anciennes au travers des formes actuelles, qui en se transformant, ont hérité certaines de leurs caractéristiques morphologiques. L'étude d'un village de l'Antiquité au travers des ruines archéologiques qui se sont conservées jusqu'à nos jours requiert le même genre de distinction : la ruine archéologique est une construction, qui a subi une transformation : sa destruction partielle ou totale si on la détecte seulement à travers le négatif qu'elle laisse à la surface du substrat rocheux. Les outils développés par cette discipline ont pour fonction la caractérisation des formes parcellaires de manière à définir leur rôle dans la dynamique spatiale de l'ensemble du parcellaire. Or il suffit de fouiller une forme parcellaire pour qu'elle devienne un vestige archéologique. On ne voit a priori pas de raison qui empêche l'application de ces outils à d'autres types de vestiges archéologiques, à condition de les adapter à la spécificité des vestiges étudiés. Ainsi, au lieu d'étudier les formes et l'écoumène, on étudie les constructions et le village. Comme l'archéogéographie travaille sur la longue durée, cette discipline n'a généralement accès qu'aux motivations des décisions des actions planifiées qui déterminent la dynamique de la formation du paysage (une centuriation romaine par exemple). En revanche, les décisions locales qui motivent les changements opérés dans

le cadre de l'auto-organisation des formes lui échappent. Un gisement archéologique comme le Castro do Vieito, où l'on peut observer la courte durée, peut a priori permettre de comprendre les mécanismes de l'auto-organisation en oeuvre. De nouveaux outils d'analyse doivent être développés de manière à comprendre la façon dont ce processus influence la dynamique des constructions.

Une fois que l'on prétend étudier la structure spatiale –village- dans le cadre de son système –communauté villageoise- et non la structure en soi, il faut également distinguer en premier lieu les ruines archéologiques qui sont le résultat de processus homéostatiques, c'est-à-dire de résistance au changement de celles qui catalysent un changement d'état stationnaire. Ainsi chaque construction pérennisée par une ruine archéologique se définit en premier lieu par la décision qui en est à l'origine, en fonction de sa contribution pour l'entretien de l'équilibre dynamique du système. On décrit maintenant chacun de ces concepts, en les illustrant par des exemples retirés du plan du Castro do Vieito.

Les structures homéostatiques

Les morphogènes

Un morphogène est un concept que l'archéogéographie définit comme un "élément pérenne d'un paysage susceptible de provoquer l'orientation de nouvelles formes, plus ou moins longtemps après son implantation. Le morphogène est un agent de la transformation des paysages, selon un processus qui s'inscrit dans la modalité spatiotemporelle hystéréchronique", l'hystéréchronie étant la "modalité spatiotemporelle qui traduit les décalages, retards et temps de réponse qu'on observe dans la dynamique des formes, entre la constatation d'une "cause" et la manifestation de ses "effets" (CHOUQUER, www.archeogeographie.org). On entend ainsi comme morphogène une ruine archéologique révélatrice d'une construction qui a conditionné la forme et l'emplacement de constructions postérieures. Ce phénomène s'explique par le fait que la décision de construire du nouveau se base en partie sur l'information de ce qui a été construit antérieurement. Il est temps de revenir à l'exemple du carrefour, au centre du chantier archéologique, des rues qui correspondent respectivement aux ruines de pavements P0005, P0098 et P0099, et particulièrement à la grande cabane qui délimite le carrefour au sud (Figures 2.6a et 2.6b). La ruine archéologique M0428 peut être considérée comme étant morphogène parce qu'elle est ce qu'il reste d'une construction sub-elliptique, qui a exercé une contrainte sur le tronçon de pavement, correspondant à la ruine de pavement P0125. Cette construction est également à l'origine de la cabane sub-elliptique qui l'a remplacée, matérialisée par M0426. Celle-ci avait des proportions très proches de la première, s'appuyant même sur ce qu'il reste d'elle au SW, mais présentant un axe de symétrie dévié de près de 25° vers l'Est. Cette construction a été postérieurement désaffectée pour être remplacée par une troisième cabane sub-circulaire matérialisée par M0018 et M0464, dont la moitié orientale (M0018) s'appuie sur ce qu'il reste de la construction antérieure et la moitié occidentale est près de 2,5m plus large que la construction antérieure, lui conférant une forme sub-circulaire et non sub-elliptique comme les deux autres. On considère ainsi que M0428 est un morphogène révélant une construction qui a influencé la décision de construire P0125, M0426 et indirectement la construction matérialisée par M0018 et M0464.

Les éléments prochroniques

La prochronie est définie par Laurent Olivier comme étant « la capacité de certains évènements éloignés dans l'espace ou dans le temps, à entrer en communication », provoquant ainsi un effet de résonance (OLIVIER 2004; repris dans CHOUQUER, 2007 : 269). Ce concept permet aux archéogéographes d'expliquer par exemple les premières planifications agraires d'Amérique parce qu'elles s'inspirent d'un modèle européen (lointain dans l'espace) ou encore les « centuriations » médiévales parce qu'elles sont la matérialisation d'un modèle développé par les romains (lointain dans le temps).

De la définition archéogéographique du concept, on retiendra uniquement l'effet de résonance de la prochronie. On s'écarte de cette définition parce qu'on réserve ce concept pour un phénomène qui a pour cause non pas des modèles préexistants (de planification dans le cas de l'archéogéographie), mais des constructions préexistantes (fruit d'une planification ou non), considérées comme morphogènes, qui influencent les constructions postérieures, considérées comme étant prochroniques. Morphogènes et éléments prochroniques sont donc les deux faces d'une même réalité. Le caractère lointain de l'origine des nouvelles formes, souligné par la définition archéogéographique, ne sera pas non plus retenu.

Les trois chaussées qui bifurquent devant la grande cabane, matérialisées par P0005, P00098 et P0099, peuvent être considérées comme étant prochroniques dans le sens où leurs limites respectives sont déterminées en fonction des constructions préexistantes matérialisées par M0018 et M0455 (Figures 2.6a et 2.6b).

Une fois que l'on assume que découvrir la motivation des constructeurs est un des objectifs de l'analyse de la dynamique des constructions, il est utile de distinguer les éléments prochroniques qui pérennisent des constructions dont on comprend la motivation immédiate au travers de l'interprétation de leur matérialité. On distinguera pour cela les éléments de substitution, les restaurations, les éléments récurrents et les éléments amplifiés des éléments prochroniques dont la cause n'est pas évidente, que l'on appellera simplement éléments prochroniques. On définit maintenant ces différents concepts un à un.

Les éléments de substitution

On entend par éléments de substitution des ruines archéologiques de constructions qui naissent de la démolition partielle ou totale de constructions plus anciennes de configuration identique au même emplacement. Revenant à l'exemple antérieur, M0426 (2^e cabane sub-elliptique) et M0018/M0464 (cabane sub-circulaire) peuvent être considérées comme des éléments de substitution de la cabane sub-elliptique originale matérialisée par le morphogène M0428 (Figures 2.6a et 2.6b).

Les restaurations

On entend par restauration les travaux de réparation ou de renforcement d'une construction préexistante. La cabane correspondant à la structure M0194A/M0194B peut illustrer ce concept (Figure 2.7). Un muret renforce le mur qui délimite cet édifice

à sud-ouest, se superposant à un sol en arène dont l'existence est matérialisée par P0032. Un nouveau sol en arène (P0030) qui s'appuie à ce muret remplace ce dernier.

Les éléments récurrents

On appelle éléments récurrents les ruines de constructions qui sont le résultat du choix que fait un constructeur quand il décide qu'il ne vaut pas la peine de restaurer une construction endommagée, préférant la recouvrir de terre et la reconstruire complètement au même endroit et avec la même configuration. Les ruines M0286, M0314 et la couche de gravillon (P0066) témoignent de l'existence d'une cabane circulaire (Figure 2.8). Le sol en arène original a été remplacé par un nouveau sol, matérialisé par P0062. On peut pour cette raison dire que P0062 est récurrente et en ce sens il faut considérer P0066 comme un morphogène.

Les éléments amplifiées

On appelle élément amplifié une ruine archéologique qui est la conséquence du choix de démolir une partie d'un édifice pour l'agrandir, en changeant légèrement sa configuration. La cabane sub-rectangulaire matérialisée par M0095 est par exemple le résultat de l'amplification de la cabane dont M0094 est le résultat de sa transformation en ruine (Figure 2.9). Le constructeur a démoli le pan de mur qui fermait originalement l'édifice au sud de manière à l'agrandir, gagnant ainsi près de 1m d'espace intérieur dans cette direction. L'édifice conserve globalement la même configuration, étant seulement plus allongé vers le sud.

Les catalyseurs du changement d'état stationnaire

Les éléments hétérogénétiques

En archéogéographie, on dit d'un système qu'il est hétérogénétique s' « il favorise la rupture et le changement des formes » (CHOUQUER, 2000 : 188). On entend ici par élément hétérogénétique une ruine archéologique qui correspond à une nouvelle construction qui a pour conséquence la désaffection d'une construction de configuration distincte. La mémoire de cette construction originale n'est pas transmise par les constructions qui occupent le même espace, après sa désaffection.

Les ruines M0691 et M0708 qui matérialisent deux constructions rectangulaires jumelées peuvent être considérées hétérogénétiques une fois que leur construction a pour conséquence la désaffection d'une cabane circulaire suggérée par M0714 (Figure 2.10).

Les éléments résilients

La résilience est un "terme venant du vocabulaire de la mécanique, puis de l'écologie, et désignant un réajustement, une réadaptation d'un élément en fonction de

contraintes extérieures à lui. Pour nous, le concept désigne l'aptitude d'un ensemble de formes (un réseau de lignes, de points, etc.) à maintenir sa structure alors que les formations sociales ont changé et le transforment. La résilience est un principe de stabilité dans le changement jusqu'à un point de rupture ou bifurcation ; elle suppose la modalité d'hystérechronie" (CHOUQUER, www.archeogeographie.org). On entend ici par élément résilient une ruine qui révèle une construction qui a survécu à la désaffectation d'une construction antérieure en s'intégrant partiellement dans une nouvelle construction de configuration et de nature distinctes. Cette nouvelle construction est alors considérée comme étant « transformissive ». On revient maintenant à l'exemple de la cabane matérialisée par M0194 (Figure 2.7). Il s'agit en réalité de deux éléments bien distincts : ce qu'il reste d'une cabane circulaire, matérialisée par M0194A et un mur dont la construction est postérieure matérialisé par M0194B. Avec la construction de ce nouveau mur et la destruction de près d'un quart du mur qui délimite la cabane antérieure, on obtient ainsi une nouvelle construction de forme sub-elliptique. Un nouveau sol de gravillon (P0032) qui épouse la nouvelle configuration de l'édifice est alors aménagé à l'intérieur. On considère que l'élément M0194A est résiliente puisqu'elle survit à la désaffectation de la construction qui en est à l'origine en se transformant et s'intégrant dans une nouvelle construction de configuration différente.

Les éléments transformissifs

La « transformission » est un néologisme créé par Gérard Chouquer « à partir de transformation et de transmission. (il) permet de décrire, sans avoir à chaque fois à recourir à une périphrase, la double action de transformation dans le temps des réalités géographiques et de transmission de certains caractères de ces réalités donnant l'impression d'une pérennité de la forme » (CHOUQUER, www.archeogeographie.org). On entend par élément transformissif une ruine archéologique d'une construction qui permet la survivance d'un élément résilient, la complétant de façon à constituer une nouvelle construction. On revient à nouveau sur l'exemple antérieur (Figure 2.7). La l'élément M0194B est transformissive une fois qu'elle permet de perpétuer l'élément M0194A en la transformant en un élément d'une nouvelle construction.

Les éléments désaffectés

On définit un élément désaffecté comme étant une ruine archéologique d'une construction qui a été désaffectée durant l'occupation du village, sans influencer les constructions qui lui sont postérieures. En ce sens, un élément désaffecté est l'inverse d'un morphogène, qui influence les constructions postérieures. C'est le cas déjà cité pour illustrer le concept d'élément hétérogénétique de la ruine M0714, qui correspond à une cabane circulaire désaffectée, qui a été ignorée par la construction de deux édifices rectangulaires matérialisés par M0691 et M0708 (Figure 2.10).

L'introduction de ces concepts a pour objectif de permettre de classer les ruines archéologiques en fonction de leur relation avec celles qui les entourent. Il faut préciser que ces relations ne sont pas exclusives, une même ruine pouvant par exemple être à la fois le morphogène qui influence une nouvelle construction et hétérogénétique par rapport à une autre construction. Le choix de la relation à valoriser est donc arbitraire,

étant le fruit d'une interprétation des ruines archéologiques en fonction de leur rôle dans la dynamique générale des constructions.

COMMUNAUTE ET FAMILLE : L'ESPACE DE LA NEGOCIATION

Si l'on applique les concepts énoncés ci-dessus à l'ensemble du chantier archéologique, on obtient un plan du gisement très différent du premier, passible d'une lecture autre que celle révélée uniquement à travers sa stratigraphie. Les modalités spatiotemporelles qu'assument les structures archéologiques peuvent désormais permettre de les associer à la construction ou aux constructions qu'elles ont pérennisées et de comprendre les changements ou les continuités qu'elles reflètent. Le moment est venu de préciser ce que l'on entend par construction.

Les constructions : éléments de la structure village

On peut regrouper la plupart d'entre elles en quatre grandes catégories en fonction de leur finalité : les murs de soutènements des terrasses, la muraille, la cabane communautaire, les rues et les constructions familiales.

Les murs de soutènement ont permis au villageois de niveler le relief très accentué du site, en supportant de grandes terrasses en terre sensiblement planes sur lesquelles reposent les autres constructions. Pour ce faire, des milliers de tonnes de pierres et de terre ont été mobilisés. La présence de nombreux galets sur le site peut s'expliquer par le transport de terres exogènes dans le cadre de la construction de ces terrasses. Les murs de soutènements sont souvent renforcés par des contreforts, occultés par les terres des terrasses qu'ils soutiennent (Photo 2.1). Parfois plusieurs murs sont accolés de manière à garantir la stabilité de la terrasse (Photo 2.2). De grandes boutisses lient parfois les deux faces du parement (Figure 2.20a). L'extrémité de ces murs repose généralement sur de grands blocs granitiques, qui contribuent également à soutenir la terre qui forme les terrasses.

Le fait que ces murs n'ont recouvert aucun vestige de constructions antérieures suggère que leur construction remonte au moment de la fondation du village. L'ampleur de l'effort qui a permis leur édification suggère qu'ils soient le résultat de l'action coordonnée de l'ensemble de la communauté (Photo 2.3). Ces deux facteurs peuvent être la clef pour expliquer leur pérennité. La construction de ces terrasses serait alors le véritable élément fondateur du village comme structure spatiale et de la communauté villageoise comme système social, puisqu'elle est ainsi mise à l'œuvre pour la première fois.

Les tronçons de muraille identifiés dans le cadre de la fouille du gisement et des prospections effectuées autour du site, ne délimitent pas la totalité du village. En effet, aucun vestige de muraille n'a été observé à l'extrémité du front occidental du chantier, où le village serait seulement délimité par des escarpes très prononcées (Figure 2.12). Il faut d'abord préciser que les limites naturelles et anthropiques du gisement lui confèrent une surface de près de 1,8 ha, correspondant au flanc sud-est d'un coteau, bénéficiant pour cela d'une exposition solaire très favorable (Figure 2.13). Une porte monumentale, que l'on appellera désormais simplement la porte orientale, transposait la muraille à l'est (Photo 2.6). Une large chaussée, construite sur une terrasse qui s'appuie sur un grand mur de soutènement accédait à cette porte à partir de l'extérieur du village (Photo 2.5). Un contrefort, partiellement mis au jour dans le cadre de la fouille, marquait

l'inflexion de la muraille vers l'ouest à la limite septentrionale du chantier (Photo 2.4 et 2.9). On peut encore aujourd'hui observer ce tronçon de muraille, bien visible à la surface en dehors du chantier jusqu'au sommet de la colline où la muraille disparaît sous une énorme masse de gravats, qui suggère l'existence d'une tour, surplombant l'ensemble du village. Une fois que la porte orientale a été postérieurement désaffectée, on suppose qu'il a existé à un moment donné une deuxième porte au nord, ouverte dans le tronçon adjacent à l'inflexion de la muraille au NE, probablement dans le prolongement de la rue parallèle à la limite orientale du village.

On est en droit de questionner le caractère défensif de cette muraille. Si l'on peut accepter que les escarpes qui délimitent le gisement au NO et à l'ouest pourraient briser l'élan d'un éventuel assaillant, il ne protégerait néanmoins pas les villageois des projectiles ennemis (Figure 2.12). Au sud, l'attaque serait seulement difficile par une différence de cote de près de 1,5m. Trois marches taillées dans le substrat granitique aident à transposer cet obstacle, débouchant directement sur la longue rue matérialisée par P0005 qui permettrait d'atteindre très rapidement le centre du village. Il serait pour cela stratégiquement essentiel de fortifier cette entrée du village. Près de l'entrée de la porte orientale, les constructions postérieures se sont littéralement adossées à la muraille, sans laisser d'espace pour la circulation des défenseurs dans le cadre d'une éventuelle attaque. La construction de la muraille ne paraît donc pas être due à une logique militaire (ou défensive).

Quelle serait alors sa véritable fonction ? Elle est d'abord une limite claire entre l'intérieur et l'extérieur du village là où la topographie ne peut jouer ce rôle. La construction de limites particularise l'espace, lui donnant ainsi un sens aux yeux de ceux qui l'occupent, car leur dispositif symbolique nécessite une discontinuité pour fonctionner. La délimitation est pour cela un élément fondamental pour la constitution et la représentation des systèmes spatiaux des sociétés humaines (PAUL-LÉVY et SEGAUD, 1983 : 35). En ce sens, il faut l'entendre comme un monument qui matérialise l'identité des villageois, c'est à dire de ceux qui habitent à l'intérieur de ces limites, et l'affirme aux yeux de ceux qui habitent à l'extérieur. Ce caractère monumental de la muraille est souligné par le long chemin pavé qui aboutit à la porte orientale. Entre cet appareil et la simplicité des trois marches qui matérialisent l'entrée du village au sud, qui à ce titre paraît être seulement « une entrée de service », quel contraste ! Les marches situées près de 35m au nord-est de l'entrée méridionale doivent avoir la même fonction. La muraille est un peu la façade du village, pouvant être vue à partir du côté où se trouve son accès principal. On ne dispose d'aucun élément chrono-stratigraphique pour dater sa construction. Toutefois elle conditionne plusieurs structures de chronologie augustéenne près de la porte orientale. Un nouveau pan de muraille matérialisé par M0061 et renforcé par les murs correspondant à M0062, M0063 et M0064, est construit immédiatement au sud de la porte orientale. Le NDICI qui date sa construction est peu fiable mais indique un moment déjà tardif de l'occupation du site, toujours postérieur à 30 ap. J.C (Photo 2.8). Si certains tronçons se pérennisent contribuant ainsi à l'homéostasie du système (Photo 2.9), d'autres doivent se transformer pour survivre. Ainsi la porte orientale est scellée et le pan de muraille auquel elle appartient est transformé en mur de soutènement de la terrasse qui élève le niveau de circulation de près de 1,5m dans tout le secteur oriental du village. On n'observe cependant pas de nouveaux habitats à l'extérieur de son enceinte (Photo 2.7). Cet épisode, que l'on date avec une grande certitude entre le règne de Tibère et celui de Claude démontre la résilience de ce pan de muraille, qui continue à

marquer la limite du monde extérieur même quand la porte perd sa fonction principale : permettre l'accès au village.

La grande cabane sub-circulaire située au centre du chantier contribue également à monumentaliser l'identité du village. Un banc en pierre, très mal conservé, longeait le parement intérieur de l'édifice (Photo 2.10). Le périmètre de ce banc est de l'ordre 27,40m. Si l'on accepte qu'une personne a besoin en moyenne de 0,50m pour s'asseoir confortablement, près de 55 personnes pourraient tenir sur ce banc. C'est bien plus que le nombre de membres d'une famille et cela représente sûrement un nombre significatif d'individus de la communauté villageoise. Cet édifice que l'on l'appellera désormais cabane communautaire est exceptionnel en bien d'autres aspects. Il se distingue des autres édifices avant tout par sa taille (10m x 9,5m). La centralité de son emplacement est également notable, puisque cette cabane bénéficie d'un contrôle visuel global sur l'ensemble du village (Figure 2.14). En effet, le caractère accidenté qui caractérise le site ne permet pas dans la plupart des cas d'appréhender la totalité de l'espace occupé par le village à partir d'un seul point d'observation. La cabane se trouve également à l'épicentre du réseau de rues qui sillonnent le village (Figure 2.12). Les deux moments de reconstruction dont cet édifice a été l'objet provoquent une restructuration de grande ampleur de la bifurcation adjacente (Figures 2.6a et 6.b). L'édifice original était une cabane oblongue d'orientation sensiblement SE/NO, avec une entrée vers l'ouest, suggérée par les marches d'escalier E0030, qui permettaient alors de minimiser la différence de cote entre l'entrée de l'édifice et les blocs granitiques qui le surplombent dans cette direction. Cette première construction détermine déjà par sa préexistence les premiers travaux de pavement de la rue adjacente, comme le démontrent les restes de pavement désaffectés (P0125) qui se collent au parement extérieur du mur qui le délimite. La première reconstruction altère l'orientation de l'édifice, sans en changer la taille et la configuration. Enfin, la dernière reconstruction augmente la surface interne de l'édifice vers l'Ouest et s'appuie sur la construction antérieure dans les autres directions. L'entrée se trouve maintenant au nord, donnant directement sur la bifurcation, qui souffre alors une restructuration significative. Cette construction est renforcée par un grand mur de soutènement au sud et un contrefort à l'ouest. La datation de cette nouvelle phase de travaux est proportionnée par quelques indicateurs chronologiques peu fiables mais qui indiquent unanimement une datation tibérienne-claudienne (Tableau 2.1). Les accès à l'ouest et à l'est de la cabane communautaire sont monumentalisés. Un système de murs délimite désormais l'accès à l'ouest (Photo 2.11). Par leur préexistence, ils conditionnent la trajectoire de la rue matérialisée par P0146 et forment une espèce d'avant-cour de la cabane communautaire. Leur construction peut être postérieure ou contemporaine de la deuxième phase de construction. En effet, la cabane a été reconstruite à ce moment, adoptant désormais l'orientation, qui détermine celles des éléments qui constituent l'ante cour.

Les indicateurs chronologiques qui datent la construction de l'avant-cour ne sont pas très fiables, mais tous suggèrent que ce moment se situe entre le règne de Tibère ou le règne de Claude (Tableau 6.1). Les grands murs de soutènements sur lesquels s'appuie la rue, qui relie la terrasse de la cabane à la terrasse inférieure, confèrent à cet accès un caractère monumental (Photo 2.12). En effet, la trajectoire de cette rue correspond exactement au talus le plus accentué de tout le village. Pour le vaincre, il a fallu construire un mur de 1,5m de largeur pour soutenir un tronçon de rue, qui attaque transversalement l'orientation de la déclivité du talus. L'effort et les ressources investis dans la construction de cet axe de circulation sont disproportionnés en relation à sa fonction apparente : créer une troisième liaison entre les terrasses inférieures et

supérieures. Elle doit pour cela s'expliquer par l'objectif de renforcer la centralité de la cabane communautaire. En effet, même si la cabane se situe sur une position périphérique par rapport aux limites du village, elle n'en est pas moins le centre. Le réseau de rues est structuré de telle forme que tous les parcours possibles entre les terrasses inférieures et supérieures passe obligatoirement devant elle (Figure 2.12). Ainsi, les constructions situées au sud de la terrasse supérieure délimitée par le grand mur de soutènement conservé au travers de M0258, n'ont aucune communication directe avec elle.

Le pavement des rues qui sillonnent le village est un phénomène tardif (Photo 2.15). Celles qui ont pu être datées en fonction de leur contexte chrono-stratigraphique ont un moment de construction de chronologie tibérienne/clauienne. Il est vrai que les rues matérialisées par P0024 et P0199 sont datées par des NDICI de chronologie augustéenne. Toutefois, il faut se méfier de ces datations parce que dans les deux cas elle est justifiée par un seul fragment d'Halter 70 et pour ce motif, le niveau de confiance en la datation est très faible. Des murs délimitent les rues pavées tout comme celles qui ne le sont pas. Le tronçon de rue de près de 65m, qui se dirige vers la limite septentrionale du chantier paraît n'avoir jamais été pavé (Photo 2.13). Ces murs de délimitation sont souvent isoclines et/ou isotopes en relation aux habitations qui les ont précédées ou auxquelles la chaussée s'adosse parfois (Photo 2.14). Ainsi, les pavements ne créent pas une limite, ils la pérennisent. Le mur de délimitation matérialisé par M0401 se trouve légèrement décalé en relation avec le morphogène du mur qui en est à l'origine, M0304 (Figure 2.15). Il respecte pourtant son orientation, malgré le fait que le mur antérieur ait été recouvert par la couche stratigraphique C0440. De manière à maintenir la largeur de la rue, le mur de délimitation opposé, matérialisé par M0330, est désaffecté. Un nouveau mur de délimitation (M0032E) le remplace. La largeur de la rue se maintient ainsi à près de 1,50m. Comme les murs antérieurs ont été préalablement ensevelis, il n'existe donc aucune contrainte physique qui justifie le maintien de cette limite. La contrainte ne peut être que de nature sociale. Les rues se maintiennent en fonctionnement en s'adaptant à la dynamique des autres constructions. En ce sens, on peut considérer les murs qui les délimitent et les pavés qui les recouvrent comme des éléments prochroniques ou résilients quand ils sont partiellement récupérés par la construction d'éléments transformissifs. Même si leur tracé n'est pas fixe, les rues jouissent d'une grande stabilité dynamique, dont l'exemple cité antérieurement constitue le paradigme. Ce concept de stabilité dynamique des voies de communication se retrouve dans la règle de *serventia* (c'est-à-dire de servitude) du droit coutumier rural portugais, qui se trouve encore aujourd'hui en vigueur, consacrée par la législation nationale. Le propriétaire d'une parcelle rurale ou urbaine isolée d'une voie de communication par la parcelle d'un autre propriétaire a un droit de passage sur cette parcelle. Autrement dit, le propriétaire de la parcelle doit permettre à l'autre propriétaire de traverser sa parcelle, même quand il n'est pas présent. Celui-ci a néanmoins le droit de définir le chemin d'accès à l'autre parcelle en fonction de sa convenance. En effet le droit coutumier ne protège pas le chemin comme un bien immobilier, mais seulement le droit de passage du propriétaire de la parcelle isolée. Le chemin d'accès peut ainsi se modifier, mais ne peut pas disparaître. En pratique les altérations du tracé des rues provoquées par de nouvelles constructions sont minimales, et le plus souvent inférieures à un mètre, ce qui explique la sinuosité des axes de communication du village. Les rues contribuent donc également à maintenir l'homéostasie du système, dans le sens qu'elles ont une forte stabilité dynamique.

Les constructions familiales sont l'ensemble des édifices construits pour répondre aux besoins individuels des familles qui composent la communauté villageoise. De toutes les constructions qui forment le village, ce sont celles qui changent le plus souvent. Les modalités spatio-temporelles adoptées sont très variées. Tantôt les constructions antérieures sont désaffectées et n'ont aucune influence sur les nouvelles constructions, tantôt elles deviennent morphogénétiques et influencent les constructions postérieures. Tantôt les éléments qui les composent deviennent résilients, une fois complétées par un élément transformissif, tantôt les constructions sont restaurées. Tantôt elles sont détruites et remplacées par des constructions de même nature. Ce sont d'abord les cabanes circulaires, souvent augmentées par un vestibule en forme de pince de crabe (Photo 2.16). C'est l'endroit où la famille dort. On l'appellera désormais habitation. Un foyer, généralement situé au centre de la cabane, les distingue des autres édifices familiaux (Photo 2.17). Le pas de la porte conserve parfois des marques en négatif du calage d'un battant de porte (Photo 2.18). Le système serait similaire à celui de certaines cabanes circulaires construites en pierre sèche appelée localement « palheiros de veio » de la Serra do Caldeirão, au sud du Portugal (Photo 2.19). La porte était fixée à un poteau en bois calée par un orifice de diamètre identique à celui du poteau, ouvert sur le parement vertical du linteau et du pas de la porte, servant de charnière. Le calage du linteau de porte est généralement prolongé par une rampe qui permet d'effectuer la substitution de la porte sans avoir à démonter le dormant en pierre (Figure 20a). Le niveau de circulation interne des habitations est identique au niveau de circulation externe.

En revanche, le niveau de circulation interne de certains édifices est nettement surélevé en relation au niveau de circulation externe. Un perron en granite, souvent cylindrique ou une marche permet de transposer le pas de la porte. On suppose que ce plan rehaussé est une solution adoptée par les villageois pour protéger des denrées alimentaires de l'humidité. Ces édifices sont pour cela interprétés comme des greniers. Ils ont généralement une forme complexe, correspondant à un rectangle dont les extrémités sont fermées par un demi-cercle (Photo 2.20).

La bergerie, pour sa part, est un espace destiné à accueillir du bétail. Ce type de construction adopte généralement une forme rectangulaire (Photo 2.21). Les foyers extérieurs, souvent protégés du vent par un muret, sont généralement rectangulaires et sont composés de grandes dalles en granite. Certaines terrasses, paraissent n'avoir jamais supporté d'autres constructions au-dessus d'elles. Comme elles ne présentent aucune entrée et sont trop basses pour piéger le bétail, on ne peut pas les interpréter comme bergerie. Certaines d'entre elles ne sont d'ailleurs pas complètement fermées. On les retrouve également à l'extérieur de la muraille (Photo 2.22). On les interprète pour cela comme des jardins destinés à la pratique de l'horticulture. Leur présence à l'intérieur de la muraille peut se justifier par la culture d'espèces végétales très exigeantes ou très fragiles.

L'art de construire

La nature des constructions qui forment le village est très variée. Pourtant les matériaux de construction sont presque toujours les mêmes : de la pierre, de la terre, de l'arène, du bois et du chaume, c'est-à-dire ce que l'on peut trouver à proximité du village. Les propriétés de ces matériaux et la manière dont ils sont appliqués pèsent fortement sur la dynamique des constructions. On doit pour cela s'attarder un peu sur ce sujet.

Une partie de la pierre appliquée dans les constructions a été recueillie sur place comme le démontrent les traces d'extraction de pierre sur les strates granitiques mis au jour après le décapage de certains niveaux d'occupation (Figure 2.16 et Photo 2.23). Il s'agit d'un granit alcalin, avec un degré d'altération W3, de grain moyen/grossier de deux micas. Il est intercepté par des filons de pegmatite, d'épaisseur métrique et de couleur blanche grisâtre et par des filons de quartz d'épaisseur centimétrique. Les éléments lithiques en schiste et en grauwaque retrouvés ponctuellement durant la fouille, ont été extraits à au moins un kilomètre de distance du village (Figure 2.17). Certaines couches stratigraphiques contenaient de nombreux galets de différentes tailles, ne présentant aucun type de travail. Ces derniers se trouvent en surface sur les terrasses quaternaires situées au sud du village à près de 1 km ou dans les couches alluvionnaires actuellement colmatées par près de 2m de sédiments de la vallée de la rivière de Portuzelo, près de 800m à l'est du village. Les galets ont dû être transportés jusqu'au village avec les terres dont ils sont originaires, appliquées à la construction des terrasses. Ils n'ont jamais été utilisés comme matériel de construction parce que leur forme arrondie ne se prête pas à être posée sur une assise. L'arène, provenant de filons de granit très altéré, a été exploitée sur le site même. Une grande carrière, avec une surface de près de 53m² a été creusée à moins de 5m de distance de l'extérieur de la muraille (Photo 2.24). Un sondage effectué à l'intérieur de la carrière n'a révélé qu'une maigre couche de sédiments contenant des indicateurs chronologiques contemporains (faïence, verre, etc). La stratigraphie de la carrière a été irrémédiablement bouleversée en 1956 dans le cadre d'une prospection minière réalisée par un habitant du village du Vieito. Des fragments d'amphore auraient été retrouvés durant les travaux (PAÇO et alii, 1957 : 6). Deux autres petites explorations d'arène ont été détectées près de 10m respectivement à l'est et à l'ouest de la cabane communautaire.

Pas de mortier, pas d'argile (Encadré 2.1): on construit en pierre sèche selon une géométrie tracée au cordeau. La terre ou l'arène que l'on retrouve dans les interstices des pierres ne sert pas à lier, mais seulement à isoler l'intérieur des édifices du vent et de la pluie. Une fois compactée, l'arène est également appliquée à la construction du sol interne des édifices. La perméabilité de ce matériel a pour conséquence que l'humidité qui entre en contact avec le sol s'infiltrerait rapidement, maintenant la surface au sec. L'arène sert également d'âtre aux foyers des habitations. Le feu lui donne alors une coloration rougeâtre.

À l'angle droit on préfère les formes circulaires. On se libère ainsi du coin marqué par des chaînes d'angles en besace, construit de manière à ce que les éléments en panneresse d'un pan de mur s'intègrent en boutisse dans le pan adjacent (LASSURE, 2000 : 31). On n'a pas besoin ainsi de belles pierres pour faire les coins des constructions. Le travail est également moins compliqué puisque que la technique de la pose des pierres est toujours la même. Pour garantir la stabilité de la construction, on préfère construire directement sur le substrat rocheux, qui est dégrossi de manière à créer une base plane où reposera la fondation du mur (Photo 2.27). Une rigole est souvent creusée sur le substrat, autour de la construction, pour protéger l'intérieur de l'édifice des eaux gravitaires (Photo 2.25 et 2.26). Quand le substrat se trouve à une trop grande profondeur, on creuse une tranchée de fondation, que l'on remplit de grandes pierres pour former un socle qui soutiendra les murs porteurs (*idem*, 2000 :16). On pose ensuite successivement les assises de pierre en clé horizontale en prenant soin de désaligner les joints entre assises successives, pour éviter l'apparition de « piles d'assiettes ». Quand on dispose de pierres suffisamment grandes, on introduit des « boutisses parpaigues » dans l'appareil, de manière à éviter l'apparition de bosses dans

les parements (*idem* : 18)(Figure 2.18). Avec cette simple technique, on peut construire des cabanes circulaires avec au moins 10m de diamètre, comme c'est le cas de la cabane communautaire. On doit cependant adapter la charpente de la toiture en fonction de la taille de la cabane. Le bois est le matériel utilisé à cette fin. La toiture d'une cabane de petite taille peut être composée de chevrons qui s'appuient sur le haut du mur et se rejoignent au centre de la cabane, formant une structure conique. Cette technique est encore utilisée actuellement dans la Serra do Caldeirão, pour construire la charpente de la toiture des « palheiros de veio », qui ont jusqu'à 6m de diamètre (VEIGA *et alii*, 1988 : 127). Cependant ce système ne s'adapte pas à de grandes constructions circulaires. En effet comme le poids de leur charpente est considérable, il ne peut être déchargé seulement par le mur porteur de la cabane. Un ou deux poteaux centraux se terminant en fourche doivent supporter la jonction des chevrons au centre de la cabane (Photo 2.28). Ce système était encore utilisé au siècle dernier pour construire des cabanes circulaires qui servaient d'habitation au village de Cabeçudo de la commune de Marvão, dans le Centre Intérieur du Portugal (*idem* : 132)(Photo 2.28 et 2.31), ainsi que dans les villages des régions montagneuses de la Galice, comme Ancares (Photo 2.29), Piornedo (Photo 2.30) et Xantes. La ressemblance de certaines des cabanes traditionnelles galiciennes avec les cabanes des *castros* est d'ailleurs troublante, comme on peut en juger par l'observation du relevé de la cabane du village de Xantes (Figure 2.19), présenté par Pedro de Llam Cabado (1981 :230-231). Des pierres de calage de poteau ont été retrouvées au centre de certaines cabanes du Castro do Vieito, garantissant la stabilité du poteau au sol, tout en le protégeant de l'humidité (Figure 2.20b). Les foyers situés également au centre des habitations ont généralement un élément protecteur en forme de parallépipède orienté vers le centre de la cabane (Figure 2.20b).

Les plus petites cabanes pouvaient éventuellement être couvertes par une voûte en pierre sèche. Les expériences de construction de cabanes en pierre réalisées en France ces trente dernières années ont démontré que l'on peut couvrir des cabanes ayant jusqu'à 3,80m de diamètre de cette façon (LASSURE, 2000 : 5). Des structures de ce genre étaient utilisées comme abri de berger il y a encore quelques décennies dans les régions montagneuses du Portugal. La voûte est ici généralement colmatée de terre. Sur elle, pousse des touffes d'herbes qui aident à maintenir les pierres à leur place. Cette solution ne peut cependant pas être adoptée pour couvrir des édifices de grande taille. Le bois et le chaume doivent alors remplacer la pierre sèche.

L'usage du chaume comme couverture est également un facteur qui conditionne la taille et la forme des édifices. Le chaume est ici entendu au sens générique, puisqu'on ne sait pas quelle est la plante utilisée pour couvrir les cabanes. Une grande variété de végétaux peut être utilisée pour couvrir un toit. A titre d'exemple, les chaumières de Normandie peuvent aussi bien être couvertes de paille de blé, de seigle ou de roseaux. La paille de seigle et le genêt étaient employés à cette fin en Galice, il y a encore quelques années (LLAMO CABADO, 1981 : 66). La paille de seigle est également utilisée pour couvrir les « palheiros de veio » de la Serra do Caldeirão. Les cabanes du village de Cabeçudos étaient pour leur part couvertes de genêt. Les toits en chaume nécessitent une forte pente pour écouler les eaux (entre 55 et 60°). Ainsi pour obtenir une inclinaison suffisante à une hauteur raisonnable, il faut que l'édifice soit étroit. Donc, quand on veut faire de grands édifices, on préfère généralement les faire étroits et longs. C'est la raison d'être de la forme allongée très caractéristique des grands greniers. On voit ici à nouveau la préoccupation des constructeurs de maintenir au sec ce qui est stocké à l'intérieur. Comment fonctionnait la charpente de ce genre

d'édifice ? Un des éléments architecturaux recueillis durant la fouille de la couche D0154 peut aider à comprendre la nature de la ferme ainsi que la façon dont elle repose sur les murs porteurs d'un grenier. D0154 est un tas de gravats résultant de l'écroulement du grand grenier correspondant à M0124 (Photo 2.20). Un grand bloc de forme triangulaire de 0,41m de longueur maximum et 24,5cm de largeur maximum y a été recueilli (Figure 2.20a, n.º250). Une dépression circulaire de 15cm de diamètre a été creusée sur le côté le plus large. Une pièce du même genre a été recueillie à l'extérieur de la muraille dans une couche de gravats (Figure 2.20a, n.º284). Ce type de pièce peut très bien avoir servi de support à la ferme du grand grenier. Les chevrons posés sur le mur porteur s'appuieraient sur lui, créant ainsi un toit à deux pentes.

La forme complexe des grands greniers, un rectangle fermé par deux demi-cercles, aura probablement été obtenue de la façon suivante : on marque sur le sol à l'aide de deux piquets reliés par un cordeau un premier cercle qui détermine la largeur que l'on veut donner à la cabane (Figure 2.21). On marque ensuite une ligne avec un autre cordeau, ayant pour origine le centre du cercle, qui détermine la longueur et l'orientation de l'édifice. A l'autre extrémité de la ligne, on marque un cercle de même diamètre que le premier avec le premier cordeau. En maintenant un piquet du deuxième cordeau au centre du deuxième cercle, on cherche ensuite les deux intersections du cercle dont ce cordeau est le rayon avec le premier cercle tracé. On répète la même opération avec le deuxième cercle. Il ne reste plus qu'à tracer deux lignes, qui joignent les intersections opposées pour obtenir la forme très caractéristique du grand grenier. Les habitations à vestibule sont également marquées au cordeau. On marque sur le sol deux cercles concentriques. Le premier délimite la cabane. Le deuxième délimite le vestibule en forme de pince de crabe. Le mur qui le délimite est construit au long d'un arc de la circonférence du deuxième cercle, qui varie en fonction de la taille du vestibule en question. Les coins sont fermés par un pan de mur perpendiculaire formant avec le pan qui délimite la façade du vestibule une inflexion accentuée mais arrondie.

Certes, on donne une forme rectangulaire à certaines constructions. C'est généralement le cas des bergeries (Photo 2.32). Cependant, celles-ci ne supportent pas un toit. D'ailleurs elles ne le pourraient pas : sans angles de besaces, on ne pourrait garantir la stabilité de ces constructions. Elles finissent de toute façon par avoir souvent des coins arrondis.

La pierre est également utilisée pour paver les rues. Les pierres sélectionnées à cet effet sont généralement de grandes dalles, plus faciles à poser en position horizontale. Elle est également parfois utilisée pour le sol de l'intérieur des vestibules des cabanes comme c'est le cas de la cabane matérialisée par les structures M0422 et M0424. Une couche d'arène compactée couvre parfois le vestibule de certaines habitations, comme celle pérennisée par M0451 et M0356. Cette alternance est due au fait qu'il s'agit d'un espace intermédiaire entre l'espace couvert de sol d'arène compacté et l'espace extérieur pavé de dalles de pierre.

L'unité familiale : élément d'un espace échelonné

Les différents types de constructions familiales s'associent au sein d'ensembles dont le périmètre est souvent matérialisé par des murs de délimitation. Ces murs les séparent des rues tout comme des ensembles voisins. Que signifient ces regroupements ? Pour répondre à cette question il faut maintenant analyser l'unité de la porte orientale. Cet ensemble est composé d'une cabane circulaire à vestibule, d'un petit grenier et de deux

terrasses jardinées (Photo 2.33). Les éléments qui le composent sont suffisants pour satisfaire les nécessités d'une unité de production / consommation familiale, que l'on appellera désormais simplement d'unité familiale. Cette unité familiale est le résultat de la restructuration d'une autre préexistante, dont les vestiges de trois édifices désaffectés se sont conservés sous la terrasse qui ferme l'unité familiale au nord. Les ruines de l'une de ces constructions était en excellent état de conservation au moment de la fouille (Figure 2.22). Il s'agit d'une petite case de forme irrégulière avec près de 6,18m² de surface couverte (M0311), dont le sol est fait d'arène compactée (P0081). Celui-ci est daté par un NDICI peu fiable, qui lui attribue un moment de construction augustéen. Sa configuration au sud a été conditionnée par une construction préexistante de fonction indéterminable (M0366), qui a été presque intégralement détruite à son tour pour construire un troisième édifice (M0365). Aucune contrainte structurelle ne paraît peser de l'autre coté de l'édifice. Paradoxalement, cette construction paraît subir la contrainte du mur de soutènement de la terrasse qui lui est postérieur. En réalité, le mur de soutènement ne fait que transmettre une limite qui a influencé sa propre construction. Ainsi, alors que la contrainte que la forme de la cabane rencontre au sud est due à la préexistence d'un édifice auquel la construction de la cabane doit s'adapter, au nord, la contrainte qui détermine la forme de la cabane est en revanche de nature sociale : l'obligation de respecter une limite préexistante non matérialisée par un mur de délimitation.

Un grand mur qui s'appuie sur le parement extérieur d'un grand grenier ferme l'ensemble au sud. La muraille joue le rôle de limite à l'ouest. Toutes les constructions respectent l'accès à la porte orientale. On peut pour cela supposer que la porte était encore en fonctionnement au moment où ces éléments ont été construits. Les datations disponibles pour quelques-unes des constructions de cette unité familiale ne sont pas très fiables, mais toutes indiquent un moment augustéen. L'accès intérieur à la porte orientale serait originalement pavé, les remodelages postérieurs ont eu pour conséquence sa désaffectation, P0082 en étant l'unique vestige. Cet ensemble connaît une restructuration profonde de l'espace, avant la fin du règne d'Auguste. L'habitation et le grenier sont amplifiés (Photo 2.34). La petite cour qui sépare ces deux édifices est pavée. La porte est désaffectée et condamnée par un pan de mur, où débouche un drain qui protège l'habitation de l'humidité environnante (Photo 2.7). Cette unité familiale est libérée du devoir de céder le passage aux autres habitants du village et gagne ainsi un peu de "privacités". Ce fait renforce l'idée exposée antérieurement, que les rues ne sont pas perçues par les villageois comme un bien immobilier communal incommutable. Elles sont uniquement la matérialisation du droit de passage qui est dû à chaque villageois. Le tracé d'une rue est le fruit d'une négociation constante entre les familles riveraines et celles qui doivent la traverser pour atteindre leur unité familiale. Elle se maintient par réitération ou disparaît, comme c'est ici le cas, par un consentement unanime de la communauté, puisque la porte de la muraille sert tout le village.

Par ailleurs, cet exemple montre clairement qu'il existe une relation directe entre la taille de l'habitation et celle du grenier. En effet, les deux constructions doublent de taille. La naissance d'enfants peut expliquer ce phénomène : la surface couverte de l'habitation augmente parce que le nombre de personnes logées augmente. Le grenier augmente parce qu'il y a maintenant plus de bouches à nourrir et il faut donc augmenter la capacité de stockage en nourriture. On ne sait pas si la cabane originale était occupée par un seul individu ou par un couple, mais on peut en déduire avec certitude qu'une personne ne nécessitent pas plus de 5m² d'espace couvert pour se loger et 3m² pour

stocker leurs provisions, ou pas plus de 2,5m² de logement et 1,5m² de surface de stockage si la cabane originale était habitée par un couple et non par une seule personne. Il faut additionner la surface du vestibule, que nous ne connaissons pas pour la cabane originale et qui occupe 2,70m² une fois reconstruit. Que se passe-t-il quand les enfants grandissent et forment à leur tour un couple?

A priori, le nouveau couple peut continuer à vivre avec ses parents ou bien aller vivre avec les parents de l'autre élément du couple ou simplement aller vivre ailleurs loin de leurs familles respectives. Dans le premier cas, l'unité familiale doit pouvoir supporter le nouvel élément de la famille et les enfants qui naîtront bientôt de cette union. Dans le cas contraire, l'unité doit être reformulée afin d'accueillir les nouveaux éléments de la famille, qui forment désormais une famille élargie. L'exemple d'unité familiale ici analysée ne permet pas de répondre à cette question car elle a été abandonnée et enfouie sous une couche de terre avant que le problème ne se pose. Il faut maintenant se tourner vers l'unité familiale située immédiatement à l'ouest. Celle-ci est délimitée par les deux rues qui la contournent dans toutes les directions sauf à l'ouest où l'ensemble des murs de soutènements qui supportent la terrasse supérieure assume cette fonction. Un long mur de délimitation sépare cette unité familiale des rues qui l'entourent et délimite une surface de près de 990m², bien supérieure à celle de l'unité familiale de la porte orientale (Figure 2.23a et 2.23b). Une première habitation à vestibule se trouvait déjà près de la limite septentrionale de l'unité avant l'abandon de l'unité de la porte orientale. La bergerie dont l'entrée se situe à l'arrière de l'habitation a la particularité de ne pas être rectangulaire comme les autres bergeries du village (Photo 2.36). Le tronçon de mur conservé forme une ellipse au nord. La courbure de cette structure peut s'expliquer par la préexistence de la rue en relation avec le mur postérieur qui la délimite, avec une courbure plus accentuée. Une construction en ruine très mal conservée (M0360) suggère l'existence d'un mur de délimitation plus ancien aligné sur la courbure suggérée par l'élément mural qui délimite la bergerie. Après le terrassement du secteur oriental, ce mur est remplacé par le mur de délimitation de l'unité familiale, qui cède près de 3m de l'espace familial au profit de la rue. La négociation entre espace communal et familial paraît être ici favorable à la communauté, du moins d'un point de vue spatial.

Une habitation et des vestiges de constructions antérieures ont été ensevelis à ce moment là. Une nouvelle cabane circulaire, dont le niveau de circulation interne est de 50cm plus élevé que celui de la première, est construit sur les niveaux de terrassements, juste à côté de la première. Le mur de délimitation sert désormais également à soutenir les terres de la nouvelle terrasse. On lui adosse ce qui paraît être un paravent. On construit également un grand foyer protégé du vent par un muret et une grande habitation avec une surface couverte de près de 38m². Une cabane à vestibule en forme de pince de crabe, matérialisée par M0377/M0378/M0386/M0400 est détruite pour construire une nouvelle cabane (M0363/M0362/M0379/M0380) en tout identique mais bien plus petite que la première, avec une surface couverte d'à peine 17m², c'est-à-dire moins de la moitié de la première (Photo 2.35). Une seconde habitation (M0324/M0335/M0338), un peu plus grande que cette nouvelle cabane (24m²) est construite juste à côté. Ces deux cabanes ont l'entrée orientée au sud, tout comme le morphogène qui en est à l'origine. Il est curieux qu'une grande cabane soit remplacée par une cabane plus petite. Cela signifierait que la famille résidente a effectué un grand effort -construire une nouvelle cabane- pour réduire l'espace de son logement. La construction de la petite cabane ne peut ainsi se comprendre sans la construction de la seconde cabane adjacente. Si l'on ignore les espaces vestibulaires, la première a un

espace couvert de 29,23m², la seconde 11,96m² et la troisième 18,22m². Si l'on admet qu'un individu a besoin d'au moins 2,5m² pour se loger comme on l'a vu auparavant, le nombre minimum des personnes que l'on peut loger dans la première cabane est égal à la somme des individus logés dans les deux autres cabanes (respectivement 5 et 7), moins un individu. On peut imaginer le scénario suivant : au départ la cabane sert de logement à un couple et ses 5 enfants. Un de ces enfants a formé un couple qui commence par vivre sous le toit de la cabane familiale. Le caractère plausible de ce scénario est renforcé par le fait que certaines cabanes sont divisées par un mur interne au milieu (M0014/M0491 et M0140/M0230), qui peut délimiter l'espace de repos de chaque couple (Photo 2.37). Un des deux couples se prépare pour la naissance d'un nouvel enfant. L'espace est désormais insuffisant pour loger les deux familles mononucléaires. La décision de vivre en deux habitations séparées est prise. La cabane originelle est démolie. L'espace couvert de l'une de ces nouvelles constructions sera alors augmenté de manière à accueillir l'enfant qui va naître, tandis que l'autre sera reconstruite, tenant en compte le fait qu'elle ne logera désormais que 5 personnes (7-2).

Mais pourquoi détruire l'ancienne habitation, si elle pouvait continuer à loger une des familles et pourquoi reconstruire juste au-dessus d'elle s'il y a tellement d'espace disponible au sein de l'unité familiale ? On avait déjà observé que la construction circulaire qui remplace l'habitation atterrée au nord avait été réédifiée juste à côté d'elle. Si l'on détruit pour construire du nouveau et on le fait près de l'ancien, c'est probablement parce que l'on récupère une grande partie du matériel de construction de l'ancien dans le nouveau. Admettant que les murs qui la composent avaient à peine 1,5m de hauteur, le volume de pierre appliqué dans la construction de la plus petite des cabanes serait de l'ordre de 16m³ (10,80m²x1,5). Selon la formule et l'indice de densité le plus bas (2) proposée par Christian Lassure (2000 : 7) dans son livre « Construire une cabane en pierre sèche : mode d'emploi », la construction de la petite cabane aura au minimum nécessité près de 32 tonnes de pierres (10,80m² x 1,5x2). On comprend pour cela pourquoi cet auteur conseille d'édifier la cabane à côté d'une cabane ruinée ou sur un affleurement rocheux de manière à minimiser les allées et venues incessantes et les transports épuisants (idem : 10). Le recyclage des pierres de constructions ruinées présente également l'avantage d'épargner les bâtisseurs du travail pénible de déliter les affleurements rocheux pour en extraire les blocs, ainsi que celui de dégrossir la pierre. Si l'on applique la même formule à la cabane originelle, on vérifie que l'on peut y récupérer au moins 52 tonnes de pierre (17,49m²x1,5x2). Il reste ainsi près de 20 tonnes de pierre disponible pour construire la troisième cabane. La famille nécessite ainsi de rassembler près de 53 tonnes au lieu de 73 tonnes (24,37m²x1,5x2), c'est-à-dire moins un tiers de la masse nécessaire à la construction de la nouvelle cabane. Le fait que la troisième construction se trouve si proche des deux premières, peut ainsi s'expliquer par le fait qu'elle est en partie le fruit du recyclage de matériaux provenant de la première cabane.

Jusqu'à quel point le recyclage est un phénomène déterminant pour comprendre la dynamique des constructions qui forment le village ? Il est malheureusement impossible de connaître la proportion de pierres recyclées qui formaient les ruines archéologiques démontées dans le cadre de la fouille du gisement. On dispose néanmoins d'un échantillon significatif de pierres de constructions, dont on a la certitude qu'elles ont eu originellement une autre fonction (Photo 2.38). Il s'agit de divers artefacts en pierre qui ont été appliqués dans les constructions : 102 meules rotatives, 83 meules à va-et-vient, 16 cuveaux et 36 autres éléments en pierre de fonctions diverses, donc un total de 237 éléments en pierre recyclés comme matériel de construction (Tableau 2.3). Si l'on

analyse maintenant la distribution des artefacts lithiques et des éléments architecturaux retrouvés dans les couches stratigraphiques en fonction de leur moment de dépôt, on s'aperçoit que ces artefacts sont clairement sous-représentés dans les niveaux d'occupation (Tableau 2.4). Leur absence s'explique très probablement par le recyclage de ces artefacts comme matériel de construction.

On pourrait imaginer un scénario alternatif à celui présenté antérieurement. Les deux familles se partagent l'espace de la cabane originelle tant bien que mal pendant quelques temps. Ce couple pourrait également habiter provisoirement dans une cabane entièrement construite en matière végétale comme celle détectée sur la terrasse supérieure et matérialisée P0138 et L0026 (Figure 2.6). L'ancienne cabane a été construite quelques décades auparavant par ses parents et nécessite maintenant des réparations sous peine de s'écrouler. Au lieu de réparer, la famille décide de démonter la cabane pour construire deux habitations pouvant accueillir de futurs membres de la famille sans réduire davantage le confort des autres membres. Ce scénario explique le fait que les ruines de constructions mises à jour sur le chantier portent très rarement les marques de travaux de réparation, les villageois préférant ainsi reconstruire que réparer, ce qui a pour conséquence le nombre élevé de constructions désaffectées, identifiées dans le cadre de la fouille. La dégradation souvent très accentuée de ces ruines, même quand elles se trouvent sous des niveaux d'occupation, est ainsi probablement le résultat du cycle de récupération de la pierre. Pourtant les villageois ne se privent pas de récupérer des pans de murs de constructions antérieurs, en y adossant d'autres murs formant ainsi de nouvelles constructions hybrides. La loi du moindre effort serait à l'origine de la résilience par transformission d'un nombre élevé de murs sur l'ensemble du chantier correspondant à des constructions familiales. On recycle des murs plus anciens en y appuyant de nouveaux murs qui transforment leur fonction pour minimiser l'investissement en temps et en matériel de construction. L'inconvénient de ces structures hybrides est qu'elles ne sont pas dotées de la robustesse structurelle de la construction originelle. La jonction des deux pans de mur est facilement sujette à l'apparition de « piles d'assiettes » dû à la déficience des croisements de joints existant entre les deux pans de murs (*idem*, 2000 :18). Un mur complètement reconstruit offre une meilleure garantie de stabilité et de durabilité. La reconstruction est pour cela généralement préférée à la récupération de pans de murs de structures préexistences, quand il s'agit de construire une habitation ou un grenier. Pourtant, même si cette modalité est rare, elle se trouve représentée sur le chantier. L'habitation matérialisée par M0450 est une petite cabane circulaire, avec une surface couverte de près de 10m² (Photo 2.39). Une autre cabane circulaire, matérialisée par M0421 et les rues adjacentes déterminent l'emplacement de la construction d'une nouvelle habitation de 15,20m de surface couverte et un vestibule, matérialisée par M0424. Cet élément transformisse M0450, réduisant légèrement sa surface couverte. Un sol d'arène compactée (P0106) est alors construit suivant les nouvelles limites de l'intérieur de cette cabane, au centre de laquelle est installé un foyer (L0023) qui se maintient par récurrence (L0022). Cette solution a pour conséquence le maintien d'un lien très étroit entre l'ancienne et la nouvelle habitation.

Revenant maintenant à l'unité familiale antérieure, un édifice de forme identique à un grand grenier fait face aux nouvelles habitations (Photo 2.35). Par sa configuration, on pourrait même l'interpréter comme un grand grenier. En effet le niveau de circulation interne est surélevé en relation à l'extérieur. Une marche permet de transposer le pas de la porte. On peut même accepter que l'édifice ait servi de grenier à

un moment donné. Il a cependant la particularité exclusive d'avoir un foyer circulaire en pierre, à l'intérieur. La plus grande concentration de scories observée sur l'ensemble du chantier se situe immédiatement à côté, au long du parement extérieur de la nouvelle grande cabane. Les deux autres se situent près de la limite sud et NE de l'unité familiale où elle s'intègre. Un conglomérat informe de fer mêlé à des scories a été retrouvé au milieu des gravats qui ont pérennisé le moment de l'écroulement de cet édifice (Photo 2.40). On peut pour cela supposer qu'ils se trouvaient dans une niche, ouverte dans le mur qui délimitait cette construction. Les travaux de restauration ont permis d'individualiser une petite pioche (Photo 2.41), un fragment de pince de forge, trois faucilles, une crémaillère et un poignard de type *afalcatado* (Figure 2.24a et 2.24b). Le fait que ces instruments aient des finalités si différentes, laisse à penser que l'ensemble constituait une chignole, qui pourrait être recyclée de manière à produire de nouveaux instruments en fer (SERNEELS *et alii*, 2004 : 85). Tous ces éléments suggèrent qu'une forge a fonctionné dans cet édifice. Le fait que l'un des instruments recyclés soit un outil essentiel au travail de la forge renforce cette hypothèse puisqu'il est probable que celui-ci commencerait par recycler en premier lieu ses propres objets en fer.

Une cabane circulaire et un grand grenier occupaient le sud de l'unité familiale. Des terrasses peu élevées, qui peuvent être franchies d'une enjambée minimisent la pente et facilitent la circulation entre les édifices qui occupent le même plan et ceux qui se trouvent sur des plans différents. Deux séquences de marches creusées dans l'affleurement granitique donnent accès à la rue qui délimite l'unité au nord. On ne trouve pas ici de cour pavée comme celle observée dans l'unité familiale de la porte nord. Seules l'entrée de deux cabanes et une rampe qui donne accès à la plateforme intermédiaire ont été pavées. Pourtant, tous les édifices sont tournés vers le centre de l'unité familiale où se trouve d'ailleurs une entrée. Le grenier est également beaucoup plus grand que celui de l'unité familiale de la porte orientale. Pour être plus précis, la surface couverte est presque quatre fois plus grande que celle du grenier de la porte orientale après avoir été agrandi. Que dire du grenier (M0575) situé sur le versant méridional qui a une surface couverte de près de 31m², c'est à dire près de 10 fois la taille du grenier primitif de la porte orientale ? Que dire encore des deux greniers (M0058 et M0124) qui occupent une terrasse située 40m au sud de ce dernier qui totalisent 38m² (Photo 2.20)? Le fait que ces familles puissent accumuler plus de nourriture que celle qui habitait près de la porte orientale signifie-t-il que les différences sociales sont très importantes entre les familles qui forment la société villageoise ? Si la réponse à cette question est affirmative, cela présuppose que la hiérarchie sociale se fonde sur la capacité des familles à obtenir de la nourriture. On ne le pense pas.

Si l'on regarde maintenant l'ensemble du plan schématique du gisement, on peut observer une régularité, qui saute immédiatement aux yeux : les édifices interprétés comme greniers (14) sont près de six fois moins nombreux que les autres édifices couverts en général (89) et donc des habitations en particulier (Figure 2.25). Si l'on pense de manière dynamique cela signifie que pendant la vie d'un grenier, plusieurs habitations sont construites, occupées et détruites autour de lui sans qu'il cesse d'exercer sa fonction. D'un point de vue social, cela signifie que le stockage de nourriture se fait à l'échelle de la famille élargie. Pourtant même s'ils tendent à se pérenniser, deux de ces greniers sont désaffectés. La construction des greniers a donc une dynamique propre qu'il faut expliquer. Plus la famille élargie a de membres, plus elle a besoin de stocker de la nourriture et donc d'espace de stockage. Les couples qui la composent vivent dans des cabanes différentes mais partagent le même grenier. Revenant à l'exemple de l'unité familiale de la forge, la capacité de son grenier est de

près de 24m². Cela signifie qu'elle répond aux nécessités de stockage d'au moins 16 personnes (1,5m² par personnes). C'est excessif pour une seule cabane mais largement suffisant pour les 12 individus qui peuvent habiter dans les deux cabanes adjacentes. Même s'il y avait quatre autres naissances, le grenier se maintiendrait adapté aux nécessités de la famille élargie.

Les greniers tendent à servir à chaque fois plus d'habitations ? Pas forcément. L'habitation de l'unité familiale de la porte orientale dispose encore de son propre grenier, alors qu'elle est construite sur un espace déjà occupé antérieurement. Ce phénomène peut suggérer que les familles élargies se fragmentent parfois et les nouvelles familles élargies issues de cette scission ont désormais une économie autonome, stockant leur nourriture chacune dans leur grenier. On propose maintenant un scénario qui expliquerait la formation de l'unité familiale de la porte orientale. On imagine une unité familiale originale qui engloberait l'unité de la porte orientale et l'unité familiale délimitée par le mur de délimitation situé au sud, avec une surface sensiblement identique à celle de l'unité familiale de la forge (1018m²) (Figure 2.26a et 2.26b). Un grenier (Figure 2.26b : grenier B) de 23m² pouvant stocker de la nourriture pour alimenter au moins 15 personnes servait auparavant la famille élargie au centre de l'unité familiale. À un moment déterminé, cette famille se scinde en deux. Le territoire familial est divisé entre un couple qui occupe une surface de 251m² au nord de l'unité et le reste de la famille qui occupe au sud une surface de 767m², c'est-à-dire trois fois plus grande (limite A). On suppose pour cela que la famille élargie serait alors constituée par quatre couples. L'ancien grenier continue à servir les trois couples qui maintiennent une économie commune. À un moment donné, un des couples, probablement le couple des progéniteurs, meurt. Les autres deux couples décident de se séparer. Ce qui reste de l'unité familiale originale est divisée en deux. L'accès de cette nouvelle unité au nord se fait par une porte qui donne sur la rue qui se dirige vers la porte nord (accès A). Le grenier (grenier B) original a maintenant une taille désajustée. Les murs sont partiellement démolis de manière à servir de socle à un nouvel édifice circulaire qui s'emboîte parfaitement dans le demi-cercle qui ferme le grenier à l'ouest. La pierre de construction qui n'est pas utilisée pour construire ce nouvel édifice peut être appliqué dans d'autres constructions ou maintenue sur place comme réserve de matière première. La surface de stockage est ainsi réduite à près de 9m², ce qui est suffisant pour 6 personnes, c'est-à-dire un couple et 4 enfants. La limite avec l'unité familiale installée au sud (limite B) n'est matérialisée par aucun mur, mais comme on l'a vu antérieurement, les limites n'ont pas besoin d'être matérialisées par des murs pour être respectées. L'accès (accès C) à cette nouvelle unité se fait au sud (Photo 2.42). Un grenier (grenier C) de près de 19m², pouvant stocker de la nourriture pour au moins 12 personnes est construit sur ce qu'il reste d'une probable bergerie (bergerie A). Ces deux constructions sont datées par un seul indicateur chronologique comme étant postérieures à l'an 30 ap. J.-C. Une construction de fonction identique est adossée au coin sud-ouest de l'unité (bergerie B). Ainsi, la dynamique de la construction des greniers est aussi fortement dépendante de la dynamique des unités familiales que celle des habitations qui les composent. Pourquoi l'unité familiale de la porte nord a-t-elle été abandonnée à une phase initiale du processus de divisions des unités familiales ? La stratigraphie de la zone orientale peut avoir pérennisé la raison de la fin de l'occupation habitationnelle de tout le secteur nordeste. On observe une série de lentilles d'arène dans toutes les couches stratigraphiques de la base au sommet de la coupe (Photo 2.43). Ce type de lentilles est caractéristique des contextes de déposition d'eau courante (CASTRO *et alii*, 1999 : 55). Ce secteur du chantier archéologique forme en effet une espèce de bassin où se concentrent les eaux pluviales provenant des versants qui l'encerclent et souffre des

épisodes d'inondations cycliques dû à des pluies torrentielles qui ont probablement provoqué à long terme, l'abandon des habitations préexistantes et le rehaussement du niveau de circulation. De manière à protéger les deux autres unités familiales de ces épisodes d'inondation, un drain de 70m de longueur, 3m de largeur et 1,30m de profondeur a été construit sous la rue qui traverse le village dans le sens nord-sud (Figure 2.27). Il dévie les eaux de ruissellement provenant du versant occidental vers le sud-est pour épargner les deux unités familiales qu'il délimite à l'est. Les indicateurs chronologiques recueillis au sein des couches stratigraphiques qui ont colmaté le drain datent avec une grande certitude (supérieur à 99% pour C0443) du règne de Tibère ou de Claude (Figure 2.28). Les travaux de pavement qui ont recouvert ces couches datent par conséquent de ce moment là ou sont postérieurs. Le flux d'individus géré par les mariages, les naissances et les morts de ces deux unités familiales paraissent s'être maintenus de manière homéostatique jusqu'à l'abandon du site.

On imagine maintenant que le nombre d'individus d'une unité familiale tend à augmenter. Quelles en seraient les conséquences ? La réponse à cette question se trouve peut-être sur la terrasse supérieure, où l'on peut observer la plus grande concentration de constructions de l'ensemble du chantier. Les murs de délimitation qui bornent la rue traversant cette terrasse dans le sens E/O, suggèrent qu'elle sépare deux unités familiales contenues entre les murs qui la soutiennent. La surface de l'unité située au sud de la rue est de 982m², une surface très proche des deux autres analysées antérieurement. L'espace fait ici cruellement défaut, les nouvelles constructions étant fortement conditionnées par les préexistantes. Les modèles constructifs doivent être adaptés de manière à s'intégrer entre les constructions antérieures encore en fonction. Par exemple, la préexistence du vestibule de l'habitation pérennisée par M0563 explique le fait que le vestibule de la nouvelle construction adjacente matérialisée par les éléments M0454, M0455 et M0456 soit réduit à un corridor de la largeur de la porte (Photo 2.44). Coincée entre la rue et le bord du mur de soutènement sur lequel elle s'appuie, la cabane pérennisée par M0184 prend la forme d'un arc de cercle, fermé par un pan de mur droit parallèle au bord du mur de soutènement (Figure 2.29a et 2.29b). La dynamique des constructions atteint dans ce secteur une intensité inégalée sur tout le reste du chantier (Figure 2.29a et 2.29b). Une première cabane circulaire a été détruite pour en construire une deuxième plus grande (Photo 2.48), qui est finalement à son tour remplacée par un grenier (Photo 2.45). Le niveau de circulation interne en arène compactée de la deuxième cabane et du grenier ont été recouverts par un autre sol par récurrence. La cour pavée et l'escalier qui lui donne accès sont modifiés pendant leur cycle d'utilisation (Photos 2.45 et 2.46). Ils se superposent partiellement aux ruines de la seconde cabane construite sous le grenier et à celles d'une autre cabane immédiatement au nord (Photo 2.48). Elle couvre également un curieux ensemble composé de petites plateformes concentriques taillées dans le substrat à la base desquelles se trouve un foyer muni d'un protège-poteau, construit directement sur le substrat, en tout similaire aux foyers que l'on trouve à l'intérieur des habitations (Photo 2.47). On développera ce sujet dans le chapitre suivant.

Alors que les entrées des constructions des unités familiales, où l'espace constructible abonde, se tournent généralement les unes vers les autres, ici elles tendent à se tourner le dos de manière à réduire au maximum les espaces morts entre elles (Photo 2.49). La rationalisation de l'espace est poussée à l'extrême quand les deux familles décident d'organiser les constructions au long de deux nouvelles rues pavées alignées entre elles et perpendiculaires à la rue principale (Figure 2.30a et 2.30b). La rue qui sert l'unité familiale du nord est d'ailleurs partiellement construite sur les restes

d'une cour pavée. Le mur qui la ferme, daté avec une certaine confiance par des indicateurs de chronologie tibérienne/claudienne a pour élément morphogène le fait M0179, qui pérennise une des pinces du vestibule d'une habitation. Le côté opposé est délimité par des pans de murs d'anciennes constructions qui sont transformées par de nouveaux murs qui les relient dans la direction voulue. Au sud, une habitation circulaire est désaffectée pour permettre la construction de la rue (Photo 2.50). La construction adjacente à la rue principale, qui matérialise une construction sub-rectangulaire (M0718) est transformée pour créer le corridor nécessaire au passage de la nouvelle rue. Si l'on analyse ce phénomène à l'échelle du village, on peut considérer l'ouverture de ces deux rues comme le résultat d'une auto-organisation de l'espace familial. De cette forme, on rationalise au maximum la gestion de l'espace potentiellement constructible, de manière à faire face à une escalade du niveau stationnaire des éléments de la famille. Les deux greniers de l'unité familiale du nord suggèrent une division au sein de la famille élargie qui lui correspond. La somme de l'espace de stockage de ces deux greniers (26m²) paraît peu importante relativement aux nombres d'habitations qui composent cette unité. Un troisième grenier pourra avoir été détruit lors de la construction de la nouvelle rue. En effet, un perron de grenier intégré originalement dans une cour pavée pérennisée par P0219 et maintenu quand est construite l'élément récurrent P0199, a été désaffecté au moment de l'ouverture de la nouvelle rue. Il est également vrai qu'il peut exister d'autres greniers à l'extérieur de la zone d'intervention. Cette remarque est également valable pour l'unité familiale située au sud de la rue principale, où l'on a identifié un seul grenier de 18m².

Le village est ainsi un espace échelonné où chaque villageois appartient simultanément à une cabane d'habitation, à une unité familiale, à un ensemble d'unités familiales dont les membres descendent d'un même couple fondateur et enfin à une communauté villageoise. Ainsi, comme Evans Pritchard (1969) l'a observé entre le peuple nilote des Nuer, appartenir à un endroit est structurellement relatif. Tout dépend de l'échelle, à laquelle le sujet se positionne dans un contexte d'interaction sociale déterminé.

Vers une anthropologie de l'espace

L'espace où habite une collectivité humaine n'existe pas en soi, il en est seulement le produit, qu'il est impossible de séparer de la communauté qui lui donne vie (LEDRUT, 1980 : 65). La dynamique des constructions du système village ne peut pour cela être comprise séparément de celles des familles élargies qui les construisent collectivement sur l'espace communal ou individuellement dans leur cadre spatial particulier: l'unité familiale. Au moment de la fondation du village, l'espace terrassé aurait été divisé en lots de taille sensiblement identique entre les familles des fondateurs (Figure 2.31). Les limites des unités familiales seraient les murs de soutènements des terrasses, les limites du village et certaines rues. Dans la moitié septentrionale du chantier où les constructions désaffectées se sont bien conservées, il est possible d'en supposer les limites. La surface de ces unités originelles serait de près de 1000m². Étant donné que le village occupe une surface de 18.000m², on estime que la communauté villageoise comprenait 18 familles au moment de sa fondation. Les rues choisies comme limites divisent de façon plus ou moins égale la surface des terrasses qu'elles traversent. Il est pour cela probable qu'elles s'encadrent dans le même processus de planification que les unités qu'elles délimitent. La rue peut être comparée à une forme planifiée pérennisée par un processus d'auto organisation qui s'adapte constamment en

fonction des autres constructions (CHOUQUER, 2007 : 282). Comme on l'a vu antérieurement de nouvelles rues peuvent être créées au détriment de l'espace familial. Dans le cas de la terrasse supérieure, il est intéressant de constater que même si ces nouvelles rues sont en rupture avec les constructions préexistantes des unités familiales, elles respectent l'orientation de la planification fondatrice puisqu'elle divise les deux unités familiales sensiblement au milieu, adoptant une orientation perpendiculaire à la rue qu'elle croise. Elles peuvent désormais être choisies comme limite de nouvelles unités familiales de quatre nouvelles familles élargies si les deux familles élargies qui occupent la terrasses supérieure décident se séparer.

Même si la planification fondatrice va conditionner la dynamique des constructions du village jusqu'au moment de son abandon, les exemples cités antérieurement démontrent bien que cette dynamique se maintient grâce à des processus d'auto-organisation des espaces familiaux en négociation constante avec les espaces collectifs. La capacité de ce genre de processus de générer une grande variété de scénarios explique le fait que les unités familiales choisies comme exemple soient si différentes les unes des autres. En ce sens, il est important d'essayer d'appréhender le flux des individus au sein la communauté villageoise au niveau de son "réservoir" élémentaire : la famille élargie (Figure 2.32).

Le nombre d'éléments qui forment ces familles augmente quand les membres de la famille forment un couple avec un individu d'une autre famille et choisissent de se maintenir au sein de cette famille. Il augmente également quand les couples qui forment la famille élargie ont des enfants. En revanche, il diminue quand un couple quitte le village, quand un membre forme un couple avec un membre d'une autre famille et décide de s'intégrer dans cette famille, quand une famille élargie se dissout et enfin quand un membre de la famille décède. Comme tout système démographique, le nombre d'individus qui forme le système croît ou décroît de façon géométrique, c'est-à-dire non linéaire (ROSNAY, 1975 : 105). En effet le flux des individus est fortement dépendant du nombre de membres de la famille, parce que plus le nombre de couples est élevé, plus le flux des naissances et des mariages est élevé. Il génère une boucle de rétroaction qui tend à amplifier les conséquences des autres paramètres qui conditionnent le flux des individus. Le rythme de ce flux est celui de la vie des individus : il est ponctué par leur naissance, leur puberté et leur mort. Le mariage conditionne ce flux à l'entrée et à la sortie du système. La dissolution des familles élargies est une forme de régulation du niveau stationnaire du réservoir quand les membres de la famille augmentent. Elle n'altère cependant pas le nombre d'éléments qui forment la communauté villageoise. Les mariages entre les membres de différentes familles de la communauté ont la même conséquence. L'installation de couples à l'extérieur du village, peut être également la réponse à une saturation de l'espace familial, dans le sens de maintenir l'homéostasie du système. Les mariages avec des individus qui ne sont pas du village sont au contraire à la base de changements d'états stationnaires, qui déterminent la croissance positive ou négative du nombre de membres de la communauté villageoise. Les épisodes de croissance positive du niveau stationnaire des membres d'une famille élargie ont pour conséquence la construction de nouvelles habitations au sein de son unité familiale respective. La séparation d'une famille élargie a comme conséquence la construction d'un nouveau grenier ou la reconstruction de l'ancien.

Dite de cette manière, la relation qui existe entre flux d'individus et constructions nouvelles peut paraître linéaire : le flux d'individu augmente, le nombre de cabanes à vestibule augmente ; une famille se sépare, un nouveau grenier est construit. Pourtant, il

ne l'est pas. Comme on l'a vu antérieurement, la décision de construire crée une boucle de rétroaction qui contrôle le flux de matériaux de constructions. A l'échelle de la famille élargie, construire du neuf commence par choisir de construire en fonction du préexistant ou détruire l'ancien en fonction du neuf. Pour ce faire l'ancienne construction doit se trouver désaffectée, se maintenant seulement comme réserve de matière première au moment de la décision. Dans le cas contraire, l'ancienne construction doit être également remplacée. Les nouvelles structures doivent cependant toujours s'adapter aux limites créées par les murs de soutènements des terrasses. Si on choisit de construire en fonction du préexistant, les constructions anciennes peuvent être pérennisées par résilience ou les constructions nouvelles maintiennent une relation de dépendance avec les constructions préexistantes. Cette solution est souvent préférée car la liaison entre éléments résilients et transformissifs sont une menace latente pour la stabilité des constructions qu'elles intègrent. Dans les deux cas, la forme de ces constructions tend alors à s'éloigner de celle des modèles de constructions idéaux décrits antérieurement.

La dégradation graduelle de ces constructions dicte également la nécessité de construire de nouveaux édifices, car comme on l'a vu antérieurement, on préfère reconstruire que réparer. Ce cycle de rétroaction a un rythme différent de celui imposé par le flux d'individus au sein d'une famille élargie : celui de l'espérance de vie d'une construction en pierre sèche et de sa couverture. On voit ici à l'œuvre le processus dialectique énoncé par Halbwachs (1950 : 132) selon lequel l'espace est transformé par le groupe qui l'adopte en même temps que le groupe se soumet et s'adapte aux choses matérielles qui lui résiste.

Le rythme effréné auquel les constructions se succèdent au long d'un petit laps de temps, correspondant à quelques générations, suggère que la nécessité de construire du neuf peut également être dictée par une raison sociale, non documentée par le registre archéologique (par exemple : l'obligation sociale d'un nouveau couple de construire sa propre habitation au lieu d'occuper des constructions familiales préexistantes).

UNE IDENTITE EN CONSTRUCTION

Le titre de ce chapitre résume le postulat qui l'anime : l'identité d'un individu n'est pas une constante, il s'agit au contraire d'une construction. Elle lui permet de se situer à tout moment dans le monde en permanent changement qui l'entoure, d'un point de vue personnel, social et culturel. Par ailleurs, l'identité d'un individu ne se définit pas par soi-même, elle se définit au contraire en fonction des relations qu'un individu maintient ou non avec l'autre.

La « construction » des nations européennes a fait de l'identité (nationale dans ce cas) un thème récurrent de l'histoire du XIX^{ème} siècle, aboutissant à de nombreux discours sur les origines qui associaient le concept d'identité à celui d'ethnie et de territoire. Les noms de peuples décrits par les textes anciens (comme par exemple les Gaulois, les Germains) ont rapidement été élus comme les ancêtres des nations modernes (la France, l'Allemagne). Dans un passé pas si lointain, certaines nations ont même disputé la légitimité de se considérer comme descendant direct de tel ou tel peuple des textes antiques. C'est par exemple le cas de la figure de Viriato, chef des Lusitaniens, que les historiens portugais et espagnols du vingtième siècle ont transformé en héros national de ces deux pays (PASTOR MUÑOZ, 2006 : 213).

Par l'influence des travaux précurseurs de Gustaf Kossina et Vera Gordon Childe, l'archéologie a transposé le concept d'ethnie à des populations, qui ne sont pas documentées par les textes anciens. Les archéologues ont ainsi étendu le discours de l'identité ethnique à des peuples de noms inconnus, en établissant une relation directe entre culture matérielle, répertoires stylistiques, pratiques sociales (par ex : pratiques funéraires) et ethnie (CHOUQUET, 2008 : 13) : Plus besoin de nommer un peuple pour prouver qu'il a existé. Il suffisait désormais d'élaborer des cartes de dispersion d'artefacts ou de noms de divinités pour délimiter le territoire de peuples auquel on donnait le nom de l'élément de la culture matérielle révélateur, comme par exemple la culture campaniforme, la civilisation des champs d'urnes, etc. Quant aux peuples décrits par les textes anciens, les archéologues pouvaient désormais les associer à une culture matérielle, certaines pratiques religieuses ou funéraires, qui permettaient d'identifier avec beaucoup de rigueur le territoire occupé par ces derniers.

Cette vision ethniciste, qui a dominé jusqu'à présent les discours géohistoriques sur l'identité des populations du NO péninsulaire (et du reste de l'Europe), contemporaines de l'invasion romaine, tend à orienter l'étude des éléments identitaires en fonction des individus identifiés (comme collectifs : les ethnies). On propose ici une autre approche au problème de l'identité de ces populations (dans ce cas en particulier, la communauté villageoise du Castro do Vieito), qui met l'accent sur la forme comme se construisait l'identité, plutôt que sur le résultat, objet d'étude principal des approches ethniciste.

On va d'abord présenter certains aspects de la culture matérielle qui suggèrent que les références au passé sont un élément fondamental de la construction identitaire des

habitants du village. On présentera ensuite l'hypothèse selon laquelle le caractère autarcique de la vie quotidienne des villageois répond à une nécessité de nature avant tout sociale, considérant l'autarcie comme une valeur identitaire de premier ordre. On finalisera ce chapitre en présentant certains aspects de la culture matérielle qui aident à mieux comprendre la dynamique de la construction identitaire de cette communauté, dans le cadre de profonds changements politiques, sociaux, économiques et culturels qu'elle a traversés.

LE PASSE COMME REFERENCE IDENTITAIRE

On va maintenant s'intéresser à certains aspects de la culture matérielle, qui suggèrent l'importance du passé comme référence identitaire. Paradoxalement, certains de ces éléments, comme par exemple les fossettes ou les instruments en pierre polie, sont souvent considérés comme marginaux ou anachroniques dans les publications de fouilles des agglomérations indigènes contemporaines de l'occupation romaine de la région, où ils sont pourtant souvent très bien représentés. On prétend ici défendre la thèse contraire, c'est-à-dire que les références au passé, dont ces éléments de la culture matérielle gardent la mémoire, constitue un repère important pour le processus de construction de l'identité des villageois.

L'expression matérielle de la spiritualité

On présente maintenant quelques manifestations de spiritualité documentées par des éléments de culture matérielle mis au jour dans le cadre de la fouille du Castro do Vieito. Le concept de spiritualité est volontairement vague et englobe tout ce qui pourrait être considéré comme manifestation religieuse, magique et/ou rituelle. L'approximation que permet le registre archéologique de ces différentes réalités est en effet trop grossière pour qu'on prétende savoir les différencier. Il faudrait commencer par admettre que les populations étudiées savaient faire cette distinction, ce qui doit être préalablement démontré. Le complexe rupestre qui couvre la surface du gisement est la manifestation spirituelle la plus évidente, même si son caractère domestique et sa chronologie doivent être discutés.

Un total de 567 fossettes et de six pétroglyphes ont été recensés sur l'ensemble du chantier archéologique du Castro do Vieito, ce qui fait de ce gisement un des plus grands complexes rupestres de la région. Les fossettes, désignées de *covinhas* en portugais et de *coviñas*, *foxas* ou *cazoletas* en espagnol, sont de petites dépressions semi-sphériques creusées sur la surface de la roche par abrasion. Ce type de manifestation, qui apparaît souvent associée à des gisements d'art rupestre est un objet d'étude déjà ancien, mais dont la connaissance est encore à un stade très préliminaire. Le caractère trans-temporel, transculturel, polysémique (VILAÇA, 1997 : 36) et minimaliste (une petite dépression creusée sur la surface d'une roche) de ce type de manifestation rupestre explique la prolifération de nombreux modèles explicatifs alternatifs et laisse peu de marge pour leur validation ou leur sériation selon un critère de plausibilité. Chacun de ces modèles sera à la fois envisageable et irréfutable tant que cette problématique continuera dans le trou noir temporel où celle-ci se trouve actuellement: sans connaître la chronologie des différents complexes de fossettes, le sens conféré au message transmis par celles-ci ne peut être confronté avec le contexte

culturel, social ou spirituel de ses émetteurs et de ses destinataires. Il n'est pour cela pas raisonnable de privilégier un modèle explicatif vis à vis d'un autre. Les propositions les plus fréquentes, que l'on ne développera pas ici, sont décrites dans les ouvrages suivants : (MONTEIRO *et alii*, 1974-77), (BRADLEY *et alii*, 1994)(HENRIQUES *et alii*, 1995) (VILAÇA, 1997 : 36). On admet cependant comme l'ensemble de ces auteurs que cette manifestation rupestre appartient au domaine de la spiritualité.

La propre dispersion géographique de ce genre de gisement rupestre est très vaste, s'étendant de la Galice (PEÑA SANTOS, 2005), à l'Estremadura espagnole, à l'Andalousie, ainsi qu'à l'ensemble du territoire portugais (HENRIQUES *et alii*, 1995), (VILAÇA, 1997 : 35-39), (CARDOSO *et alii*, 2002 : 16-17), (GOMES *et alii*, 2002) (SILVA *et alii*, 2005 : 217).

Les chronologies proposées par les différents auteurs, sont généralement basées sur celle de leur support, quand il s'agit de ruines archéologiques ou d'artefacts passibles d'être datés comme c'est le cas des piliers et de la couverture d'un monument mégalithique, comme par exemple la Anta Grande de Medelim de la région portugaise de la Beira Interior (VASCONCELOS, 1897 : 358-359) ou la surface des sculptures protohistoriques du NO péninsulaire représentant des porcins (LÓPEZ MONTEAGUDO, 1983 : 51-52). On date également parfois les fossettes par leur association sur un même panneau avec d'autres types de manifestations rupestres dont la chronologie est connue. En Galice, par exemple, les fossettes sont présentes sur presque tous les complexes rupestres du III millénaire av. J.-C. au II millénaire av. J.-C., ce qui ne signifie pas pour autant que l'on doive dater les gisements constitués uniquement de fossettes exclusivement de cette période (PEÑA SANTOS, 2005 : 19-20). Sur les panneaux où les fossettes sont combinées avec d'autres éléments, on les retrouve souvent au centre d'un ou de plusieurs cercles concentriques, ce qui suggère à première vue que les fossettes sont plus anciennes que les anneaux qui les encerclent. Pourtant, sur le panneau n.º1 de Chans do Rapadouro (Nigrán, Galice), les fossettes, délimitées par un ou plusieurs cercles concentriques, forment un réseau relié par les lignes qui unissent des fossettes avec d'autres fossettes ou des fossettes avec des cercles (Figure 3.1). Les autres fossettes s'organisent par paires disposées sur la périphérie immédiate ou partiellement superposées aux ensembles anelaires. Ces fossettes sont donc pour ce motif postérieures à la matérialisation de ces figures. Les propres lignes qui unissent les systèmes en forme d'anneau se superposent à eux. On présente ici l'exemple de ce complexe rupestre parce que dans ce cas précis, on sait que la gravure que l'on observe actuellement n'est pas le résultat d'un moment unique de création comme on pourrait le croire à première vue, mais bien à deux moments distincts, qui associent aux ensembles en anneau, les fossettes et les lignes du réseau (FERNÁNDEZ PINTOS, 2001a). Le caractère multitemporel de la composition de ces gravures augmente la difficulté de dater ce type de manifestation rupestre, puisque les éléments qui le composent ne sont pas obligatoirement synchroniques.

La chronologie est également parfois déduite de la proximité immédiate d'autres types de gisements de chronologie et de typologie bien connue. Si l'on accepte ce critère, comme élément de datation, alors il faut accepter une chronologie protohistorique, voir du haut empire pour un grand nombre de panneaux à fossettes identifiés au sein des agglomérations fortifiées de la région, comme Crastoeiro (Mondim de Bastos, Portugal) ou Santa Tecla (Pontevedra, Galice) (SILVA, 2005 : 217). Pourtant la présence de fossettes sur ce type de gisements est généralement considérée comme antérieure à leur occupation, parce on les trouve parfois sous les fondations de ruines archéologiques, comme c'est le cas à Santa Tecla.

Quant est-il au Castro do Vieito ? L'agglomération fortifiée s'est-elle installée sur un ancien complexe à fossette ? Tout comme les gisements à fossettes de Piotinha et Piotinha 3, situés près de 1,5km au nord (Encadré 3.1), ce site est une référence visuelle très marquée, avec un domaine visuel qui s'étend à l'ensemble de l'estuaire du Lima (Figure 3.2). Ce type d'implantation est cependant également caractéristique des agglomérations fortifiées. Le nombre de fossettes observées sur ce gisement est incomparable avec celles que l'on a observées sur ces sites de Piotinha et de Piotinha 3. Celles-ci étaient distribuées sur l'ensemble du chantier du Castro do Vieito, souvent isolées (Photo 3.1) ou, moins souvent, en groupe de deux, trois éléments, ou plus. Leur dispersion était inégale même si elle paraît être à première vue aléatoire (Figure 3.3). Leur diamètre était en moyenne de 5,13cm (dév. st.= 3,14cm) et leur profondeur de 2,33cm (dév. st.= 1,90cm).

Tout comme sur le gisement de Santa Tecla, ces dernières apparaissent souvent sous des ruines archéologiques qui leur sont, pour cette raison, postérieures. La chronologie des manifestations rupestres au sein des agglomérations indigènes de la région est un problème très discuté, même si la plupart des auteurs les considèrent antérieures au moment de leur occupation (BETTENCOURT, 2003 : 141)(REY CASTIÑERA *et alii*, 1991 : 187). Certains, comme A. González Ruibal (2006/2007 : 349) défendent de surcroît que les communautés de la fin de l'Âge du Fer choisissent de s'installer préférentiellement sur des lieux chargés de mémoire. L'un des arguments que cet auteur présente pour soutenir cette hypothèse est justement la présence de manifestations rupestres sur ces gisements.

Comme on l'a vu antérieurement, des travaux de démolition, de restructuration et de reconstruction ont constamment transformé le village, tout au long de son existence. On ne peut donc pas pour cela argumenter que les fossettes sont antérieures au village, juste parce qu'on les trouve sous les fondations d'édifices. Même si on admettait cet argument, il faudrait démontrer que ces dernières correspondent à une réalité distante du moment de la fondation du village et qu'il ne s'agit pas au contraire de la matérialisation d'un rituel associé à la fondation du village.

Six petits galets de quartz en forme de bâtonnet de section circulaire dont les extrémités présentent des marques d'usure évidentes, recueillies sur les niveaux d'occupation et d'abandon du gisement, peuvent d'ailleurs très bien avoir servi à donner aux fossettes la forme et la surface polie qui les caractérise (Figure 3.4). Leur diamètre (4,5cm ; desv. st. = 0,96cm) et leur hauteur (13,75cm ; desv. st. = 1,84cm) permettent en effet d'envisager ce genre d'utilisation. L'un de ces artefacts (CV-PQ-X136) a été retrouvé sur un niveau d'occupation que l'on peut dater avec une grande fiabilité de la période tibérienne/claudienne (C1213, nTPQs=5 (Dressel 14A); % résiduels=0 ; NDCUE=50,5% -69,08%).

On ne peut donc pas se prononcer de façon définitive sur la chronologie des fossettes observées sur le chantier ni décider (ou déterminer) si on doit les attribuer aux habitants du village ou pas. Même si l'on ne veut pas accepter qu'ils en soient les auteurs, on doit cependant reconnaître que cette manifestation rupestre n'a pu passer inaperçue aux yeux des habitants du village et que celle-ci serait un élément bien présent dans leur vie quotidienne. Si l'on accepte ce scénario, ces derniers leur donneraient une signification, probablement différente de celle attribuée par leurs auteurs, et seraient assimilées comme un élément traditionnel. Pour comprendre ce phénomène, on doit concevoir la transformation culturelle dans la durée au lieu de l'associer à un moment particulier (LUCAS, 2005 : 26). Une transformation a un

écho qui se prolonge bien au-delà du moment de son émergence. C'est le cas des complexes rupestres de fossettes qui couvrent les agglomérations indigènes de la protohistoire et du haut empire, si l'on ne considère pas que ces derniers soient synchroniques. Cet écho correspond à la perdurance d'une tradition qui se forme progressivement autour de ce changement et qui évolue au long du temps. La tradition est ainsi un processus dynamique en soi.

La relation entre les fossettes et les quelques pétroglyphes, de nature schématique, observés sur le site n'est pas claire. Deux de ces figures représentent un motif constitué de séries de traits parallèles. La première située quelques dizaines de mètres au nord du chantier est connue depuis plus de cinquante ans (PAÇO, A. *et alii*, 1957 : 4). Il s'agit de trois séries de traits parallèles entre eux, les deux séries de traits supérieures étant très proches l'une de l'autre. Les traits, qui forment ces deux séries, sont alignés les uns par rapport aux autres. Ce pétroglyphe a été gravé sur un affleurement rocheux peu détaché du sol. La seconde gravure de ce genre occupait la face quasi verticale d'un grand affleurement rocheux situé au centre du chantier. Cette localisation ne conférait pas une grande visibilité à cette gravure, parce que le versant en haut duquel celle-ci a été gravée était très incliné (Photo 3.2). Il s'agissait de deux séries de traits en tout identiques aux deux séries observées sur le panneau antérieur. Une gravure similaire est connue au Castro de Sanfins (commune de Ferreira do Paço)(*idem*).

Les autres pétroglyphes identifiés sur le chantier se trouvent sur le versant méridional du site. Deux de ces gravures étaient associées à des fossettes. Le premier ensemble a été observé sur la face supérieure d'une dalle qui délimite la chaussée matérialisée par P0004, là où celle-ci converge avec la chaussée matérialisée par P0009. Une figure très abstraite, rappelant vaguement la carapace d'une tortue a été gravée sur cette dalle (Photo 3.3). Le nuage composé par cinq fossettes qui l'accompagne est probablement postérieur à cette gravure, une fois que l'une des fossettes paraît se superposer à celle-ci. Une grande cuvette a été creusée sur une grande dalle adjacente. On ne saurait dire si cet ensemble rupestre est postérieur à la construction de la chaussée ou s'il se trouve en contexte de dépôt secondaire, venant de l'affleurement dont on a extrait ce bloc de granit. Le deuxième ensemble, situé près de la limite SE du chantier, était composé par deux dépressions de contour irrégulier et une troisième circulaire, de profondeur millimétrique, associée à un nuage composé par six fossettes.

Les autres gravures identifiées sur le chantier n'étaient pas associées à des fossettes. Un ensemble composé d'une grande dépression ovale et d'une petite dépression circulaire, de profondeur millimétrique a été creusée sur un affleurement de la terrasse qui surplombe l'ensemble antérieurement décrit. Un motif en forme de « y » a également été détecté au centre du versant méridional (Photo 3.4). La représentation schématique d'un équidé a été identifiée 20m au nord de cette gravure (Photo 3.5). Ce motif est d'ailleurs très rare sur les complexes rupestres de Galice et du nord du Portugal (PEÑA SANTOS, 2005 : 29).

Hormis les deux gravures à séries de traits, la taille des motifs qui forment les pétroglyphes décrits antérieurement est très réduite, jouissant pour cela d'une visibilité encore plus limitée que ces dernières. On ne peut pas accepter que le choix de la localisation de ces gravures se justifie par l'absence de surfaces appropriées. En effet, il existait par exemple une grande escarpe quasi verticale située à la limite orientale du chantier, dominant une plateforme, avec un vaste domaine visuel sur l'espace environnant, qui n'a jamais été utilisée comme support.

On sait que dans la plupart des cas, les panneaux à fossettes occupent la surface d'affleurements tendanciellement plats, de faible visibilité (HENRIQUES *et alii* : 2). Selon A. de la Peña Santos, d'une manière générale, ce type de support est commun à la plupart des manifestations rupestres de Galice, ce qui fait que les gravures sont généralement peu ou pas visibles à grande distance. Il défend pour cela que, indépendamment de leur signification, celles-ci seraient réalisées à titre domestique. En effet, si les manifestations rupestres étaient destinées à l'ensemble de la communauté, on aurait préféré des roches qui pourraient être visualisées par un plus grand nombre de personnes en même temps (PEÑA SANTOS, 2005 : 47).

Une autre pratique, de finalité difficile à déterminer, paraît à première vue appartenir également au domaine domestique. Il s'agit de petites constructions quadrangulaires (0,5/0,6m de coté) formées par quatre dalles qui s'appuient les unes contre les autres. Trois de ces constructions (M0442, M0443, M0444) ont été identifiées sous le sol d'arène du grenier matérialisé par P0070 et M0318 (Photo 3.6). La quatrième de ces constructions (M0189) diffère de ces dernières dans le sens où les six dalles qui la composent ne s'appuient pas les unes contre les autres (Photo 3.7). On en déduit pour cela que celles-ci avaient pour fonction d'étayer une cavité ouverte dans le sol, lui conférant la forme d'un petit coffret. La fouille de l'intérieur de ces coffrets n'a révélé la présence d'aucun artefact, ni de charbon. Le sédiment était d'ailleurs semblable à celui des couches de terre où ces cavités ont été creusées. On ne connaît pas pour cela leur fonction exacte. On sait qu'il existe quelques éléments de ce genre, bien que circulaires, creusées sous le sol d'habitations du Castro de Terroso (Póvoa do Varzim) et d'autres quadrangulaires situés à proximité d'une habitation d'une unité familiale de cette agglomération indigène. Elles ont été longtemps interprétées comme constructions funéraires (SILVA, 1986 : 302). Cette interprétation n'est actuellement plus considérée par la plupart des auteurs, qui considèrent qu'il faut distinguer chacun de ces éléments en fonction de leur contenu, de leur forme et de leur localisation, de manière à comprendre la fonction exacte de chacune d'entre elles (GONZALÉZ RUIBAL 2006-2007 : 579).

Une fois que trois de ces coffrets se trouvaient immédiatement au-dessous de la surface d'arène d'un grenier, on se demande si celle-ci matérialise une pratique spirituelle, liée à la fondation de cet édifice. Un rituel de ce genre est documenté au Castro de Baroña (Galice) où l'on a retrouvé un petit ensemble de bronzes, composé de trois fibules, 8 anneaux, ainsi que trois fragments de bronze indéterminés, déposés immédiatement à côté de la fondation d'un mur d'une habitation (*idem* : 588). Si on accepte facilement cette explication pour les coffrets retrouvés sous le grenier on peut se demander si on peut l'appliquer à celui qui se trouvait sous le foyer. Il est plus probable que ce coffret serait lié à la construction du pan de muraille à la face interne de laquelle elle s'appuie, matérialisé par M0061, qui comme on l'a vu antérieurement, date de la période tibérienne/claudienne.

On peut également considérer comme vestige matériel d'une pratique spirituelle domestique l'ensemble découvert dans l'une des unités familiales de la terrasse supérieure que l'on a présentées antérieurement. Cet ensemble est composé par de petites plateformes concentriques taillées dans le substrat à la base desquelles se trouve un foyer muni d'une protection de poteau, en tout similaire aux foyers que l'on trouve à l'intérieur des habitations (Photo 3.8). Si l'on analyse celui-ci comme le foyer d'une habitation, la position périphérique du protège poteau par rapport aux plateformes, suggère que le foyer soit en relation avec ces dernières. On ne sait pas exactement ce qui se trouverait originellement sur ces plateformes. On suppose qu'il s'agirait d'un

autel ou de petits artefacts représentant des entités auxquels les membres de cette unité familiale entreraient en contact au travers d'un rituel dans le cadre duquel le feu allumé sur le foyer aurait un rôle déterminant. La petite statue en pierre représentant un porc ou un sanglier retrouvée près de l'entrée NE du village peut éventuellement correspondre à l'une de ces représentations (Figure 3.5). Elle se rapproche du fragment de la tête de zoomorphe retrouvé au Castro de Santa Tecla, même si l'auteur de la découverte considère que la statuette représente un équidé (MARTINÉZ TAMUXE, 1998 : 82). Les sculptures de grande taille, représentant des porcs, sont fréquentes dans la région de la Meseta espagnole et du Centre Nord du Portugal. On les appelle *berrões* en portugais et *verracos* en espagnol. On leur attribue généralement une signification religieuse en rapport avec la protection des troupeaux ou une signification funéraire (ÁLVAREZ-SANCHÍS, 2005). Les six petites statuettes de petite taille représentant des individus assis sur des chaises en espalier, provenant de plusieurs gisements du *conventus Bracarenis* (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006-2007 : 558), peuvent tout aussi bien avoir assumé cette fonction.

Le foyer est le centre de la vie familiale, autour duquel on dort, on mange et on travaille. C'est un point de référence élémentaire autour duquel s'organise la vie familiale, le feu apportant la chaleur et la lumière nécessaires à la vie domestique. Dans les sociétés pré-industrielles, le foyer a pour ce motif une forte charge symbolique, un sens surnaturel et mythologique lui étant souvent conféré. L'hypothèse récemment formulée par Parcerro Oubiña (2007 : 164) et d'autres auteurs, selon laquelle ces foyers seraient associés à des rituels, trouve ici sa première confirmation empirique. Les cistes identifiés au sein d'unités familiales de Terroso ou de la Cidade de Âncora où l'on a déposé des cendres et des céramiques entières (GONZÁLEZ RUIBAL 2006-2007 : 579)(SILVA, 1986 : 50, 302-303, Est. XXX, Est. XX) peuvent être également en relation avec cette expression de spiritualité familial. La reproduction d'un foyer d'habitation à l'extérieur, où le protège poteau n'a pas de sens, prouve en effet la forte charge symbolique de cet élément. Il est intéressant de constater, qu'une fois que les artefacts associés à cette forme de spiritualité sont retirés de l'autel, celui-ci est désacralisé et l'on construit par-dessus l'accès à un grenier. On peut interpréter ce phénomène comme le reflet du caractère personnel et passager de la manifestation spirituelle qui lui est associée, qui ne suffit pas à sacraliser le lieu où elle s'est déroulée. L'espace où le rituel se déroule est seulement une scène (ALARCÃO, 2003b : 109), qui peut être démonté quand le spectacle est fini. Cet aspect de la spiritualité indigène peut peut-être aider à comprendre pourquoi des affleurements où ont été gravés des panneaux couverts de fossettes et de pétroglyphes sont explorés pour obtenir du matériel de construction, comme on l'a vu antérieurement, sans pour autant les considérer comme étant antérieurs ou supposer l'absence de respect ou l'ignorance du sens de ces manifestations spirituelles.

J. Alarcão (2006 : 178), à la suite de nombreux autres auteurs, a récemment défendu que l'absence de référence aux cultes indigènes sur les inscriptions épigraphiques du Ier s. ap. J.-C. se doit au fait que les indigènes n'avaient pas encore adopté la pratique de pérenniser leur dévotion sous la forme d'inscriptions déposées dans des temples. Le culte indigène serait ainsi plus discret que le culte romain, et donc plus difficile à détecter au travers de la culture matérielle. Cela explique probablement pourquoi ce genre de manifestation spirituelle n'avait pas été identifié jusqu'à ce jour. La discrétion de la pratique des manifestations spirituelles indigènes la rendait également plus difficile à être témoigné par l'occupant romain, ce qui peut peut-être expliquer

l'affirmation de Strabon (*Geog.*, III, 4, 16) selon laquelle les peuples du NO péninsulaire étaient athées.

On constate ainsi qu'à un niveau aussi intime que celui des manifestations spirituelles, les habitants du village continuent à être très attachés à leurs racines culturelles, transmises de génération en génération au travers d'un processus « d'enculturation », concept de l'anthropologie selon lequel un individu assimile au cours de sa vie les traditions de la communauté auquel il appartient, construisant ainsi progressivement son identité (PANOFF *et alii*, 1973 : 92).

Les reliques

L'héritage culturel des villageois ne se limite pas aux croyances transmises par leurs ancêtres. Certains objets semblent les rapprocher de ces derniers. Il s'agit dans la plupart des cas d'éléments de parures corporelles. Ces objets seraient transmis au long de plusieurs générations comme c'est assurément le cas des trois perles oculées, provenant des contextes stratigraphiques M0061 (CV-PV-1) C0920 (CV-PV-2) et C1230 (CV-PV-3). Ces deux dernières sont des perles en verre de couleur bleu marine et jaune dans le cas de CV-PV-1, couvertes de cercles concentriques blanc et bleu foncé (Photo 3.8). Ces artefacts d'origine punique auraient été introduits entre les IV^e et II^e siècles av. J.-C. dans le NO péninsulaire, c'est-à-dire au moins deux siècles avant la fondation du Castro do Vieito. On les retrouve sur d'autres gisements aussi bien du littoral (A Forca, Baroña, Santa Tecla, Campa Torres) que de l'intérieur du NO péninsulaire (Cameixa, Borneiro, Castromau, Santo Estevão da Facha, Briteiros) (CARBALLO ARCEO, 1994 : 39). Leur présence sur les niveaux du I^{er} siècle ap. J.-C. de plusieurs de ces gisements est souvent interprétée comme le résultat de perturbations de la stratigraphie (GONZÁLEZ RUIBAL 2006/2007 : 520), même si personne ne remet réellement en cause la longévité de leur cycle d'utilisation (NAVEIRO LÓPEZ, 1991 : 72). On ne peut certainement pas expliquer de cette manière la présence de ce genre de perles sur des agglomérations (?) de fondation augustéenne, comme c'est le cas de Monte Mouzinho (CARVALHO 1998 : 195) ou sur les niveaux tibériens/claudiens du Castro do Vieito, comme c'est le cas des unités stratigraphiques C0920 et M0061.

La datation de C0920 est minimement fiable (NDICI : C1231 ; TPQ : Dr14A=1 ; $8,33 \pm 20,55\%$ mat. résiduel ; SDTTM : $112,76 \pm 290,48$ ans ; NCDUE= 20,87%-50,5%). Celle de M0061 ne s'appuie en revanche que sur un fragment de sigillée hispanique inclassifiable. L'unité stratigraphique C0920 est quant à elle datée par un seul fragment d'Halter 70 (NDICI : C0920, NCDUE=2,31%). Son dépôt ne sera cependant jamais antérieur au début de l'occupation du village, à la période augustéenne. Les perles oculées sont cependant minoritaires par rapport aux 17 perles monochromatiques de couleur bleu foncé, turquoise, verte et noire, recueillies sur l'ensemble du chantier (Photo 3.9). Celles-ci sont fréquentes sur les gisements du bronze final à la période romaine de la péninsule ibérique (CARBALLO ARCEO, 1994 : 39). Certaines des perles monochromatiques retrouvées sur le chantier peuvent ainsi très bien être antérieures au début de l'occupation du village. Un ensemble de cinq perles dorées collées les unes aux autres (CV-PV-11)(Photo 3.10) a été également retrouvé au moment du démontage de M0032 (NDICI : C0168 ; TPQ : TSH indet.=1 ; mat. résiduel=0; NCDUE= 20,87%-50,5%).

Le verre n'est pas le seul matériel utilisé par les villageois comme élément de collier. Trois perles en céramique ont été respectivement retrouvés sur les niveaux d'occupation/abandon C0116 (NDICI : C0116 ; TPQ :Dr.14A=1 ; mat. résiduel=0; NCDUE= 11,04%-20,87%), la structure murale M0471 et le niveau d'occupation et C0920, où comme on vient de le voir, on a également retrouvé une perle en verre oculée. La perle CV-PP-1 provenant du niveau C0809 (NDICI : C0821 ; TPQ : Halt.70=1 ; mat. résiduel=0; NCDUE= 2,31%), a été taillée dans une pierre molle blanche de nature indéterminée. Une couche de pigment appliquée sur sa surface lui confère une certaine similitude avec les perles de verre de couleur turquoise retrouvées sur le chantier (Photo 3.12). Les différents types de perles apparaissent cependant de façon indiscriminée sur l'ensemble du chantier (Figure 3.6). Or, comme on l'a vu antérieurement, chaque famille occupe un espace bien individualisé du village qu'elle tend à délimiter, limitant l'accès de l'unité familiale aux autres membres de la communauté. Donc si l'on retrouve un artefact sur l'ensemble du chantier, on est en droit de supposer que l'ensemble des familles du village disposait de ce type d'artefacts. On pense pour cela que les perles, même les plus rares, sont plus probablement un élément identitaire individuel qu'une façon d'affirmer le prestige de l'individu qui la porte, comme certains auteurs le laissent parfois entendre (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006/2007 : 520).

Plus problématique est la détermination de la chronologie des 28 fibules en bronze retrouvées dans le cadre de la fouille du Castro do Vieito (Figure 3.7). En effet, les fibules en anneau de type Fowler B et de type Aucissa, de chronologie romaine côtoient dans cet ensemble d'autres types de fibules du I^o et du II^o âge du Fer tel que les fibules de type Sabroso, Santa Luzia, *longo travessão sem espinha* et Fowler Aa (PONTE, 2004). Ainsi, une fibule de type Santa Luzia (CV-F-152) a été retrouvée dans le cadre de la fouille de l'unité stratigraphique C1092, dont le moment de déposition est tibérien/clauidien et dont la datation est relativement fiable (NDICI : C1092 ; TPQ-Dr.14a=2; 9,09±22,33% mat. résiduel ; SDTTM : 107,52±276,96ans ; NCDUE = 20,87%-50,5%). Une fibule de type Sabroso (CV-F-201) a été abandonnée sur la rampe d'accès (P0083) de l'une des habitations à vestibule en pince de crabe (M0362/M0363/M0379/M0380) de l'unité familiale de la forge. Les différents sols de terre battue (P0080, P0092), un foyer (L0016) et certains murs de cette habitation (M0379/M0380) ont pu être datés. Leur moment de construction est également de la période tibérienne/clauidienne. Les contextes stratigraphiques qui datent ces structures, C0591 et M0381, présentent une valeur peu significative du paramètre NCDUE et peuvent éventuellement être un peu plus tardifs (C0591 et M0381 : TPQ-Dr.14a=2; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 11,04%-20,87%). Le seul exemplaire de fibule de type *longo travessão sem espinha* retrouvée au Castro do Vieito (CV-F-099) est apparue au sein de l'unité stratigraphique D0027, dont le moment de déposition a été fixée à la période augustéenne, pouvant être cependant plus tardive (NDICI : D0027 ; TPQ-Halt. 70=3; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 2,31-6,78%).

Le contexte de déposition résiduel d'une grande partie des fibules du Castro do Vieito n'est pas exceptionnel puisque la présence de fibules de types archaïques est fréquente sur les contextes stratigraphiques de la période romaine de la région (SILVA, 1986 : 189, 192)(CARBALLO ARCEO, 1994:15). À moins que l'on admette que certains modèles ont été reproduits pendant plus de sept siècles, ce que l'on ne peut d'ailleurs pas exclure dans l'absolu, on doit accepter que ce genre d'artefact a eu une vie sociale très longue. Les fibules de différents types sont présentes sur l'ensemble du chantier, coexistant souvent dans une même unité familiale (Figure 3.8).

La construction de l'identité d'un individu n'est pas uniquement un processus d'auto-expansion ou d'auto-développement, il s'agit au contraire du fruit d'un dialogue constant avec ceux qui l'entourent (TAYLOR, 1998 : 54). Les fibules, et en général les parures corporelles, telles que les *arrecadas*, les torques et autres bijoux en or assument le rôle de vecteur de ce dialogue, affirmant l'appartenance des individus qui les portent au groupe que ces artefacts identifient (GONZÁLEZ RUIBAL, 2007 : 304). Le bronze est le métal privilégié des parures corporelles (SILVA, 1999 : 47), puisque 65,52±22,74% des artefacts faits de ce métal recueillis sur le chantier sont des fibules ou des aiguilles à cheveux (Figure 3.9). La miniature d'une hache en bronze (Figure 3.9 : CV-MF-X4) a été retrouvée dans le cadre de la fouille de l'unité stratigraphique C0499, daté de forme relativement fiable de la période tibérienne/claudienne (NDICI=C0499 ; TPQ-Dr.14a=2; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 20,87%-50,5%). Ce genre d'objet a été retrouvé sur d'autres agglomérations indigènes de la région comme Sabroso. Un anneau de suspension a été soudé à l'une de ces haches, ce qui fait que celles-ci sont généralement considérées comme des pendentifs de nature votive (SILVA, 1986 : 186). L'emploi de ce métal pour la fabrication de parures corporelles se justifie par le prestige qui lui est traditionnellement associé à partir du II^e millénaire av. J.-C., quand celui-ci était alors considéré comme un métal noble. Le bronze a également été employé pour faire des rivets ou des punaises, bien que de façon ponctuelle. Les fragments de moule retrouvés sur le chantier documentent également la fabrication de situles en bronze (Figure 3.10).

Les *arrecades* en or caractéristiques du NO péninsulaire ne sont pas représentés sur le gisement du Castro du Vieito. Une petite boucle d'oreille en or (Photo 3.13 ; Figure 3.8 : CV-MT-X5) a cependant été retrouvée dans le cadre de la fouille de l'unité stratigraphique C1175, dont le moment de déposition est augustéen ou peut-être postérieur (NDICI : C1175 ; TPQ-Halt. 70=3; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 2,31-6,78%). Il s'agit d'une simple boucle filiforme, auquel a été rattachée une grappe composée de 6 petites sphères en or soldées au centre de la boucle selon la technique du granulé, de tradition méditerranéenne (ARMBRUSTER et PEREA, 2000 : 108).

Certaines céramiques fines importées (Figure 3.11) doivent également avoir été transmises de génération en génération. C'est le cas exposé antérieurement, des deux céramiques campaniennes bé-oïde, dont la production s'étend de 200 av. J.-C. à 50 av. J.-C., c'est-à-dire au moins trente ans avant le début de la fondation du village.

Il suffit pour l'instant de retenir qu'un certain nombre d'objets, qu'il est légitime de considérer comme de véritables reliques (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006-2007 : 332), permettent aux habitants du village d'affirmer leur identité en fonction d'un passé antérieur et étranger au phénomène de l'occupation romaine.

Une esthétique traditionnelle

Le répertoire décoratif traditionnel indigène, est un élément très important de l'héritage culturel formé de génération en génération au long de plus de deux millénaires. On ne saura probablement jamais quel est le sens et la fonction exacte donné par les autochtones aux motifs décoratifs. Il est cependant clair que ces derniers ne sont pas exclusifs d'un seul support, couvrant tout aussi bien les récipients en céramique ou en métal, les *fusaioles*, les fibules ou les façades des habitations. On considère pour cela qu'ils matérialisent une esthétique traditionnelle indigène. Pour mieux la saisir, on a étudié le support décoratif le mieux représenté sur le chantier

du Castro do Vieito : les récipients de céramique traditionnelle de la pâte indigène typique qui se généralise dans la région à partir du I^{er} âge du Fer. Cette pâte a la particularité d'être enrichie en micas, ce qui lui donne un aspect brillant, voir métallique (MARTINS, 1990 : 142).

La pratique de décorer les récipients en céramique a été introduite dans la région peut-être en même temps que cette technologie, puisque les céramiques du néolithique sont déjà ornementées par des lignes de poinçons incisés (GONÇALVES et CRUZ, 1994 : 212). La circulation de céramiques de type campaniformes et de type *Palmela* pendant le chalcolithique final (Figure 3.11 A), a permis d'enrichir le lexique décoratif indigène, introduisant de nouveaux motifs décoratifs, ainsi qu'une nouvelle forme de les composer : différents motifs géométriques forment maintenant des compositions structurées en bandes successives délimitées par les lignes incisées (CRUZ, 1991 : 41-44). À la fin du V^e siècle av. J.-C., l'emploi d'estampilles se généralise dans la région, facilitant la reproduction d'un même motif. Le langage décoratif né de la fusion de ces différents apports est riche et varié (Figure 3.11 B et C). Cela est encore vrai sous le haut empire, quand se généralise l'emploi du tour de potier et la professionnalisation de la production de récipients en céramique. L'idée selon laquelle le répertoire décoratif indigène s'appauvrit au début de l'occupation romaine (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006/2007 : 496), ne peut s'appliquer au gisement du Castro do Vieito, où l'on a pu identifier 67 éléments décoratifs distincts sur un échantillon de 2581 fragments de céramique décoré (Figure 3.12). Les différentes techniques décoratives traditionnelles telles que la décoration plastique, incise, estampillée se mêlent parfois sur des mêmes pièces. Les fragments où l'on n'observe qu'un seul type d'élément décoratif dominant pourtant l'ensemble des fragments analysés (64,21±2,44%). Les compositions binaires (27,92±2,29%) et tertiaires (6,93±1,29%) sont présentes sur un nombre significatif de fragments. Les décorations composées de plus de trois éléments sont très rares.

La fréquence relative des différents motifs décoratifs est très inégale (Tableau 3.1). Les motifs décoratifs les plus simples, tels que les lignes incisées (E2 : 60,02±2,48%) et les cordons plastiques (E1 : 30,14±2,33%), dominent l'ensemble. La plupart des 66 autres motifs identifiés sont souvent représentés par moins d'une dizaine de fragments. De ces derniers, les séries de tirets incisés (E3 : 8,83±1,44%), les séries de « S » (E5 : 8,41±1,41%), les séries de tirets incisés sur des cordons plastiques (E17 : 5,35±1,14%), les séries de poinçons (E7 : 4,73±1,08%), les motifs serpentiformes délimités par des triangles concentriques incisés (E6 : 4,03±1%), les arêtes de poisson incisées (E4 : 3,72±0,96%) et les guirlandes (E8 : 2,87±0,85%) sont les éléments décoratifs minoritaires les mieux représentés. Les autres motifs sont si rares qu'ils peuvent facilement ne pas être représentés sur un échantillon numériquement moins significatif. Leur absence sur des collections plus réduites d'autres gisements de la région peut ainsi avoir suggéré l'illusion d'un appauvrissement du lexique décoratif indigène par rapport à la période antérieure.

L'analyse de la distribution des fragments décorés en fonction de la chronologie de leur contexte stratigraphique indique que ces derniers sont représentés sur l'ensemble des niveaux d'occupations du début à la fin de l'occupation du village, étant curieusement significativement mieux représentés sur les niveaux post-augustéens (Tableau 3.2).

Quand les différents types de fragments sont assez nombreux pour être cartographiés et interprétés d'un point de vue spatial, on s'aperçoit qu'ils s'étendent sur l'ensemble du chantier de forme non régionalisée (Figure 3.13).

De la pierre contre du fer

Dans l'ensemble du NO péninsulaire, la technologie traditionnelle de la pierre, assume encore un rôle très important durant le Haut Empire. La présence d'instruments en pierre taillée ou polie est documentée sur l'ensemble des agglomérations indigènes, occupés à cette époque, comme par exemple Sanfins (SILVA, 1999 : 46), Santa Tecla (CARBALLO ARCEO, 1994 : 51), Troña (HIDALGO CUÑARRO, 1983 : 25) ou Briteiros (CARDOZO, 1956 : 45), même si leur contexte de déposition est rarement spécifié. On attribue d'ailleurs volontiers ces instruments en pierre aux contextes antérieurs à l'occupation romaine. La présence d'artefacts tels que les haches en pierre polie ou les lamelles de silex sont souvent entendues comme des aberrations chronologiques, artefacts auxquels on attribue souvent une chronologie plus ancienne, expliquant leur présence par leur utilisation comme amulette ou comme objet prophylactique (CARBALLO ARCEO, 1994 : 51) ou bien par l'existence d'une occupation préhistorique qui précède les niveaux de l'âge du Fer (SILVA, 1999 : 46).

La présence d'artefacts d'un cycle technologique plus ancien sur des niveaux archéologiques contenant des artefacts d'un nouveau cycle technologique trouble généralement les archéologues. Le système des trois âges conçu par Thomsen au XIX^e siècle et suivi à partir d'alors par l'ensemble des préhistoriens (LUCAS, 2005 : 3), confronte artificiellement les différentes innovations technologiques sur lesquelles ces périodisations sont fondées. À un cycle technologique de la pierre, succéderait un cycle du cuivre puis du bronze et enfin celui du fer. Cette représentation du temps est basée sur une conception évolutionniste linéaire selon laquelle les différentes technologies se succèdent, les innovations technologiques provoquant rapidement le déclin des technologies les plus anciennes, maintenant devenues obsolètes. En réalité, les innovations technologiques n'impliquent pas forcément la disparition des technologies traditionnelles. Chaque technologie a une histoire qui lui est propre et parallèle à celle des autres technologies.

Cette idée doit être acceptée si l'on veut comprendre comment la fouille d'un village du Haut Empire comme le Castro do Vieito, dont les habitants dominaient la technologie du fer, a révélé presque cinq fois plus d'instruments en pierre (1383) (Tableau 3.3), que d'objets en métal de tous genres (250).

La pierre locale, le granit, le schiste et le quartz, étaient utilisés pour faire des instruments dont la fonction était très variée : polir, couper, aiguiser, moudre, broyer, etc. Des instruments en pierre étaient même associés à la production de métal, comme c'est le cas des lingotières (20) et des grands creusets (5) associées à la production d'objets en bronze. Les lingotières permettaient de mouler des bâtonnets ou des plaques en bronze, ou bien les deux comme c'est le cas de la lingotière CV-LI-659 (Figure 3.14), qui a été postérieurement réutilisée comme dalle du pavement P0132 de chronologie possiblement augustéenne (NDICI : C0794 ; TPQ-Halt. 70=3; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 2,31-6,78%).

La pierre est avant tout le matériel privilégié du moulage et du broyage. En effet, plus de la moitié des instruments en pierre sont affectés à cette tâche (49,21±3,46%). Paradoxalement, l'instrument en pierre le mieux représenté au Castro do Vieito et sur l'ensemble des gisements de cette période, la meule manuelle rotative, est traditionnellement considéré comme une innovation introduite par l'occupant romain, qui viendrait remplacer les meules de va-et-vient de tradition néolithique (DORRIBO CAO *et alii*, 2000 : 32) (Figure 3.15). On sait aujourd'hui qu'il s'agit en réalité d'une création hispanique. Les moulins rotatifs les plus anciens proviennent du NE

péninsulaire et datent de la période ibérique ancienne, c'est-à-dire 550-450 av. J.-C. (ALONSO MARTINEZ, 2002 : 111). Ces derniers font leur apparition sur le littoral du N du Portugal et de la Galice entre le IV^e et le II^e siècle av. J.-C. (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006/2007 : 522). Il faut donc considérer ces deux types de meules comme des éléments d'une même technologie traditionnelle indigène au lieu de les opposer à celle-ci comme on le fait souvent. Même si le nombre de meules rotatives est supérieur (394), les meules de va-et-vient sont également très bien représentées (258). Les mortiers en pierre sont en revanche numériquement peu significatifs (4). Le nombre de pilons (Figure 3.14) est bien supérieur à celui des mortiers ce qui suggère que certains des négatifs, de faible diamètre, interprétés comme trou de poteau seraient en réalité des cupules (NEUVILLE, 2002 : 63), et/ou qu'il existait également des mortiers en bois.

Comment peut-on expliquer l'existence de plusieurs systèmes de broyage concurrents? Simplement en admettant que ces systèmes ne sont pas concurrents et que ces derniers sont au contraire complémentaires.

La communauté villageoise de Bata dans le nord-ouest du Népal, a été récemment l'objet d'une enquête ethnoarchéologique dont l'objectif était de comprendre la façon dont étaient utilisés les outils de broyage et de mouture (BAUDAIS et LUNSTRÖM-BAUDAIS, 2002). Dans ce village, les mortiers en bois ou en pierre associés à un pilon en bois, la meule à va-et-vient, le broyeur à graines oléagineuses, la meule rotative à bras, la meule à assaisonnement sont encore utilisés la moitié de l'année quand les moulins rotatifs à eau cessent de fonctionner pour des raisons climatiques. Les résultats de cette enquête ont mis en évidence la répartition inégale des différentes catégories d'instruments entre les foyers du village. Chacune de ces catégories sont utilisées dans le cadre d'opérations très spécifiques : le mortier et le pilon servent à décortiquer et à broyer par martelage le millet commun, le riz et le maïs ; la meule à va-et-vient est destinée à écraser et à concasser les haricots, le sarrasin et le maïs, etc. Ainsi, différentes opérations et différents types de denrées alimentaires expliquent la diversité des outils de mouture et de broyage. En ce sens, certains auteurs comme González Ruibal (2006-2007 : 522), défendent que les meules à va-et-vient auraient continué pendant longtemps à être utilisées par les peuples du nord-ouest pour faire de la farine à partir de glands de chêne, dont ils se nourrissaient une grande partie de l'année, les moulins rotatifs étant réservés à la mouture des céréales. Si cette explication est correcte, on ne comprend pas pourquoi les meules à va-et-vient étaient encore utilisées par les communautés rurales de Galice au XX^e siècle, alors que la farine de glands de chêne n'était plus consommée depuis longtemps. Ces meules doivent pour cela avoir assuré d'autres fonctions, telles que la mouture de végétaux moins communs comme les plantes aromatiques, les épices ou les fruits ou le broyage de minéraux tels que le sel ou l'argile (ALONSO MARTÍNEZ, 2002 : 122).

Un nombre élevé de galets calcinés (104) ou rubéfiés (122) a été retrouvé sur l'ensemble du chantier. On se demande si ces galets n'auraient pas été utilisés pour chauffer des liquides ou pour cuire de la viande (EMÍLIO GONZÁLEZ, 2002 : 70).

Certains instruments comme les aiguisoirs, la troisième catégorie la mieux représentée sur le gisement (105 exemplaires), ont une fonction évidente. On ne peut pas en dire autant dans la plupart des cas. Il faut se faire une raison : il est très improbable que l'on vienne un jour à connaître la fonction exacte de chacun de ces instruments. A quoi serviraient exactement les sphères, les polissoirs, les fiches, les palets, les disques et les enclumes en pierre ou les deux lamelles de silex retrouvées sur le chantier? On ne peut que conjecturer. En revanche, la fonction d'autres catégories,

comme les poids de pêche, ne sont pas aussi évidentes qu'elles en ont l'air à première vue. On interprète généralement comme tels des galets, sur lesquels on a creusé deux encoches latérales, qui serviraient à les fixer au filet de pêche (Figure 3.16). Pourtant, la plupart de ces poids pèsent près de 100 grammes, ce qui est trop peu pour lester un filet (Graphique 1). Ils permettraient tout au mieux de lester un fil de pêche. Seuls un nombre très limité d'exemplaires pèsent plus de 500g. On peut se demander s'il ne s'agit pas en réalité de pesons de métier à tisser verticaux (MARTINS, 1990 : 133) (CARBALLO ARCEO, 1994 : 85). Un de ces galets à encoches latérales (CV-LI-X314) provenant de l'unité stratigraphique C0741 (XXIV-23 ; NND ; NDICS=C0713 ; TPQ - Halt. 70=1 ; 0% mat. résiduel; NCDUE=2,31%) a d'ailleurs la particularité d'avoir été perforé comme les pesons lithiques de métier à tisser.

Il existe ainsi deux grands groupes de pesons. Les premiers pèsent près de 400g, alors que les deuxièmes pèsent approximativement 100g (Graphique 2). On se demande pour cela si les galets à encoches latérales du même poids ne sont pas en réalité des pesons de métier à tisser. Les pesons en pierre les plus lourds se rapprochent par leur poids des pesons de céramique parallélépipédiques de section rectangulaire, introduits dans la région par les romains (Photo 3.14). Le caractère bimodal du poids des pesons, suggère que la fibre étirée par les poids les plus légers soient d'une nature ou d'un diamètre différent de celle qui serait étirée par les poids les plus lourds (FABRE, 1979 : 57). La pâte des pesons en céramique est similaire à celle des *tegulae* et des *imbrices* retrouvés sur le chantier (pâte rosé avec des fragments de céramique rouges utilisés comme dégraissant). On observe sur la base de l'un de ces poids une protubérance, qui traverse la pièce dans le sens de la largeur. Celle-ci s'explique par l'utilisation d'un moule bivalve pour confectionner ce genre de pièce. Des pesons similaires ont été retrouvés en amont dans la vallée du Lima, dans la commune de Ponte de Lima, sur les petits gisements ruraux romains de Carcaveira 4 (Moreira do Lima) et de la Quinta dos Pentieiros (Estorões) (inédit). On retrouve les pesons en céramique aussi bien sur des niveaux augustéens comme C0065 (XXXIII-21 ; NDICI=C0065 ; TPQ - Halt. 70=15 ; 0% mat. résiduel; NCDUE=20,87-50,5%), tibériens/claudiens tel que D0266 (XIX-0; NDICS=D0266 ; TPQ – Dr. 14A=1 ; 0% mat. résiduel; NCDUE=11,04-20,87%) et sur les niveaux du moment final de l'occupation du village, comme D0052 (XXX-14; NDICS=D0106 ; TPQ – Forme 36=1 ; 0% mat. résiduel; NCDUE=6,78-11,04%)

Pesons en pierre et pesons en céramique peuvent avoir été utilisés simultanément sur un même métier à tisser ce que suggère le fait que les pesons en céramique ont souvent été découverts à proximité de pesons en pierre (Figure 3.17). Les pesons en céramique sont d'ailleurs en minorité sur l'ensemble du gisement, puisqu'ils ne représentent que $18,42 \pm 9,35\%$ de l'ensemble des poids de métier à tisser. On observe seulement une concentration significative de ce type de poids sur la surface occupée par l'habitation à vestibule (M0132/M0241/M0131) située à la limite SE du village ($x=-55126m$; $y=228775m$). Le fait que l'épicentre de cette concentration de pesons correspond au vestibule de cette habitation (M0134/M0201) suggère que le métier à tisser était installé dans cet espace intermédiaire entre l'intérieur et l'extérieur de l'habitation, mieux exposé à la lumière du jour.

A quoi serviraient les haches de pierre polie (Figure 3.16)? Leur présence sur le gisement n'est pas négligeable (49), alors qu'aucun exemplaire en fer n'a été retrouvé dans le cadre de la fouille. Un grand nombre d'entre elles sont de granit, matériel relativement friable par nature. On suppose que ces haches seraient utilisées pour travailler des matériaux moins durs que le bois ou seraient utilisées pour le tailler et non

pour abattre des arbres. La petite taille de certaines de ces haches suggère également leur utilisation dans des travaux plus délicats.

L'AUTARCIE : UNE VALEUR IDENTITAIRE ?

Comme on vient de le voir, la technologie de la pierre occupe une place très importante dans la vie quotidienne des habitants du village. Des solutions techniques très archaïques semblent être encore adaptées aux nécessités des villageois. Dans certains cas, on pourrait expliquer ce choix par un emploi très spécialisé de ces instruments « dépassés d'un point de vue technologique » : il est vrai que les haches en fer sont beaucoup plus efficaces que les haches en pierre polie, retrouvées sur le gisement. Cependant à une époque où on n'a pas encore inventé le fer inoxydable, on préfère utiliser des instruments en os ou en roseau, pour travailler des matériaux corrosifs (BLANC et NERCESSIAN, 1992 : 38). A ce titre, les instruments en pierre sont également un bon choix, quand on doit les utiliser en contact avec des substances susceptibles de détériorer des instruments en fer. Pourtant dans la plupart des cas, les avantages des instruments « dépassés d'un point de vue technologique » ne sont pas si évidents. On explique maintenant leur présence aux côtés ou en substitution de technologie plus sophistiquées comme le résultat de la pratique généralisée du recyclage. On explique également l'importance de ce processus dans le cadre d'un idéal de vie qui vise l'autarcie, et l'on explique finalement pourquoi certains éléments de la culture matérielle comme la céramique utilitaire contredisent, du moins en apparence, cet idéal.

“ Rien ne se perd, rien ne se gagne, tout se recycle ”

La pratique du recyclage est généralisée sur l'ensemble du village et s'étend à pratiquement tous les types de matériaux. On l'a vu antérieurement un grand nombre d'instruments en pierre finissent par être transformés en matériel de construction. Certains éléments de construction changent même parfois de fonction comme c'est le cas de la pierre de calage de poteau (CV-GL-373) transformée en dalle de chaussée ou de la pierre de calage de planche (CV-GL-521) qui était, avant ou après avoir assumé cette fonction, une pierre de calage de poutre.

Plus rarement, certains instruments paraissent avoir été utilisés pour assurer plusieurs fonctions. On se demande en effet si dans certains cas, si au lieu d'interpréter les différents vestiges d'utilisations différenciées sur un même objet comme le résultat d'un recyclage, on ne devrait pas plutôt considérer que celui-ci a assumé simultanément plusieurs fonctions. C'est peut-être le cas des molettes de meule à va-et-vient qui ont servi d'aiguiseur (CV-GL-174, 177, 298, 317, 616) ou de la molette rectangulaire (CV-GL-183) qui a servi à la fois d'aiguiseur et d'enclume, de l'aiguiseur/ enclume (CV-GL-710), de l'aiguiseur/percuteur (CV-GL-613) et de l'aiguiseur/enclume/percuteur (CV-GL-504). Les dormantes de meules rotatives qui présentent des surfaces de moulage aux deux extrémités (CV-GL-469; 500; 631; 663; 810; 981) sont à première vue plus difficiles à expliquer : pourquoi donc transformer un objet pour lui redonner ensuite la même fonction ?

La pierre n'est pas le seul matériau de construction à être réutilisé. Les céramiques de construction, tels que la *tegula* et l'*imbrex* sont également recyclées. La plupart des auteurs défendent que les matériaux de construction en céramique n'ont été introduits dans le NO péninsulaire qu'à partir de la moitié du siècle Ier ap. J.-C. (SOEIRO, 1984 :

172) (MARTINS, 1990 : 154). Dans le cas précis du chantier du Castro do Vieito, les matériaux de constructions en céramique apparaissent préférentiellement associés à des niveaux archéologiques dont le début de production du *terminus post quem* qui les datent, est de la période tibérienne. On les retrouve aussi sur des niveaux dont le début de production des TPQ date d'Auguste, mais ces derniers y sont significativement sous représentés (Tableau 3.4). Plus de 98% de ces niveaux sont d'ailleurs datés par la présence d'amphore Haltern 70, qui continue à être produite au long de toute la période Julio-Claudienne. On doit donc considérer deux hypothèses alternatives. Ou bien les matériaux de constructions céramiques ont été adoptés par les villageois dès le règne d'Auguste, son emploi ne s'étant généralisé qu'à la période suivante ou bien le moment de dépôt de ces niveaux est postérieur à celle du moment du début de production de l'artefact qui fournit le *terminus post quem* à ces derniers. Cette problématique a été développée antérieurement. On ne reviendra donc pas là dessus. Ainsi, même si l'adoption de la *tegula* et de l'*imbrex* peut remonter à la période augustéenne, l'utilisation de ces matériaux s'est déjà généralisée à la période julio-claudienne.

Mais que faisaient les habitants du village avec ces matériaux de couvertures en céramique? Certains auteurs doutent, probablement avec raison, qu'on puisse les appliquer sur les constructions de forme circulaire indigènes (ALMEIDA, 2003 : 234). La *tegula* et de l'*imbrex* sont représentés sur l'ensemble du chantier, cependant la densité de ce genre de matériaux est généralement trop faible pour conclure que leur présence soit due à l'abattement d'une toiture (Figure 3.18). C'est particulièrement le cas de l'*imbrex* qui est significativement sous-représenté sur l'ensemble du chantier, la *tegula* apparaissant plus souvent qu'il n'est dû sur des niveaux où l'*imbrex* est absent (Tableau 3.5). Les seules deux véritables concentrations de matériel de construction céramique occupent la zone SO de la plateforme supérieure et la zone de la cabane communautaire, où la fouille n'a pas révélé l'existence de toitures abattues. On a ainsi quelques réserves quant à l'existence de constructions couvertes d'éléments de toiture en céramique. Que faisaient donc les villageois avec les *tegulae* et les *imbrex*? La *tegula*, appliquée sur le sol en tournant la face plane vers le haut, a été utilisée de pair avec des dalles en pierre pour composer un sol à l'intérieur du vestibule (M0767) de l'habitation matérialisée par M0558, sur le versant méridional du site (Photo 3.15). L'emploi de *tegula* comme élément de pavage doit être mis en relation avec l'absence absolue de *later* sur l'ensemble du chantier, matériel généralement utilisé dans le monde romain pour paver l'intérieur des habitations, même s'il est vrai que la *tegula* est également parfois utilisée à cette fin, comme c'est par exemple le cas à la chambre V de Beauport Park, en Grande Bretagne (BRODRIBB, 1987 : 54). On a également retrouvé un *imbrex* posé sur le sol d'arène compactée (P0201) de l'habitation à vestibule en pince de crabe, perpendiculaire au mur qui délimite cet édifice, matérialisé par M0514 (Photo 3.16). On ne connaît cependant pas sa fonction. Les fragments de *tegula* CV-O-X371 et X372, retrouvés respectivement sur le niveau d'abandon D0072 (XXIV-9) et le niveau d'occupation tibérien/clauidien D0266 (XIX-0 ; NDICI=D0266 ; TPQ-Dr. 14-A=1 ; 0% mat. résiduel ; NCDUE= 11,04%-20,87%) démontrent que ce type de matériaux était ponctuellement réutilisé comme enclume (Photo 3.17). La découverte de deux fragments de *tegula* perforés provenant de D0072 (XXIV-9) et du niveau d'occupation claudien D0052 (XIX-0 ; NDICI=D0266 ; TPQ -Forme 36=1 ; 0% mat. résiduel ; NCDUE= 6,78%-11,04%) suggère que ces derniers puissent avoir été utilisés comme pesons de métier à tisser. Leurs poids respectif (418g et 351g) se rapproche en effet de ceux des grands pesons en pierre et en céramique.

Le caractère ponctuel des différents emplois de ces matériaux et les faibles densités observées, ainsi que la dispersion de ces derniers sur l'ensemble du chantier suggèrent que les éléments de toiture en céramique étaient probablement utilisés dans la plupart des cas pour renforcer les avant-toits des couvertures végétales, comme le propose M. Martins (1990 : 180, note 50).

La présence massive de tessons d'amphores sur l'ensemble du chantier doit également s'expliquer par le fait que les villageois réutilisaient ces récipients, une fois vidés de leur contenu original. La problématique de l'acquisition des amphores par les villageois sera abordée plus tard. On s'intéressera maintenant seulement à ces récipients comme éléments recyclés. La densité de ce type de céramique est très variable et généralement faible, même si l'on peut individualiser plusieurs pôles, distribués sur l'ensemble du chantier, où le dépôt de tessons d'amphores est plus intense (Figure 3.19). Quelles nouvelles fonctions étaient attribuées aux amphores ? La fouille de l'habitation pérennisée par M0529/M0682/M0692 a révélé l'existence d'une amphore de type Haltern 70, partiellement enterrée, dans le sol d'arène qui couvriraient originellement l'intérieur de l'habitation pérennisée par P0186 (Photo 3.18). Ce sol d'arène est daté de la période julio-claudienne (NDICI=C0989 ; TPQ -Dr. 14a=1 ; 0% mat. résiduel ; NCDUE= 2,31%-6,78%). On sait que l'amphore a été partiellement brisée avant d'être encastrée dans le sol puisque celle-ci a été posée à l'envers et l'embouchure, enfouie sous la surface du niveau de circulation, se trouvait incomplète. Le fond avait également été brisé, donnant à ce qu'il restait de l'amphore la configuration d'un entonnoir géant. On ne peut dire avec exactitude quelle serait la nouvelle fonction attribuée par les habitants de cette habitation à cette amphore. Il est cependant clair que celle-ci serait bien différente de sa fonction originale.

La forme de recyclage la plus évidente des amphores consiste à les utiliser pour stocker des denrées alimentaires autres que celles qu'elles transporteraient originellement, comme l'a défendu antérieurement A. C. F. de Almeida (1986 : 126). Ce type de réutilisation est normalement difficile à démontrer. Pourtant, dans deux cas précis, on sait que les villageois ont réutilisé les amphores comme s'il s'agissait de l'un de leurs récipients traditionnels, parce qu'ils les ont décorés comme tel.

Le tesson CV-A-5098 est un fragment d'anse retrouvé sur un niveau de post-abandon superficiel (C0004 XIV 16). Une série de 5 points, adoptant une formation en éventail, aligné latéralement par rapport à l'anse, ont été gravés à 1,5 cm de cette dernière, après la cuisson de l'amphore (Figure 3.20). Un sixième point, moins évident, a été taillé dans l'alignement du centre de cette formation, à l'endroit où l'anse se rattache à la panse. Comme on l'a vu antérieurement, les séries de points (élément décoratif E10) constituent un thème récurrent du lexique décoratif indigène traditionnel. La relation de ce type de décoration avec l'anse des vases est d'ailleurs documentée sur une pièce à anse « em escócia » d'une céramique commune de tradition indigène.

Le tesson CV-A-2808 est un fragment de bord d'amphore d'Haltern 70, retrouvé sur le niveau d'occupation D0230 (XXIX-21), daté de forme minimement fiable de la période tibérienne/claudeienne (NDICI : D0230 ; TPQ-Dr.14a=2; NCDUE = 20,87%-50,5%). Une ligne de points a été peinte en noir sur le rebord interne de la lèvre (Photo 3.19). La peinture, et particulièrement celle de couleur noire, est utilisée pour décorer quelques pièces de céramique commune de tradition indigène (Photo 3.20). Elle est cependant rare sur le gisement du Castro do Vieito et sur les autres agglomérations indigènes de la région (NAVEIRO LÓPEZ, 1991 : 94-96). On ne connaissait d'ailleurs jusqu'à présent que des motifs peints en rouge, couleur également employée sur

quelques pièces du Castro do Vieito (Photo 3.21). La peinture noire, appliquée sur les pâtes typiques des productions indigènes traditionnelles, de couleurs sombres, passe facilement inaperçue. Sur la pâte plus claire des productions du moyen Guadalquivir, cette couleur gagne une grande visibilité, qui contraste avec le caractère discret du motif décoratif choisi. Les pièces de tradition indigène décorées ne représentent qu'une minorité de la céramique utilisée au jour le jour. Certains auteurs défendent pour cela que les indigènes ne décoraient que les récipients utilisés dans le cadre d'évènements sociaux, tels que les banquets (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006-2007), ce qui est possible mais difficile à démontrer, dans l'état actuel des connaissances.

Le métal était également fréquemment recyclé. Comme on l'a vu antérieurement, les objets en fer hors d'usage étaient chauffés jusqu'à atteindre un état pâteux, puis on les martelait ensuite jusqu'à les transformer en une chignole compacte, que l'on pouvait utiliser pour faire de nouveaux objets (SERNEELS *et alii*, 2004 : 85). Le recyclage d'objets en bronze est également une pratique généralisée sur le gisement dans l'ensemble de la région (NAVEIRO LOPEZ, 1991 : 83). C'est en ce sens qu'il faut interpréter les lingotières en pierre et en céramique recueillies dans le cadre de la fouille du Castro do Vieito. En effet, il n'existe pas de gisement de cuivre dans la région. Le bronze versé dans ces lingotières est donc le résultat de la fonte d'objets hors d'usage. Ces derniers étaient transformés en bâtonnets ou en feuille de bronze, qui étaient postérieurement retravaillés pour fabriquer de nouveaux objets. Les artefacts en bronze, étaient conservés pour cette raison, même après avoir été détériorés. On explique ainsi le fait de retrouver deux fibules sans aiguillon (Santa Luzia, Sabroso ou Aucissa ?), occultés dans l'un des murs (M0482) qui compose une des habitations à vestibule (M0407/M0408/M0412/M0481/M0482 /M0483) de la plateforme supérieure. Cette habitation est datée par un des murs pérennisé par M0407, de la période augustéenne (TPQ-Dr. 1 =1 ; 0% mat. résiduel ; NCDUE= 12,88%) Quatorze deniers ont été également cachés au sein de l'un des murs qui délimite le vestibule en forme de pince de crabe de cette habitation. On reparlera plus tard de ce trésor. Pour l'instant, il suffit d'observer que le fait de cacher des objets en bronze, de la même façon et au même endroit où l'on dissimule des monnaies en argent, suggère que la valeur (sociale et/ou économique) conférée par les indigènes à ce métal, soit encore élevée à cette époque. Une autre fibule sans aiguillon (Santa Luzia, Sabroso ou Aucissa ?), a été cachée dans le mur M0570 (NND), situé à l'extrémité occidentale du chantier (x =-55143,16m ; y =228856,40m ; z =112,76m).

Le domaine de cette technologie était-il généralisé entre les villageois ou était-il réservé à un artisan spécialisé ? Comme on l'a vu antérieurement, la fouille du Castro do Vieito a révélé l'existence d'une forge. Le groupe familial qui vivait dans cette habitation s'était-il spécialisé dans la production des artefacts en métal nécessaires pour satisfaire les nécessités de la communauté, comme le défendent certains auteurs (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006-2007 : 506) ? On ne le pense pas. En premier lieu, cette unité familiale se distingue des autres uniquement par l'existence d'un édifice dont on a pu déterminer la fonction. Les autres constructions sont en tout similaires à ceux des autres unités familiales. L'existence d'un grenier suggère que cette famille se consacre en parallèle à une production agro-pastorale. La propre forge peut même avoir été antérieurement utilisée comme grenier, car l'entrée est tournée vers les habitations adjacentes, le niveau de circulation à l'intérieur de l'édifice est surélevé par rapport à l'extérieur et que cet édifice a la forme caractéristique de ce type de structures.

Par ailleurs, si l'on observe la dispersion des scories et des instruments métallurgiques tels que les creusets, les moules à *situla* et les lingotières, on constate en

effet une grande concentration de ces éléments sur la surface occupée par cette unité familiale (Figure 3.21). On retrouve cependant des scories et des instruments métallurgiques sur l'ensemble du chantier, même s'il est vrai que ceux-ci sont plus nombreux sur les plateformes périphériques et basses situées à l'est et au sud. On observe ici de grandes concentrations de scories comme celle centrée autour du foyer (L0001) appuyé sur la muraille ou autour de la cabane circulaire (M0200), située près de 60m au sud. Dans la plupart des cas, les scories apparaissent dispersées sur la surface occupée par les différentes unités familiales qui forment le village. On a du mal à admettre pour cette raison que la production d'objets en métal soit exclusive d'une seule famille. Tout semble indiquer au contraire qu'il s'agisse d'une activité pratiquée par l'ensemble des familles du village, qui assurent leurs nécessités en recyclant les objets en métal hors d'usage. Si dans un certain cas, cette tâche est associée à un édifice, dans d'autres cas, elle pourrait se pratiquer à l'air libre, sans qu'un espace en particulier soit réservé à cette activité.

L'artisanat du textile serait également pratiqué par l'ensemble des familles du village. En effet comme on l'a vu antérieurement, les pesons de métier à tisser ont été retrouvés sur l'ensemble du chantier (Figure 3.17). Il en va de même pour les fusaïoles (Figure 3.22). On entend par fusaïole l'anneau qui maintient le fuseau vertical par gravité, pendant le mouvement rotatif, auquel sont soumises les fibres pendant l'opération de torsion, qui les agrègent en un même fil (ALARCÃO *et alii*, 1979 : 49). La plupart des 396 fusaïoles retrouvées sur le chantier ($82,6 \pm 4,98\%$) sont en réalité des fragments de récipients céramique, de forme discoïdale, taillés et perforés afin d'assumer une nouvelle fonction. Les fragments de céramique traditionnelle, à la pâte enrichie en mica ($43,9 \pm 6,52\%$) et dans une moindre mesure les amphores Haltern 70 ($19,48 \pm 5,2\%$) et lusitaines ($11,69 \pm 4,22\%$), disponibles en grandes quantités sur l'ensemble du chantier, ont été préférentiellement choisis afin d'être recyclés en fusaïoles (Tableau 3.6). On est en droit de se demander si une partie significative des 200 jetons, de forme discoïdale, taillés à partir de fragments de céramique, retrouvées sur l'ensemble du chantier (Figure 3.23), ne correspondent pas à des fusaïoles, en phase de fabrication. En effet le poids, le diamètre et l'épaisseur moyennes des deux types de pièces sont très proches (Tableau 3.7). Par ailleurs, $6,59 \pm 3\%$ de ces pièces ont commencé à être perforé sur une face et 3 d'entre elles, sur les deux faces.

Des pierres locales comme le granit et le schiste ont également été également employés dans une moindre mesure pour la production de fusaïoles (Tableau 3.6 : $11,69 \pm 4,22\%$), dans le cadre de l'économie familiale. Les quelques dizaines de fusaïoles, probablement faites au moule, de forme conique et parfois décorées ($14,52 \pm 11,52\%$) par de tirets incisés (Figure 3.12a : E3), de points et de cercles simples et de cercles concentriques estampillés (*idem* : E7, E10 et E11), contrastent par leur sophistication, avec celles décrites antérieurement. Elles paraissent être l'œuvre d'un potier professionnel, dont l'activité n'est pas documentée au Castro do Vieito.

Autarcie : idéal et réalité

Comme on l'a vu antérieurement, la plupart des biens consommés par chaque famille, serait le fruit de leur propre travail. L'économie villageoise semble être basée selon le principe de l'autosuffisance, chaque famille constituant simultanément une unité de consommation et de production indépendante, ce qui est d'ailleurs la règle à cette époque dans la région (NAVEIRO LOPEZ, 1991 : 75). Pourtant, il y a un produit qui prouve que la communauté ne vit pas en autarcie totale. Il s'agit des

réipients en céramique, qui contrairement aux autres biens de consommations, n'ont jamais été produits localement. En effet, les milliers de tonnes de tessons recueillis durant la fouille n'ont révélé l'existence d'aucun raté de four qui pourrait suggérer une production locale. Par ailleurs, la totalité des céramiques semblent avoir été moulées au tour de potier, ce qui requiert un domaine technologique difficilement accessible à un fabriquant amateur.

La plupart des céramiques acquises par les familles du village étaient produites dans la région. Les céramiques traditionnelles à pâte enrichie en mica, à elles seules représentent $82,86 \pm 0,54\%$ de l'ensemble retrouvées durant la fouille (Tableau 3.8). Suivent loin derrière, les amphores Haltern 70 de Bétique qui ne représentent que $8,59 \pm 0,4\%$ de l'ensemble. Comme on l'a vu antérieurement ces dernières seraient l'objet d'un processus de recyclage généralisé, étant utilisées comme réipients de substances, autres que celles transportées originellement. L'importance de ce phénomène paraît plus important au début de l'occupation du site. C'est du moins ce que suggère le fait que les céramiques traditionnelles soient clairement sous-représentées sur des niveaux datés par des amphores Haltern 70 (Tableau 3.9).

Les autres types de céramiques régionales ne représentent que $5,55 \pm 0,33\%$ de l'ensemble. Cela signifie qu'à l'exception des amphores Haltern 70 de Bétique, les productions de céramiques provenant d'autres régions de l'Empire, telles que les sigillées, les céramiques communes, les céramiques à parois fines ne représentent qu'une infime fraction de l'ensemble de la céramique consommée par la communauté villageoise au long de son existence. Ces céramiques sont-elles rares sur le gisement parce qu'elles auraient une valeur économique hors de portée de la plupart des familles du village ? Le plan de la distribution spatiale des sigillées (Figure 3.24) et des autres céramiques importées (Figure 3.25) recueillies durant la fouille suggèrent le contraire puisqu'on les retrouve sur l'ensemble du chantier. L'importation de céramiques communes provenant d'autres régions telles que le Moyen Guadalquivir/Rio Tinto, la Baie de Cadix/Bas Guadalquivir et le Sado/Tage est d'ailleurs un phénomène assez tardif puisqu'elles apparaissent préférentiellement sur des niveaux datés par l'amphore Dressel 14-A ou des sigillées dont le moment de production est postérieur, étant par ailleurs nettement sous représentées sur les niveaux datés par l'amphore Haltern 70 (Tableau 3.10). L'essentiel de la céramique consommée serait donc fabriquée dans la région.

Le caractère professionnel de la production est attesté par des marques de potiers, que l'on retrouve fréquemment sur des pièces telles que les grands vases de type *dolia* (Figure 3.26a). Il s'agit de motifs géométriques simples incisés et parfois estampillés (Figure 3.26a : CV-DS-16). On retrouve certaines de ces marques sur des pièces provenant d'autres agglomérations indigènes de la région tels que Sanfins et Briteiros (SILVA, 1986 : 126 ; Est LXIII - n.º1-3, 15-17, 39-41, 48-49). On les retrouve également sur les fonds d'autres céramiques communes régionales recueillies sur le chantier et plus rarement sur les anses. Une seule de ces marques indiquait le nom du potier. Il s'agit d'une poêle couverte d'un verni rouge vif retrouvé sur un niveau d'occupation/abandon daté très probablement de la moitié du Ier siècle ap. J.-C. (C0017 XXIX 20; NDICI : C0017 ; TPQ : Forme 36=1 ; 6,69% mat. résiduel; SDDTTM : $608,27 \pm 1566,91$; NCDUE : 50,5%-69,08%). On lit clairement l'estampille *OQVIN* de *Qvintvs*, potier qui a produit probablement à *Lucus Augustus* des plats à engobe rouge vif (NAVEIRO LOPES, 1991 : 181) (Figure 3.26b). Doit-on penser que la présence de cette céramique si loin de son lieu de fabrication suggère que l'influence commerciale de la capitale du *conventus augustus* s'étende jusqu'à l'estuaire du Lima ?

Dans l'état des connaissances actuelles, on peut difficilement défendre que les productions des ateliers céramiques de Lugo étaient commercialisées en dehors du *conventus* (ALCORTA IRASTORZA, 2005 : 202).

La vie sociale de ces céramiques était parfois prolongée en appliquant des agrafes en fer pour réparer les pièces fragmentées. On revoit ici encore une fois à l'œuvre la tendance de prolonger la vie des objets quotidiens, afin de ne pas avoir à en acquérir de nouveaux. On ne peut pas laisser de se demander pourquoi les villageois n'ont pas essayé de produire eux-mêmes leurs poteries, alors que l'on sait qu'ils produisaient une grande partie des objets de leur quotidien. La fabrication de certains de ces objets, tels que les instruments en métal, requiert pourtant des connaissances techniques bien plus avancées que celles nécessaires à la production de céramiques.

Il est vrai que la matière première, l'argile, est absente sur le gisement et dans ces environs immédiats. Il existe cependant des filons d'argiles sur l'autre rive du Rio Lima, à Darque, qui sont encore explorés aujourd'hui pour produire les faïences typiques de Viana do Castelo. En l'absence de l'argile, les villageois auraient pu utiliser le bois pour fabriquer des récipients tout comme ils ont utilisé la pierre locale pour faire des fusaïoles.

Même si la technologie de moulage au tour de potier ne serait probablement pas à la portée d'un amateur non-spécialisé, ils auraient très bien pu produire des poteries moulées à la main, cuites dans des fours portatifs que l'on connaît sur des gisements de l'intérieur, comme Castromao (NAVEIRO LOPEZ, 1991 : 83). Les céramiques moulées à la main ont d'ailleurs une longue existence dans cette région, puisqu'on les retrouve encore sur le gisement indigène de Orellán en Asturie où elle représente encore 97,7% des céramiques recueillies sur les niveaux de 40-75 ap. J.-C. et 28,1% sur les niveaux de la moitié du siècle II ap. J.C (FERNÁNDEZ-POSSE, 2002 : 92). Ainsi, les villageois préfèrent clairement acquérir les poteries au lieu de les produire contrairement aux autres objets du quotidien.

Doit-on expliquer ce phénomène par une faible valeur d'échange de la céramique ou/et par l'existence d'un marché où celle-ci est produite et circule d'une forme généralisée et massive ? On ne le pense pas. En effet, les fusaïoles et les poids de métier à tisser de céramique, sont minoritaires par rapport à ceux qui ont été fabriqués localement en pierre ou en recyclant des tessons de céramiques hors d'usage. Selon cette logique, ce type d'artefacts serait acquis et non produit localement, comme c'est le cas. Tout comme la nécessité d'auto-suffisance révélée par divers aspects de la culture matérielle, la nécessité d'acquérir les récipients de céramique peut être de nature sociale, ne répondant pas à une logique économique. On peut imaginer à titre d'exemple la coutume d'exiger que les jeunes mariés se dotent des poteries nécessaires pour leur vie quotidienne commune, quand ils quittent la maison maternelle pour fonder leur propre foyer.

Néanmoins, l'acquisition de céramiques est un phénomène isolé, qui ne peut en soi remettre en cause l'idéal d'autarcie qui caractérise la vie quotidienne des villageois.

ACCULTURATION OU METISSAGE CULTUREL ?

La dernière partie de ce chapitre analyse certains aspects de la culture matérielle, qui peuvent permettre de comprendre comment le dialogue entre des éléments nouveaux

potentiellement perturbateurs et des références identitaires est au cœur du processus de la construction identitaire. Cette approche révèle l'inadéquation du concept d'aculturation comme moteur du changement culturel, que l'on propose de remplacer par celui de métissage culturel.

La céramique régionale : entre modernité et tradition

A partir du règne d'Auguste, les céramiques de pâte claire vont progressivement remplacer les céramiques de pâte traditionnelle enrichie en micas, adoptant des formes de la céramique commune et de la vaisselle fine romaine (SILVA, 1986 : 126). Cette affirmation de Armando C. F. da Silva est contestée par Manuela Martins (1990 : 169). Selon cet auteur, les quelques céramiques importées en nombre réduit, au début de l'occupation romaine, telles que les sigillées et les amphores, n'ont pas influencé véritablement les productions locales avant la moitié du siècle I ap. J.-C., moment où la société indigène est véritablement acculturée et adopte un *modus vivendi* romain, qui se traduit par l'adoption de la céramique commune romaine. La collection de céramique commune du Castro do Vieito, dont l'occupation remonte au début du haut Empire, peut permettre de mieux comprendre ce processus.

Comme on l'a observé antérieurement, la présence des amphores et particulièrement des amphores Haltern 70, est très significative dès le début de l'occupation du site. Même si les sigillées sont, d'une manière générale, mal représentées (Tableau 3.8), les sigillées italiques (33 NMI) représentent une partie significative de l'ensemble des sigillées retrouvées sur le chantier. Le contact avec la culture matérielle romaine est donc très significatif, dès le début de l'occupation romaine. Cela n'implique pas que les villageois abandonnent immédiatement leurs productions traditionnelles pour adopter les formes et les techniques de production exogènes.

Pour mieux comprendre ce processus, il faut d'abord spécifier ce que l'on entend par céramique de tradition indigène. Il s'agit avant tout d'un type de pâte enrichie en mica qui, comme on l'a vu antérieurement, se généralise dans la région à partir du I^{er} âge du Fer (MARTINS, 1990 : 142). Les productions indigènes, antérieures à l'occupation romaine, se caractérisent également par une cuisson réductrice (NAVEIRO LOPEZ, 1991 : 83). Ce type de cuisson est celle adoptée par la majorité des productions du Castro do Vieito (tableau 3.11). Comme on l'a vu antérieurement, ces dernières ont hérité également du lexique décoratif indigène, qui n'est cependant représenté que sur un nombre très limité de pièces.

Enfin, les formes qui dominent l'ensemble de la céramique utilisée par les villageois, sont bien antérieures à l'occupation romaine, étant le fruit d'une tradition qui remonte jusqu'au Bronze Final (MARTINS, 1990 : 162). Les vases à profil en forme de S, les vases au bord à arêtes, les grands récipients de type *dolia*, les marmites à oreille et les marmites à anse antérieure sont les pièces les plus courantes. Les vases à profil en S regroupent l'ensemble des récipients de ce type de bord, de fond plat, avec ou sans anse. L'ouverture moyenne de ce type de pièce est de 16cm (dév. st.=5,74cm), pouvant cependant varier entre 8cm et 32cm. Cette catégorie regroupe ainsi des pièces de taille et de morphologie très variées, qui ont probablement assumé différentes fonctions comme par exemple servir ou boire de l'eau, les plus grands pouvant avoir servi à conserver des aliments. 28,05±0,22% de ces vases présentaient des vestiges de suie, ce qui suggère que certaines de ces pièces auraient été employées pour cuire des aliments. Il est cependant difficile de les distinguer quand on les identifie à partir des tessons du

bord, comme c'est généralement le cas. On peut dire la même chose des vases à bord à arêtes, qui se caractérisent par l'existence d'une ou de plusieurs inflexions au niveau de la lèvre. Les petits exemplaires ont une ouverture moyenne de 21cm (dév. st.=5,36cm ; min. 10cm ; max. 46cm) et 26,32±2,79% des tessons présentent des vestiges de suie. Tout comme les vases à profil en S, ces pièces peuvent être munies d'anses de section triangulaire, circulaire ou elliptique et peuvent avoir assumé diverses fonctions. Les grands exemplaires, d'un diamètre supérieur à 30 cm, doivent avoir servi à conserver des denrées alimentaires. Les grands vases à bord de type *dolia* auraient également cette fonction. Même si le nom qui désigne ce type de vases est latin (SILVA, 1986 : 131), cette forme typiquement indigène, caractérisée par un grand bord à onglet courbe, est très différente de la forme romaine, commune dans le sud du Portugal. L'ouverture moyenne de ce genre de récipients est de 41,97cm (S.D.=5,93cm ; min.=30cm, max.=52cm). Le fond, très épais, est généralement renforcé. Ce type de vase était représenté sur l'ensemble du chantier, apparaissant fréquemment dans les mêmes contextes que les grands vases au bord à arêtes (Figure 3.28). González Ruibal (2006/2007 : 495) défend que les *dolia* seraient remplacés par des grands vases à bord renforcé de type Vigo, au nord du Rio Lima, qui était produits dans la région voisine de Rias Baixas. Ce n'est cependant pas le cas au Castro do Vieito, où ce type de céramique est représenté par un nombre peu significatif de pièces (Tableau 3.12).

Les marmites à oreilles et les marmites à anses internes, sont également des formes caractéristiques de la céramique traditionnelle, très bien représentées sur l'ensemble du chantier (SILVA, 1986 : 128)(Figure 3.29). Ces deux types de pièces, de fond courbe, étaient suspendues directement sur le foyer pour cuire des aliments. La marmite à anse courbe peut cependant avoir eu d'autres fonctions, une fois que l'on n'a observé des vestiges de suie que sur 20,85±3,6% des tessons correspondant à cette forme, bien inférieur à ceux des tessons de marmite à oreilles, au nombre de 45,11±3,4%.

L'introduction de la céramique romaine dans la région commence cependant à influencer les productions locales. Cette influence se ressent d'abord au niveau des techniques de fabrication. Un nombre significatif de céramiques traditionnelles enrichies en mica (20,41±1,08%) sont cuites en ambiance oxydante, les surfaces des pièces adoptant désormais des tons rougeâtres (Tableau 3.11). On utilise maintenant des pâtes non micacées, qui après avoir souffert une cuisson oxydante adoptent des tonalités jaunâtres ou marron clair, pour fabriquer une petite partie des céramiques régionales (4,45%±0,3%) (Tableau 3.8 et 3.12). Ces productions sont sous-représentées sur les niveaux d'occupations datés par des *terminus post quem* de chronologie augustéenne. On suppose donc que même si ces céramiques peuvent être représentées sur le gisement à partir de cette période, la plus grande partie de ces productions sont introduites dans la phase suivante. Les céramiques à pâte claire adoptent préférentiellement des formes du répertoire indigène telles que les vases à profil en S, les vases à bord en arête, les marmites à anse interne, les *dolia* ou les marmites à oreille. (Tableau 3.12). Des formes typiquement romaines telles que les amphorettes, les gargoulettes, les poêles ou les bassines, sont cependant fabriquées avec ce type de pâte, même si leur nombre est réduit (Figure 3.30). Les fonds anellaires, d'influence romaine, commencent également à apparaître aux côtés des fonds simples ou renforcés traditionnels (MARTINS, 1990 : 159), majoritaires sur le chantier.

Les surfaces sont préférentiellement lissées (53,52±3,04%). L'application d'un engobe rouge pâle est cependant fréquent (22,54±2,54%). L'emploi d'un engobe rouge vif ainsi que d'une marque indiquant le nom du potier sur les poêles de type *Qvintvs*, auquel on a fait référence auparavant, semblent s'inspirer de la vaisselle rouge

pompéenne ou de la sigillée. Les céramiques à pâte claire de type bracarense, couvertes d'un engobe orange/marron métallique, présentes de forme résiduelle sur le chantier, s'inspirent également des techniques de fabrication, ainsi que du répertoire typologique des sigillées (NAVEIRO LOPEZ, 1991 : 92). L'imitation de la céramique de paroi fine est également représentée par un exemplaire de pâte claire et engobe rouge pâle. Les formes Drag. 15/17, 24/25 et 36 sont également imitées par des pièces de pâte rouge, couvertes d'un engobe rouge vif, présentes de forme résiduelle sur le chantier ($0,67 \pm 0,5\%$). Six pièces de pâte grise imitent également des céramiques à parois fines et deux pièces de cette pâte, de surface rugueuse, imitent la forme Drag. 24/25. Enfin, la surface de certaines pièces de pâte grise claire, était polie, adoptant une surface noir vif. Une de ses pièces a un parallèle en Cantabrie sur le gisement indigène de Vidadonga (commune de Castro de Rei, province de Corunha), en Galice (RUIBAL GONZALEZ, 2006/2007 : 471 ; Fig. 4.128-n.º2). D'une manière générale, même si les productions régionales autres que les céramiques de pâte traditionnelle sont minoritaires, elles sont néanmoins représentées sur l'ensemble du chantier (Figure 3.31 ; 3.32).

Ainsi, l'influence de la céramique romaine sur les productions locales est bien réelle. Il s'agit néanmoins d'un phénomène de faible expression et probablement tardif, bien postérieur au début de l'occupation romaine. Même si certaines formes de céramique typiquement romaines sont purement et simplement imitées, la combinaison d'influences exogènes et endogènes sur une même pièce est généralement la règle, créant un répertoire unique, résultant de cette fusion entre tradition et innovation. Naissent ainsi des pièces improbables comme celle qui imite la forme de sigillées Drag. 36, produite avec la pâte traditionnelle enrichie en mica. Ce type de pâte continue à être une référence identitaire importante du quotidien des populations locales. Les formes traditionnelles continuent également à dominer l'ensemble des céramiques acquises par les villageois, les formes exogènes étant minoritaires. On suppose pour cela que la diète ainsi que la forme de cuisiner, de servir et de conserver les aliments indigènes n'a pas encore été significativement altérée par la présence romaine dans la région.

Une esthétique hybride sur un support traditionnel

Pourtant, certains aspects du *modus vivendi* romain ont causé une forte impression sur les populations locales. Les peintures murales, caractéristiques des maisons romaines, ont vite été adoptées par les populations locales, qui ont commencé à enduire et à peindre l'intérieur de leurs habitations traditionnelles. Cette pratique se généralise alors dans tout le NO péninsulaire (ALMEIDA; 2003 : 233). On a identifié sur le chantier cinq constructions dont l'intérieur avait été enduit et peint. Le pigment de peinture utilisée est invariablement rouge. La structure M0692 qui matérialisait, avec M0682, le vestibule d'une habitation de la plateforme supérieure, a conservé des vestiges d'enduit et de peinture murale de couleur rouge (Photo 3.22); tout comme l'intérieur de l'habitation (M0259). On ne connaît pas la chronologie de ces constructions. Cependant, le sol d'arène compacté (P0186) qui s'est conservé partiellement à l'intérieur de l'habitation est de chronologie tibérienne/claudienne (NDICI=C0989 ; TPQ –Dr.14a=1 ; 0% mat. résiduel ; NCDUE= 2,31-6,78%). On a également observé des vestiges de peinture à l'intérieur du vestibule (M0511) de l'habitation de la terrasse supérieure pérennisée par M0514. Le foyer de cette habitation (L0048) est daté du règne d'Auguste, pouvant éventuellement être postérieur (NDICI=C0999 ; TPQ –Halt. 70=1 ; 0% mat. résiduel ; NCDUE= 2,31%). Le vestibule

(M0841) de l'habitation, pérennisé par M0579 et l'intérieur de l'habitation pérennisée par M0574, situées sur le versant méridional, ont conservé des traces de peinture. On ne dispose malheureusement pas d'éléments pour dater ces constructions.

L'intérieur des greniers peut également avoir été peint de la même couleur, comme le démontrent les traces d'enduit peint identifiées à l'intérieur du grenier de la terrasse de la cabane communautaire ($x=-55094,20\text{m}$; $y=228887,96\text{m}$; $z=105,78\text{m}$) matérialisé par M0473 de chronologie augustéenne ou peut-être plus tardive (NDICI=C0042 ; TPQ – Halt. 70=1 ; 0% mat. résiduel ; NCDUE= 2.31%).

Comme on l'a vu antérieurement, les enduits utilisés pour revêtir les murs des édifices du village sont essentiellement composés d'arène résultant de la dégradation du granit local. Ce type d'enduit a une réaction négative quand il est soumis au test de l'acide chlorhydrique. On en déduit que la chaux ne serait pas le liant utilisé pour garantir l'adhésion de l'enduit à la surface porteuse. Ainsi, même si l'on ne connaît pas exactement la nature des matériaux et des techniques employées par les villageois pour décorer leurs édifices, on sait assurément que ce ne seraient pas les mêmes que ceux utilisés par l'occupant romain. En effet, ces derniers peignaient les motifs décoratifs sur de la chaux encore humide, garantissant ainsi que le pigment était emprisonné par la chaux, ce qui leur conférait une grande longévité (ADAM, 1989 : 239-243). Ainsi, l'émergence des peintures murales indigènes ne doit donc pas s'expliquer par l'assimilation de la technique constructive romaine. Il faut plutôt l'entendre par un aspect de l'esthétique romaine que les indigènes semblent apprécier : la couleur.

La perméabilité des indigènes par rapport à certains aspects de la culture architectonique romaine peut se lire dans la réinterprétation d'une colonne en pierre romaine que l'on a pu reconstituer entièrement à partir des cinq fragments qui se trouvaient dispersés sur les niveaux d'abandon du versant occidental du chantier (Figure 3.33). On ne connaît pas sa provenance exacte ni sa fonction; mais on suppose que cette colonne appartiendrait originellement à l'une des constructions de la plateforme supérieure. Il s'agit d'une pièce monolithique recouverte de cannelures qui diffère des colonnes romaines par le fait que celles-ci sont généralement constituées de tambours fixés les uns aux autres à l'aide de goujons verticaux (ADAM; 1989 : 123-125). L'observation de sa section confirme que les cannelures ont été taillées « à l'œil »; c'est-à-dire sans recours à un compas. Cet instrument était pourtant connu des habitants du village comme le suggère la reproduction parfaite de cercles concentriques sur les deux faces d'un poids de métier à tisser en pierre retrouvé sur le gisement. Les tailleurs de pierre romains marquaient au compas sur la face supérieure des tambours de colonne le contour des cannelures; qui leur permettait de contrôler la régularité de la taille (*idem*; 1989 : 44). Les cannelures se prolongent jusqu'à l'une des extrémités de la colonne; de section sub-rectangulaire et allongée. L'autre extrémité; de section irrégulière et de diamètre semblable à celui de la partie centrale de la colonne; n'a pas été travaillée. On suppose pour cela que celle-ci ne serait pas visible. On ne saurait pas dire quelle est la base et quel est le chapiteau. On imagine tout aussi bien l'extrémité non travaillée enfouie dans le sol ou calée contre un mur. Le diamètre de la pièce paraît d'ailleurs faible pour supporter le poids d'une couverture. Il est plus probable que ce soit en réalité un pilastre dont la fonction serait purement décorative. En effet, les indigènes décoraient parfois leurs maisons avec des motifs traditionnels de l'esthétique indigène sculptés sur le linteau et les jouées des portes des maisons, sur des pièces circulaires encastrées ou sur des frises qui s'étendent au long des murs ou encore sur des pierres d'attache. Ce genre de décoration serait une forme d'affirmation du prestige social des habitants de la maison (GONZÁLEZ RUIBAL; 2006/2007 : 395).

On ne doit surtout pas interpréter cette pièce comme une tentative mal aboutie d'imiter un ordre architectonique classique. Il faut la comprendre comme une pièce indigène; inspirée par un modèle esthétique romain; dont la fonction originale est distincte de celle que son constructeur a conféré à cet artefact. On voit là le reflet d'un véritable métissage culturel issu du contact avec l'occupant romain, sans aucune forme de contrainte ou de pression exercée par ce dernier.

Comme l'affirme M. Abdallah-Preteceile; culture et identité culturelle sont des notions dynamiques et plurielles; qui confèrent à chaque individu une identité multidimensionnelle qui se distingue par l'organisation de ses différences internes (ANDRÉ; 2005 : 49). Ainsi l'introduction d'éléments de la culture dominante (d'un point de vue politique) ou l'inspiration dictée par certains aspects de cette culture ne crée pas une rupture dans l'identité de l'individu. Il s'agit seulement d'un nouvel élément qui dialogue désormais avec ceux assimilés antérieurement. Le concept de métissage se distingue de celui d'acculturation par le fait que ce dernier se définit comme l'adoption de modèles des colonisateurs par les indigènes (ALARCÃO; 2006 : 180) alors le métissage est un dialogue entre ces derniers et les modèles indigènes assimilés antérieurement; qui a pour conséquence la naissance d'un nouveau modèle; hybride par nature.

Comme le suggère S. Gruzinski (1999 : 53); on ne peut pas comprendre le métissage issu de l'impact culturel des vainqueurs sur les vaincus si on le perçoit comme une évolution historique unique et comme s'il s'agissait du passage d'une culture à une autre, la culture étant entendue en tant qu'ensemble stable et cohérent. Le métissage est au contraire marquée à la fois par des impasses, des bifurcations et des convergences qui expliquent que certains éléments identitaires sont abandonnés; d'autres sont transformés et que d'autres sont tout simplement assimilés.

COMMUNAUTE ET TERRITOIRE

Il y a maintenant presque 20 ans, Manuela Martins (1990 : 211-216) et Jorge de Alarcão (1992) ont bouleversé la forme comme était étudiée l'économie des populations du NO péninsulaire de l'Antiquité. Jusqu'alors, le sujet était discuté à peine en fonction des témoignages des auteurs anciens et des quelques données de nature paléo-ambientale et archéologique, issues des fouilles d'agglomérations indigènes de la région. L'espace, observé à l'échelle locale, trouvait pour la première sa place dans les discours économiques de ces auteurs sous la forme de territoire potentiel d'exploration des ressources. Ce concept est lié à la méthode désignée en anglais de *site catchment analysis*, qui définit la taille du territoire d'exploration d'un établissement en fonction d'une distance critique, à partir de laquelle l'exploration des ressources devient inviable.

Cette méthode est le résultat d'une tendance qui à partir des années 70 du siècle dernier, transfère les principes de la géographie spatialiste, qui postule que la spatialité des phénomènes économiques et politiques peut être modélisée en fonction de lois géométriques universelles (polygones de Thiessen, loi rang-taille, loi de croissance de type fractale, etc.), donnant ainsi naissance à l'Archéologie Spatiale.

Cette approche est aujourd'hui si bien ancrée dans les discours archéologiques sur l'économie des sociétés primitives, qu'il est angoissant de se demander comme la fait récemment Gérard Chouquet (2008 : 145) s'il est légitime d'appliquer les concepts modernes sur lesquels se base cette approche, à l'étude des territoires anciens. Un défenseur de l'Archéologie Spatiale répondra que c'est parce que ces méthodes sont basées sur des principes géométriques universels et atemporels, que l'on peut les appliquer à n'importe quelle société. Est-ce réellement le cas ?

Ce qui suit est une réflexion sur le modèle, actuellement en vigueur, du territoire de la communauté du Castro do Vieito, que l'on présente ci-dessous. On s'interroge ensuite sur les principes de l'Archéologie Spatiale qui le légitime. On invoque plusieurs cas d'étude ethnographiques locaux et régionaux pour démontrer que, même sans reculer jusqu'à l'Antiquité, les principes géométriques sur lesquels se base cette discipline sont inadaptés à la complexité du problème qu'elle se propose de traiter, même quand ils sont appliqués à la période moderne. La réflexion se centre ensuite sur le concept de territoire, dépouillé de la dimension géométrique que lui confèrent les spatialistes, à partir du cas d'étude de l'exploration dans la longue durée des ressources du plateau de la Serra de Santa Luzia. On présente ensuite les résultats de cette démarche de « déconstruction » du modèle de définition du territoire de la communauté villageoise du Castro do Vieito préexistant et l'on récapitule le peu que l'on pense savoir sur la question.

LE MODELE EN VIGUEUR

Le peuplement romain du haut Minho littoral a été l'objet d'une étude publiée récemment par Carlos Alberto Brochado de Almeida, basée sur les résultats des prospections et des campagnes de sondages archéologiques réalisées par cet auteur au long des vingt dernières années. Selon lui, le début du 1er millénaire ap. J.-C. est une période de profonds changements, à l'origine d'une nouvelle stratégie de peuplement qui va s'imposer progressivement dans l'ensemble de la région (ALMEIDA, 2003 : 6). Dès le Bronze Final, les populations indigènes s'organisent en communautés paysannes et occupent des villages fortifiés, connus localement sous le nom de *castro*. Influencé par les travaux précurseurs de Manuela Martins (1990 : 211-216) et de Jorge de Alarcão (1992) sur la protohistoire et la romanisation du NO du Portugal, cet auteur détermine la relation entre ces communautés villageoises et le territoire qu'elles occupent en fonction d'un modèle théorique inspiré de la théorie de l'état isolé de l'économiste von Thunen adapté à l'analyse des territoires de captation de sites archéologiques -*site catchement analysis*, par Vita-Finzi et Higgs (1970). Cette démarche, de nature déductive, associe à chaque communauté villageoise un territoire, dont elle dépend pour l'essentiel de sa subsistance et dont la surface et les limites, mesurés en temps de marche à partir de l'habitat (distance isochronique), sont déterminées par le principe du moindre effort, selon lequel les villageois n'explorent généralement pas des terres situées trop loin de leur habitat, parce que le coût du déplacement est trop élevé. L'espace qui peut être exploité de façon rentable par une communauté correspond ainsi à son territoire potentiel d'exploration. L'analyse comparative des territoires potentiels de communautés voisines et contemporaines est menée à bien dans le but de déterminer le territoire idéal pour assurer la subsistance de chacune d'entre elles ainsi que la nature des ressources explorées (MARTINS, 1990 : 212). On peut déduire de la lecture des cas d'études cités antérieurement un autre présupposé implicite : une communauté ne peut partager l'exploration des ressources d'une partie de son territoire avec d'autres communautés voisines. Ainsi quand les territoires potentiels de deux communautés voisines se superposent, on explique ce phénomène par le fait qu'elles ne sont pas contemporaines ou par la dépendance économique d'une communauté en relation à une autre, dans le cadre d'un système hiérarchique de peuplement. Dans le cas concret des cinq villages fortifiés installés sur les versants du plateau de Santa Luzia, C. A. B. de Almeida considère qu'ils intègrent un système de peuplement hiérarchique, dont la Cidade Velha de Santa Luzia est le lieu central (Figure 1). Selon lui, cette communauté garantissait l'harmonie entre les communautés voisines, parce que la taille de ce gisement est bien supérieure à celle des autres. Il compare ces lieux centraux aux *oppida* de France et du Centre de l'Allemagne, les considérant comme des agglomérations proto-urbaines, qui apparaîtraient à la fin du II^e siècle a.C., au moment des premiers contacts avec les romains (ALMEIDA, 2003 : 160).

Comme les quatre autres gisements se trouvent tous à moins d'une heure de marche de celui-ci, il en déduit que leurs territoires d'exploration idéaux respectifs ne peuvent pas dépasser la limite isochronique des 30 minutes, à l'exception du gisement de Cancela de Areosa qui serait une extension en bord de mer de la Cidade Velha ou un village antérieur à celui-ci. Au-delà de cette limite, le contrôle de la terre provoqueraient des conflits constants entre les différentes communautés des versants du plateau.

À l'exception du Castro do Vieito, la capacité agricole des sols de leur territoire d'exploration idéal serait faible. La subsistance de ces communautés dépendrait pour ce motif du commerce, de la production de sel et de l'élevage du bétail (ALMEIDA, 2003 : 137). Ce modèle de peuplement serait valable pour la protohistoire et pour la période de l'occupation romaine. En effet à cette époque de nouveaux villages fortifiés sont fondés sur les terres hautes de faible capacité agricole, alors que d'autres sont abandonnés, et d'autres encore poursuivent leur existence, pendant la phase suivante. Les lieux centraux de la fin de l'âge du Fer deviendraient des centres économiques et religieux sous l'occupation romaine, de nature similaire aux *vicus*, que l'on ne connaît pas dans la région du Haut Minho Littoral (*idem* : 278).

Cette stratégie de peuplement coexiste désormais avec une autre qui privilégie l'occupation des terres basses, à vocation préférentiellement agricole. De nouveaux villages fortifiés, de petite taille, connus comme les castros agricoles, sont fondés au milieu des vallées sur de petites élévations. L'implantation de communautés dans les vallées du Nord-Ouest du Portugal et de la Galice n'est pourtant pas un phénomène nouveau. En effet, l'intervention archéologique du Castro de Lago, situé dans la vallée du Cávado a permis de dater son occupation du III^{ème} siècle av. J.-C. (MARTINS, 1988). Cette forme de peuplement est également documentée un siècle avant en Galice. L'installation de villages dans les vallées est donc un phénomène déjà très ancien, quand sont fondés les *castros agrícolas*.

Il existe pourtant un phénomène véritablement nouveau au début de notre ère : des familles commencent à quitter les villages pour fonder des exploitations familiales isolées dans la vallée. Ce mouvement est documenté par l'existence de cabanes d'habitations circulaires à vestibule en pince de crabe, de tradition indigène, situées souvent à proximité des villages fortifiés. L'apparition de l'habitat dispersé dans la région marquerait le début du parcellement des terres, qui appartenaient jusque là à l'ensemble de la communauté (Encadré 4.1). L'appropriation privée des terres communales serait favorisée par l'administration romaine à un moment où la pratique de l'agriculture s'accroît, de façon à faire face à un processus de croissance démographique (ALMEIDA, 2003 : 276) et à l'intégration des communautés villageoises, qui vivaient jusqu'alors en autarcie, dans une économie de marché émergente (ALMEIDA, 1983 : 73). Ainsi, commence progressivement à se distinguer de petites fermes familiales autosuffisantes, dépendant des terres communales pour maintenir leur troupeau (ALARCÃO, 1992 : 67) et de grandes exploitations agricoles, dont la production vise un rendement dans le cadre de l'économie de marché. Ces deux réalités auraient coexisté pendant la période du Bas Empire avec les communautés villageoises traditionnelles qui auraient survécu à cette nouvelle conjoncture économique. Le site de Vila Meã (Figure 1), sur la rive gauche de la rivière de Outeiro/Portuzelo est probablement ce qu'il reste d'une petite exploitation familiale de ce genre du Bas Empire ou du début de la période suévo-visigothique (ALMEIDA, 1996 : 132).

LES PRESUPPOSES DE CE MODELE

Qu'elle crédit doit-on donner au modèle que l'on vient de présenter ? Pour répondre à cette question, il faut d'abord revoir un à un les présupposés que les archéologues spatialistes considèrent universels, à travers plusieurs cas d'études locaux et régionaux. L'objectif de cette partie du texte est de démontrer à travers d'exemple précis qu'il n'est pas nécessaire de reculer à l'Antiquité, pour démontrer que ces principes n'ont rien

d'universel. En fait, ils ne s'ajustent même pas à un nombre important de réalités modernes locales, que l'on passe en revue ci-dessous.

Les villageois n'explorent pas des terres situées trop loin de leur habitat

La communauté villageoise contemporaine de Vilarinho da Furna, située dans la Serra do Gerês, près de 50km à l'Est de la Serra de Santa Luzia, est certainement celle que l'on connaît le mieux (DIAS, 1981 e ANTUNES, 1985). Le village, composé par près de 60 feux, était situé sur la rive gauche de la Ribeira das Furnas, affluent de la rive droite du rio Homem (Figure 2). Les habitants du village cultivaient près de 75 ha de terres situées à la confluence de la Ribeira das Furnas et du Rio Homem. La Ribeira das Furnas alimentait un système d'irrigation par gravitation et quelques moulins à eau situés à l'amont du village. Ces moulins appartenaient souvent à plusieurs familles.

Ici, même si les terrains agricoles étaient du domaine de la propriété familiale, les terres incultes étaient considérées comme étant des communaux. Le bétail des différentes familles du village était regroupé en troupeaux collectifs, appelés *vezeiras* par opposition au bétail *a feirio* qui vivaient en un état semi-sauvage. Ces animaux sont également connus dans la région comme *garranos* ou *maninhos*. Les animaux étaient marqués par leur propriétaire de façon à pouvoir les identifier. Les chevaux étaient élevés de cette façon ainsi que les bœufs à partir de septembre quand terminait la *vezeira*. Les terres communales occupaient près de 2000 ha et les pâturages les plus distants se trouvaient à une distance qui ne permettait pas aux bergers de revenir au village avec les troupeaux à la fin de chaque jour. La gestion collective des troupeaux permettait qu'à peine un nombre réduit de villageois surveillait le bétail de l'ensemble des familles de la communauté, chacun d'eux ne passant jamais plus de 36 heures loin de chez soi.

Il existait plusieurs types de *vezeiras*, chacune avec sa propre forme d'organisation du travail. Celle des vaches comprenait un taureau étalon, qui appartenait à la communauté et était séparée par des murs de pierre de la *vezeira* des bœufs, dont l'organisation était très similaire à celle des vaches : les bergers travaillaient en cycle de rotation de 36 heures, seuls ou par groupe de deux au long de 5 mois du 1er mai jusqu'à la Toussaint. Comme l'élevage avait seulement pour objectif la subsistance des familles et que les excédents de lait n'étaient pas commercialisés, les bovins étaient élevés exclusivement pour leur viande. Ainsi le nombre de bœufs et le nombre de vaches étaient sensiblement identiques (147 bœufs pour 148 vaches en 1945). Il existait encore un deuxième troupeau de bovins appelé *vezeira do eido* formé par les vaches accompagnées de leurs progénitures en bas âge, qui restaient dans les pâturages proches du village, où elles passaient la nuit dans les étables, parce que ces bêtes étaient incapables de suivre le reste du troupeau.

Le troupeau des chèvres ou *vezeira de rês* revenait au village tous les jours. Cette *vezeira* durait toute l'année. Le grand nombre de bêtes à la charge des bergers (1702 chèvres et 642 boucs en 1945) est le motif pour lequel cette *vezeira* était gardée par 3 bergers, dont deux de plus de 20 ans et un autre de plus de 15 ans. Chaque famille fournissait à tour de rôle les bergers, à raison d'un homme par 20 têtes de bétail. La *vezeira* des ovins était plus modeste : en 1941, elle était composée de 100 brebis et 150 moutons, étant pour cela seulement contrôlée par un seul pasteur ayant plus de 15 ans. Les meilleurs pâturages étaient réservés à cette *vezeira*, même si elle occupait qu'une petite surface des terres communales.

La communauté était dirigée par un gouvernement communal, constitué par six éléments, présidé par un *Zelador*, aussi appelé *Juiz*. La légitimité de son pouvoir était

symbolisée par un bâton appelé *vara de cinco chagas*. Ce gouvernement était élu par la *Junta*, c'est à dire l'assemblée formée par l'ensemble des chefs de famille de la communauté, pour un mandat de six mois. Les femmes pouvaient participer aux réunions et même voter, si elles étaient veuves ou si l'époux avait émigré, mais ne pouvaient exercer aucun type de mandat. Les membres du gouvernement prenaient les décisions en présence de l'assemblée, tentant ajuster leur vote en fonction de l'opinion générale. Le *Zelador* prenait la décision tout seul quand il n'y avait pas de majorité.

La *Junta* se réunissait tous les jeudis sur la place du village de l'aurore jusqu'à midi et près du pont sur le Rio Homem au milieu de l'après midi. Les chefs de famille qui manquaient aux réunions ou qui arrivaient en retard devaient payer une amende. Les membres de la communauté qui violaient les règles coutumières étaient punis, devant payer une amende dont le montant était fixé par le *Zelador* ou dans le pire des cas, se trouvaient privés de l'assistance de la communauté : leur troupeau ne pouvait pas intégrer les différentes *vezeiras*, quand une de leurs vaches mourrait, les voisins étaient libérés de l'obligation d'acheter la viande de l'animal, ils ne pouvaient plus compter sur l'aide de la communauté pour mettre en valeur leurs terres et enfin si un de leurs parents mourrait, aucun voisin n'allait prêter un dernier hommage au défunt.

Le gouvernement communal organisait l'ensemble des travaux qui exigeaient l'effort coordonné de l'ensemble de la communauté et réglementait le partage des ressources collectives comme les eaux d'irrigation et les broussailles destinées à la production de fumier. La gestion des *vezeiras* était une de ces principales fonctions de cette institution: répartir les bêtes entre les différents pâturages, organiser les tours de gardes des bergers, etc. Le gouvernement organisait également certains travaux agricoles, effectués de forme collective, comme les vendanges et le débroussaillage. L'entretien des infrastructures collectives comme les chemins, les enclos à bétail ou les cabanes des bergers était une autre de ses fonctions. Même si la production de la communauté couvrait ses nécessités essentielles, elle ne vivait pas pour autant en autarcie. Déjà à la fin du XVIIIème siècle, un voyageur étranger témoignait du grand nombre de peaux de boucs vendues par les habitants du village dans la région de la haute vallée du Douro, où elles étaient transformées en gourdes à vin (DIAS, 1986 : 111). Pour les paysans du Minho, l'autarcie est plus une nécessité sociale qu'une nécessité économique. En effet, les maisons qui ne produisent pas suffisamment pour assurer leur subsistance voient leur prestige diminué aux yeux de ces voisins. Par ailleurs, les maisons qui se laissent tenter par la consommation de luxes superflus sont considérées comme imprudentes et leurs voisins leur font moins confiance pour ce motif (PINA CABRAL, 1989 : 55).

L'exemple qu'on vient de présenter démontre qu'une communauté bien organisée peut parfaitement explorer de forme régulière et systématique les ressources de terres situées si loin de son habitat, qu'il est impossible d'y revenir tous les jours et sans que ces membres restent pour autant loin de chez eux très longtemps. On ne peut pour cela affirmer que le choix d'explorer ou non une ressource dépend directement de la distance entre l'habitat et l'endroit où se localise la ressource. Ce choix tient aussi bien compte du temps nécessaire à parcourir ces distances et de la fréquence que ce trajet doit être parcouru pour permettre l'exploration de la ressource en question.

Par ailleurs, contrairement aux territoires calculés au travers de modèles théoriques de captation de ressources, les limites du territoire exploré par les habitants de Vilarinho da Furna paraissent correspondre à ceux du bassin hydrologique des affluents de la rive droite du Rio do Homem au long d'un corridor de près de 6 km (Figure 2). Comme le

village se situe en aval de l'un de ces cours d'eau à la confluence de la vallée du Rio do Homem, sa position par rapport au territoire exploré est excentrique, contrairement à la position centrale qu'il adopterait dans le cadre de son territoire d'exploration potentiel. A l'amont, l'eau de ces ruisseaux garantissait l'usage des pâturages d'altitude, qui alimentaient une grande partie du bétail pendant les mois d'été. En aval, ces mêmes lignes d'eau assuraient les besoins du système d'irrigation gravitationnelle qui garantissaient la survie des productions agricoles pendant les mois secs d'été et fournissait l'énergie nécessaire au fonctionnement des moulins des habitants du village. Comme les cultures sont une entreprise où les familles ne peuvent compter que sur un appui limité de la communauté et qu'elles requièrent une attention constante pendant les mois secs d'été, celles-ci se trouvent à proximité du village. L'enquête anthropologique, entreprise par J. PINA CABRAL (1989 : 48) dans la commune voisine de Ponte da Barca, a démontrée que les parcelles cultivées par une maison se situent rarement à une distance qui ne puisse être parcouru à pied. Les champs plus éloignés sont généralement loués aux agriculteurs qui vivent à leur proximité.

L'exploration des différentes ressources paraît être à première vue échelonnée d'un point de vue spatial, ce qui est d'ailleurs vrai pendant les mois secs d'été : les *vezeiras* de bovins et d'ovins ainsi que les troupeaux semi-sauvages occupent les hautes terres, les troupeaux de chèvres, qui reviennent tous les jours au village, s'alimentent des broussailles des versants de ces environs. Les cultures se trouvent également à proximité du village et dans la vallée.

Pendant les mois d'hiver, les fourrages produits par les champs au repos alimentent le bétail, sans qu'il soit nécessaire de le maintenir dans les pâturages d'altitude. Seul les chevaux peuplent ces contrées tout au long de l'année. On dira pour conclure que la distance qui sépare la localisation d'une ressource de l'habitat de la communauté qui l'explore ne dépend pas uniquement du temps nécessaire à l'atteindre, elle dépend également de la nature de la ressource explorée, de sa saisonnalité, ainsi que de la façon dont la communauté organise son exploration.

Les membres de différentes communautés ne partagent les ressources d'un même territoire.

On revient maintenant à l'estuaire du Lima. Au moyen âge, les ressources du plateau de Santa Luzia étaient explorées de forme indivise par les communautés villageoises des versants du plateau. C'est ce que suggère la charte concédée par le roi D. Afonso II à la ville de Viana do Castelo en 1296 qui dit « Mando e concedo que os habitantes de Viana usem do monte de Arga em pastagens e em madeira como os outros vizinhos que moram junto desse monte » (PEREIRA, 1958: 9), que l'on peut traduire ainsi: « J'ordonne et concède que les habitants de Viana utilisent les pâturages et le bois du Monte Arga, comme les autres voisins qui habitent près de ce mont ». Monte Arga est une des désignations médiévales du plateau de Santa Luzia (FERNANDES, 1958: 159). La charte concédée aux habitants de Viana do Castelo faisait d'eux les nouveaux bénéficiaires de deux ressources particulières du plateau : le bois et les pâturages (Photos 1 et 2). On ne sait pas si le roi impose ces nouveaux bénéficiaires aux autres voisins du mont ou s'il ne fait que confirmer un droit qui est conféré par le fait que qu'ils se sont installés près du plateau. Il est en revanche clair qu'il n'y a pas de hiérarchie entre ceux qui explorent ces ressources. Il faut également souligner le fait que la chartre ne confère pas ce droit à la communauté de Viana do Castelo, mais

individuellement à ces habitants, qui ont l'usufruit de ces ressources tout comme les autres voisins qui habitent près du plateau.

Ce régime de partage de l'usufruit des ressources du plateau entre plusieurs communautés villageoises n'est pas une exception, étant documenté dans l'ensemble du haut Minho, au moins jusqu'à la deuxième décennie du siècle dernier, quand Alberto Sampaio observe cette pratique dans la Serra do Gerês, la Serra da Cabreira, et la Serra do Rebolar (SAMPAIO, 1923: 32).

Le caractère antérieurement indivisé de l'usufruit du plateau explique le droit que conservent encore aujourd'hui les propriétaires de *garranos* de laisser paître leurs chevaux sur l'ensemble du plateau, même si les terrains appartiennent aujourd'hui à des particuliers (Photo 3). Les *garranos* vivent à l'état sauvage sur le haut du plateau, étant marqués par leurs propriétaires afin de pouvoir les identifier quand il est nécessaire de les ressembler. Les déclivités accentuées qui délimitent le plateau constituent un enclos naturel qui maintient le bétail à l'intérieur. Selon les informateurs locaux, des troupeaux de bovins appartenant aux habitants des villages qui forment les *freguesias* de Afife, de Carreço et de Areosa était élevés sur le plateau de la même façon que les *garranos*. Ces troupeaux de bovins livrés à eux-mêmes existaient encore dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle dans la Serra da Peneda et dans la Serra de l'Oural (DIAS, 1981: 121).

Cet exemple démontre que le présupposé selon lequel les ressources d'un territoire ne peuvent pas être partagées par les membres de plusieurs communautés n'est pas universellement vrai. On démontre du même coup que les membres de plusieurs communautés peuvent très bien explorer des ressources d'un même territoire en dehors du cadre d'une structure hiérarchique du peuplement.

Un village est égal à une communauté villageoise

Les modèles qui expliquent le peuplement de l'âge du Fer et de la période romaine présupposent généralement que tous les gisements contemporains correspondent à des communautés villageoises distinctes. Or ce n'est pas forcément le cas. En effet, ce présupposé ne s'applique pas aux communautés qui changent d'habitat au long de l'année. Ce type de stratégie existe encore aujourd'hui dans la commune de Castro Laboreiro, à près de 60km à l'est de l'estuaire du rio Lima (GERALDES, 1996). Des communautés qui occupent à tour de rôle des habitats appelés *brandas* et *inverneiras* coexistent à proximité d'autres qui ont un habitat fixe (Figure 3). Cette pratique se distingue de la transhumance, car celle-ci implique seulement le déplacement des troupeaux et des bergers, alors que le reste de la communauté demeure au village, afin de laisser reposer les pâturages qui accueilleront le bétail pendant les mois d'hiver. Dans le cas étudié, l'ensemble de la communauté se déplace avec ses troupeaux, l'agriculture et l'élevage étant pratiqués aux *brandas* et aux *inverneiras*. Le passage d'un établissement à l'autre est collectif. Les mois les plus froids de l'hiver, du 8 au 20 décembre jusqu'en mars, sont passés exclusivement dans les *inverneiras*, situé dans de petites vallées des basses terres abritées où les rigueurs de l'hiver se font moins sentir. Ici, les terres de cultures sont insuffisantes pour assurer la subsistance de la communauté et sont souvent très distantes du village. Le reste de l'année, ces communautés passent la plupart de leur temps dans les *brandas*. Ces villages sont situés sur les hautes terres, où abondent les pâturages humides en été et les terres de cultures, mais sont en revanche plus exposés aux rigueurs de l'hiver. La communauté retourne périodiquement avec le troupeau à l'*inverneira*, où elle effectue des séjours de 8 jours,

15 jours ou un mois, afin d'assurer les travaux agricoles sur ces terres. La subsistance des communautés dépend donc des deux habitats tout au long de l'année, même quand elles ne s'y trouvent pas. Les habitants pensent que les *inverneiras* sont plus anciennes que les *brandas*, qui était antérieurement des pâturages d'été, explorés par les habitants du village dans le cadre de la pratique de la transhumance. Il existe pourtant une référence indirecte aux *inverneiras* de Castro Laboreiro dans un document datés de 1526.

Ce cas d'étude démontre que le présupposé selon lequel un village correspond à une communauté villageoise peut être faux d'un point de vue arithmétique : une communauté peut également correspondre à deux villages. Pire encore, cette stratégie de peuplement peut coexister avec celle de communautés pleinement sédentarisées.

Les habitats à occupation saisonnière sont d'ailleurs documentés dès la période protohistorique, comme en témoignent certains habitats d'autres régions du NO de la péninsule situés à proximité de pâturages humides en été et loin des terres agricoles actuelles, comme celui de Pena Redonda (commune de Pontecaldelas) en Galice ou le Crastro de Palheiros (commune de Murça), dans la région de Trás-os-Montes (GONZALEZ RUIBAL, 2006-2007 : 328).

Il n'y a pas de communauté sans village

On a vu antérieurement qu'au début de notre ère, certaines familles décident de s'installer en dehors de l'enceinte du village, pour fonder des exploitations familiales dispersées sur le territoire de la communauté. Doit-on présupposer que quitter le village signifie rompre les liens d'interdépendance avec la communauté ? Si la réponse à cette question est positive alors le peuplement à habitat dispersé se développe en détriment des liens d'interdépendance qui unissent la communauté villageoise. Une réponse négative à cette affirmation revient à affirmer qu'il peut exister des formes de communauté autres que celles qui ont le village pour infrastructure. Mais à quoi appartient-on quand on n'appartient pas à un village ? Dans le haut Minho, les paysans ne s'identifient pas aux unités administratives où ils s'intègrent. La *freguesia*, unité administrative cellulaire de la commune et la paroisse du même nom dont la division administrative décalque les limites, ne crée pas de relations profondes entre les voisins des lieux dits qui la composent. Il faut dire que la cellule sociale élémentaire du monde rural minhoto est la maison (*casal*), généralement composé par le couple chef (*casal chefe*) et ses enfants. C'est en même temps une unité de consommation et une unité de production, idéalement autosuffisante. Les foyers voisins, même s'ils sont dispersés les uns par rapports aux autres, s'intègrent dans des lieux appelés *lugares*. Les terres de cultures qui les composent n'appartiennent pas forcément aux habitants du *lugar* dans lequel elles s'encadrent (PINA-CABRAL, 1989: 30).

Sur le versant oriental de la Serra de Santa Luzia, même la planimétrie agraire ne semble pas être significativement conditionnée par les limites administratives des *freguesias*. Les limites de ces dernières ont été bornées dès le XVIIIème siècle, afin d'optimiser la perception de l'impôt ecclésiastique : la *dízima*. La *freguesia* da Meadela, par exemple, a été délimitée par l'évêché de Braga en 1743, avec l'autorisation du roi D. João V (ALMEIDA, 1994). Cette reconnaissance séculaire de la délimitation ecclésiastique légitimera en 1843 son adoption comme moindre unité administrative, qui se maintient jusqu'à nos jours. Le bornage du territoire de la *freguesia* cristallise définitivement ses limites, transmis jusqu'alors oralement par les anciens, de générations en générations. Un document, le *tombo*, est dressé, afin d'identifier

l'emplacement où les bornes ont été plantées. La lecture de ce document confirme celle de la superposition de la planimétrie agraire et des limites de *freguesia* actuelles. Sur les deux documents, on observe que les cours d'eau sont préférentiellement choisis comme limites. Les bornes qui délimitaient originellement des propriétés ecclésiastiques plus anciennes comme le *couto* de la Comenda da Ordem de Cristo, servent parfois de référence à la délimitation de la *freguesia*. Quelques chemins du parcellaire actuel, semble pérenniser également cette limite. Ils sont cependant plus une exception que la règle générale. D'une manière générale la planimétrie agraire semble être très peu influencée par celle de la *freguesia*. Certains passages du Tombo de la freguesia de Meadela suggèrent que ce phénomène n'est pas récent. On lit par exemple que:

... e deste marco (o limite) vai em direitura por dentro da vinha de Pascal Alves Bieitos, ... (idem: 76)

qui peut se traduire comme:

... et de cette borne (la limite) va tout droit à travers la vigne de Pascal Alves Bieitos, ...

On lit également plus loin que :

... e que do dito penedo acima (o limite) vai em direitura por dentro do lugar do dito Domingos Lourenço Pelica e vinha de Gabriel Lourenço da Villa de Vianna... (idem: 77)

qui une fois traduit en français, donne:

...et qu'au dessus du rocher auquel on a fait référence antérieurement, (la limite) va tout droit à l'intérieur du lieu dudit Domingos Lourenço Pelica et de la vigne de Gabriel Lourenço de la ville de Viana...

On lit aussi plus loin que:

... outro marco está na bouça de matto de Manoel Annes do lugar de Portuzelo desta freguesia... (idem: 77)

qui signifie:

... une autre borne se trouve dans la friche de broussaille (sic) de Manoel Annes du lieu de Portuzelo de cette freguesia...

Ces trois exemples montrent bien que la structure agraire est une réalité indépendante de la structure administrative et religieuse. **Le lien des habitants de la**

freguesia à leur paroisse n'est d'ailleurs pas de nature spatiale, puisque la paroisse est avant tout un territoire humain. En effet, il ne suffit pas d'habiter dans le territoire d'une paroisse pour lui appartenir : le *freguês* doit avoir été baptisé dans le baptistère de l'église paroissiale (*idem* : 88). La nécessité d'associer un espace à cette communauté est de nature purement fiscale. Le territoire paroissial, une fois borné, se cristallise. L'espace de la structure agraire est en revanche une réalité indissociable de celle-ci, qui s'auto-organise constamment au rythme de la mise en valeur et de la transmission de la terre.

La reproduction d'un même système d'organisation sociale, économique, religieuse et festive à l'échelle de chaque *lugar* fait que celui-ci ne nécessite pas d'établir de forts liens d'interdépendance avec les autres *lugares* d'une même *freguesia* (CALLIER-BOISVERT, 1999: 134). En 1758, le curé d'Areosa, paroisse du versant oriental de la Serra de Santa Luzia informe son évêque qu'il n'existe pas de villages dans sa paroisse à l'exception de São Mamede, situé dans un petit val à l'étage supérieur du versant du plateau. Pourtant selon lui, les habitants de la paroisse ont le sentiment d'appartenir à des unités de voisinages qu'ils appellent *quadrilhas* (CAPELA, 2005). Ces unités identitaires, qu'elles s'appellent *quadrilhas* ou *lugares*, se basent-elles sur des liens d'interdépendance très forts entre voisins, à l'image des communautés villageoises ? Pour répondre à cette question, on va maintenant observer deux exemples concrets de coopération entre familles des versants de la Serra de Santa Luzia.

Les chaussées de la Serra de Santa Luzia.

Un réseau de chaussées sillonne la Serra de Santa Luzia reliant le haut du plateau aux *lugares* des versants (Figure 4). Le corridor affecté par le chantier de l'autoroute IC1 a recoupé ces chaussées du versant oriental du plateau à proximité des *lugares* qu'elles servaient : Vieito (Vieito 3 : Figure 5) de la *freguesia* de Perre et de Madorra (Madorra 2 : Figure 6), Rocha, Mesieiro (Piotinha 5 : Figure 7), Lousas et Romãe (Romãe 2 : Figure 8) de la *freguesia* de Outeiro.

Les chaussées de Rocha et de Madorra bifurquaient à près de 600m de ces deux *lugares*. Le tronçon de chaussée commun était relié à la chaussée de Vieito par une chaussée, de déclivité peu accentuée, qui traverse à flanc de coteau le palier altimétrique des 250/300m. Un tronçon de près de 1400m de la chaussée de Costa existe encore aujourd'hui en haut du versant du plateau. Ces chemins étaient pavés, de façon à permettre le passage de zones mal drainées, de lignes d'eau et de terrains dont le substrat de nature géologique est propice à l'érosion (MOREIRA, 2000: 37).

Les tronçons de voies étudiés dans le cadre du chantier de l'IC1 ont une déclivité qui varie entre $12,84\% \pm 2,49$ ($\sigma = 5,11$) dans le cas de Madorra 2 (Photo 4) et $15,64\% \pm 2,55$ ($\sigma = 5,34$) dans le cas de Romãe 2 (Photo 5). Les chaussées étaient en règle générale étroites, leur largeur allant de $1,93\text{m} \pm 0,16$ ($\sigma = 0,26$) dans le cas de Vieito 3 (Photo 6) à $2,48\text{m} \pm 0,07$ ($\sigma = 0,48$) dans le cas de Romãe 2 (Tableau 1). Les dalles qui composaient ces chaussées présentaient fréquemment des marques d'usures parallèles à leur orientation. Parfois, les marques d'usure formaient deux lignes parallèles avec près de 0,3/0,5m de large, distantes entre elles de près de 1,20m (Photo 7). Celles-ci sont le résultat de l'abrasion répétée de la surface des dalles ou du substrat rocheux par la bande de roulement en fer de roues en bois, qui retarde son usure en intensifiant celle des surfaces traversées. La largeur de ces chaussées et la distance qui sépare les

marques parallèles d'usure corroborent l'information unanimement transmise par l'ensemble des informateurs locaux selon laquelle ces chaussées ont été construites pour faciliter l'accès au plateau de charrettes tractées par des bœufs. Quand les marques d'usures devenaient trop profondes, permettant que l'essieu des charrettes s'appuie sur le sol, celles-ci étaient colmatées par des dalles en granit, comme on a pu le vérifier au cours de la fouille du sondage 3 de la chaussée Madorra 2. Comme certains tronçons se trouvent à une cote de près de 2m au-dessous de la cote moyenne du terrain environnant, on peut accepter qu'on ait nivelé dans certains cas l'ensemble du niveau de circulation jusqu'au niveau maximum d'usure. Ce processus provoquerait l'abaissement progressif du niveau de circulation par rapport au milieu environnant. Cet abaissement localisé des chaussées pourrait tout aussi bien s'expliquer comme une tentative de régularisation de variations localisées de la topographie des terrains traversés de façon à réduire la déclivité de la chaussée. Dans d'autre cas, on a observé des variantes de plusieurs dizaines de mètre de longueur, qui suggèrent l'abandon de tronçons de chaussée trop dégradés. La campagne de sondages menée à bien dans le cadre de l'intervention de la chaussée de la Romãe a permis de détecter un petit tronçon, avec une orientation parallèle à celle de la chaussée de Romãe 2, près de 60m à l'Ouest (Figure 9). Selon Mr. Manuel Luís Laje, habitant du lugar de Romãe, le tronçon de chaussée détectée dans le cadre de cette intervention correspond au tracé original de ce chemin, qui a été abandonné vers 1920, quand Mr. António Arruja, habitant du village et propriétaire de la parcelle de terrain traversée, a coordonné la construction de la variante qui correspond à la chaussée de Romãe 2.

Au fur et à mesure qu'elles s'enfoncent, les chaussées se détériorent très rapidement, parce qu'elles canalisent les eaux pluviales des terrains environnants. Paver évite ainsi que l'usure provoquée par la bande de roulement des charrettes accentue l'enfoncement du chemin, à condition de remplacer régulièrement les dalles à mesure qu'elles se détériorent. Selon les informateurs consultés, la construction et l'entretien des chaussées étaient assurées par les habitants des *lugares* servis par ce système viaire. Leur manutention impliquerait un effort régulier, comme le démontre le degré de dégradation prononcé des tronçons de chaussées qui n'ont pas été postérieurement intégrés dans le réseau de chemins forestiers qui sillonnent actuellement la Serra de Santa Luzia. Or mis à part quelques rares exceptions, les tronçons encore en usage ont été élargis et dépouillés de leur pavement de façon à s'adapter à la circulation automobile : la généralisation des pneus en caoutchouc a rendu obsolète cette solution technique, qui est pour cela condamnée à disparaître. La dégradation des pavements des tronçons désaffectés est également significative, étant progressivement couverts par la végétation arbustive spontanée. Leur détérioration est accentuée là où leur tracé converge avec celui de petites lignes d'eau, qui se forment sur le versant du plateau.

L'appareil parfois très régulier des tronçons de ces chaussées, constitués de grands blocs rectangulaires, forme un plan presque parfait. Celles-ci sont pour ce motif fréquemment comparées à des voies romaines (Photo 8)(MOREIRA, 2000: 36). Ce type d'appareil peut s'observer sur le tronçon fouillé dans le cadre des sondages 2 et 3 de Madorra 2 (Photo 9), sur la moitié orientale du tronçon de Piotinha 5 ou même au long d'une grande partie du tronçon de Vieito 3. Un second type d'appareil, de nature plus irrégulière, élaboré avec des dalles de pierre de taille et de formes très variables se trouve représenté sur le tronçon de Romãe 2. L'alternance des deux types d'appareil est évidente dans le cas de la Piotinha 5 (Photo 10), où l'on passe du premier au second sensiblement au milieu du tronçon objet d'étude, ce qui suggère des moments de construction et/ou des constructeurs différents. Le tronçon le plus irrégulier qui se

développe au sud, pourra éventuellement correspondre à une réparation de la chaussée dans une zone d'usure plus accentuée, dû à une plus forte inclinaison sur une surface de déclivité très prononcée. Dans les cas présentés antérieurement où les chemins présentent des marques d'usure profondes colmatées par des dalles, il est légitime de suspecter que le pavement des chemins a été entrepris à un moment déjà tardif de leur existence. On doit entendre cette action comme une amélioration d'une structure pré-existante. Certaines marques d'usures de la chaussée de Madorra 2 ne se trouvaient pas comblées par des dalles au moment de son étude. Dans ce cas précis, on peut difficilement préciser si ces tronçons ont jamais été pavés, s'ils ont été pavés et les dalles se sont usées sans être postérieurement remplacées ou si, plus simplement, les dalles qui comblaient ces marques d'usures ont été retirées à un moment où les charrettes ne circulaient déjà plus sur ces chemins.

Avant l'introduction des engrais chimiques, le fumier était l'engrais naturel le plus utilisé pour fertiliser les terres de cultures. Dans cette région, le fumier utilisé était le matelas du bétail, composé d'arbustes comme le genêt, l'ajonc, le *tremontelo* et le *mato molar*, souillé par leurs excréments. L'importance croissante de l'approvisionnement de ces broussailles a initié un processus d'appropriation de terres communales à chaque fois plus distantes du village et un intérêt croissant pour les étages intermédiaires et supérieurs de la Serra de Santa Luzia. C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre l'énorme investissement maintenu par les habitants des versants du plateau pour créer et maintenir le système de voies et de chaussées, qui se dirigent vers le plateau. L'abrasion accentuée des dalles des chaussées, qui se matérialise parfois par des marques de roues de charrette avec plus de 30cm de profondeur, garde la mémoire de l'intensité du trafic qui a circulé sur ces voies.

Les systèmes d'irrigations gravitaires de la freguesia de Outeiro

Le plateau de la Serra de Santa Luzia est partagé administrativement entre les *freguesias* qui l'entourent (Outeiro, Perre, Meadela, Santa Maria Maior, Areosa, Carreço, Afife, Freixedo de Soutelo) (Figure 4). Leurs limites paraissent respecter les bassins hydrologiques des cours d'eaux principaux qui alimentent les systèmes d'irrigation des *lugares* qui composent ces *freguesias*. Cette division, cristallisée par les microtoponymes Chã de Afife, Chã de Outeiro, Chã do Carreço e Chã da Areosa, n'est, pour cette raison, probablement pas antérieure à un moment, toujours postérieur à la concession de la Charte de Viana do Castelo, où le contrôle de l'eau devient déterminant dans le cadre du développement de l'agriculture en terrasses. En 1758, le curé responsable de la paroisse de Outeiro fait déjà référence à l'existence d'un système d'irrigation et de moulins sur le territoire de sa paroisse (CAPELA, 2005 : 461).

Alors que dans d'autres régions du Portugal, l'eau est canalisée au travers de biefs creusés dans le sol suivant les courbes de niveaux, les habitants des versants du plateau ont vaincu les déclivités accentuées des terrains parcourus en unissant des tronçons de conduites creusés dans de grands blocs de granit posé sur une base en pierre, dont la hauteur est fonction de la cote du terrain qui la supporte et de l'inclinaison prétendue pour la conduite (Photo 11). Le corridor affecté par le chantier de l'autoroute IC1 a rencontré deux de ces conduites, que l'on appelle *levadas* en portugais : Romãe 2 (Figure 8) et Lousas (Figure 10). La conduite de Romãe 2, avec une longueur de près de 600m, canalise les eaux d'une source de l'étage supérieur du versant du plateau, appelée Fonte da Água da Presa dos Canos. Son orientation est parallèle à la chaussée de

Romãe, au long de la totalité du tronçon affecté par le chantier (Photo 12). La conduite de Lousas, avec une longueur de près de 450m, est alimentée par les eaux déviées du torrent au long duquel ont été construits les moulins à eaux qu'elle alimente. Un tronçon de conduite désactivé au moment de l'intervention suggère qu'elle a déjà canalisé les eaux d'une source proche de la Fonte da Água da Presa dos Canos. La conduite de Lousas servait encore deux moulins à roue verticale (moinhos do Barreiro) et une petite centrale électrique (Photo 13), situés à l'intérieur du corridor du chantier et un moulin à roue horizontale situé en aval. La conduite entrain dans le corridor à partir de l'ouest avec une pente de près de 5%, formant un premier tronçon aboutissant à une boîte de dérivation. Le tronçon suivant était perpendiculaire au premier et à l'orientation de la pente du terrain, ayant pour cela une pente de près de 57%. Il canalisait l'eau jusqu'à la rigole du premier moulin à eau à roue verticale, étant soutenu par un mur de près de 3m de hauteur, composé de grands blocs de granit. Le tronçon de conduite avec une pente de près de 8% qui canalisait les eaux vers le deuxième moulin, s'appuyait directement sur le sol, accompagnant la pente naturelle du terrain pour s'élever près de 5m au-dessus du niveau de circulation du moulin. Les deux moulins étaient du type moulin à roue à godets (*azenha de copos*) (DIAS *et alii*, 1959 : 50), les eaux étant canalisées jusqu'à eux par une gouttière en bois (*caleira*), probablement similaire à celle que l'on peut voir au moulin du Maral à Outeiro (Photo 14). Dans la petite centrale électrique annexe, une turbine transformait le courant d'eau en courant électrique. Selon un informateur local, cette centrale fournissait de l'énergie à la ferme de la Quinta de S. Francisco, située près de 200m au sud. A partir d'ici, les eaux étaient partagées entre une conduite qui se dirigeait vers un réservoir dans l'enceinte de cette ferme et une autre conduite qui fournissait l'eau nécessaire à un deuxième moulin, près de 150m plus loin avant d'être distribuée entre les terres à irriguer.

Les deux conduites étaient constituées par de grands blocs de granit taillés de forme grossière, présentant fréquemment des marques d'extraction sur la surface, leur conférant un aspect dentelé. Les blocs qui formaient la conduite de Romãe 2 avaient une longueur moyenne de $1,70\text{m} \pm 0,25$ pour un niveau de confiance de 99,9% (FLETCHER *et alii*, 2005 : 76) et une déviation standard de 0,54m, proche de celle de la conduite de Lousas : $1,53\text{m} \pm 0,01$ (dév. st. = 0,65m). Un canal de section semi-circulaire, avec près de 0,25m de profondeur a été creusé sur la face supérieure de ces blocs pour canaliser l'eau. Ces derniers n'étaient pas unis entre eux par du mortier. L'ajustement soigné des blocs conjugué avec le débit élevé de l'eau et la régularité de la pente évitaient les fuites d'eau entre chaque pièce de la conduite. La pente de la conduite de Romãe 2 affectée par le chantier était de l'ordre de $14,76\% \pm 3,87$ (niveau de confiance de 99,9%, dév. st. = 0,65). Certains tronçons de conduites sont parfois taillés sur la surface des grands blocs de granit qu'elles traversent, comme on l'a constaté à Romãe 2 (Photo 15).

Selon Manuel Luís Laje du *lugar* de Romãe, cette conduite a été construite par son arrière-grand-père, Manulo Laje, il y a près de 150 ans, servant maintenant à trois propriétaires qu'il appelle *herdeiros* : Almerindo Esteves, João Presa et lui-même. Près de six à huit membres de leurs familles se réunissent chaque année pour procéder à l'entretien de la conduite. Actuellement, les blocs en pierre endommagés sont remplacés par des tubes en plastique. Les *herdeiros* ont un droit de passage sur les parcelles traversées, garanti par la loi (LOBO, 1999, II : 466), leur étant permis de débroussailler un corridor de 1m de large au long de la *levada*. Le terme *herdeiros* peut-être traduit en français comme les héritiers, parce qu'il se réfère à la transmission par succession *mortis causa* d'un droit sur les eaux.

Ces conduites ne sont utilisées que de mai/juin à octobre, c'est-à-dire pendant les mois les plus secs de l'année. Le droit d'utiliser l'eau est rotatif, chaque *herdeiro* pouvant seulement irriguer à certaines heures du jour, déterminées par tirage au sort, dont les résultats sont inscrits dans un cahier appelé *livro de sorteio da água*. La conduite aboutit à un grand réservoir, désigné de *represa*, situé à la base du versant près du *lugar*, à partir duquel l'eau est distribuée entre un ensemble de terrains agricoles contigus, occupant une surface de près de 1,5ha. Cet informateur a également révélé la fonction d'une boîte de dérivation observée immédiatement au sud du corridor du chantier. Celle-ci sert à dévier les eaux du réservoir quand ce dernier est plein ainsi que d'abreuvoir pour les bœufs qui tiraient les charrettes qui circulaient sur la chaussée adjacente.

L'organisation du système d'irrigation ici décrit est similaire à celui des réseaux plus rudimentaires, que l'on trouve encore actuellement dans l'ensemble des zones montagneuses du nord et du centre du Portugal. C. Callier-Boisvert (1999) a étudié un de ces systèmes, qui servait le village de Soajo de la commune de Arcos de Valdevez, situé à près de 40km à l'est de l'estuaire du Lima. L'usufruit de l'eau est lié à la terre irriguée et se transmet au nouveau propriétaire quand la terre est vendue, cédée, partagée ou héritée. Ce droit à l'eau est mentionné dans le cadre de la description matricielle des parcelles de terre du registre de la Répartition des Finances. Ainsi, l'eau crée des liens entre des familles qui n'ont pas forcément de liens de parenté et qui n'appartiennent pas forcément au même *lugar*. Par ailleurs, un co-irrigant peut être lié à plusieurs systèmes d'irrigation si les terres qu'il possède sont irriguées par différents systèmes.

L'organisation de l'irrigation pose essentiellement trois grands problèmes : la capture de l'eau, l'acheminement jusqu'aux terrains agricoles et sa distribution à l'intérieur de la zone irriguée. L'infrastructure de ce type de système est composée des biefs et de dérivations appelées *tolas* (Figure 11). La première *tola* assure la dérivation de l'eau du ruisseau ou d'une source, vers une conduite, la *levada*, qui achemine l'eau jusqu'à un réservoir appelé *poça* ou *represa*. A partir de là, des petits chenaux appelés *regos* distribuent l'eau entre les différentes parcelles de terre du système. Des dérivations successives partagent l'eau en un réseau hiérarchique de *regos*. La méthode d'irrigation utilisée au niveau des parcelles varie selon l'usage qu'il en est fait. Les terrasses où l'on cultive du fourrage sont arrosées par un *rego* unique qui longe le mur de soutènement de la terrasse supérieure. Celui-ci est rompu à intervalles réguliers à l'aide d'une bêche, de façon à ce que l'eau s'écoule par ruissellement sur l'ensemble de la terrasse. L'arrosage de vignes est assuré directement par les *regos* qui sont ouverts au long des alignements de ceps. L'arrosage des légumes et du maïs est fait selon une technique beaucoup plus complexe, qui requiert un important effort préalable de préparation du terrain. Les cultures sont organisées en sillons, formant des unités de cultures, limitées par des *regos* que l'on ferme et ouvre successivement pour arroser chacune d'elle, à l'intérieur desquelles on précède de la même façon pour arroser chaque sillon.

Une fois le système mis en place, les co-irrigants doivent encore s'organiser pour effectuer sa maintenance, distribuer l'eau et résoudre les conflits fréquents, qui dégénèrent parfois en agressions physiques et plus rarement en homicides. En effet, au Portugal, le crime violent est encore aujourd'hui majoritairement rural, le partage de l'eau étant un motif très fréquent de dispute. Il faut comprendre que l'eau d'irrigation est essentielle pour maintenir les cultures de versant pendant les mois secs de l'été, moment où elle devient un bien précieux. Le reste de l'année, l'eau court librement sur les terrasses, afin d'enrichir le sol en minéraux et protéger les cultures fourragères du gel. La réglementation de cette ressource en été est pour ce motif très rigoureuse,

respectant inconditionnellement le principe d'équité entre les co-irrigants. Le partage de l'eau se fait par rotation. Les co-irrigants s'organisent en consortage de bénéficiaires que l'on appelle les *consortes* qui divisent le droit d'utiliser l'eau selon un calendrier à base variable, généralement au long d'une semaine. A chaque *giro*, un des co-irrigants peut utiliser l'eau de façon exclusive. La durée de chaque *giro* est variable, dépendant du débit du système d'irrigation, de la surface à irriguer, l'existence de bassins de rétention intermédiaires et de moulins, qui utilise généralement l'eau pendant la nuit. Souvent, l'eau de la nuit est également utilisée pour arroser les terres. Aussi, pour éviter tout conflit entre *consortes*, la distribution des *giros* est généralement effectuée par tirage au sort. Le droit à l'eau est indissociable de l'obligation de chaque *consorte* et de sa famille de collaborer dans le cadre des travaux de maintenance annuels des conduites d'eau, généralement effectués au début de la saison chaude.

Communauté et identité

Les deux cas d'étude que l'on vient de présenter révèlent la capacité des populations locales à s'organiser pour construire et maintenir des infrastructures de grande envergure, afin de pouvoir partager des ressources communes, en dehors d'un système de coopération très organisée de type communauté villageoise, comme celle de Vilarinho da Furna, décrite antérieurement. On dispose de très peu d'informations sur la structure collective qui assurait l'entretien des chaussées. Les terres communales de la *freguesia* de Outeiro, se trouvaient sous la tutelle de la paroisse au vingtième siècle (JCI, 1941: 12). On ne sait pourtant pas exactement le rôle de cette institution dans le cadre de l'organisation de l'exploration des ressources des terres communales.

Selon les informateurs locaux, l'exploration de la broussaille avait lieu entre la Saint Jean et Notre Dame de l'Agonie dans les terrains communaux appelés *baldios*. Ils pouvaient également couper de la broussaille, appelé *mato*, sur des terrains privés, à condition de payer au propriétaire du terrain. En revanche, les *baldios* étaient découpés en *sortes* dont l'exploration de la broussaille était attribuée à une seule famille. Il n'a pas été possible d'obtenir plus de détail sur ce processus auprès des informateurs. On suppose que le droit d'explorer le *mato* des terrains communaux était associé au devoir de participer à l'entretien des chaussées.

Pourtant on sait que deux *lugares* appartenant à deux *freguesias* différentes, Madorra (Perre) et Rocha (Outeiro) étaient servis par les mêmes chaussées à partir du lieu dit de Piotinha (Figure 4). Si les habitants de chaque *lugar* pouvaient assurer jusqu'à ce point l'entretien des chaussées, ils devaient collaborer pour maintenir le tronçon commun, formant en ce sens un collectif qui se superpose à deux autres collectifs : le *lugar* et la *freguesia*. Ces mêmes habitants de Madorra et Rocha appartenait également à un ou à plusieurs collectifs de co-irrigants. Peut-on considérer ces collectifs comme des communautés ? Pour PINA-CABRAL (1989 : 151) l'intensité de l'engagement de la part de chaque membre d'un collectif dans le but d'atteindre des objectifs communs est ce qui le transforme en une communauté.

En ce sens les collectifs qui se forment autour l'exploration de ressources comme l'eau ou le *mato* peuvent être considérés comme des communautés. En effet, dans les deux cas, l'effort investi dans la mise en place et l'entretien de l'infrastructure est énorme. L'organisation du collectif de la co-irrigation de Romãe 2 est acéphale, dans le sens où il n'existe pas un élément du groupe qui coordonne et arbitre la pratique de l'irrigation. La distribution du temps d'usufruit de l'eau par tirage au sort fait qu'il n'est

pas nécessaire que l'un des co-irrigants prenne cette décision au nom des autres. S'il existe un doute quant à ce qui a été tiré au sort, il suffit de consulter le *livro de sorteio da água*. L'exploration des *matos* aurait une organisation similaire, comme le suggère le fait que les parcelles de terrain où chaque paysan peut couper du *mato* sont désignées de *sortes*, c'est à dire quelque chose qui a été tiré au sort. Il paraît cependant peu probable étant donné le nombre d'individus qui intègrent ce collectif et l'ampleur du travail de manutention de l'infrastructure, que cette organisation ne repose pas sur une assemblée formelle et même peut-être un gouvernement.

On est désormais en mesure de répondre à la question initiale : il existe des communautés autres que celles qui fonctionnent à l'échelle du village. Les *lugares* ne sont pas de véritables communautés puisque l'effort collectif de leurs habitants dans le but d'explorer des ressources communes ne se fait pas à cette échelle. C'est en vérité un milieu très compétitif où le succès d'une maison signifie presque toujours l'échec d'une autre (PINA-CABRAL, 1989 : 151). Le caractère uxori-local et endogame de la société paysanne du haut Minho, font que les liens familiaux sont fréquents entre les voisins d'un même *lugar*. Les membres de ces familles élargies qui composent les *lugares* ne coopèrent généralement pas entre eux. En effet, les liens de solidarité entre maisons sont basés sur des liens d'amitié et non des liens de parenté. Ces liens s'expriment dans le cadre des travaux agricoles qui ne peuvent s'effectuer sans l'aide d'éléments d'autres maisons. Le travail assalarié ou *a jorna* est peu fréquent car les maisons s'entraident selon deux systèmes différents. Le travail *avinda* est une forme de coopération permanente de quatre ou cinq maisons, planifiée selon un calendrier des travaux agricole convenu entre tous. Dans le système du travail *a favor*, aujourd'hui plus fréquent, une maison demande de l'aide d'une autre pour effectuer un travail en particulier. Celle-ci aide la première sans qu'il y ait un accord préalable quant à la rétribution de son travail, qui sera néanmoins proportionnelle à l'ampleur de son effort. Ce système ne fonctionne pas sans la générosité des intervenants, sans laquelle il ne serait pas réitéré (idem : 181-182). Encore une fois, l'inter-dépendance autour des travaux agricoles ne fonctionne pas à l'échelle du *lugar*, qui à ce titre ne peut pas être considéré comme une communauté, mais maison à maison. Les habitants des *lugares* ont néanmoins le sentiment de leur appartenir. La socialisation amorcée dès l'enfance et prolongée entre adolescents par le groupe des garçons célibataires d'un même *lugar* est à la base de cette identification. L'organisation des fêtes annuelles des *lugares*, est une opportunité d'affirmer cette identité. Ainsi même si le *lugar* n'est pas une véritable communauté, parce que ce n'est pas le cadre des relations d'interdépendance de ses habitants, il est cependant essentiel pour la construction de leur identité.

VERS UN NOUVEAU MODELE D'EXPLORATION DU TERRITOIRE

Comme on l'a vu antérieurement on retrouve dès le début de l'occupation romaine les quatre modalités de peuplement qui la caractérisait encore la région il y a une trentaine d'années: la ville, capitale administrative du terroir, les fermes familiales, les grandes propriétés agricoles dispersés dans la vallée et les villages des hautes terres (Figure 1).

Même si les différents types d'habitats que l'on retrouve dans la région sont basiquement les mêmes qu'il y a deux millénaires, cela ne signifie pas qu'elles se soient maintenues du début de l'occupation romaine jusqu'à nos jours. En effet, à la suite de l'invasion de la *Gallaecia* par les Suèves en 407 ap. J.-C., les populations locales se regroupent à nouveau, occupant quelques-uns des anciens villages fortifiés ou en

fondant de nouveaux dans la vallée, souvent confondus avec leurs prédécesseurs, les castros agricoles (ALMEIDA, 2003 : 401). C'est le cas du gisement de Castelhão, situé à près de 500m au sud du Castro do Vieito, sur une petite butte, légèrement surélevée par rapport aux terrains agricoles de la vallée de la rivière de Outeiro/Portuzelo (Figure 1). Ce nouveau village situé à l'ombre de l'ancien *castro* a eu une occupation très longue qui s'étend de la période tardo-romaine jusqu'au XII^{ème} siècle (ALMEIDA, 1996 : 131). D'un autre côté, l'organisation des communautés villageoises du vingtième siècle comme celle de Vilarinho das Furnas, pourraient ne pas être antérieure au Moyen-Âge. João Antunes Estevão (1996) défend même qu'il n'existerait pas de communauté villageoise avant le X^{ème} siècle ap. J.-C., seulement l'usufruit individuel de terres collectives. L'usufruit collectif des terres communautaires se distingue de l'usufruit individuel par la nécessité de l'existence d'une assemblée, le *concilium*, ayant pour fonction la gestion de l'exploration de ses ressources, institution qui apparaît selon lui seulement dans les documents écrits à partir de cette époque. Pourtant la plupart des chercheurs qui se sont penchés sur ce problème font remonter cette institution à la protohistoire (MATTOSO, 1993 : 216)(DIAS 1981 : 303). Certains auteurs, comme Alexandre Herculano (1981 : 403) soutiennent que cette forme de gouvernement est à l'origine des communes médiévales –os concelhos.

Dans le même ordre d'idées, si l'on observe maintenant la localisation des habitats anciens sur un fond cartographique récent, on s'aperçoit rapidement qu'à une exception près, l'ensemble du plateau de Santa Luzia n'a jamais été élu comme habitat des populations, qui lui ont toujours préféré les versants et la vallée (Figure 4). Le seul village qui se trouve en haut du plateau et d'ailleurs le seul village de l'estuaire du Lima, S. Mamede, n'a pas été fondé à la protohistoire ou à l'époque romaine. Il est cependant vrai qu'il se trouve à proximité immédiate des ruines du castro de Minadoiro do Galo, tout comme le village médiéval du Castelhão s'est installé à la période tardo-romaine près des ruines du Castro do Vieito. L'exploration du plateau s'est-elle maintenue pour autant immuable de l'époque romaine à nos jours ? Certes, non ! Les bois dont l'existence est documentée au Moyen Âge par la Chartres de Viana do Castelo n'existent plus depuis belle lurette, peut-être parce que les voisins du plateau ont abusé de leur droit de le couper.

Ainsi, les mêmes modalités d'exploration du milieu et d'organisation sociale antiques sont documentées à plusieurs moments au long des deux millénaires suivants. Comment expliquer cette réalité sans considérer que le monde rural est immuable et qu'il existe une continuité du rapport au milieu des sociétés paysannes du début de l'occupation romaine jusqu'au XX^{ème} siècle ?

Peut être par la coutume.

On définit la coutume comme le mode de formation et de révélation de normes juridiques qui se traduit par la pratique constante et réitérée d'une certaine conduite (élément matériel), accompagné de la conviction de son obligation (élément psychologique). Les coutumes, transcrites dès le Moyen Âge au travers de chartes attribuées par les rois portugais aux communautés locales sont à la base du droit privé médiéval. Pourtant la coutume a un sens plus vaste à cette époque, puisque sous cette désignation générique on regroupe toutes les sources de droit traditionnel qui n'ont pas un caractère législatif, comme par exemple les décisions des juges municipaux assumés comme des précédents (COSTA, 1989 : 190). Ce principe se retrouve encore aujourd'hui dans le concept de la jurisprudence du droit contemporain selon lequel de nouvelles décisions judiciaires peuvent être légitimées par les sentences prononcées

antérieurement. On voit ici un paradoxe à l'action: la coutume n'est pas un frein au changement, elle en est le moteur. Comme il s'agit d'une conduite réitérée, chaque nouvelle réitération peut produire un changement de la coutume, dont la nouveauté est oubliée par ceux qui la transmettent au bout de plusieurs réitérations: la coutume se sépare ainsi de la mémoire. Il s'agit donc d'un processus dynamique qui transforme les comportements sociaux, en légitimant ces changements par la tradition. C'est ainsi que naissent les temps immémoriaux que les paysans invoquent quand on leur demande à quand remonte une coutume (ESTEVIÃO, 1996 : 2). La loi portugaise reconnaît encore aujourd'hui le concept de temps immémoriaux, d'ailleurs souvent invoqué dans le cadre de la contestation du caractère privé ou public des chemins (ac. RC de 22-11-2000 in <http://www.dgsi.pt/jtrc.nsf/>, ac. RC de 18-02-2003 in <http://www.dgsi.pt/jtrc.nsf/>).

La coutume est également à la base du droit romain classique, correspondant au concept romain de *mores maiorum*, que l'on peut traduire comme *les coutumes des anciens*. La coutume romaine est une tradition invétérée qui s'impose aux citoyens comme norme et source de normes. Le *tacitus consensus populi* qui correspond à l'élément psychologique du droit coutumier post-classique est un concept tardif. Les nouveaux principes, nouvelles règles face à de nouvelles nécessités, dérivent des anciennes (*mores maiorum*), la tâche de découvrir les *mores maiorum* à appliquer retombe uniquement sur les juristes (CRUZ, 1984 : 172). Le droit romain vulgaire appliqué dans la péninsule ibérique est cependant une forme décaractérisée du droit classique qui se distingue de ce dernier par la persistance ou la revitalisation des droits locaux (COSTA, 1989 : 96). On peut pour cela admettre l'existence du *tacitus consensus populi* dès la période romaine, à condition que le concept soit connu des populations soumises par les romains.

Il ne s'agit pas de nier qu'il existe des changements qui ne se situent pas dans la coutume ou que certaines pratiques sociales puissent s'être maintenues inaltérées jusqu'à nos jours. On veut à peine expliquer la résilience de certaines pratiques sociales sans en ignorer la dynamique, au travers d'un processus semblable à celui de la *transformission* des formes du paysage. Ce concept a été récemment développé par G. Chouquer (2007 : 181) pour désigner le processus selon lequel les formes écouménales sont transmises à travers des millénaires précisément parce qu'elles se transforment. Ainsi, si certaines formes du paysage actuel suggèrent une centuriation romaine, les formes orthogonales que l'on peut observer aujourd'hui sont le fruit de transformations successives produites par un processus d'auto-organisation dans la longue durée qui a pérennisé les formes antiques tout en les transformant. Pour illustrer l'application de ce concept dans le domaine des pratiques sociales, on reprend maintenant l'exemple du juge municipal du Moyen Âge. Les sentences qu'il prononce sont basées sur le droit coutumier local. Il a cependant le pouvoir de décider quelles sont les normes coutumières qui doivent être appliquées à une pratique concrète, qu'il est en train de juger. Quand le comportement jugé n'a pas de précédent dans la tradition, il n'a que deux solutions possibles: la caser dans une situation décrite par la coutume ou improviser. Il contribue ainsi à transformer la norme coutumière en l'adaptant à de nouvelles réalités.

Ce processus est d'un grand intérêt pour les sciences du passé puisqu'il permet de comprendre des coutumes et des pratiques sociales anciennes à travers l'analyse d'autres qui leurs sont postérieures, sans pour cela considérer qu'elles sont forcément immuables. On peut ainsi lire un document ethnographique dans une perspective archéologique ou historique à condition d'être conscient que c'est rarement la pratique

sociale antique que ce document décrit, mais une pratique différente, résultat de la répétition de la pratique originale adaptée à la réalité contemporaine à chaque répétition et que la reconstitution de la pratique originelle est seulement une construction mentale. Ce document est plus fragile que le document archéologique ? Certes non. Il partage les mêmes limitations. Comme on l'a vu antérieurement, quand on analyse les ruines archéologiques qui forment le village du Castro do Vieito, l'objet d'étude est les ruines des constructions qui en sont à l'origine, transformées par près de 2000 ans de perturbations taphonomiques. Les constructions que l'on croit voir quand on observe le plan du gisement sont seulement des constructions mentales de l'esprit qui interprète comme telles les ruines archéologiques que les yeux observent. Cette approche a également l'intérêt de libérer l'objet d'étude, dans ce cas concret le milieu exploré, de son carcan chronologique, l'époque romaine.

D'abord, la longue durée

Comme on l'a vu certains des phénomènes décrits antérieurement ont une existence en dehors des limites chronologiques de l'époque romaine : c'est le cas de l'occupation des basses terres, qui commence plusieurs siècles plus tôt. C'est également le cas de la fondation de nouveaux villages fortifiés dans les basses terres pendant le haut Moyen Âge, alors que les *castros agrícolas* du début de la romanisation étaient abandonnés depuis plusieurs siècles ou finalement, le retour à l'habitat dispersé à partir du bas Moyen Âge. Il est pour cette raison possible que la façon dont le milieu est exploré à la période romaine puisse s'expliquer par des phénomènes qui débutent avant cette époque ou qui ne sont pas exclusifs de cette époque. Ainsi, on va tenter d'abord de saisir ce processus dans la longue durée. Pour ce faire, on va analyser d'un point de vue systémique le modèle actuel d'exploration du territoire afin de comprendre sa dynamique. L'analyse du parcellaire du versant oriental du plateau de Santa Luzia complètera cette approche, pas obligatoire pour dépasser une perception seulement théorique de l'espace exploré. D'objet idéalisé en fonction d'un modèle théorique, le parcellaire se transforme maintenant en document, qui au même titre que les autres, peut permettre de construire un modèle théorique. L'approche systémique, que l'on a essayée antérieurement pour comprendre la relation entre communauté villageoise et son habitat, est maintenant appliquée à la compréhension de sa relation avec le milieu. Comme les exemples de collectivités rurales présentés antérieurement l'on démontré, les relations des paysans au milieu sont complexes, d'où la nécessité d'utiliser un instrument méthodologique adapté à leur complexité.

Un modèle qui s'applique à un milieu sur-exploité

Le système d'exploration des ressources que l'on présente maintenant pour les *lugares* du versant oriental du plateau de Santa Luzia est basé sur une division tripartite de l'espace : le *lugar*, les terres de culture et les incultes proches du *lugar* situées sur les versants du plateau et les incultes du plateau (Figure 12). D'un point de vue systémique, les réservoirs qui forment ce système sont au nombre de quatre : les hommes, les animaux, les terres de cultures et les incultes. Les terres de cultures occupent une grande partie du *lugar* et de ses environs immédiats. Même si l'engrais chimique a été commercialisé au Portugal dès le début du XX^{ème} siècle, le fumier continue encore aujourd'hui à être utilisé comme engrais naturel. Il est produit par les animaux élevés dans les étables des explorations familiales. Le matelas du bétail, composé de

broussailles doit pour ce motif être renouvelée fréquemment. La broussaille est recueillie sur les incultes proches du *lugar*. Comme ces derniers occupent une surface très restreinte et que la quantité de broussaille nécessaire est importante, on la recueille également sur les hautes terres du plateau. Des troupeaux de chevaux et de bovins qui appartiennent à certains habitants des *lugares* vivent également à l'état sauvage sur le plateau.

Le système que l'on vient de décrire se situe dans un moment de forte croissance démographique accentuée au long des deux siècles derniers. La carte chorographique des courants du Lima de Villa Mou jusqu'à l'estuaire, daté de 1782, représente une surface cultivée encore réduite à un corridor étroit au long des rives du fleuve, se prolongeant un peu sur la rive gauche de la rivière de Outeiro/Portuzelo (Figure 13). Des salines occupent la rive droite de la rivière. Les maisons des paysans sont construites sur un corridor intermédiaire entre les terrains de cultures en bord de rivière et les incultes des versants des élévations environnantes. De grandes extensions de terre en bord de rivière sont encore désignées de *baldios*, c'est à dire de terres communales.

Même si l'appropriation des terres communales ne commence pas à la fin du XVIII^{ème} siècle, ce phénomène s'intensifie à partir de cette époque (CALLIER-BOISVERT, 1999: 141-142). L'État portugais (art.381^o du C.C. de 1867) a d'ailleurs longtemps reconnu l'appropriation de ces terres.

En 1941, les *baldios* occupe déjà à peine 26,84% du territoire du district de Viana do Castelo qui est pourtant le district du pays où ils sont les plus nombreux (JCI, 1941: 12). En 1939, la *freguesia* de Outeiro est la seule à détenir un grand *baldio*, de près de 700ha, au lieu dit Chão do Sinal et Facantes, Fogo Velho et Rêgo Grande, alors sous la tutelle de la paroisse. Les autres *freguesias* ne disposent plus d'aucun terrain *baldio*, à l'exception de Afife (11,25ha) et de Perre (6,5ha) (JCI, 1939: 127, 131-141). L'État salazariste s'attaque à son tour aux terres communales de la Serra de Santa Luzia dans le but d'y créer une forêt nationale. Les informateurs des versants orientaux du plateau interrogés dans le cadre de cette étude paraissent méconnaître la localisation exacte des terrains communaux et les toponymes des lieux où on explorait le *mato*. Plusieurs informateurs pensent que celui-ci provient du Chã de Afife, malgré le fait que les *baldios* de la *freguesia* d'Afife n'existaient déjà plus au moins dès 1939. D'autres informateurs affirment que Chã de Afife est à peine un autre nom donné à la Chã de Outeiro. D'autres informateurs affirment que les paysans de Perre allaient chercher le *mato* au lieu dit la Cruz de Outeiro, aussi connu comme Cruz da Pedra, le toponyme Chão do Sinal étant seulement évoqué par un informateur. En revanche tous les informateurs consultés n'ont fait aucune allusion aux toponymes Facantes, Fogo Velho et Rêgo Grande.

Les incultes à proximité des *lugares* appropriés sont généralement transformés en terrains de culture. Les familles commencent par distribuer les parcelles qui forment le patrimoine entre les descendants, généralement par tirage au sort, quand les progéniteurs sont encore en vie, mais trop vieux pour être capable de les cultiver. Quand le patrimoine d'une maison se résume à une seule parcelle, celle-ci est divisée entre les héritiers. Les parcelles familiales sont de taille à chaque fois plus réduites, étant partagées entre les héritiers, générations après générations. Ainsi s'est constitué le *minifundium* qui caractérise le parcellaire du versant oriental du plateau et d'une manière générale de la région du haut Minho (Figure 14). Ici, même le *fundus* des grands propriétaires est formé par des parcelles qui ne dépassent généralement pas un demi hectare (PINA-CABRAL, 1989 : 47). La surface cultivée une fois saturée est

augmentée au détriment des incultes en construisant des terrasses de culture appuyées sur de larges murs de soutènements édifiés sur les versants de forte déclivité et alimentées en eau par des systèmes d'irrigation gravitaires. La configuration curviligne de ces structures est due au fait qu'elles adoptent la forme des courbes de niveau de la topographie du versant où elles sont construites. La largeur des terrasses est fonction de la pente du terrain. La mise en place de cette infrastructure requiert un grand investissement de la part des maisons qui le supporte. Reprenant l'exemple de Romãe 2, la conduite d'eau d'une longueur de près de 600m construite par Manulo Laje il y a près 150 ans ne permet encore aujourd'hui d'irriguer pas plus de 1,5 ha de terrasses de cultures. D'une manière générale, ces terrasses assurent l'essentiel de la production agricole des *lugares* de la *freguesia* de Outeiro. A partir de là, la vallée de la Ribeira de Outeiro/Portuzello s'élargit et les terres de culture occupent préférentiellement les terres humides du fond de la vallée. Ici au lieu de soutenir, les murs délimitent des parcelles qui s'organisent en micro-secteurs structurés par des chemins formant une trame apparemment excentrique, probablement antérieurs aux trois grands axes routiers qui sillonnent la vallée.

Les nouvelles explorations familiales sont construites sur les parcelles héritées des progéniteurs. Une fois mariés, leurs enfants doivent quitter la maison des parents à l'exception de la fille la plus jeune qui a pour tâche de s'occuper de ses parents jusqu'au moment de leur mort, où elle hérite généralement d'une plus grande partie du patrimoine de la maison. Alors que les hommes héritent souvent de terrains forestiers ou des terrains distants de la maison, les femmes héritent généralement les terres agricoles proches de la maison. Quand les filles les plus vieilles se marient, les progéniteurs lui cèdent généralement un terrain proche de la maison, pour qu'elles puissent y construire leur propre maison. Cette pratique explique peut-être le fait que même si le peuplement est de type dispersé, celui-ci adopte une structure essaimée, les nouvelles maisons étant construites relativement près de la maison des parents.

Même si le modèle que l'on vient de présenter correspond à un moment tardif de l'exploration du milieu par les habitants du versant oriental du plateau, quand la pression sur les ressources disponibles est déjà très grande, il permet d'observer certains aspects pertinents pour la compréhension de la dynamique de ce système agro-pastoral. L'échelonnement de l'espace entre habitat, terres proches de l'habitat et terres distantes ne déterminent pas les ressources qui y sont explorées comme le présuppose la théorie de von Thunen. En effet, la distance isochronique entre habitats et ressources détermine seulement la façon selon laquelle elles sont explorées. L'exploration des ressources de chaque étage spatial du système sont souvent concurrentes, l'intensification de l'une d'elles pouvant entraîner la disparition d'une autre (incultes/cultures, exploration de broussailles/élevage d'ovicapres, etc.).

En 1758, le curé d'Outeiro informe son évêque que les deux plateaux qui entourent la paroisse (Serra de Santa Luzia e Serra de Perre) ne sont pas habités et sont totalement incultes. Il évoque encore l'exploration du *mato* ainsi que l'élevage de *gado miúdo* c'est-à-dire d'ovicaprin (CAPELA, 2005 : 461). Ce type d'élevage n'a été mentionné par aucun des informateurs locaux. Pourtant, il existe de nombreux enclos sur le plateau, aujourd'hui désaffectés qui pourrait être en relation avec cette pratique. De forme irrégulière et tendancielle curviligne, leur longueur varie entre 100m et 200m. Ils se trouvent seulement à quelques centaines de mètres les uns des autres. L'un de ces enclos est situé en bordure de la chaussée qui vient de Madorra et Rocha (Figure 14). Ils sont délimités par des murs en pierre sèche de près de 1m de hauteur et occupent des terrains souvent très inclinés et bien drainés, a priori inadapté à l'élevage de

ovicaprins. La distance isochronique qui les sépare des *lugares* de Outeiro, ne permet pas d'envisager que l'on puisse pratiquer cet élevage sans la permanence du troupeau sur les hautes terres. En effet, les informateurs locaux relatent qu'il fallait près de 9 heures pour aller et revenir du haut du plateau avec une charrette chargée de broussaille. Même si l'on retire le temps de charger la charrette à ces neuf heures, le coût du déplacement continue à être très élevé. Bien que la distance isochronique qui séparent ces enclos du village de S. Mamede est faible, il est peu probable qu'ils soient l'œuvre des habitants de ce village, puisqu'ils disposent de nombreuses structures similaires à proximité de leur habitat (Photo 16) et que comme on l'a vu antérieurement, le nombre d'habitants du village était déjà très réduit au XVIII^{ème} siècle. Il existait de nombreuses structures similaires, appelées *currais* dans les terres communales de la Serra du Gerês au début du siècle dernier, supportant la pratique d'un élevage de transhumance. Le soir, le bétail était recueilli à l'intérieur de ces enceintes. Le berger s'abritait dans une cabane, généralement circulaire, à l'intérieur de l'enclos, où il dormait et cuisinait (SAMPAIO, 1923 : 33). On n'a pourtant pas observé d'abri de bergers à l'intérieur ou à proximité des enclos du plateau de Santa Luzia, indispensables à la pratique de ce type d'élevage. Un monticule en pierre observé à l'intérieur de l'une de ces enceintes peut éventuellement être la ruine de l'une de ces structures (Photo 17). On ne connaît également rien de l'organisation de cette pratique. On sait en revanche que l'élevage d'ovicaprins et notamment de chèvres et la production de fumier nécessite une même ressource : la broussaille. La disparition de ce type d'élevage sur les hautes terres du plateau pourrait se comprendre dans le cadre de l'intensification de l'exploration de la broussaille, à un stade où elle est devenue exclusive.

La croissance démographique de la population paraît être le moteur de la dynamique du système, à travers ses multiples relations avec les autres réservoirs (troupeaux, incultes, cultures) aux différents étages spatiaux, provoquant des changements d'état stationnaires au niveau de l'exploration des ressources des incultes et des cultures. Ces adaptations s'effectuent sans que l'intervention d'une entité supérieure soit nécessaire. Elles se doivent seulement à des processus d'auto-organisation menés par des familles du versant de forme individuelle, ou dans d'autres cas par des collectifs de familles unies par l'exploration d'une même ressource. La pression démographique stimule l'appropriation graduelle des terres communautaires, que ce soit pour élargir l'espace cultivé près de l'habitat ou dans le cadre de l'exploration de la broussaille. Ces deux formes d'exploration sont intimement liées puisque la broussaille permet de produire le fumier qui fertilise les sols de cultures et évite leur dégradation. Sans le fumier, les terres deviendraient progressivement stériles ou devraient être assolées pour garantir leur productivité, ce qui exigerait une surface cultivée beaucoup plus importante.

L'appropriation des terres communales se fait de plusieurs façons, mais on commence généralement par s'approprier du droit d'usufruit d'une ressource d'un terrain, comme par exemple les broussailles. Cela ne signifie pas que ce droit s'étend forcément à l'ensemble des ressources disponibles sur le terrain, comme le bois ou les pâturages dont l'usufruit continue d'être ouvert à l'ensemble de la communauté (ESTEVAO, 1996 : 17). Une autre forme d'appropriation consiste à planter un arbre sur une terre communale, généralement un châtaigner ou un chêne. L'arbre et ses fruits deviennent la propriété de la famille et de leurs descendants, puisqu'il n'est pas permis à d'autres familles de planter des arbres à moins d'une certaine distance de cet arbre. Ainsi même si la terre continue à être considérée communale, l'usufruit des fruits de l'arbre est maintenant exclusif de la famille en question (CALLIER-BOISVERT, 1999 : 141). Il y a encore quelques années, cette forme d'appropriation était consacrée dans la

législation portugaise par le principe de l'emphytéose (art. 1491 – 1523° du C.C., aboli par le D-L n.°195-A/76 du 16 mars et D.L. n.°233/76 du 2 avril), selon lequel un individu peut disposer des ressources d'un terrain, même s'il n'en est pas le propriétaire. Cultiver un terrain communal est une autre forme de se réserver l'usufruit de ce terrain, moins durable puisqu'elle doit être renouvelée chaque année pour maintenir ce droit. Il ne s'agit en réalité d'un droit sur les résultats du travail (TESTART, 2005 : 26). Une autre forme d'appropriation consiste à annexer à une propriété pré-existante des terrains communaux limitrophes. Le droit à l'usufruit se transforme en propriété par le processus désigné par la législation portugaise (art. 1287°-1301° du C.C.) de *usucapião*, selon lequel un individu peut légitimer la possession d'une terre à condition d'avoir plus de 20 ans, d'avoir travaillé cette terre pendant plus de 20 ans et que personne ne conteste ce droit. Ce principe est inspiré de celui de la *possessio ad usucapionem* du droit romain, qui permettait aux possesseurs de terres d'en acquérir la propriété par une possession prolongée (GAUDEMET, 1974 : 82).

Les bénéficiaires d'une terre communale peuvent également décider de la partager entre eux (JCI, 1941: 7). Délimiter les terres appropriées est une forme d'affirmer symboliquement les droits récemment conquis. Emmuré pérennise ce droit. Cependant, si un pan de mur tombe en ruine et qu'il n'est pas immédiatement restauré, le terrain est considéré ouvert par les voisins, qui ont à nouveau le droit de le traverser, légitimant ce droits par le principe selon lequel la réitération d'une pratique légitime le droit de la pratiquer. Cela ne signifie pas pour autant que la communauté réclame à nouveau le droit d'usufruit approprié (ESTEVAO, 1996 : 23).

Les espèces agricoles d'origine américaine caractéristiques de la polyculture *minhota*, comme le maïs et le haricot, n'ont été introduites dans la région qu'à l'époque moderne. Le maïs a une productivité trois fois plus élevée que celle des céréales comme le blé ou le seigle, ayant également l'avantage d'être moins sensibles aux années de mauvaise récolte. Il nécessite cependant plus d'eau que les autres céréales. Son introduction a mis fin aux famines et aux disettes cycliques liées aux mauvaises années agricoles, contribuant ainsi à la forte croissance démographique du XVIII^{ème} siècle et à accélérer l'appropriation des terres communales (PINA-CABRAL, 1989 : 35).

Pourtant, la stratégie adoptée par les paysans du versant oriental pour faire face à une pression démographique sans précédent, n'a rien d'innovatrice. Dit d'une autre façon, leurs ancêtres du Moyen Âge ou du début de la période romaine pourraient avoir adopté les mêmes mesures afin que le système atteigne un nouvel équilibre stationnaire. En effet la technologie et les connaissances sur lesquelles repose cette stratégie étaient à quelques exceptions près, déjà connues au début de la période romaine. La technique de construction des terrasses est documentée dans le village du Vieito lui-même, étant très probable que certaines d'entre elles étaient réservées aux cultures. Les techniques hydrauliques romaines ont été introduites dès le haut Empire dans le Nord-Ouest de la péninsule ibérique dans le cadre de l'exploration des gisements d'or alluvionnaires. Des biefs acheminaient les eaux déviées de rivières distantes parfois de plusieurs kilomètres jusqu'au front d'exploration, afin de désagréger, déplacer, laver et évacuer les éléments stériles des conglomérats aurifères. Des terrasses de cultures proches du gisement romain de la Fuente de la Mora, ont été probablement irriguées à partir de l'un des canaux qui servaient le front minier de Las Cavenes de El Cabaco, situé dans la région de Salamanca (SANCHEZ PALENCIA *et alii*, 2006 : 277). Les documents médiévaux témoignent de la pratique du partage des eaux à cette époque dans le haut Minho. Au XVI^{ème} siècle, une confrérie de l'eau assumait déjà la gestion collective d'un système

d'irrigation dans la commune de Guimarães. Le gouvernement de la confrérie était formé d'un *Juiz*, un responsable des conduites, un *mordomo* et une *mordoma*. Les droits de chaque co-irrigant, appelé *quinhoeiros* étaient inscrits dans le livre appelé *livro de acordãos* (CALLIER-BOISVERT, 1999 : 156), qui rappelle le *livro de sorteio da água* des co-irrigants de Romão. Les moulins à eaux à roue verticale et horizontale étaient également déjà connus à l'époque romaine. Un de ces moulins a été identifié dans le cadre de la fouille de *Conimbriga* dans la région centrale du Portugal (GONZÁLEZ TASCÓN *et alii* : 185-189). La stratégie d'exploration du milieu basé sur une forte interaction des troupeaux et des cultures est préconisée par les traités d'agriculture romains de Varron et de Caton. De nombreuses références y sont faites à la forme de produire du fumier et à son application dans le cadre de la fertilisation des cultures. Le détail avec lequel ces traités abordent le sujet, démontre une profonde connaissance empirique de cette technique de fertilisation des sols.

En somme, les populations locales trouvent la réponse à un nouveau défi dans leurs coutumes et leurs connaissances techniques traditionnelles. Il ne faut cependant pas croire que le caractère profondément conservateur de cette structure sociale la rend immuable au long du temps : les *mordomos* des communautés villageoises, ne sont pas les mêmes que ceux des collectifs de co-irrigants ou ceux qui organisent encore aujourd'hui les fêtes religieuses des villages. Il ne faut également pas considérer ce modèle d'exploration du milieu comme une réalité monolithique et synchronique. Il est en ce sens probable que la nécessité d'augmenter la surface cultivée s'est fait sentir plus tôt dans la freguesia de Outeiro, où les terres du fond de la vallée sont très réduites (Figure 14). La complexité des relations qui composent ce système, oblige également à considérer une grande variabilité d'états stationnaires au niveau de chaque *lugar*.

Où l'universel et l'immuable cèdent la place au local et à la dynamique

Comme on l'a vu antérieurement, le modèle proposé par C. A. B. de Almeida est basé sur un certain nombre de présupposés universels et immuables qui déterminent les rapports des communautés humaines avec leur milieu. Comme on l'a démontré antérieurement, ces présupposés peuvent être faux. Par ailleurs, le rapport au milieu n'a rien d'immuable. La relation du paysan n'a pas une relation naturelle avec la terre, naturelle étant employé dans le sens de déterministe. Cette relation est au contraire conditionnée par un mode de production et le mode des relations sociales de production entre d'autres facteurs (CHOUQUER, 2000 : 113). Ainsi un même milieu peut supporter différentes formes d'explorations et une ressource peut être à la disposition d'une communauté sans être explorée par celle-ci.

Ce modèle a cependant l'intérêt d'illustrer le fait qu'on ne puisse pas expliquer le rapport d'une communauté au milieu sans comprendre les rapports qu'elle maintient avec les communautés voisines. En effet, contrairement à ce que préconise la théorie du *site catchment analysis*, ce n'est pas la distance au village qui détermine si une communauté peut réclamer l'usufruit des ressources d'une terre, c'est la légitimité que les autres communautés voisines reconnaissent à ce droit. Dans le cas contraire, la compétition entre communautés autour de l'usufruit de ces ressources générerait un conflit d'intérêt, qui ne serait certainement pas résolu en fonction de la distance entre la terre en question et les villages voisins. La compréhension des rapports d'une

communauté villageoise au milieu ne peut donc se faire en dehors du cadre du système de peuplement ou il s'intègre.

A l'heure de proposer une alternative à ce modèle, on doit revenir à ce que l'on a appris antérieurement sur le rapport de la communauté villageoise du Castro do Vieito à son village. Le village est formé d'unités de production et de consommation, correspondant à des familles élargies, qui partagent un même grenier commun et parfois un enclos à bétail. Comme la surface occupée par ces enclos et la taille des abreuvoirs identifiés durant la fouille sont très réduites, on suppose qu'ils ne devaient héberger que du petit bétail. Strabon affirme dans sa Géographie que les peuples du NO péninsulaire se nourrissent essentiellement de chair de bouc (Geogr., III, 3, 7). Pourtant, l'étude des vestiges ostéologiques recueillis sur l'ensemble des gisements galaico-romains du nord-ouest péninsulaire confirme que l'on pratiquait déjà l'élevage de bovins, de caprins, d'ovins et de porcs à cette époque. Le troupeau de bovins seraient sensiblement du même nombre que celui des ovicaprins. Les caprins seraient 5 fois moins nombreux que les ovins. Si l'on considère en revanche la masse de viande fournie par chacune de ces espèces, ce seraient les bovins et non les ovicaprins qui assureraient la majorité des nécessités en viande et en lait (PARCERO OUBIÑA *et alii*, 2007 : 175). Des restes de poulet ont été également identifiés dans le cadre de la fouille du castro de Santa Tecla, situé à l'embouchure du Minho, à près de 20 km au nord du Castro do Vieito (GONZALEZ RUIBAL, 2006-2007 : 393). Comme il ne paraît pas exister de constructions au sein du village pour parquer les bovins, on doit pondérer la possibilité que ce type de bétail n'y passait pas la nuit, pouvant même être élevé à l'état semi-sauvage, comme on le faisait encore au siècle dernier sur le plateau de Santa Luzia. Ce type d'élevage peut avoir induit en erreur l'informateur de Strabon, qui ne voyant pas de bovins près des habitats, peut avoir déduit que son élevage n'était pas significatif.

Les fruits de mer, et particulièrement la *patella vulgata*, compléterait la diète des villageois. Une concentration composée uniquement de coquilles de cette espèce a été identifiée à proximité d'un foyer situé immédiatement à l'extérieur de la muraille, au NO de l'espace interventionné. La consommation des mollusques à l'extérieur de la muraille est un fait qui se vérifie sur d'autres gisements de la région comme Santa Tecla (*idem* : 381). La consommation de la patelle représente d'ailleurs d'une manière générale près de 85% de la consommation totale des fruits des mers sur les habitats côtier de cette époque (*idem* : 299). Leur présence sur le site prouve que la communauté du Vieito explorait une ressource de la côte, située à près de 6km à vol d'oiseau du village au sein des territoires théoriques potentiels de 60mn calculés par C.A.B. de Almeida pour les communautés de Citânia Velha de Santa Luzia ou de Alto do Galeão, sur l'autre rive de l'estuaire (Figure 1). Ces déplacements considérés anti-économiques dans le cadre de ce modèle sont pourtant attestés par la présence de mollusques sur plusieurs autres gisements de cette époque situés jusqu'à 5,5km de la mer (*idem* : 299). Il est peu probable que les populations côtières aient commercialisé ces ressources auprès des communautés de l'intérieur des terres, une fois que les fruits de mer ne sont pas documentés sur les gisements au-delà de cette distance. On doit donc accepter que l'exploration de ressources de la côte comme les fruits de mer étaient un droit partagé par plusieurs communautés. L'exploration du sel pouvait avoir un régime similaire. Des cuvettes sub-rectangulaires de petite taille ont été creusées sur les blocs granitiques qui borde la côte sur le site de Montedor (7km au nord) près de l'embouchure de la ribeira de Anha (7km au sud), sur l'autre rive du Lima. L'eau de mer piégée dans ces cuvettes peu profondes, s'évaporerait, laissant à sa place des

cristaux de sel. Ces cuvettes sont parfois amovibles. Selon C.A.B. de Almeida (1990 : 29), ce mode de production du sel, documenté sur certains gisements médiévaux côtiers de la région doit remonter à la proto-histoire ou à l'époque romaine. Cet auteur a en effet identifié une de ces cuvettes amovibles dans le cadre de ces fouilles au Castro de S. Lourenço, dans la commune de Esposende, près de 20 km au sud. Ce genre de pratique est difficile à comprendre si l'on pense que les limites du territoire exploré préexistent à l'exploration des ressources. Et si c'était le contraire ? On imagine le scénario suivant : une communauté s'installe sur les versants du plateau à proximité d'autres communautés pré-existantes. L'exploration des ressources proches du village est d'abord légitimée par le travail investi, la réitération de cette pratique faisant que leur usufruit devienne graduellement exclusif de cette communauté. D'autres ressources sont explorées à une plus grande distance de la communauté. Leur abondance ou le faible effort investi dans leur exploration font qu'elles ne génèrent pas de conflits entre communautés voisines qui partagent ainsi cet espace. Les limites de l'espace exploré accompagnent l'intensification ou la régression de la surface explorée de façon intensive par une communauté. Ces limites sont pour ce motif floues et variables, à moins qu'elles ne se rapprochent de l'espace exploité par une autre communauté. Comme cette proximité peut potentiellement générer un conflit entre les membres des deux communautés, il existe désormais la nécessité de fixer cette limite ou même de la matérialiser sur le terrain. Si ce scénario est exact, c'est donc l'exploration des ressources qui détermine les limites d'un territoire et non le contraire. Même si elle ne connaît pas le sens de propriété moderne, l'effort investi par une communauté pour explorer un espace, fait qu'elle considère que les fruits de cet effort lui appartiennent de façon exclusive. Ce modèle a l'avantage de spatialiser l'intensité variable des liens d'une communauté avec la terre et d'expliquer des formes d'exploration similaires à celle documentée sur le plateau de Santa Luzia au Moyen Âge. On ne saura certainement jamais si le droit d'usufruit commun sur les ressources du plateau de Santa Luzia, reconnu à tous les habitants des versants par la charte de Viana do Castelo, remonte à la période romaine ou même à la proto-histoire. On ne se sait d'ailleurs pas s'il existe réellement un mode d'exploration du milieu de la période romaine différent d'un mode d'exploration du haut Moyen Âge. À cette époque, de nouveaux villages fortifiés, de nouvelles *villae* et de nouvelles fermes sont fondées dans les vallées de la région, alors que certains villages fortifiés anciens abandonnés depuis plusieurs siècles sont réoccupés. Enfin, des *villae* et des fermes de l'époque antérieure continuent à être occupées au haut Moyen Âge. Les changements de la stratégie de peuplement que l'on observe à cette époque ne sont pas plus significatifs que ceux qui s'opèrent au long de la période romaine et se situent dans cette tradition, puisque aucun de ces changements ne fait apparaître des formes nouvelles d'occupation de l'espace. Ainsi, l'invasion suève, ne paraît pas avoir modifié véritablement le rapport des populations locales au milieu. Les suèves semblent s'être limités à occuper les villes et à s'accaparer des explorations agricoles les plus rentables ou d'une partie de leur *fundus*. En réalité, on ne connaît que quatre *villae* dans toute la région ou la présence d'éléments de la culture matérielle suggèrent la permanence des envahisseurs (*idem* : 318-406). On ne doit donc pas exclure *a priori* la possibilité que l'origine des droits communs sur les ressources du haut du plateau au Moyen Âge remonte à l'époque romaine ou qu'ils soient même encore plus anciens. L'existence de terres communales à l'époque romaine est d'ailleurs documentée par les controverses des arpenteurs (CHOUQUET, www.archeogeographie.org). Comme on peut le déduire de la vignette du *ms Arcerianus A.* relatif à la forêt située sur les hauteurs au delà du 4^e ou du 5^e voisin, la propriété de celle-ci serait indivise et commune à ces derniers, même si

leur parcelle n'était pas adjacente à la forêt. Une autre vignette illustre la situation des « pâturages communs des plus proches possesseurs ». On ne sait cependant pas très bien dans ce cas si ces communaux sont assignés aux plus proches colons ou si ce sont des biens de la *res publica*, c'est-à-dire « la collectivité des citoyens ». Il est en revanche certain qu'une partie des terres devenue *ager publicus* dans le cadre de la conquête d'un nouveau territoire, n'était pas partagée en lot, étant au contraire assignée de forme indivise à l'ensemble de la communauté (CHOUQUER, 2007 : 91).

Comme on l'a vu antérieurement, le partage collectif ou individuel de ressources ne présuppose pas l'existence d'une hiérarchie du peuplement et peut se perpétuer dans le cadre d'une organisation économique acéphale. Il faut pour cela questionner la centralité de la Citânia Velha de Santa Luzia (Photo 19) par rapport aux autres villages des versants du plateau (Figure 1). Qu'est-ce qui distingue cet habitat des autres ? Comme une grande extension de sa surface a été fouillée à plusieurs reprises depuis la fin du XIX^{ème} siècle, on peut le comparer avec le Castro do Vieito. Les deux gisements ont en commun le fait d'être fortifiés, d'être structurés par un système de rues pavées délimitant des unités familiales, séparées entre elles par des murs, et de s'intégrer dans des unités plus vastes de nature supra familiale. La chronologie des matériaux archéologiques des deux gisements, sont majoritairement du siècle Ier ap. J.-C. Les campagnes de sondages archéologiques réalisées sur le site par C.A.B. de Almeida en 1994 (1996 : 167-221) n'ont pas confirmé l'existence de niveaux d'occupations plus anciens que cette période, ce que suggéraient certains matériaux des fouilles anciennes conservés dans les musées de la région : un fragment d'imitation de céramique campanienne B, des numismes républicains et des fibules du type Santa Luzia. L'éventuel caractère résiduel de céramiques anciennes en dehors d'une analyse quantitative de l'ensemble des céramiques recueillies sur un gisement et la faible fiabilité des numismes ainsi que des fibules comme indicateur chronologique ont été discuté antérieurement. Pour cette raison, on ne reviendra pas sur ce point. Il est vrai que l'on ne connaît pas de cabane communautaire à la Citânia Velha. Pourtant, les différentes interprétations proposées par les auteurs qui ont tenté de connaître la fonction de l'enclos au centre du gisement sont généralement unanimes quant à son caractère communautaire (ALMEIDA, 1990 : 228). Le système de fortifications est plus complexe et l'enceinte que celle-ci délimite est beaucoup plus grande. La différence de taille entre les deux communautés signifie-t-elle qu'elles intègrent un système de peuplement hiérarchisé ? C'est un fait à prouver et non une évidence (TESTART, 2005 : 12). Les similitudes entre l'organisation spatiale de deux agglomérations de taille si différente paraît remettre en cause le concept même du proto-urbanisme, stade intermédiaire entre les petits villages indigènes du début de l'âge du Fer et les cités romaines. En effet comment est-il possible qu'un village possède les mêmes indicateurs d'urbanité qu'une ville ? Peut-être parce que l'on appelle ville est en réalité un grand village. J. Rémy et L. Voyé (1992 : 13) défendent que c'est l'importance de la mobilité spatiale dans la vie quotidienne des habitants d'une agglomération qui détermine le degré d'urbanité de celle-ci. Tout comme l'agglomération du Castro du Vieito, la Citânia est composée d'unités familiales autosuffisantes. Le fait que l'on produit là où l'on consomme limite fortement la mobilité. Cette faible mobilité est due à l'absence d'espaces de production et de consommation spatialement individualisés, propres aux milieux urbains (RIBEIRO *et alii*, 1999 III : 860) que l'on ne connaît à cette époque que sur les gisements de *Lucus Augusti*, *Asturica Augusta* et *Bracara Augusta*. En ce sens, l'introduction de l'*urbanitas* dans le NO péninsulaire est dû bel et bien aux romains et l'on doit alors considérer ces grandes agglomérations seulement comme des grands villages, qui existent d'ailleurs encore aujourd'hui dans le NE du

Portugal (*idem* : 868). Les différents auteurs qui ont proposé une estimation du nombre d'habitants de ces grandes agglomérations ne s'entendent pas entre eux (ALARCÃO, 1992 : 56)(SILVA, 1999 : 123)(GONZÁLEZ RUIBAL, 2006/2007 : 373). Le fait que ces calculs, basé sur le nombre d'habitations, s'appuient sur les plans obtenus dans le cadre de fouilles anciennes menées de forme a-stratigraphique, tend en générale à augmenter leurs résultats, puisque toutes les constructions sont considérées comme étant synchroniques, ce qui n'est pas forcément le cas, comme on l'a vu antérieurement.

Dans le haut Minho actuel, la reproduction d'une même structure sociale, religieuse, économique et festive propre à chaque *lugar* fait que la capitale de *freguesia*, unité administrative et religieuse, soit seulement un *lugar* entre les autres (CALLIER-BOISVERT, 1999 : 134). Ainsi, si deux communautés reproduisent un même type d'organisation et d'infrastructures, les liens de dépendance entre ces deux communautés ne sont pas nécessaires. Un habitat satellite qui partage la plupart des caractéristiques du lieu central dont il dépend est pour cela une anomalie à expliquer. En effet la hiérarchie, implique la complémentarité d'établissements de natures différentes et l'existence d'un gisement, de structure plus complexe, qui détermine les rapports entre les éléments du système. Comme le montre l'exemple cité antérieurement l'indépendance économique du Castro do Vieito ne signifie pas forcément qu'il n'existe pas un lien de dépendance administrative avec la Citânia dans le cadre de l'occupation romaine, si l'on admet que cette communauté a réellement exercé la fonction de *vicus* comme le défend C.A.B. Almeida (2003 : 282).

L'interdépendance entre communautés n'est donc pas un fait acquis. Qu'en est-il au sein d'une même communauté ?

On l'a vu antérieurement que la communauté villageoise est formée de familles élargies, qui semblent auto organiser leur espace habité de façon indépendante, même si un effort collectif est effectué pour maintenir certaines structures collectives. Une cabane, que l'on suppose communautaire, avec un banc en pierre adossé au mur semblable à celle de Briteiros (ALMEIDA, 1986 : 52) pouvait abriter une partie importante de la communauté, peut-être les chefs de famille. Le caractère ponctuel de l'entretien des structures collectives du village laisse deviner que les fonctions de cette assemblée seraient plus larges.

L'exploration des ressources serait-elle coordonnée par elle ? Une gestion commune des troupeaux familiaux est envisageable, car ce type de coopération est réellement profitable pour l'ensemble des membres de la communauté, comme le démontre l'exemple cité antérieurement de la communauté villageoise contemporaine de Vilarinho da Furna. La famille élargie serait en revanche le cadre de l'exploration des ressources agricoles et sylvestres puisque celle-ci disposait de son propre grenier. Dans cette logique, le travail de la terre est une entreprise familiale et non communale, ce qui n'exclut pas la possibilité d'entraide entre familles que requiert certains travaux agricoles. Comme on l'a vu antérieurement, ce type d'entraide peut s'opérer en dehors du cadre d'une structure communautaire.

Les unités familiales se dissolvent parfois. On ne sait pas si cette dissolution est consensuelle ou si elle résulte d'un conflit. Dans les sociétés paysannes, les hommes croient que les recours matériels et immatériels (amour, honneur, santé) sont limités et que la vie est une lutte permanente où peu d'individus peuvent avoir du succès, au détriment des autres (ROSA e LAPOINTE, 1998: 30). Cette vision limitée des biens fait que dans le Haut Minho d'aujourd'hui, les maisons issues de la même

famille, sont souvent rivales. Une fois mariés, tous les enfants des parents doivent quitter la maison à l'exception de la fille aînée (PINA-CABRAL, 1989 :92). Le conflit entre familles est-il à la base de l'habitat dispersé qui apparaît à cette époque ? On ne le pense pas, parce que ce phénomène commence seulement dans la région sous le règne d'Auguste, alors que les communautés villageoises locales ont déjà une longue histoire derrière elles, sans que les conflits internes de ces communautés aient provoqué un phénomène similaire. Il paraît plus probable que celui-ci soit dû à un changement de rapport à la terre qui commence au début de l'occupation romaine. Quelle est la nature de changement ? La pression démographique est souvent invoquée comme en étant la cause de l'appropriation privée des terres, dans le cadre de l'intensification de la pratique de l'agriculture (ALMEIDA, 2003 : 276). Cependant, l'étude d'un véritable cas de pression démographique, comme celui que l'on a documenté sur le versant oriental du plateau à partir de la fin du XVIII^{ème} siècle, montre qu'il est probablement anachronique de considérer un épisode similaire sous le Haut empire.

On ne peut pas non plus accepter que ces nouvelles explorations soit des fronts pionniers qui explorent des terres trop distantes du village, parce qu'on les retrouve à proximité immédiate des villages, comme c'est le cas de la cabane à vestibule en forme de pince de crabe découverte par C.A.B. Almeida à près de 380m du castro de Santo Estevão da Facha, 15 km en amont dans la vallée du Lima. La fouille de ce gisement a révélé quelques graines de petit pois et près de 500 glands de chênes calcinés (ALMEIDA, 1990 : 59 et 64). La consommation de glands de chênes torréfiés est documentée dans le nord et le centre du Portugal depuis le néolithique final (SENNA MARTINEZ, 1994 : 20), leur présence étant fréquente sur les habitats protohistoriques. Si la construction de cette cabane s'insère dans un processus d'intensification de la production agricole, comment se fait-il que la subsistance de ces habitants dépende encore à un tel point d'un fruit sylvestre ?

L'appropriation privée de la terre par ces familles qui quittent le village est un autre phénomène qu'il est nécessaire de démontrer. En effet tous comme les familles qui continuent à vivre au village, les familles qui occupent les nouvelles explorations peuvent réclamer l'usufruit des ressources de ces terres, en le légitimant par leur travail. La rupture avec la communauté d'origine est un autre aspect de ce phénomène qu'il faut discuter. En effet, on ne voit pas l'avantage que représente l'abandon de la communauté pour ces familles, qui peuvent par exemple continuer à maintenir des bêtes dans les troupeaux communautaires, élevant avec un moindre effort un nombre supérieur de bêtes.

Comment peut-on alors expliquer pourquoi ce phénomène date seulement de cette période et pourquoi il est associé à l'abandon généralisé de la majorité des villages fortifiés vers le milieu du I^{er} s. ap. J.-C. Comme l'a souligné récemment Alfredo González Ruibal, pour critiquer le concept de castros agricoles (GONZALEZ RUIBAL, 2006-2007 : 284), cette désignation n'a pas de sens parce que l'agriculture jouait déjà un rôle important pour la subsistance des communautés de l'âge du Fer (Encadré 4.2). On sait néanmoins très peu sur la façon dont elle était pratiquée à cette époque. La connaissance des techniques de fertilisation des sols par le fumier entre les communautés protohistoriques est souvent affirmée, mais n'est jamais démontrée (PARCERO OUBIÑA *et alii*, 2007 : 175). On imagine maintenant que cette technique est introduite seulement à l'époque romaine. Comme on l'a vu antérieurement, celle-ci est en effet copieusement décrite par les manuels d'agronomie romains. Si l'on admet que ce présupposé est correct, le phénomène de la dispersion du

peuplement gagne une nouvelle signification : on peut désormais maintenir dans le corral de l'exploitation situé près des terres de cultures un plus grand nombre de bêtes, puisque l'on est désormais plus limité par la surface occupée par les autres maisons de l'enceinte du village. Comme on peut produire plus de fumier, la surface de terre que l'on peut cultiver sans la fatiguer augmente et le temps que l'on met à transporter le fumier jusqu'aux terres cultivées diminue. La généralisation de la pratique de l'élevage en étable dans le cadre de la production de fumier pourrait ainsi expliquer l'abandon généralisé des castros, sans aucun type de pression de la part de l'occupant romain.

A l'heure de conclure ce chapitre, on découvre qu'on ne saisit que des bribes de ce que seraient les rapports de la communauté villageoise étudiée à son milieu et son rapport aux communautés voisines. On est donc bien loin de pouvoir proposer un nouveau modèle. La construction mentale reste fragile, incomplète. On espère seulement qu'elle s'adapte à la réalité étudiée et non à une autre universellement vraie, mais localement toujours fausse.

APPARTENIR A L' *ORBIS ROMANUM*

L'image, transmise antérieurement, d'une communauté villageoise, autosuffisante et dont la subsistance dépend en grande partie de ce qu'elle produit, est à première vue incompatible avec la présence massive d'artefacts importés de terres lointaines comme les sigillées et les amphores d'Italie, les sigillées de la Gaule et surtout les amphores de Bétique, qui suggèrent à première vue une intégration bien suivie de la communauté dans une économie commerciale.

Cette structure économique serait pour certains auteurs, antérieure à l'occupation romaine, les échanges étant effectués sur des marchés tribaux ou gentiles (MORAIS, 2005 II: 39). La monnaie serait utilisée dans le cadre de transactions commerciales à partir de la moitié du premier siècle av. J.-C. (CENTENO, 1987 : 281).

Comment expliquer l'accumulation de capital monétaire et la consommation de quantités significatives de denrées alimentaires importées dans le cadre d'une économie de subsistance, où la production a pour unique objectif de satisfaire la consommation des membres de la communauté et où il n'existe théoriquement pas d'excédents disponibles pour être échangés (ROSA et LAPOINTE, 1998 : 15) ? On ne le peut le faire sans questionner ce que l'on croit savoir de la structure économique de cette communauté, à savoir:

- 1- Le fait de posséder de la monnaie implique qu'on l'utilise dans le cadre d'échanges commerciaux;
- 2- Le fait que les tessons d'amphores sont nombreux sur le gisement implique que le produit qu'elles contenaient était consommé de façon massive par les membres de la communauté ;
- 3- Le fait qu'une communauté est auto-suffisante implique qu'elle vit en autarcie, complètement coupée du reste du monde;

UNE ECONOMIE MONETAIRE ?

C. Blásquez Cerrato (2005 : 237) a récemment défendu l'hypothèse selon laquelle les peuples du Nord Ouest péninsulaire et d'une grande partie de la Lusitanie pratiquaient un système pré-monétaire basé sur l'or, qui aurait fonctionné en parallèle avec le système monétaire romain en bronze et en argent. Certains bijoux comme les torques funiculaires, les bracelets et les diadèmes spiriformes en or (Figure 1) serviraient à la fois de valeur de référence, de moyen de paiement et de capitalisation. Ces derniers seraient fractionnés en fonction d'un système d'unité de poids reconnu dans une vaste région. Cet auteur présente plusieurs arguments en faveur de cette hypothèse. Elle affirme que le fait qu'on ne connaisse aucun atelier monétaire dans toute cette région à l'époque romaine (Figure 2) se doit à des causes d'ordre socio-culturel, idée partagée

par M.^a P. García-Bellido (2006a : 220). Elle considère également que les nombreux trésors composés de bijoux déformés ou fragmentés et parfois de monnaies républicaines ou ibériques en argent intentionnellement fragmentées comme une preuve de l'emploi monétaire de ces objets en fonction de leur poids. Ce système pondéral serait basé sur une unité de près de 48/52g, sans préciser comment elle a déterminé ce module. Les torques funiculaires correspondraient aux *coronae* mentionné par les auteurs latins dans le cadre de la description des butins des consuls et des préteurs, tandis que les bracelets spiriformes auraient été décrit par Strabon comme des « lames d'argent de petits morceaux qu'on donne en paiement de ce qu'on achète » (Geogr., III, 3,7. ; traduction de TARDIEU, A., 1867). Cet auteur reconnaît cependant que ce phénomène est régionalisé. Ainsi, elle individualise la vaste région entre le rio Ulla et le rio Navia, où les bijoux en or et particulièrement les torques représentent 70% de l'ensemble des découvertes du NO péninsulaire, alors que la monnaie y est pratiquement absente. La monnaie est également très rare dans la région de Lugo, alors que les bijoux et les lingots d'or sont très fréquents. Ces deux régions se distinguent du NO du Portugal par le fait que la plupart des bijoux qui forment les trésors de cette région, souvent datés de la période augustéenne, soient en argent. Elle ne précise pas l'origine de ce système monétaire. On doute cependant que la monétisation de ces parures en or soit antérieure à l'occupation romaine. A. González Ruibal (2006-2007 : 419-450) a récemment souligné l'importance des parures comme façon de s'individualiser par rapport à la communauté à laquelle on appartient. Indépendamment d'être utilisées comme pré-monnaie ou non, les parures en or ont bel et bien été utilisées en tant que telle. Les torques et les bracelets sont en effet représentés sur les 17 statues de guerriers identifiés dans le *Conventus Bracarum* (Figure 3). Les torques et les bracelets ont probablement au départ une fonction sociale : affirmer le prestige des guerriers qui les portent. Il faut remarquer que les boucles d'oreille féminines en or typique de la région, appelées *arracadas* (Figure 4), n'ont jamais été utilisées comme pré-monnaie. On leur a préféré des objets masculins qui confèrent du prestige à ceux qui les portent. On ne nie pas que ces parures puissent avoir été utilisées comme des monnaies particulières, dans le cadre d'échanges de nature non commerciale (ROSA et LAPOINTE, 1998 : 61), pour le paiement d'obligation sociale. On doute à peine que ce type de pré-monnaie soit universel, parce que selon Strabon, elle coexiste avec le troc. L'acte de fragmenter les parures requiert par ailleurs un système de poids de référence qui permet de contrôler la masse de métal échangée, en recourant à une balance. Or, ces poids sont absents sur les gisements antérieurs à l'occupation romaine de la région. Plus au sud, on les trouve sur les gisements du Bronze Final et du Ier Âge du Fer entre le Douro et le Tage, après quoi ils disparaissent (VILAÇA, 2003 : 269), pour ne réapparaître que dans les niveaux pré-flaviens du gisement de *Conimbriga*, où l'on a également retrouvé trois fléaux de balance à plateau (*libra*). Le module de ces poids est la livre romaine, correspondant à 327,45g ou 323,258g (ALARCÃO *et alii*, 1979 : 176). Au nord du Douro, on ne connaissait jusqu'à présent que deux poids en bronze perforés provenant de la Cividade das Donas (Vitorino das Donas, Ponte de Lima) (ALMEIDA, 1996 I : 257, n.º158, Fig. 98 : 5 et 6) et deux poids en plombs, avec un anneau de suspension en fer. L'un d'eux a été retrouvé dans le cadre de la fouille du Castro de São Lourenço (commune de Esposende) (ALMEIDA *et alii*, 1997 : 37)). L'autre provient de la proximité de la nécropole tardo-romaine de Codes (commune de Penafiel). Le premier pèse 273g et le second près de 500gr. Tenant en compte le fait que le plomb s'altère très rapidement, pouvant perdre près de 20% de sa masse, leur poids original devait s'approcher de la livre et du *dupondius* (646,516g) (NAVEIRO LÓPEZ, 1996 : 174). À l'altération du métal, il faut ajouter l'imprécision des balances et l'usure des

pois par l'usage, tenue en considération par la loi romaine, qui leur accordait une grande marge de tolérance (ALARCÃO *et alii*, 1979 : 176). Un poids similaire aux deux premiers a été retrouvé dans le cadre de la fouille d'un niveau d'abandon correspondant aux gravats (UE D0111 XV – 2) résultant de l'écroulement d'une cabane à pince de crabe (M0107 /M0110 /M0121 /M0797) située à la limite méridionale du Castro do Vieito. Le poids a la forme d'un gland (Figure 5). Une tige en fer plié en deux a été préalablement introduite dans le moule où le plomb a été versé, formant ainsi un anneau, au-dessous duquel on peut observer la marque d'usure d'un anneau de suspension en métal sur le plomb. On ne connaît pas la fonction de deux petites perforations latérales orientées vers le bas de la pièce. Le poids pèse actuellement 155,1g, c'est à dire à peine 6,529g moins qu'une demi-livre, si l'on considère qu'elle correspond à 323,258g. Tout comme les deux autres poids, celui-ci s'inscrit dans le système pondéral romain. On pense que ces derniers étaient utilisés pour peser les fragments retirés de parures en or et les lingots. Le propre module proposé par C. Blásquez Cerrato (2005 : 238) de 48/52g est égal à un sixième de livre à 1,876g près si l'on considère la limite supérieure de l'intervalle. Si l'on considère le fait que la métrologie de ces poids est romaine et que cette forme de pré-monnaie n'est en principe pas envisageable sans poids, on ne peut admettre leur existence qu'à partir de cette période. Le phénomène de monétisation de parures et de lingots est contemporain de la démonétisation de monnaies romaines transformées en parures. R. Centeno (1987 : 248-250) a identifié 17 monnaies perforées dans le cadre de son étude de la circulation monétaire dans le NO péninsulaire jusqu'en 192. La perforation ou plus rarement la soudure d'un petit anneau de suspension sur le bord de la monnaie avait pour objectif de la suspendre au cou, la transformant selon lui en une amulette ou un talisman (Figure 6). La plupart d'entre elles sont des AES hispaniques d'Octave, Auguste et Tibère, les plus récentes datant du règne de Claude. Cet auteur présuppose que ces monnaies ont été transformées en amulette à la période flavienne, quand celles-ci ont été démonétisées. Il est possible que les populations locales aient cousu également des monnaies romaines sur leurs vêtements, perforant des trous aux deux extrémités de la pièce (CENTENO, 1987 : Est. XII : n.º61-5), ou plus simplement en faisant des encoches sur son pourtour, de façon à pouvoir la fixer avec du fil (*idem*, Est. II : n.º36-16 ; Est. IV : n.º44-7 ; Est. V : n.º53-34 ; Est. VII : n.º54-11 ; Est. XV : n.º62-3, 8 ; Est. XVI : n.º62-10, 13 ; XVII : 62-27 ; Est. XXII : n.º72-7 ; Est. XXV, n.ºIV-18 ; Est. XXIX : n.º M.A.P.O. -54). L'AE (CV-N-23) retrouvé dans le cadre de la fouille du niveau de post-abandon (C0004 : XX-14) du Castro du Vieito présente deux petites encoches alignées (Figure 7). En réalité, tout le pourtour de la monnaie a été recoupé de forme irrégulière et excentrique sans respecter sa légende. On doute que cette pratique date de la période flavienne comme le suggère R. Centeno ou du moins qu'elle n'a pas été pratiquée auparavant. En effet, tout comme la monétisation d'ornements en or, cette pratique révèle peut-être une forme de syncrétisme entre les communautés locales pour qui la richesse est une affirmation du prestige (parures) et l'occupant romain pour qui la richesse est avant tout un moyen d'obtenir des biens. Les monnaies ne sont pas transformées en parure parce qu'elles n'ont plus de valeur monétaire, elles sont simplement transformées en quelque chose qui a de la valeur aux yeux des indigènes. La monnaie peut dans ce contexte assumer une fonction sociale (affirmation de prestige, paiement d'obligations sociales, etc.) et non proprement monétaire (Figure 8). Celle-ci n'est généralement pas divisible, parce qu'elle n'est pas utilisée pour effectuer de petites transactions (TESTART, 2005 : 40). Aussi, quand les indigènes ont commencé à utiliser les parures en or à des fins purement monétaires, ils ont été contraints à les diviser physiquement, le poids du métal servant de référence.

Ainsi, le nombre significatif de monnaies retrouvées isolées sur le chantier de fouille ne prouve pas forcément qu'elles aient été utilisées comme telle par les membres de la communauté. Comment expliquer alors l'existence du trésor retrouvé dans les murs des habitations à pince de crabe du Castro do Vieito ? Les 14 monnaies qui le composent sont toutes du type RIC 305 (CV-N-1/14), appartenant à la série *C. L. CAESARES* émise entre 2 av. J.-C. et 12 ap. J.-C. à *Lugdunum* ou plus probablement dans la vallée de l'Èbre. L'occultation de monnaies de cette série est fréquente dans le sud de la Galice et le Nord du Portugal, étant fréquemment attribuée aux vétérans établis dans les zones minières de ces régions (BLÁSQUEZ CERRATO, 2005 : 240). Après environ 20 ans de service, les soldats de l'armée romaine étaient dispensés (LE BOHEC, 1990 : 66). Ils recevaient à ce moment là les économies qu'ils avaient été contraint de déposer dans la chapelle des enseignes au long de leur temps de service, ainsi qu'une gratification monétaire (*missio nummaria*). Auguste a démobilisé de cette façon 100000 soldats en 14 av. J.-C. les installant en Espagne et en Narbonnaise et 96000 en 2 av. J.-C. Il y a eu d'autres départs massifs de soldats en l'an 3, 4, 6 et 7 ap. J.-C. Les gratifications monétaires payées aux vétérans des troupes stationnées en province, qui ont été libérés à cette époque, serait de l'ordre de 200 millions de sesterces, à raison de 3000 deniers par légionnaire (idem : 240). Les soldats qui ont été recrutés pendant les guerres du NO péninsulaire, vingt ans plutôt, ont du être libéré précisément à ce moment là. Un contingent significatif des troupes auxiliaires engagées dans ces guerres serait originaire de ce qui sera plus tard le *conventus bracarenis*. Leur habileté guerrière et leurs connaissances du terrain étaient très appréciées des romains (QUEIROGA, 2003 : 92). C'est probablement à travers ces vétérans que la monnaie s'est généralisée dans cette région. L'installation de soldats dispensés peut expliquer l'existence, sans parallèle en dehors de celle-ci, de trésors constitués uniquement de monnaies de type *C. L. Caesares*, comme c'est le cas de celui du Castro do Vieito, du Castro de Alvarelos, de Sampriz, San Ciprián de Cálogo et Vales. R. Centeno (1987 : 216) justifie cette anomalie qu'il est le premier à signaler, par l'importance du flux monétaire généré par le paiement de la solde des contingents militaires stationnés dans la région. Pourtant, la faible présence de numéraires en argent sur les campements militaires du NO péninsulaire suggère au contraire qu'à l'époque Julio-Claudienne, l'armée d'Hispanie réservait la monnaie en argent pour payer les vétérans. Ce paiement devait être effectué en dehors des camps, puisque la monnaie en argent y est très peu représentée (GARCÍA-BELLIDO, 2006b II: 633). Les monnaies de type *C. L. Caesares*, qui composent de forme exclusive ces trésors s'explique ainsi plus probablement par la *missio nummaria* dû aux vétérans dispensés. Vivant dans un monde où la monnaie ne circule pas, ces derniers conservent pendant très longtemps ces monnaies.

La petite monnaie en bronze doit également avoir été introduit dans la région par les vétérans des guerres du NO péninsulaire. La division de pièces de monnaies en deux, documenté sur le chantier du Castro do Vieito par la monnaie (CV-N-26), est également une pratique fréquente dans le milieu militaire à l'époque augustéenne et tibérienne. Elle permettait de remédier à l'absence ponctuelle de monnaie de moindre valeur. Cette pratique est un recours interne du système économique de l'armée, pouvant ne pas être reconnu en dehors de celui-ci (BLÁSQUEZ CERRATO, 2006 : 531). L'*aes* du type de la *caetra* retrouvé au Castro du Vieito (CV-N-20) a également une origine militaire. Il appartient à une série émise principalement à *Lucus Augusti* par l'empereur lui-même ou l'un de ces lieutenants *Publius Carrius* ou *Antistius Vetus*, entre 23 a.C et 26 a.C afin de pourvoir l'armée en petite monnaie pendant les guerres du NO (GARCIA BELLIDO, 2006b : 633).

Le contexte de dépôt des monnaies les plus anciennes du Castro du Vieito est en général bien postérieur au moment de leur émission. C'est le cas de l'*aes* de la *caetra* CV-N-20, qui a été retrouvé dans un niveau que l'on peut dater avec beaucoup de certitude de la période tibérienne/claudienne (C0969 ; NDICI : C0974 ; TPQ : 8 ; % résiduel : 8,33% ; SDDTTM : 112.76±145 ; NCDUE : 50,5%-69,08%). C'est également le cas d'un *aes* de type Villaronga 1033 (CV-N-27) émis en 12 a.C. à *Liberatias Iulia* (D0690 ; NDICI : C1213 ; TPQ : 5 ; %résiduel : 0% ; SDDTTM : 0 ; NCDUE : 50,5%-69,08%). On doit pour cela considérer que ces monnaies seraient transmises de générations en générations comme objets démonétisés, au même titre que la céramique campanienne et les perles en verre oculées de tradition punique, documentées de forme résiduelle sur le chantier de la fouille (Photo 1).

Comme le dit si bien A. González Ruibal (2006/2007 : 533), on assiste à une généralisation de la monnaie à l'époque Julio-Claudienne et non à une généralisation de l'économie monétaire. Bien sûr celle-ci existe au niveau de la capitale de la région, *Bracara Augusta*, où l'épigraphie documente l'existence d'un *conventus* de *negociatores* au début du Ier s. ap. J.-C. (MORAIS, 2005 : 70 ; 400-401). On ne peut cependant pas l'étendre à l'ensemble du *conventus* et d'une manière générale, à l'ensemble du NO péninsulaire. La distribution de l'ensemble des monnaies du haut empire retrouvés sur les gisements du NO péninsulaire en fonction du moment de leur émission indique clairement que le flux monétaire généré par le commerce local se développe seulement à un moment très tardif (Figure 9). En effet, la majorité de ces monnaies a été émise à la période augustéenne. Leur nombre décroît légèrement à la période tibérienne, et plus significativement à la période Claudienne, à partir de quand il décroît franchement, jusqu'à l'époque de Trajan, moment auquel se produit une récupération sans toutefois atteindre la moitié du nombre de monnaies de la période augustéenne (CENTENO, 1987 : Fig. 9). Il est difficile d'expliquer ce phénomène si l'on présuppose que cette monnaie est utilisée dans le cadre du commerce local. En effet, il faudrait d'abord expliquer pourquoi le moment du début de sa circulation est paradoxalement le moment où elle a le plus de succès. On pense pour cela que la monnaie du haut empire circule majoritairement dans le contexte de l'économie militaire, parce que le flux monétaire accompagne celui des troupes qui entrent et qui sortent du NO péninsulaire. Le *maximum* monétaire atteint à l'époque augustéenne correspond au moment où 7 ou 8 légions assurent la conquête et la pacification du Nord Ouest Péninsulaire (MORILLO CERDÁN, 2005 : 21), c'est à dire près de 50000 hommes si l'on considère l'ensemble des légions et des troupes auxiliaires. Une fois la paix consolidée, le nombre de troupes détachées dans la région baisse graduellement. Le départ de la légion I, II et V encore au temps d'Auguste, est suivi de celui de la IIIème légion sous le règne de Tibère. Au temps de Caligula, il ne reste plus que deux légions (VI et X) et des corps d'auxiliaires, auxquelles s'ajoute la légion I sous le règne de Claude (GARCÍA-BELLIDO, 2006b : 630). À la période flavienne l'armée hispanique est réduite à la légion VII Gemina et quatre détachements auxiliaires (SANTOS YANGAS, 1988 : 251). Les effectifs de l'armée du NO péninsulaire passent ainsi de 50.000 hommes à la fin des guerres du NO péninsulaire à 27.000 hommes à l'époque de Tibère, 18.000 hommes jusqu'en 63 ap. J.-C., puis à peine 9.000 hommes entre 63 et 68 ap. J. C. (TRANOY, 1981 : 170)

Si cette monnaie circule surtout dans le milieu militaire, comment expliquer le fait que la variation de la distribution de la monnaie en fonction de sa chronologie dans les contextes civils et militaires soient si proches (Figure 10)? Tout comme les troupes qui quittent le NO péninsulaire parce qu'elles sont détachées au long du *limes* german

(GARCÍA-BELLIDO, 2005), les vétérans démobilisés, indigènes ou non, qui décident de s'installer dans la région transportent « dans leurs poches » la petite monnaie en bronze, provenant de la solde qu'ils utilisaient antérieurement pour payer leurs dépenses au *canabae*, proche du camp où ils étaient détachés. Ils transportaient également avec eux la *missio nummaria* en monnaie d'argent. Ainsi, si l'on admet que la monnaie ne circule pas dans le milieu où le vétéran s'installe, on doit supposer que sa présence sur un gisement indigène s'explique par la présence d'un militaire, d'un vétéran ou d'un descendant de vétéran. Il est d'ailleurs fréquent que les fils de soldats suivent la tradition familiale s'engageant à leur tour dans l'armée (LE ROUX, 1982 : 343). D'autres indigènes décideraient également de s'enrôler dans l'armée afin de gagner la citoyenneté romaine.

On sait que de nombreux soldats ont été recrutés en *Gallaeciae* à partir du règne d'Auguste pour intégrer les corps auxiliaires détachés au long du *limes*. Ces derniers intégraient les troupes auxiliaires romaines, qui étaient généralement constituées par des soldats barbares, originellement pèlerins, qui une fois engagés, jouissaient désormais du même statut que les légionnaires (LE BOHEC, 1990 : 104). N. Santos Yangas (1988 : 251) estime que près de 20000 *Callaeci* auraient été recrutés par l'armée impériale. Cependant on ne sait pas très bien si ces indigènes, qui servirent loin de leur terre natale y retournaient une fois terminée leur mission (LE ROUX, 1982 : 340). On sait que les cohortes d'auxiliaires recrutées au *conventus Bracarenensis* ont servi d'abord dans leur région d'origine, dans certains cas, le temps nécessaire pour que les soldats fassent l'intégralité de leur service sans quitter leur terre natale. C'est probablement le cas de la Cohorte I des *Bracaraugustani*, formée à l'époque augustéenne, dont on ne retrouve la trace en Dalmatie qu'à l'époque julio-claudienne ou flavienne. On peut citer également la cohorte II de Cavalerie des *Bracaraugustani*, formée vers l'an 30 ap. J.-C. dont la présence dans la partie orientale du *limes* n'est attestée que 70 ans plus tard (SANTOS YANGAS, 1988 : 147-158). On sait également que la Cohorte *III Gallorum* est détachée dans le NO péninsulaire probablement dès Auguste jusqu'au règne de Claude (TRANOY, 1981 : 170). Il est vrai que comme son nom l'indique, les effectifs de cette cohorte étaient probablement majoritairement d'origine gauloise au temps d'Auguste. Cependant à partir du moment où une garnison était détachée en dehors de son territoire d'origine, le renouvellement des troupes se faisait du moins en partie avec des soldats recrutés sur le territoire où l'unité avait été détachée (LE BOHEC, 1990 : 101).

Ainsi, il est probable qu'une partie des vétérans recrutés au *conventus Bracarenensis* se soient installés dans la région, une fois terminée leur service. Ce phénomène peut peut-être aider à expliquer certaines scissions que l'on observe au niveau des unités familiales du Castro do Vieito. Une fois terminé son temps de service, le vétéran indigène réintègre sa communauté natale. Le prestige que sa carrière militaire lui confère aux yeux des siens (QUEIROGA, 2003 : 102) peut légitimer la prétention de devenir le chef de sa propre famille ou simplement de ne pas se soumettre à l'autorité du chef de famille actuel. Si le conflit d'intérêt dégénère en scission de l'unité familiale, le vétéran peut alors réclamer la partie du lot familial, qui lui est due. Celui-ci est réorganisé de forme à ce qu'il puisse s'y installer. Ce que l'on présente n'est qu'un scénario, qui prétend illustrer l'idée que le retour des vétérans peut avoir des conséquences au niveau du processus d'évolution d'auto-organisation des agglomérations indigènes d'où ils sont originaires.

Même si le flux de vétérans de la période Julio-Claudienne est beaucoup moins significatif que celui généré par la fin des guerres du NO péninsulaire, il peut cependant

expliquer comment les émissions militaires en bronze postérieures au règne d'Auguste continuent à apparaître sur les gisements indigènes.

C'est précisément le cas des trois *aes* du règne de Tibère (CV-N-19 ; CV-N-25 ; CV-N-28) et 1' *aes* du règne de Caligula (CV-N-22) retrouvés au Castro do Vieito. Les *aes* de la période tibérienne ont été émis dans la vallée de l'Ebre. Il a été possible d'identifier l'atelier d'origine de deux d'entre eux : CV-N-25 provient de l'atelier de *Calagurris* et CV-N-28, de *Cascantum*. La majorité de la monnaie en bronze du NO péninsulaire de cette époque, provient d'ailleurs des villes de la vallée de l'Ebre : *Celsa*, *Calagurris*, *Bilbilis*, *Turiaso*, *Bolscan* et peut-être *Caesaraugusta*. R. Centeno (1987 : 242) a défendu antérieurement que la prépondérance des émissions de l'Ebre était due à l'existence d'une relation commerciale privilégiée du NO péninsulaire avec cette région. L'étude des monnaies recueillies sur les campements romains suggère que ces municipales étaient en réalité chargés de subvenir aux besoins en monnaie en bronze des troupes détachées dans le NO péninsulaire (GARCÍA-BELLIDO 2006b: 681).

Le modèle que l'on vient de proposer confère également un nouveau sens à la distribution préférentielle de la monnaie de la *caetra* sur les régions côtières du Nord du Portugal et du Sud de la Galice (Figure 11). Tout comme le Castro do Vieito, un grand nombre des habitats du littoral est fondé à la période augustéenne, selon le modèle architectural traditionnel de la région (ALMEIDA, 1983 : 38). On peut très bien expliquer ce phénomène par l'attribution de terre aux vétérans des corps auxiliaires, originaires de cette région, qui ont combattu aux côtés des romains pendant les guerres du NO péninsulaire.

Même si la *falcata* et le *soliferreum* représentées sur cette série, ne correspondent pas aux types de celles utilisées par les guerriers Callaeciens, elles forment avec la *caetra*, l'équipement de base du soldat d'infanterie légère, qui intégrait les corps auxiliaires. On a souvent interprété l'émission de ces monnaies comme une forme de commémoration de la victoire de *D. Junius Brutus* sur les *bracari* (QUEIROGA, 2003 : 87). Cela peut paraître un peu forcé si l'on admet que ces derniers luttent à ce moment là aux côtés des romains et que cette monnaie sert à les payer. On pense qu'il est plus probable que les armes de ces armées représentent ceux à qui elles se destinent : les troupes auxiliaires en campagne.

DES INDIGENES IVROGNES ?

Les amphores recueillies sur le chantier du Castro du Vieito correspondent à un nombre minimum d'individus égal à 3320 NMI, ce qui est considérable même pour l'intervention archéologique d'une surface de 14963m². A titre de comparaison, on peut citer le cas de la capitale du *conventus*, *Bracara Augusta* ou une vaste étendue de la ville antique a été fouillée depuis plus de 20 ans. Le nombre d'amphores identifiées sur l'ensemble des interventions qui ont été réalisées jusqu'à ce jour est d'à peine 1457 NMI (MORAIS, 2005 : 100), c'est-à-dire moins de la moitié de celui des amphores retrouvées au Castro du Vieito. Le type Haltern 70 de Bétique correspond ici à 83,5±1,26% de l'ensemble, comme c'est d'ailleurs le cas sur les autres gisements romains de la région, où elle représente près de 80% de la totalité des amphores (NAVEIRO LÓPEZ, 1996 : 66). Ainsi, les amphores retrouvées sur ce chantier forment actuellement la plus grande collection d'Haltern 70 de l'empire romain. On sait que la plupart des amphores de ce type a été exportée en *Gallaecia* (MORAIS et alii, 2004 : 100). Il est pour ce motif très significatif que les 2775 NMI recueillis au Castro do

Vieito représentent $40,46 \pm 1,16\%$ de la totalité des Haltern 70 recueillies sur 74 sites de *Gallaecia*, où cette forme est représentée (Tableau 1). La plupart des auteurs considèrent généralement que ce type de récipient servait à transporter du vin parce que trois exemplaires découverts sur l'épave de Port-Vendres II portaient sur le col l'inscription *de(frutum)/excel(lens)*, c'est-à-dire « vin cuit de première qualité » (traduction de ÉTIENNE et MAYET, 2000 : 82). Certains auteurs comme J. L. Naveiro Lopes (1991 : 105) et R. Morais (2003) pensent également que la présence de nombreux tessons d'amphores sur les gisements archéologiques de la région s'explique par le succès du vin de Bétique entre les populations indigènes.

Pourtant on doute que l'on puisse expliquer la présence d'une telle quantité d'amphores vinaires sur un gisement comme le Castro do Vieito par la seule consommation de vin de la part des membres de la petite communauté qui l'a habité. Il est vrai que Strabon (Geogr., III, 3,7 ; traduction de TARDIEU, A. ; 1867) dit que le vin est rare dans la région « et le peu qu'on en fait est bientôt consommé dans ces grands banquets de famille si fréquents chez ces peuples ». Cette référence peut transmettre l'image de l'indigène ivrogne si quelques lignes plus haut, ce même auteur n'avait pas écrit que les habitants de la région sont sobres et ne boivent que de l'eau. Accepter que la présence des amphores sur le site se doive à une consommation effrénée de vin obligerait également à se demander comment une si petite communauté avait la capacité d'en acquérir en de telles quantités, bien supérieures à celles acquises par les communautés voisines : elles ne partageaient pas leur goût pour le vin ou n'avaient pas les moyens de l'acheter ? La même problématique doit être posée si l'on veut expliquer la présence de ces amphores par celle d'un *mercator* qui a choisi de s'installer dans cette région pour commercialiser du vin et qui emploierait la communauté villageoise pour transporter son produit. Comment se fait-il que le produit commercialisé ait eu aussi peu de succès dans les agglomérations des alentours immédiats du lieu de rupture de charge ? Où se situait alors son débouché principal ?

En effet, le gisement voisin de la Citânia Velha de Santa Luzia, dont la surface fouillée est bien supérieure à celle du Castro do Vieito ne totalise pas plus de 22 NMI d'Haltern 70. À quelques kilomètres à l'Est du Castro do Vieito, la fouille d'un corridor de près de 8000m^2 qui traverse le gisement indigène de Terronha effectué en l'an 2000 dans le cadre de la construction de l'autoroute IP9, n'a permis d'identifier pas plus de 8 NMI. En revanche, la fouille d'une surface de 186m^2 sur le gisement de Cividade de Âncora, a proportionné 161 NMI d'Haltern 70 (MORAIS et *alii*, 2004 : 101). L'intervention d'une surface égale à celle du chantier du Castro do Vieito sur ce gisement aurait théoriquement permis de détecter 12951 NMI, c'est-à-dire presque 9 fois plus que la totalité des amphores retrouvées à *Bracara Augusta*. On doit donc admettre que la présence de l'Haltern 70 sur les gisements de la région est très variable et que la construction d'un modèle pour l'expliquer doit tenir en compte cette variabilité.

D'autres auteurs comme C. Fabião (2000 : 677) et C. Carreras Monfort (MORAIS et *alii*, 2004 : 101) défendent pour leur part que la présence massive de l'Haltern 70 dans le NO péninsulaire est liée au ravitaillement des garnisons militaires qui seraient détachées dans la région à la période augustéenne et tibérienne et que cette amphore pourrait avoir transporté une grande variété de produits consommés par les militaires. Les recours élémentaires nécessaires à la subsistance de ces troupes étaient directement explorés par les militaires dans les alentours de leur détachement (*prata, figlinae, fabricae*, etc) ou étaient acquis auprès des populations locales au travers de confiscations, d'impôts ou de commerce. Si les

recours locaux étaient insuffisants pour subvenir à leurs besoins, on recourrait alors aux productions d'autres régions de la province ou même d'autres provinces. Le ravitaillement militaire était géré au niveau de chaque province dès l'époque d'Auguste par un *procurator augustalis*. Jusqu'en 79 ap. J.-C., le *procurator augustalis* de la province de la Tarraconaise est chargé de subvenir aux besoins des détachements du NO péninsulaire. Ses assistants, les *beneficarii* avaient pour fonction de superviser le trafic des marchandises, de contrôler leur qualité, leur quantité et probablement aussi leur prix au long des voies commerciales utilisées par le réseau d'approvisionnement militaire. Les économistes, généralement *tabularius* ou *signifer*, assumaient ce contrôle quand les produits arrivaient au détachement. La coordination des relations inter-provinciales du réseau serait de la responsabilité du *praefectus annonae*, qui maintiendrait un système de compensation entre les trésoreries des provinces liées par ces transactions (CARRERAS MONFORT, 1997) (MENÉNDEZ ARGUÍN, 2006).

Le ravitaillement des détachements militaires du NO péninsulaire a la particularité d'être fortement conditionné par le coût du transport des marchandises entre le littoral et l'intérieur, à distance des voies navigables. L'armée hispanique doit pour cette raison s'organiser très tôt pour produire la majeure partie des produits qu'elle consomme, sans cependant réussir à produire la totalité. Certains de ces produits comme le vin ou les salaisons devaient être importées, l'armée du NO étant ainsi tout de même très dépendante de son réseau de ravitaillement. Quelle serait la structure spatiale de ce réseau?

Bracara Augustus a été antérieurement comparé à un petit *Testaccio* (MORAIS, 2003), c'est-à-dire un point de rupture de charge où le contenu des amphores était transvasé dans des récipients mieux adaptés au transport terrestre jusqu'au campements militaires de la province, dans le cadre du système de ravitaillement décrit antérieurement (MORAIS et *alii*, 2004 : 101). Le point de rupture de charge est originellement un concept de la géographie nautique. D'un point de vue nautique, un fleuve se divise en plusieurs sections de navigabilité variable (Figure 12). La première, étroite, à la pente marquée et peu profonde est dite flottable, ce qui signifie qu'elle n'est utilisable qu'à la descente. La section flottable précède en aval la section navigable. La pente et le courant sont maintenant plus faibles, le mouillage augmente et le lit s'élargit. La navigation peut s'y faire dans les deux sens, de façon discontinue en fonction des périodes de cru et d'étiage. La section navigable du fleuve se divise à son tour en deux sous-sections. La première, en amont est purement fluviale. La navigation descendante a pour énergie motrice naturelle le courant. La navigation montante doit recourir au vent ou au hallage pour vaincre le courant. La sous-section fluvio-maritime correspond à l'estuaire des fleuves, atteinte par l'onde de la marée, qui peut être utilisée comme apport propulsif pour la navigation montante et descendante vers la haute mer, de pair avec le vent. Les bateaux de haute mer coexistaient dans l'antiquité avec la batellerie fluviale sur cette sous-section (RIETH, 1998 : 32-37). Le passage entre celle-ci et la sous-section purement fluviale est marqué par un point de rupture de charge où les produits sont déchargés pour être accommodés dans des embarcations mieux adaptées à cette sous-section du fleuve. Les historiens qui étudient l'économie antique donnent donc un sens bien différent à ce concept. Pour eux, le point de rupture de charge correspond à l'endroit où l'on transvase le contenu des amphores, conçu pour le transport en haute mer, dans des récipients mieux adaptés au transport terrestre, comme par exemple les outres (MORAIS et CARRERAS MONFORT, 2004 : 97).

Le point de rupture de charge de la géographie nautique peut donc être différent de celui de l'histoire économique. On prend maintenant l'exemple le mieux connu pour illustrer la différence : celui de Rome. Selon Strabon (Geog., V, 3, 5) :

La première de ces villes, Ostie, n'a point de port, et cela à cause des atterrissements formés à l'embouchure du Tibre par le limon que charrient le fleuve et ses nombreux affluents ; il faut donc (ce qui n'est pas sans danger) que les bâtiments venant du large jettent l'ancre à une certaine distance de la côte et restent ainsi exposés à toute l'agitation de la pleine mer. Mais l'appât du gain fait surmonter tous les obstacles : il y a à Ostie une foule d'embarcations légères toujours prêtes, soit à venir prendre les marchandises des navires à l'ancre, soit à leur en apporter d'autres en échange, ce qui permet à ces navires de repartir promptement, sans avoir eu même à entrer dans le fleuve. Il n'est pas rare pourtant que les navires, après avoir été allégés ainsi d'une partie de leur cargaison, s'engagent dans le fleuve et remontent jusqu'à Rome, à 190 stades de la côte.

Traduction de TARDIEU, A. (1867)

Ce passage de la Géographie, montre bien que Ostie se trouve au point de rupture du Tibre, dans le sens nautique du terme. La charge des bateaux de haute mer est complètement ou partiellement transvasée dans des embarcations plus légères qui remontent le Tibre jusqu'à Rome situé près de 35km en amont. A l'entrée de Rome se situe le Mont Testaccio, où sont accumulés les tessons des amphores qui ont transporté les produits payés par les provinces comme tribut à la capitale de l'empire (REMESAL RODRIGUÉZ, 1997 : 81)(BLÁSQUEZ MARTÍNEZ, 2000). Ainsi le point de rupture de charge des historiens se trouve aux portes de Rome, là où les produits transportés par les amphores sont consommés alors que celui des géographes nautiques se trouve au large d'Ostie. On revient maintenant au cas de *Bracara Augusta*. Contrairement au Mont Testaccio à Rome, le contenu des amphores serait ici transvasé dans d'autres types de récipients pour être dorénavant transportés par terre jusqu'aux campements romains du NO péninsulaire et non pour être consommés sur place, comme c'est le cas à Rome (MORAIS et *alii*, 2004 : 97).

On ne pense pas que cette cité ait eu un rôle si important dans le cadre du système de ravitaillement de l'armée du NO péninsulaire et que la présence de nombreux tessons d'amphores retrouvés à *Bracara Augusta* documente plus probablement l'existence d'une garnison de soldats détachés dans cette cité, ce qui est d'ailleurs une pratique commune aux autres capitales administratives de la Citérieure et de la Lusitanie (LE ROUX, 1982 : 270). On explique maintenant pourquoi.

D'abord il faut préciser que le nombre d'amphores recueillies dans le cadre des fouilles de *Bracara Augusta* n'a rien d'exceptionnel du tout quand on l'encadre dans son contexte régional comme on l'a vu antérieurement. Ensuite, il est peut-être anachronique de considérer le réseau de voies terrestres qui convergent vers la capitale du *conventus* comme un vecteur commercial à l'époque Julio-Claudienne. D'une part, une grande partie de ces voies n'avait pas encore été construite à cette époque. Quant aux voies les plus anciennes, celles-ci avaient une fonction essentiellement stratégique : faciliter les communications et le déplacement de troupes entre les trois capitales de *conventus* du NO péninsulaire *Lucus*, *Asturica* et *Bracara* (RODRÍGUEZ COLMENERO, 2004 :17). Même s'il n'y pas d'accord sur le coût exact du transport maritime, fluvial et terrestre, tous les spécialistes sont unanimes à affirmer que le coût du transport terrestre est très supérieur à celui des deux premiers et que pour cette raison

la pénétration des produits importés à l'intérieur des terres est principalement assuré dans l'Antiquité par les voies fluviales (PARODI ÁLVAREZ, 2000). Si l'on observe une carte hydrographique du Nord du Portugal et de la Galice (Figure 13), on peut observer que les fleuves navigables facilitent la circulation vers l'*hinterland* dans le sens O/E et forment des corridors de circulation de moindre coût, séparés les uns des autres par une distance souvent inférieure à 20 km. La sous-section fluvio-maritime de ces cours d'eau est très variable : 40km pour le Minho, 27,3km pour le Douro et 10km pour le Lima (BLOT, 2003: 47). A peine cette sous-section est aujourd'hui considérée navigable (RIBEIRO et *alii*, 1999 II: 494 ; tableau 13). Ce ne serait pas le cas dans l'antiquité. Selon Strabon (Geog., III, 3, 4), le Minho était navigable sur une extension de 800 stades, c'est-à-dire 150 km et le Douro pouvait être remonté au long de 800 stades par de grands vaisseaux et certainement plus loin par des barques. Il informe également que la plupart des fleuves de la région peuvent être remontés. Ainsi, un réseau de ravitaillement excentrique constitué par plusieurs points de rupture au sens nautique du terme, situés au long des fleuves navigables serait donc économiquement plus rentable qu'un système à point de rupture unique, parce que ce dernier maximiserait les distances terrestres parcourues en direction de l'*hinterland*, dont le coût de transport est beaucoup plus élevé que celui du transport fluvial. Il est vrai qu'on ignore la longueur de la section navigable antique de la plupart des fleuves de la région. Cependant le coût de transport terrestre de produits déchargés en plusieurs points de ruptures de charge au long de la côte continue à être inférieur à celui de produits déchargés sur un point de rupture unique situé à *Bracara Augusta* (Figure 13).

L'existence de ces points de rupture de charge peut permettre d'expliquer les densités d'amphore Haltern 70 très élevées documentées sur certaines agglomérations fortifiées situées à l'embouchure des fleuves de la région. C'est le cas de Porto, situé au bord de l'estuaire du Douro et du Castro de Guifões sur l'estuaire du Rio Leça avec des densités d' Haltern 70 de respectivement 364697 cg/m^2 et 129737 cg/m^2 . C'est également le cas de la Cidade de Âncora située près de l'estuaire du Rio Âncora (102673 cg/m^2), de Santa Tecla (61834 cg/m^2) sur l'estuaire du Rio Minho et de Vigo (90609 cg/m^2) dans le sud de la Galice sur l'estuaire du Rio Verdugo (MORAIS et *alii*, 2004 : 97). On peut maintenant ajouter le Castro do Vieito, situé à l'estuaire du Rio Lima à cette liste d'agglomérations liées à des points de rupture nautique. Cela ne signifie pas forcément que chacun de ses fleuves ne pouvait avoir plus d'un point de rupture, comme c'est le cas du Tibre. Comme on l'a vu antérieurement, au temps de Strabon, les vaisseaux de haute mer pouvaient décharger la totalité de leurs marchandises au large d'Ostie ou seulement une partie de la charge et remonter le Tibre jusqu'à Rome pour décharger le reste. Une intervention réalisée par C.A.B. Almeida au Forte de Lobelhe (1996 : 304), agglomération fortifiée située immédiatement en bordure du Rio Minho dans la commune de Vila Nova de Cerdeira, à près de 15 km en amont de l'embouchure du fleuve, a permis d'identifier un petit compartiment que cet auteur interprète comme un entrepôt à amphores. La densité d'Haltern 70 est beaucoup moins élevée que le gisement de Santa Tecla situé à l'embouchure de ce fleuve, mais reste cependant très significative : 23187 cg/m^2 . L'embouchure serait cependant le point de rupture de charge principale, ou Strabon fait référence à l'existence d'« une île et protégée par une double jetée, à l'abri de laquelle les vaisseaux peuvent mouiller » (Geog., III, 3, 4. Traduction de TARDIEU, 1867).

Les membres de ces communautés riveraines assureraient le transport des marchandises dans des embarcations plus légères au long du fleuve. Citant à nouveau Strabon :

« Antérieurement à l'expédition de Brutus, ces peuples ne se servaient que de bateaux de cuir pour traverser les estuaires et étangs de leur pays ; aujourd'hui ils commencent aussi à avoir des canots creusés dans un seul tronc d'arbre, mais l'usage en est encore peu répandu » (*Geog.*, III, 3, 7).

Traduction de TARDIEU, A. (1867)

L'existence de ces pirogues monoxyles a été confirmée en 2003 par la découverte de deux exemplaires conservés au fond du lit du Lima (pirogue 4 et 5)(Photo 2). Les deux pirogues ont été datées par la méthode du radiocarbone des IIIe-IIe siècle a.C. et présentent certaines affinités avec le modèle de construction naval méditerranéen antique. Ce genre de pirogues était encore utilisé pour descendre le fleuve au Haut Moyen Âge, puisque l'on a retrouvé des pirogues similaires (pirogue 1 et 2) proches des pirogues antiques datées par le radiocarbone du VIIIe et des IXe-Xe siècles (ALVES *et alii*, 2004 : 10). La longévité de l'utilisation d'embarcations aussi primitives dans cette vallée est due peut-être au fait que les pirogues peuvent être utilisées sur des milieux impraticables aux autres types de navires, permettant de remonter les fleuves plus en amont et durant une plus grande partie de l'année (RIETH, 1998 : 73).

Remonter les fleuves, certes mais pour aller où ? Vers les campements de l'*hinterland* comme le défend C. Carreras Monfort ? On ne le pense pas. Comme cet auteur l'a lui-même constaté antérieurement (1996 : 207), le parcours optimum permettant d'atteindre les terres intérieures d'Asturie remonte le Douro à partir de Cale (Porto) ou suivent des combinaisons de parcours fluviaux et terrestres partant de *Brigantium* et des autres ports de la côte Nord de la péninsule. Par ailleurs, si l'on admet que c'est à travers ce réseau d'approvisionnement militaire que les amphores Haltern 70 circulent, comment expliquer le fait que ce type d'amphore est majoritaire sur les agglomérations indigènes du littoral du *conventus bracarenis* où l'on ne connaît pas de campements militaires à cette époque alors que celle-ci est minoritaire sur les camps romains d'Asturie ? En effet, l'Haltern 70 ne représente que 20±17,41 % du total des amphores retrouvées à *Legio* et 11,76±9 % à *Asturica Augusta* (pourcentages calculés à partir de CARRERAS MONFORT, 1996 : 209 ; Fig. 2)(Figure 13) alors qu'elles représentent près de 80% des amphores des collections de *Gallaecia*. On ne peut pas expliquer cette différence par des points de ruptures distincts pour les produits provenant de Bétique, déchargés en *Gallaeciae* et pour les produits originaires d'autres régions de l'empire dans les ports du Nord de la péninsule parce que les amphores contenant des salaisons, provenant également de la Bétique, sont majoritaires en Asturie : 42,35%±13,8 % des amphores d'*Asturica Augusta* et 31,42%±20,21% de celles de *Legio* (*idem* : 205).

Ce paradoxe se dissipe si l'on admet que les amphores déchargées sur le littoral du *Conventus Bracarum* étaient destinées à approvisionner des troupes dispersées au long des vallées de la région et non concentrés dans un campement, que d'ailleurs on ne connaît pas à cette époque. Comme on ne connaît pas non plus de petites garnisons militaires comme celle de Lomba do Canho (commune de Arganil) (FABIÃO, 1989), on doit accepter jusqu'à preuve du contraire l'existence d'une forme de contrôle du territoire où les militaires sont intégrés dans les agglomérations indigènes. Ce modèle a été récemment proposé par A. Villa Valdés et F. G. Sendino (2006 a: 500) pour expliquer la stratégie d'occupation militaire de la Cantabrie ou on ne

connaît pas de camps fortifiés. La présence de soldats serait attestée dans les agglomérations indigènes par la découverte d'émissions monétaires et de constructions défensives typiquement militaires, comme celles identifiées récemment au Castro de Chao Samartín (commune de Grandas de Salime)(VILLA VALDÉS *et alii*, 2006b). On peut cependant expliquer tout aussi bien ces deux phénomènes par la présence de vétérans. Certains des agglomérations fondées à la période augustéenne sur le territoire du *conventus bracarenis*, désignés de « castros agricoles » par certains auteurs, ont de fortes affinités avec les formes les plus élémentaires de fortifications romaines (*agger/vallum/ fossa duplex*) (ALMEIDA, 2003 : 169). Toutefois, leur construction n'implique pas nécessairement l'intervention directe de militaires en service, comme le défendent A. Villa Valdés et F. G. Sendino pour le Castro de Chao Samartín. En effet, n'importe quel vétéran aurait la capacité de reproduire cette technique défensive parce qu'au long de son temps de service, il aurait participé, parfois quotidiennement, à la construction du système défensif de camps de marches, ayant pour fonction de défendre les troupes en déplacement pendant la nuit (LE BOHEC, 1990 : 139). Ainsi, l'application de techniques de construction militaire ne dénonce pas forcément la présence de soldats dans un contexte civil. Il en va de même pour les émissions monétaires militaires retrouvées sur les gisements indigènes qui peuvent tout aussi bien s'expliquer par la présence de militaires et/ou de vétérans, comme on l'a vu antérieurement. Pourtant, intégrés dans les agglomérations indigènes ou pas, les militaires sont bel et bien présents dans la région. L'épigraphie documente la présence de soldats de la *Legio II Augusta à Aquae Flaviae* (CIL, II, 2480), de la *Legio X Gemina* à Vila Nova de Gaia (LE ROUX, 1982 : 179, N.º27), à Caldas de Rey (commune de Pontevedra, Galice) (*idem*, 1982 : 119) et de soldats de la *Legio VI Vitrix* à Santo Tirso (*idem*, 1982 : 120) à l'époque julio-claudienne. Ses détachements pouvaient assurer des tâches très diverses, sans rapport avec l'usage de la force. C'était une main d'œuvre relativement bien qualifiée, qui pouvait être utilisée pour n'importe quel type de tâche sans pour cela coûter un sous en plus à l'État (LE BOHEC, 1990 : 15). L'armée hispanique a eu un rôle très important dans la mise en valeur des richesses du NO péninsulaire. Il est très probable qu'elle ait assumé une fonction cadastrale au service du fisc impérial particulièrement sous le règne d'Auguste, délimitant le territoire des civitates avec des bornes de type *terminus augustalis*, dont on connaît plusieurs exemplaires dans la région centrale et septentrionale du Portugal (ALARCÃO, 2005 : 80).

L'escorte de convois, la garde de fonctionnaires en déplacement, le recrutement légionnaire et auxiliaire et le maintien de l'ordre font partie des fonctions générales de l'armée et impliquent la présence de militaires en dehors des camps fortifiés. Les militaires participèrent également à la mise en place du système routier et à l'exploration des mines d'or, principale richesse de la région (LE ROUX, 1982 : 120).

Les mines du NO péninsulaire étaient explorées directement par l'empereur au travers de ses agents administratifs et du génie militaire, tandis que les populations locales assuraient la main d'œuvre nécessaire aux travaux miniers. L'exploration minière est à cette époque une opération de grande envergure ou différents types d'explorations et d'infrastructures d'appui sont planifiés dans le cadre d'un vaste système que l'on peut considérer à juste titre comme un véritable front minier (Figure 16). Tout commence par le batelage dans les eaux des rivières du front minier (*aurum fluminum ramentis*). La quantité de poudre d'or et de pépites recueillies au long de cette opération est le facteur qui détermine le choix de la localisation des explorations, situées en amont des points où le batelage a été bien succédé. Ce procédé implique la

connaissance empirique du processus d'érosion qui est à la base de la formation du système du bassin versant, selon le principe que les alluvions qui forment le bassin sont le résultat de l'érosion des versants. L'exploration aurifère des dépôts alluvionnaires superficiels par lavage des sédiments (*aurum talutum* Plin NH XXXIII, 21) succède aux travaux de battage. Ce type d'exploration implique la construction et l'entretien d'un système hydraulique qui achemine l'eau nécessaire pour éroder et laver les sédiments sur le site de l'exploration.

Les gisements les plus prometteurs sont ensuite explorés en profondeur en creusant des galeries où l'eau est canalisée pour provoquer leur effondrement (*ruina montium*), selon le procédé que Plin désigne de *aurum arrigiae*. La force de l'eau peut avoir également été utilisée dans les explorations primaires (*aurum canalicium*), situées en amont des explorations de sédiments aurifères considérées rentables. Il s'agit d'une mine au sens classique du terme où des galeries, auxquelles on accède par des puits, permettent d'explorer les filons aurifères qui traversent les formations géologiques souterraines. Le débit d'eau nécessaire à l'exploration des gisements secondaires et primaires, est obtenu en la détournant des cours d'eau en haut des versants, parfois à de très grandes distances. Le front minier peut ainsi facilement occuper plusieurs centaines de km² et traverser plusieurs unités territoriales, impliquant l'effort coordonné de plusieurs communautés (SANCHEZ PALENCIA *et alii*, 2006).

Plusieurs fronts miniers de ce genre sont connus dans la région. L'un des plus importants se situe près de Porto et s'étend sur le territoire des communes de Valongo, Paredes et Gondomar. D'autres fronts miniers ont été explorés à l'époque romaine dans la vallée moyenne du Minho et dans la vallée du Sil, ainsi que dans la Sierra de Caurel, situées au nord de la vallée du Sil et dans le NE du Portugal (TRANOY, 1981 : 221-226) (Figure 17). Un autre front minier se situe dans la vallée inférieure du Lima. Sept explorations d'alluvions aurifères ont été identifiées jusqu'à ce jour sur les rives de la rive droite du Lima : le Rio Tinto, le Rio Sapeiras et le Rio Estorões. L'étain est mieux représenté que l'or dans les alluvions de ces rivières, mais ce doit être probablement l'exploration de l'or, qui serait à l'origine de la création de ces explorations à l'époque romaine. Les surfaces explorées ont des dimensions très variables : 1250m de longueur, 80/225m de largeur, 15m de profondeur pour la mine de Cova Alta ; 387m de longueur, 15/163m de largeur par 48m de profondeur pour celle de Cova Alta, située sur la rive opposée du Rio Tinto (Lanheses, Viana do Castelo) (ALMEIDA, 1996, II : 104, n.º44). La technique de la *ruina montium* est documentée sur l'ensemble de ces gisements ou l'on peut encore observer les vestiges de canaux de leurs systèmes hydrauliques respectifs (ALMEIDA, 1996, I : II : n.º44, 49, 54, 82,83). La chronologie romaine de l'exploration des gisements est attestée par la découverte d'une lampe romaine en terre cuite à « Rasas de Cima » dans le contexte de l'exploration des alluvions aurifères de Rasas (Vila Mou, Viana do Castelo) (ALMEIDA, 1996, II : 164, n.º82). On connaît également quatre anciennes mines d'or sur les élévations en amont des gisements alluvionnaires et la mine de Monte do Nó (ALMEIDA, 1996, I : 78), situé plus au Sud sur la rive gauche du Lima, que l'on présume de chronologie romaine (ALMEIDA, 1996, II : 45, 84, 85).

On a longtemps défendu que les mines d'or auraient été explorées avec le recours à de la main d'œuvre esclave (BLÁSQUEZ, 1989 : 108). Cependant, cette hypothèse n'est pas viable du point de vue économique. En effet, la rentabilité de certains travaux miniers comme l'exploration des sables aurifères est si faible que le coût de l'entretien des esclaves publics nécessaires pour assurer son exploration est supérieur de celui de l'or qui en serait retiré. D'autre part, rien n'indique que les

populations locales aient eu ce statut. A. Orejas et I. Sastre, inspirés par ce qu'avait écrit C. Domergue antérieurement sur le sujet (DOMERGUE, 1986 : 348), ont proposé un modèle alternatif qui explique la relation des indigènes aux mines (SANCHÉZ PALENCIA *et alii*, 2006 : 281). Après la conquête définitive du NO péninsulaire, les communautés autochtones ont été considérées comme pérégrines par le fisc romain, c'est-à-dire libres mais sans droits civiques. Ce statut impliquait le paiement du tribut qui marquait leur reconnaissance de leur appartenance à l'Empire romain. Le tribut et les impôts étaient normalement payés en monnaie, en produits agricoles ou en animaux, mais pouvaient également être payés par la participation aux travaux publics. A. Orejas et I. Sastre défendent que c'est ce type de main d'œuvre qui a rendu viable l'exploration des mines du NO péninsulaire. On doit cependant considérer un autre type de main d'œuvre: les vétérans indigènes installés dans la région après les guerres du NO. Ces derniers avaient conquis au travers de leur temps de service dans les troupes auxiliaires le statut de citoyen romain, mais devaient néanmoins payer des impôts au fisc romain. Leur formation militaire et les connaissances techniques acquises au long de leur temps de service permettraient de les utiliser comme une main d'œuvre plus spécialisée, intermédiaires entre les indigènes et les soldats, qui dirigeraient les travaux miniers. Le remplacement du paiement de l'impôt par la corvée dans le cadre de l'exploration des mines de ce segment de la population doit ainsi être considéré comme probable. Si l'on accepte ce modèle, on peut maintenant comprendre la relation qui existe entre une communauté villageoise, comme celle du Castro du Vieito, avec une économie de subsistance dont la production vise l'autosuffisance et la réalisation des objectifs économiques de l'occupant romain.

DES CHEFS DE QUOI ?

On sait que l'organisation spatiale des populations locales a été en partie transformée par l'occupant romain à la suite de la conquête définitive du NO péninsulaire (SANCHÉZ-PALENCIA *et alii*, 2002 : 242). L'édit de Bierzo témoigne du fait que peu de temps après la fin des combats, l'administration romaine a partagé le territoire entre les communautés locales, en fonction de leur position dans le cadre du conflit. De nouvelles entités, les *civitates*, regroupent désormais plusieurs communautés locales, désignées sous le nom de *castella*. Même si elles restent indépendantes du point de vue économique, elles sont maintenant liées d'un point de vue administratif par la perception fiscale, qui s'opère au niveau de chaque *civitas* (SANCHÉZ PALENCIA *et alii*, 2006 : 265). Dans le cas concret du *conventus bracarenis*, ce système aurait été implanté à un moment plus tardif de l'occupation romaine comme le soutient Jorge de Alarcão (2003a : 117). Des unités ethniques désignées de *populi* auraient précédé les *civitates* comme unités administratives de base (Figure 18). Cet auteur pense également qu'indépendamment du fait qu'on les appelle *civitates* ou *populi*, ces unités administratives auraient une organisation *sui generis*, bien différente du modèle des *civitates* stipendiaires dirigés par deux ou quatre magistrats élus annuellement, commun dans le reste de la péninsule ibérique. Selon la carte élaborée par cet auteur (*idem* : Fig. 1) pour localiser ces *populi* dans le cadre du territoire du *conventus*, le Castro do Vieito appartiendrait aux *Seurbi*.

Ainsi, à la fin des guerres du NO péninsulaire, des communautés entières sont réordonnées ou déplacées en fonction des intérêts stratégiques et économiques de l'occupant, et notamment dans le cadre de l'exploration des fronts miniers (DOMERGUE, 1986 : 348). De nouvelles agglomérations sont fondées à cette période

selon le modèle indigène, comme le Castro do Vieito, et probablement de grandes agglomérations comme la Citânia de Santa Luzia et une grande partie des agglomérations de la région désignées sous le nom de *castros agrícolas* (ALMEIDA, 1983 : 74), pour héberger les populations déplacées, ainsi que les vétérans des troupes auxiliaires démobilisées à la fin de la guerre. Les habitants de ces agglomérations de la basse vallée du Lima participeraient de différentes façons à l'exploration des ressources minières de la région, durant une partie de l'année. Le reste du temps, ils assureraient leur propre subsistance en explorant les ressources agrosilvopastorales de la région. D'autres communautés pourraient être dispensées de donner leur force de travail, la remplaçant par une partie de leur production. Enfin d'autres communautés pourraient être simplement dispensées de payer le tribut, comme le suggère l'Édit de Bierze (SANCHÉZ PALENCIA *et alii*, 2002 : 254). Certaines de ces communautés pourraient avoir pour tâche de maintenir en fonctionnement le système hydraulique d'appui à l'exploration minière. D'autres communautés se dédiraient particulièrement aux travaux de prospection et d'exploration minière. La communauté du Castro du Vieito a eu probablement pour tâche d'assurer le ravitaillement des militaires, qui coordonnaient les travaux sur le front minier, remontant la rivière pour distribuer les marchandises. La communauté assurerait également le ravitaillement de soldats détachés dans la région pour effectuer d'autres missions sans rapport direct avec le front minier, comme le policement, ou la construction de la voie XIX et du pont qui encore aujourd'hui traverse le Lima à l'emplacement de la ville actuelle de Ponte de Lima. Les unités familiales qui forment cette communauté assureraient la production de la plupart des denrées alimentaires nécessaires à leur subsistance. Toutefois certains produits particuliers seraient échangés pour en obtenir d'autres qu'ils ne seraient pas en mesure de produire eux-mêmes. Les membres de la communauté pourraient acquérir la céramique en l'échangeant contre des peaux, des denrées alimentaires ou les objets en fer ou en bronze produits par les membres de la communauté. On a retrouvé plusieurs moules à lingots en pierre et en céramique dans le cadre de la fouille du gisement, ainsi que plusieurs moules de situles (Figure 19). On n'a en revanche identifié aucun lingot de métal, ni aucun fragment de situle, dans toute la surface fouillée. Ce fait suggère que ces deux types d'objets aient pu servir de pré-monnaie. Le poids en plomb retrouvé sur le gisement, que l'on a décrit antérieurement, a pu servir à calibrer et/ou à vérifier la masse de ces lingots. Ainsi une communauté dont l'économie vise l'autosubsistance ne vit pas forcément en autarcie totale. Comme on l'a vu antérieurement relativement aux sociétés paysannes traditionnelles du Minho, l'autosubsistance peut être une nécessité de nature plus sociale qu'économique.

Même si celles-ci sont indépendantes d'un point de vue économique, les communautés d'une même *civitas*, ou dans le cas concret du *conventus Bracarensis*, d'un *populus*, comme le défend Jorge de Alarcão (2003a : 117), sont liées entre elles par des obligations tributaires. Le lien entre la communauté indigène et l'administration romaine est probablement assuré par un individu que l'occupant reconnaît comme interlocuteur et comme représentant de sa communauté. Ces interlocuteurs peuvent être des *principes*, dont l'existence est documentée par deux inscriptions du *conventus Lucensis*. Même si cette désignation est absente de l'épigraphie du *conventus bracarensis*, ce type d'organisation peut être commune à cette région. Les statues de guerriers *Callaeci* des *conventus bracarensis* et *Lucensis* (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006-2007 : 447) représenteraient ces *princeps* qui gouverneraient les *populi* (ALARCÃO, 2003a : 120). On a beaucoup écrit sur ces statues et sur la structure sociale et politique des populations indigènes du NO péninsulaire. Pourtant ce que l'on sait avec certitude sur ces deux sujets, est vraiment très peu. En fait, la seule chose dont on soit réellement

sûr est que les statues représentent des guerriers. Même si on n'en connaît aucune au sud du Douro, l'équipement militaire qu'elles représentent (couteau, *caetra*, casque) correspond à celui du soldat lusitanien décrit par Strabon (III, 3, 6) et corroboré par *Diodorus Siculus* (V, 34 : 4-7). On peut accepter que ce soit également l'équipement des soldats *callaeci*, parce que ces derniers sont souvent confondus avec les Lusitaniens par les auteurs classiques (QUEIROGA, 2003 : 81). Certains auteurs considèrent même qu'il s'agit de deux désignations pour un même peuple (BRAÑAS ABAD, 2007 : 387). En revanche, on ne connaît pas très bien leur datation. On ne connaît souvent pas leur origine, car ces statues sont souvent retrouvées en dehors de leur contexte d'origine. On ne peut également pas démontrer qu'elles représentent un individu en particulier (BETTENCOURT, 2003 : 138) et si l'on accepte cette idée, on ne sait pas si ces derniers sont vivants au moment où la statue est sculptée. Ces lacunes de connaissance expliquent que les statues soient utilisées pour valider les différents modèles explicatifs de la structure sociale et politique des peuples du NO péninsulaire. Les auteurs qui défendent qu'au moment de la conquête du NO péninsulaire, les populations locales étaient organisées en chefferies, voient en elles les aristocrates indigènes, et déterminent en fonction de leur provenance, la capitale de petits « proto-états ». Les partisans de la théorie segmentaire soutiennent au contraire l'idée que le processus de hiérarchisation remonte seulement au moment de l'occupation romaine et voient en elles des vétérans indigènes qui ont été choisis par l'occupant comme intermédiaires dans le cadre de la collecte du tribut. D'autres pensent encore que ces statues peuvent être antérieures à l'occupation romaine, mais représentent la communauté en général. S'il est vrai que dans l'état actuel des connaissances, ces statues ne permettent pas de mieux connaître l'organisation sociale des communautés du NO péninsulaire, elles ont en revanche beaucoup à enseigner sur la façon dont sont construits les modèles qui expliquent la structure sociale et politique de ces peuples. On ne prétend pas faire ici une nouvelle synthèse de tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur ce sujet. A. González Ruibal (2006/2007 : 401-450) l'a fait très récemment, et l'on pense qu'aucune nouvelle théorie n'a été divulguée depuis. On va pour cela se limiter à essayer de comprendre pourquoi ce que l'on sait sur la structure sociale et politique continue à être aussi fragile, après plus d'un siècle de recherche.

Il existe actuellement deux grandes tendances pour expliquer le processus d'intégration du NO péninsulaire dans le monde romain. Un premier modèle considère que les populations indigènes seraient structurées en sociétés dites « héroïques » avant la conquête romaine. Celles-ci seraient caractérisées par une structure hiérarchisée de type chefferie. Les individus à la tête de ce système légitimeraient leur pouvoir, par leur appartenance à un groupe familial, par le prestige, la richesse, les comportements héroïques et non par le contrôle des moyens de productions, raison pour laquelle les structures archéologiques ne documentent pas l'inégalité. Les statues de guerriers *Callaeci* représenteraient ces chefs et leur provenance correspondrait à la capitale de ces chefferies. Ce modèle s'approche de ceux qui sont généralement proposés pour le reste de l'Europe à l'Âge du Fer, c'est-à-dire l'existence de sociétés fortement hiérarchisées dirigées par des aristocraties guerrières. La seconde tendance, plus récente (FERNANDEZ-POSSE, 1998 : 264-269), attribue en revanche un caractère d'exception au NO péninsulaire et défend l'idée que la région serait occupée jusqu'au début de l'occupation romaine par des communautés paysannes segmentaires. Il n'y aurait pas de chefs ni de différences sociales entre les membres de chaque communauté. La production de denrées alimentaires viserait seulement la satisfaction des nécessités de chaque famille. La

richesse serait considérée comme un bien communautaire. Les statues de guerriers représenteraient la capacité guerrière collective de la communauté.

Malgré leurs différences, ces deux modèles présentent cependant certaines affinités.

Ils partagent d'abord l'idée qu'un même type de structure sociale était commune à toute la région avant l'occupation romaine. On pense comme A. González Ruibal (2006/2007 : 401) que cette uniformité est en contradiction avec la richesse et la variété exprimées par l'archéologie. Ainsi, on cherche une unité là où elle n'existe peut-être pas.

Pars ailleurs ces deux modèles sont basés sur un même système de classification des sociétés. Dans les années 70, des membres de l'école américaine de l'anthropologie évolutionniste, comme E. R. Service (1962), M. H. Fried (1967), M. D. Salhins (1968) et M. H. Krader (1968), répartissent les sociétés humaines en cinq grandes catégories selon l'ampleur de l'échelle de leur structure : la famille, la bande, la tribu, la chefferie et l'état. Il y aurait selon ces auteurs une évolution du simple vers le complexe entre la première et la dernière de ces catégories. Les cinq catégories se succèdent dans le temps dans la séquence que l'on vient de présenter. Chaque passage d'un groupe à un autre est accompagné d'une intensification de la production, de la concentration du pouvoir politique, d'une croissance démographique et d'une complexification générale de la société. Ce modèle évolutionniste n'a jamais été accepté par les anthropologues français et anglo-saxons. En effet, ces derniers sont généralement, par tradition, anti-évolutionnistes. En revanche, les archéologues de ces mêmes pays l'ont vite adopté. Partout en Europe, on a commencé à découvrir des chefferies protohistoriques. Ce concept avait été défini par les anthropologues pour désigner un stade intermédiaire entre les sociétés sans chefs et les royaumes, se distinguant de ces derniers essentiellement par la taille du territoire. Ces sociétés auraient déjà atteint un certain degré de développement économique. La hiérarchisation sociale commencerait à se faire sentir à ce moment là, ayant pour reflet une distribution inégale de la richesse. Le chef aurait un pouvoir, transmis de façon héréditaire, sur des sujets qu'il aurait comme fonction de gouverner. Il aurait à sa disposition les moyens nécessaires pour le faire, en échange de quoi il recevrait un tribut. Ainsi vers les années 70, les sociétés de la protohistoire commencent soudain à se complexifier. Les archéologues recherchent maintenant des gisements sur les cartes archéologiques qui par leur taille et leur position les uns par rapport aux autres, peuvent être considérés comme des lieux centraux. Une fois identifiés ces lieux centraux, on trace aussitôt leur territoire en fonction des autres lieux centraux en appliquant des méthodes issues de la géographie spatiale, telles que la méthode des polygones de Thiessen.

Que va-t-il arriver à ces chefferies maintenant que les défenseurs de l'évolutionnisme anthropologique reconnaissent eux-mêmes que ce concept est vide de sens (TESTART, 2005 : 91)? Bien sûr, il existe des chefs un peu partout dans le monde, mais bien souvent ces derniers n'ont pas de fonctions, n'ont pas de pouvoir ou n'ont pas de moyens attribués pour qu'ils puissent gouverner. Les sociétés à chefs forment en réalité un ensemble très éclectique. On y trouve pratiquement de tout : des sociétés sans richesse, des sociétés où la richesse est ostentatoire, etc. Par ailleurs contrairement à ce que cette classification des sociétés présuppose, les sociétés à organisation minimale ne sont pas forcément égalitaires et la richesse y joue souvent un rôle important, même s'il est différent de celui d'aujourd'hui. Revenant maintenant au cas concret de l'opposition entre des sociétés héroïques et des sociétés paysannes segmentaires du NO péninsulaire, les partisans des premières affirment que ces sociétés

ne sont pas segmentaires parce qu'il existe des chefs et des richesses, tandis que les autres affirment le contraire parce que les liens de dépendance économique entre les communautés sont pratiquement nuls. Les éléments qui contredisent *a priori* la classification défendue par l'une de ces écoles sont revêtus d'un nouveau sens, souvent peu probable, mais en accord avec le modèle général défendu. Ainsi le poste de chef devient héréditaire alors que les chefs décrits par les auteurs anciens sont élus (PASTOR MUÑOZ, 2006 : 119); les torques en or deviennent des biens de la communauté alors qu'on les voit au cou des individus représentés par les statues de guerriers, etc. Il faut ajouter que les associations de caractéristiques économiques, sociales et politiques qui définissent les « sociétés héroïques » et les « sociétés paysannes segmentaires » sont un pur artifice. En effet, il peut exister un chef sans pour autant que la société soit inégalitaire. Il peut y exister des richesses, sans que les liens de dépendances entre communauté soient faibles. Une société peut être guerrière sans que le pouvoir soit héréditaire, etc. L'une des conséquences de l'emploi du concept de « chefferie » pour construire des modèles pour expliquer la structure des sociétés du passé est que si l'on identifie un des indicateurs qui permet de classer une société dans un certain groupe, on en déduit immédiatement l'existence des autres indicateurs relatifs à ce groupe.

Ainsi si l'on a :

un chef cela veut dire que l'on a : lieu central=pouvoir héréditaire=dépendance économique=proto-urbanisme

ou au contraire :

une communauté alors on a aussi autarcie=égalité=absence de richesse personnelle=communauté segmentaire.

Aussi, si l'on veut progresser dans la connaissance de la structure économique, sociale et politique, il faut commencer par les étudier séparément et non déduire les différents domaines les uns à partir des autres.

Il faut également comme le propose A. González Ruibal, individualiser des unités véritablement homogènes, qui auraient partagé un même type d'organisation. La structure économique de l'ensemble des peuples du NO péninsulaire est probablement très uniforme. Du moins, c'est cette image qui est transmise par les auteurs classiques et le registre archéologique. On ne peut certainement pas dire la même chose quant à leur structure sociale et politique. L'élaboration de nouveaux modèles devrait être précédée de la résolution d'un autre problème : celui de la chronologie des grandes agglomérations. Peut-on réellement faire remonter le moment de leur fondation à la fin du II^{ème} siècle av. J.-C. comme le défendent les partisans de la thèse de la société héroïque, qui les identifient comme des lieux centraux? Si l'on regarde la carte de la dispersion de ces grandes agglomérations (Figure 5.19), on s'aperçoit qu'on ne les connaît pas au sud du Douro dans le territoire attribué traditionnellement aux Lusitaniens, qui ont pourtant combattu les Romains pendant près de deux siècles. La relation entre l'émergence de ces grandes agglomérations et les premiers contacts avec les romains est généralement admise comme un fait assuré (SILVA, 1986: 43). On ne pense pas qu'on puisse expliquer cette absence comme le fait J. Alarcão (1992: 59), par une différence de stratégie entre les Lusitaniens, qui mènent la guerre loin de leur terre natale et les *Callaeci*, qui choisissent de se défendre sur place. En effet, il est très probable que les auteurs classiques n'aient pas su distinguer les habitants de ces deux

régions voisines (QUEIROGA, 2003: 82). On pourrait en revanche expliquer facilement cette absence si l'on accepte l'idée que ce phénomène ne date que de la période augustéenne, moment où s'opèrent de profonds changements dans la région que F. Queiroga n'hésite pas à considérer comme une véritable « révolution augustéenne » (*idem*, 2003: 100) et M. Fernández Posse (1998 : 233) caractérise de « transformation radicale » et de « fissure ».

Ces grands gisements ont vite attiré l'attention des archéologues. Une grande partie de leur surface a été l'objet de fouilles archéologiques dès le XIX^{ème} siècle, et l'on doit essentiellement à ces premières interventions ce que l'on connaît de la structure spatiale de ces grandes agglomérations (PARCERO OUBIÑA *et alii*, 2007 : 137). Elles ont malheureusement été fouillées sans tenir en compte de la stratigraphie de ces gisements. Les conséquences sont désastreuses parce que sans séquence stratigraphique, il est difficile de comprendre l'évolution de ces agglomérations. Leur fondation date-t-elle vraiment de la fin du siècle II av. J.-C. ? C'est peut-être le cas de certains, la fondation d'autres de ces établissements peut même reculer à un moment plus ancien, cependant d'autres comme Monte Mouzinho sont assurément de fondation augustéenne. Par la fin du siècle II av. J.-C., on entend bien sûr 138 a.C., date à laquelle *D. Junius Brutus* effectue sa campagne militaire dans la région et subjugue les *Bracari*. On essaie ainsi d'expliquer la fondation de ces habitats comme une réaction aux premiers contacts avec les Romains. Pourtant, en l'absence de stratigraphie, on ne peut pas savoir s'ils occupaient une surface aussi importante dès cette époque et si les infrastructures qui supposément les caractérisent (rues pavées, cabanes communautaires, etc.) datent de ce moment là. Par ailleurs, les indicateurs chronologiques utilisés par les partisans de cette hypothèse pour démontrer la datation ancienne de ces agglomérations sont très discutables. D'abord parce que l'on ne connaît généralement pas exactement leur contexte stratigraphique. En outre, les matériels recueillis dans le cadre d'interventions plus récentes, dont on connaît le contexte stratigraphique, sont très rarement analysés de façon quantitative. On ne peut dans la plupart des cas juger si leur déposition s'explique par un phénomène de résidualité ou pas. L'amphore Dressel 1 est souvent utilisée comme indicateur de l'existence de niveaux républicains. Pourtant, comme on l'a vu antérieurement on sait aujourd'hui qu'elle circule encore à la période d'Auguste (TCHERNIA et OLMER, 2004: 108). Elle est d'ailleurs présente au Castro do Vieito. Les céramiques indigènes sont parfois utilisées comme indicateurs chronologiques en l'absence d'autres éléments de datation. Là encore il faut faire très attention. D'abord, on sait aujourd'hui que les motifs décoratifs indigènes, souvent considérées comme indicateur chronologique en l'absence d'indicateurs plus fiables, sont fréquents au II^{ème} Âge du Fer et se maintiennent jusqu'à la fin du I^{er} s. ap. J.-C. (SILVA, 1986 : 125). On attribue également souvent un sens chronologique à la proportion de céramique moulée à la main par rapport à celle faite au tour de potier. Ce n'est pas forcément la meilleure façon de l'expliquer, puisque comme on l'a vu antérieurement, elle est encore majoritaire sur certains gisements du NO péninsulaire du I^{er} s. ap. J.-C. comme Orellán en Asturie où elle représente encore 97,7% des céramiques recueillies sur les niveaux de 40-75 ap. J.-C. et 28,1% sur les niveaux de la moitié du siècle II ap. J.-C. Il est intéressant de remarquer que les céramiques importées (sigillés, céramique à paroi fine, lucernes, etc) sont absentes sur les niveaux de 40-75 d.C., les céramiques communes romaines ne représentant que 0,5% à cette période. Les céramiques importées représentent à peine 4,3% de l'ensemble après 150 ap. J.-C. (FERNÁNDEZ-POSSE, 2002 : 92). Cet exemple démontre également que l'absence de céramique importée romaine sur un gisement n'implique pas forcément qu'il ne date pas de l'époque romaine. Comme ces dernières représentent un pourcentage peu élevé de

l'ensemble des céramiques, la probabilité de les recueillir sur un sondage archéologique est faible si la surface sondée est petite.

Quant à la fiabilité des monnaies républicaines comme indicateur chronologique, on renverra le lecteur à ce que l'on a dit antérieurement sur ce sujet pour démontrer que leur présence sur un gisement n'indique probablement pas que celui-ci date du moment de leur émission.

Il est également contestable, qu'une fois terminée la campagne de *D. Junius Brutus*, les Romains aient maintenu des contacts réguliers avec ces populations. Bien sûr, on a retrouvé quelques céramiques campaniennes sur certains gisements du NO péninsulaire, situés en règle générale sur le littoral. Cela ne signifie pas pour autant que tous ces gisements soient occupés à la période républicaine. Le Castro du Vieito, où ce type de céramique apparaît sporadiquement, et *Bracara Augusta* (MARTINS, 1990: 167), dont la fondation est assurément augustéenne, sont de bons exemples de contexte où cette céramique apparaît de forme résiduelle dans des niveaux archéologiques bien postérieurs au moment de sa fabrication. Leur présence sur les gisements indigènes côtiers est généralement expliquée par des relations commerciales privilégiées que les communautés du littoral entretiennent dès la fin du I^{er} Âge du Fer avec les populations puniques de l'Andalousie. Selon A. González Ruibal (2006/2007 : 522), les navigateurs puniques échangeaient avec les agglomérations indigènes côtières du vin, des onguents, des céramiques, des perles en pâte de verre, des cristaux, des bijoux et du sel. Ces derniers troqueraient ces produits contre des peaux, de l'étain, de l'or et peut-être des esclaves. La plupart de ces produits puniques ne sortiraient pas des agglomérations côtières alors que d'autres seraient l'objet d'un échange avec les habitants des agglomérations indigènes de l'intérieur des terres (perles en pâte de verre, céramiques puniques).

Ce modèle ignore un fait que les historiens de l'économie antique connaissent bien : la présence d'artefacts sur un gisement terrestre provenant d'une autre région ne signifie pas forcément qu'il existe une relation économique ou culturelle directe entre le centre de production et le gisement ou celui-ci est utilisé (NIETO, 1997 : 158). Le fait est que les artefacts importés antérieurement à la période d'Auguste sont généralement très peu représentés sur la plupart des gisements de la région. Les quelques gisements côtiers où on les trouve en abondance comme A Lanzada ou A Forca (La Guarda, Galice) ne se démarquent en rien d'autres agglomérations où ces artefacts sont mal représentés ou même absents (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006/2007: 521). On doute que la présence des artefacts du cycle punique et de ce que A. González Ruibal appelle le cycle romain ancien (< 25 av. J.-C.), puisse s'expliquer par des relations commerciales régulières avec l'Andalousie. L'entrepôt commercial, fondé par les Phéniciens, situé le plus au nord de l'Andalousie remonte au siècle VII av. J.-C. et est localisé dans l'estuaire du Mondego à Santa Olaia, à près de 190km de l'embouchure de la vallée du Lima (SILVA, 2001 : 230). L'étude de la culture matérielle des prétendus entrepôts phéniciens du littoral portugais réalisée récemment par Mariana Torres (GONZÁLEZ RUIBAL, 2007 : 277) l'a conduite à considérer que ces derniers ont en réalité été fondés par des Tartésiens, peuple du Sud de l'Espagne, avec lequel les Phéniciens étaient contact depuis la période du Bronze final.

Si l'on considère comme étant correcte l'estimation de la distance parcourue en un jour par les bateaux antiques en haute mer proposé par J. Naveiro Lopez -120 à 150 milles nautiques (NAVEIRO LOPÉZ, 1991: 127) -, la côte du Nord du Portugal ne se

trouverait qu'à près d'un jour de distance de cet entrepôt commercial. Indépendamment d'être phéniciens ou tartésiens, les habitants de Santo Olaia ne paraissent pas avoir maintenu de contacts réguliers avec cette région. Le NO péninsulaire, où la circulation de biens exogènes était commune à la période antérieure, se referme sur lui-même, précisément à partir à ce moment là (MARTINS, 1990: 189). Paradoxalement, c'est quand cet entrepôt est abandonné vers le V/IV siècle ap.J. C. (PEREIRA, 1994: 42) qu'apparaissent les premiers matériaux puniques sur les agglomérations côtières du Nord du Portugal et de Galice (SILVA, 2001: 231). Il est ainsi difficile de comprendre pourquoi les Phéniciens ou les Tartésiens décideraient d'établir un contact commercial régulier avec le NO péninsulaire au moment même où ils abandonnent la région. Si l'on n'accepte pas la prémisse selon laquelle ces artefacts entrent dans le NO péninsulaire dans la main de commerçants puniques ou tartésiens, comment peut-on alors expliquer leur présence? Le fait qu'on les retrouve majoritairement sur des gisements côtiers suggère qu'ils arrivent bien par la mer transportés par des navigateurs. Ces derniers ne sont pas nécessairement carthaginois pour autant. Les populations côtières de la Lusitanie peuvent avoir servi d'intermédiaires entre le NO péninsulaire et l'Andalousie. Après l'abandon de Santo Olaia par les phéniciens, un nouveau port aurait été fondé quelques kilomètres en aval de l'estuaire, sur le site de Maiorca, où l'on a retrouvé de la céramique attique, de la céramique campanienne et des amphores du siècle II ou I av. J.-C. (ALARCÃO, 2004: 97). Le départ des phéniciens ne signifie donc pas la fin des contacts de cette communauté avec l'Andalousie. Les populations de l'estuaire du Mondego peuvent ainsi avoir assumé le rôle de *middlemen* entre le NO péninsulaire et l'Andalousie à l'image des Vénètes qui selon Jules César (*De Bello Gallico*, 3,8), assuraient le trafic de marchandises entre la Grande Bretagne et la Gaule (CUNLIFFE, 2001: 395). De plus, il n'y a également pas de raison pour considérer que ces rapports avec les agglomérations côtières du NO péninsulaire soient forcément de nature commerciale. D'autre type de relations comme par exemple les échanges matrimoniaux peuvent expliquer la présence d'artefacts exogènes sur ces gisements. Comme le souligne si justement González Ruibal (2007 : 280), l'océan est un élément qui unifie les populations côtières de la région, les similitudes entre la culture matérielle des populations côtières étant plus marquées que celles des populations de l'hinterland, pourtant plus proches.

Ce modèle alternatif à celui du grand commerce punique a l'avantage d'expliquer la présence souvent ponctuelle d'artefacts exogènes sur les gisements côtiers du NO péninsulaire sans nier l'existence du phénomène que certains auteurs considèrent comme un processus d'involution qui caractérise la culture matérielle de la région à cette époque (ALARCÃO, 1992: 52). Il explique également pourquoi ces artefacts sortent difficilement des gisements côtiers vers l'intérieur, puisqu'ils ne se déplacent que quand il existe des rapports matrimoniaux avec les communautés de l'intérieur.

Alors que sait-on réellement de la structure économique, sociale et politique des populations de l'Âge du Fer du futur *conventus bracarenis*? On sait en premier lieu que la réalité doit se trouver quelque part entre le modèle de la société héroïque et celui de la société paysanne segmentaire. Tout comme le défendent les partisans de la société segmentaire, les activités agrosilvopastorales seraient à la base d'une économie visant l'auto-subsistance. Il s'agit pourtant d'une société inégalitaire, où la richesse de nature non foncière (objets en or, bétail, etc) assure le prestige et permet le paiement d'obligations sociales (TESTART, 2005: 31). Le territoire du futur *conventus* hébergerait plusieurs entités lignagères, qu'elles s'appellent *populi* ou non. On ne sait pas avec certitude quels sont les liens qui uniraient les communautés villageoises qui

formaient ces entités. Même si ces liens seraient étroits, les relations sociales seraient d'abord déterminées par l'appartenance à une communauté villageoise et à une famille élargie (ALARCÃO, 2003b: 31)(GONZÁLEZ RUIBAL, 2003: 410-419), selon l'un des deux modèles lignago-villageois alternatifs proposés par J. Capron (1973), sans pouvoir préciser lequel une fois que l'on ignore laquelle de ces structures est dominante. La tendance à la segmentation, qui caractérise les sociétés lignagères est peu compatible avec l'existence d'un véritable État, car pour qu'on puisse le considérer comme tel, il faut qu'il soit indivisible. On peut cependant accepter l'existence de semi-Etats à divisibilité limitée (TESTART, 2005: 88). En ce sens, il est peut-être peu productif de continuer à chercher à tracer les limites des territoires de ces unités politiques, parce une unité politique est avant tout un ensemble d'individus, sujets à un pouvoir politique (*idem*, 82). Si l'on admet que ces dernières ont une structure instable, potentiellement divisible, les limites entre elles sont par nature variables. On ne sait d'ailleurs pas quelles relations ces communautés ont avec la terre. En alternative à un modèle semi-étatique, on peut également accepter qu'il s'agisse d'une société à organisation minimale.

C'est aussi assurément une société où la guerre a une grande importance sociale, la participation au combat étant peut-être une source de prestige (entre autres) comme le suggère F. Queiroga (2003: 91). Il existe probablement des chefs mais on ne sait pas exactement de quoi ils sont chefs, quelle est l'étendue de leur pouvoir, quelles sont leurs fonctions ou les moyens mis à leur disposition. Les seuls chefs que mentionnent les auteurs classiques commandent des guerriers qui luttent contre les romains. Ces auteurs ne comprennent pas bien la structure hiérarchique de leur adversaire, mais transmettent l'idée que le commandement est fluide, ce qui laisse peu de marge pour défendre un modèle hiérarchique basé sur l'hérédité.

Qu'advient-il de cette structure au moment de l'occupation romaine? Il est difficile de distinguer ce qui est propre de cette période de ce qui est hérité de la période antérieure, parce que l'ensemble des données disponibles sont postérieures au début de l'occupation ou présente une datation très discutable, comme c'est le cas des statues de guerriers.

La plupart des auteurs admettent que la région soit restée à la marge du théâtre d'opération des guerres du NO péninsulaire (TRANOY, 1981: 139). La politique de récompense et châtements menée à bien par les romains à la fin de la guerre, documentée par l'Édit de Bierze (SOLANA SAÍNZ, 2005: 155), a dû être certainement favorable aux habitants de cette future unité administrative romaine. Comme on l'a vu antérieurement, il est très probable qu'un contingent important d'auxiliaires ait été recruté dans le futur *conventus Bracarensis*. Le statut d'allié conféré aux communautés locales peut se lire dans le fait qu'il s'agit de l'unique secteur périphérique du théâtre de guerre où les Romains n'ont pas construit de camps permanents pour assurer sa pacification, malgré l'importance stratégique qu'aurait le contrôle du flanc sud-ouest de la Cantabrie dans le cadre de nouvelles insurrections (TRANOY, 1981: 138). Allié ou non, ce territoire est maintenant une partie intégrante de l'empire romain, s'encadrant désormais dans la province transdurienne (SOLANA SAÍNZ, 2005: 153). Que les unités lignagères aient été antérieurement à la base de semi-États ou non, celles-ci deviennent alors l'unité administrative minimale de l'administration impériale, appelées *populi* ou *civitates*. Le territoire de ces unités est maintenant indivisible. Ce ne sont plus les liens qui unissent leurs membres qui comptent, c'est le lien de ces derniers à une portion de territoire délimitée, arbitrairement ou non par l'occupant romain, du moins aux yeux de ce dernier. Cette délimitation est menée à bien en fonction d'un objectif fiscal: servir de cadre à la collecte de l'impôt. Le territoire de ces unités appartient désormais à

l'État impérial qui le met à la disposition des communautés qui y habitent, contre paiement du *uniuersus modus* (SOLANA SAÍNZ, 2005: 153). Ces communautés désignées de *castella* par les documents épigraphiques de cette époque (ALARCÃO, 2003b), peuvent avoir des régimes tributaires distincts, ce qui introduit de nouvelles formes d'inégalités entre elles, mais ne sont pas reconnues comme des entités juridiques indépendantes (SÁNCHEZ-PALENCIA *et alii*, 2002: 241). Le lien entre le *populus* et l'administration romaine est probablement assurée par un individu que l'occupant reconnaît comme interlocuteur et comme représentant de sa communauté. Ces interlocuteurs peuvent être les *principes*, dont l'existence est documentée par deux inscriptions du *conventus Lucensis*. On a beaucoup discuté l'origine de ce titre (romaine ou préromaine) et de sa signification (de chef de famille à prince indigène) (GONZÁLEZ RUIBAL, 2003: 403-404). On ne dispose malheureusement pas de nouveaux éléments qui puissent aider à résoudre la question. Ce que l'on sait de la communauté villageoise du Castro do Vieito peut cependant aider à comprendre la portée de cette nouvelle structure administrative au niveau local, c'est-à-dire celui du *castella*. Comme on l'a vu antérieurement, la communauté est constituée par des familles élargies, descendantes des 18 familles qui ont fondé le village. Les membres d'une même famille partagent très probablement une économie commune, puisque comme on l'a démontré antérieurement, le stockage des denrées alimentaires est effectué dans un même grenier. Comme il arrive souvent dans les sociétés lignagères, ces familles tendent à se segmenter. Cela ne les empêche pas de s'entraider dans le cadre de travaux qui par leur nature requièrent un effort collectif (pastoralisme, manutention des infrastructures communes, etc.). Un conseil, formé probablement par les chefs de famille se réunirait dans une grande cabane au centre du village, que l'on a désigné antérieurement comme la cabane communautaire, dans le but de coordonner les travaux collectifs et peut-être aussi de résoudre les conflits entre familles. On aurait là un cas typique de démocratie primitive (TESTART, 2005 : 106), si on oubliait qu'il s'agit d'une communauté insérée dans un empire, qui la tribute, dont au moins une partie de l'impôt serait très probablement payé sous la forme de corvée, comme on l'a vu antérieurement. Qui représenterait la communauté auprès du responsable du *populi* ou de la *civitas* à laquelle appartenait ce *castella*? Si l'on admet que cette fonction serait prestigieuse pour celui qui l'exercerait mais qu'elle était exercée de forme rotative, on peut supposer que les *items* de prestige soient distribués de forme égalitaire entre les unités familiales qui forment le village. Si au contraire, la fonction était héréditaire, ces derniers doivent se concentrer sur la surface de l'unité familiale du chef. Pour répondre à cette question, il faut d'abord répondre à une autre : quels artefacts peut-on considérer comme *items* de prestige ?

Les artefacts rares, généralement interprétés comme *items* de prestige, sont présents sur l'ensemble du chantier. C'est par exemple le cas de la boucle d'oreille en or, des fibules en bronze ou des perles de verres que l'on a présenté antérieurement. La fouille a également révélé l'existence de deux gemmes d'anneau en pâte de verre. La première, de couleur bleue, représente un buste classique vu de côté surmontant la représentation d'un anneau, au sein duquel a été représenté une figure probablement zoomorphe. Des éléments, plus difficiles à identifier entourent les motifs centraux. Cette gemme est issue du niveau d'abandon D0452, localisé sur la terrasse supérieure, à limite occidentale du chantier. On ne connaît malheureusement pas la provenance exacte de la deuxième gemme. Les récipients en verre sont également très mal représentés sur le gisement (18 fragments), pouvant à ce titre être également interprétés comme *items* de prestige. Les formes que J. Alarcão a eu l'amabilité d'identifier, comme les tasses cannelées (CV-V-11, 15, 18 et C5) ont été produites pendant le haut empire. Ces

dernières apparaissent sur les niveaux d'occupation augustéen comme C0682 (NDICI : C0821 ; TPQ-Halt. 70=1; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 2,31%). ou C1125 (NDICI : C1125 ; TPQ-Halt. 70=5; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 6,78-11,04%) et sur les niveaux d'occupation tibiériens comme C1176 (NDICI : C1176 ; TPQ-Dr. 14A=5; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 20,87-50,5%) ou D0167 (NDICI : C1176 ; TPQ-Dr. 14A=1; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 2,31%)

D'autres, comme le fragment de tasse *milleflori* (CV-V-C9) provenant du niveau d'occupation C0869 (NDICI : C0805 ; TPQ-Halt. 70=2; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 2,31-6,78%), le fragment de verre à motif ondulé gris et blanc sur fond noir (CV-V-C1) provenant du niveau d'occupation C0956 (NDICI : C0956 ; TPQ-Dr. 14A=1; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 2,31%) et le verre turquoise (CV-V-22) provenant du niveau d'occupation/abandon C0796 (NDICI : C0805 ; TPQ-Halt. 70=2; 0% mat. résiduel ; NCDUE = 2,31-6,78%) peuvent dater de la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C., étant cependant encore produits au temps du règne d'Auguste. La tasse *milleflori*, produite en Méditerranée orientale est très rare dans le NO péninsulaire. Un exemplaire presque complet a été retrouvé sur le gisement de Santa Tecla (Pontevedra, Galice) (MARTÍNEZ TAMUXE, 1998 : 83).

Le fait que les objets en or et en verre sont très mal représentés sur le site signifie-t-il que ces derniers doivent être considérés comme des *items* de prestige? Ce n'est pas évident. L'existence d'*items* de prestige est le reflet de l'existence d'inégalités au sein de la communauté entre ceux qui les possèdent et ceux qui ne les possèdent pas ou peu. On s'attend ainsi à ce qu'un petit nombre de familles possède ces artefacts. Or, dans un village qui héberge une communauté, où chaque famille a un espace propre bien individualisé de celui de ses voisins, les *items* de prestige devraient se concentrer sur certains lots au détriment des autres. On s'attend également à ce que les différents types d'*items* de prestige présents dans le village soient détenus par les mêmes familles. Aussi la dispersion de ces artefacts sur l'ensemble du chantier, laisse peu de marge pour affirmer que ces derniers ont assumé cette fonction. En effet ces derniers apparaissent souvent isolés et par ailleurs, les différents types d'artefacts ne paraissent pas adopter une dispersion régionalisée, les concentrations observés sur les terrasses supérieures pouvant s'expliquer par le dynamisme accentué des constructions dans cette partie du village.

Le faible nombre d'objets en verre recueillis sur le gisement peut par ailleurs ne pas faire justice à celui que possèderaient les habitants du village. Le verre est un matériel importé dans le NO péninsulaire sous la forme d'artefacts achevés ou à l'état pâteux, pour être transformé postérieurement en objets. Les débris des objets en verre hors d'usage étaient pour cette raison généralement recyclés pour fabriquer de nouveaux objets (CRUZ, 2007). La même observation s'applique aux fibules en bronze, parce qu'il n'existe pas de gisements de cuivre dans la région et que le recyclage de ce métal est documenté sur le chantier du Castro do Vieito lui-même, comme on l'a vu antérieurement. Que dire des deux gemmes d'anneaux retrouvées sur le chantier? L'adoption d'anneaux par les populations autochtones comme élément de leur visuel n'est pas antérieur au moment de l'occupation romaine. Pendant le haut empire, les anneaux sont encore considérés comme des *items* de prestige, leurs propriétaires appartenant aux classes sociales privilégiées de la société romaine. Cela ne signifie pas forcément que les indigènes qui les possédaient étaient des notables de leur propre communauté. Il faut également considérer la possibilité que ces artefacts, exotiques aux yeux des indigènes, pouvaient être acquis auprès de romains, dans le cadre de transactions ponctuelles entre ces derniers. Le troc effectué entre membres de

civilisations monétisées et peuples primitifs est généralement défavorable à ces derniers. Les objets en métaux précieux sont souvent échangés contre des objets de valeur économique inférieure. La présence de ces derniers sur un gisement indigène peut ainsi s'expliquer par le simple plaisir de posséder un objet que l'on ne connaissait pas ou bien même comme une affirmation de *romanitas*, ces objets précieux ayant une fonction identitaire, qui ne le transforme pas forcément en *item* de prestige.

Mais alors comment les villageois affirmaient-ils leur prestige aux yeux de leurs voisins? Il est possible que les décorations des façades des habitations aient assuré cette fonction à cette époque (GONZÁLEZ RUIBAL; 2006/2007 : 395). Or, une des habitations du village se distingue très clairement des autres. Elle se situe d'ailleurs sur la même terrasse que la cabane communautaire. Une habitation de type *domus* (Photo 5.4), c'est-à-dire un édifice rectangulaire, précédé d'un *patio* également rectangulaire, a été construit à l'autre extrémité de la terrasse. Sa chronologie peut remonter à la période augustéenne (M0010, P0141), mais il est plus probable qu'elle date de la période julio-claudienne (P0129). Ce type de structure, d'influence romaine, n'est connu que sur deux des grands agglomérations de la région : Briteiros, Monte Padrão et Monte Mouzinho, où elles sont sous-représentées par rapport aux autres types de constructions (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006/2007: 376). Sa position, sur une terrasse centrale du village, au même niveau que la cabane communautaire, sa taille, lui confèrent une certaine monumentalité, qui la démarque des autres habitations. Le corridor du chantier n'a affecté que le *patio* et le mur de la façade de l'habitation. L'accès à l'habitation proprement dite (P0129) était pavé et reposait sur un drain (M0882) qui déviait les eaux de pluviées de l'intérieur de l'édifice. L'accès au *patio*, défendu par une porte de double battant, était surélevé par rapport à l'extérieur et se faisait par un escalier, composé de trois grandes dalles en granit. Deux pierres d'attaches annelaires (CV-GL-25 et CV-GL-26) ont été retrouvées dans un niveau d'abandon (C0028) situé au devant de la façade du *patio*. On suppose que celles-ci se trouvaient originellement encastrées dans le mur de la façade. Un visage d'homme a été représenté de façon très soignée sur la face frontale de l'une d'elles (CV-GL-25)(Photo 3). Les sculptures de tête d'hommes sont très communes dans le NO péninsulaire et particulièrement sur le territoire de la *Gallaecia*. Toutefois, on ne connaissait jusqu'à ce jour aucune tête sculptée sur une pierre d'attache. On pense généralement que ces têtes symbolisent la pratique partagée par plusieurs peuples d'Europe chevelue de couper les têtes de leurs ennemis. Les exemplaires que l'on a retrouvé *in situ* jusqu'à ce jour se trouvaient à la porte de la muraille de ces agglomérations. Cependant, on sait qu'en Gaule la réplique en pierre des têtes coupées par les guerriers était placée à l'entrée des maisons des guerriers (GONZÁLEZ RUIBAL, 2006/2007: 446). L'adoption du modèle architectural de l'occupant romain et la représentation de têtes coupées sont seulement deux façons différentes d'affirmer le prestige de ce chef de famille aux yeux du reste de la communauté, l'une –exhibition de *romanitas*– étant nouvelle alors que l'autre –exhibition de valeur guerrière– est traditionnelle. S'agit-il de la résidence d'un soldat installé au village pour coordonner la participation de la communauté aux travaux publics dans le cadre de ces obligations tributaires ? On ne le pense pas. En effet, si l'administration romaine a laissé la gestion des *populi* aux mains des indigènes, il est probable qu'elle ferait la même chose au niveau plus élémentaire des *castella*. La prestation de la corvée par la communauté n'occuperait d'ailleurs qu'une partie de leur temps. On a pour cette raison du mal à justifier une présence permanente de soldats au village.

S'agit-il d'un vétéran, qui par son grade ou ses exploits militaires s'est distingué des autres vétérans qui habitent le village ? S'agit-il d'un descendant de l'un des fondateurs du village, qui a brillé sur le champ de bataille et dont les descendants retirent du prestige de ces exploits militaires ? S'agit-il d'un descendant d'un vétéran choisi par les romains par sa loyauté pour établir le lien entre la communauté et l'administration romaine et qui tente d'affirmer le prestige que lui octroie cette fonction de la forme traditionnelle, même s'il ne s'est jamais distingué par sa valeur militaire ? On ne peut le savoir exactement. De nombreuses variantes des scénarios que l'on vient de proposer sont envisageables. En tous les cas, la concentration de prestige autour de cette demeure fait de cet individu un *primus inter pares*, qui pourrait facilement légitimer aux yeux de la communauté, le droit de la représenter, à une époque où l'exercice de fonctions publiques devient une source de prestige. Dans une communauté où le pouvoir était traditionnellement sanctionné par ceux qui ne l'ont pas, la façade de la maison devient un élément de premier ordre pour le manifester aux yeux de ceux qui le légitiment (GONZÁLEZ RUIBAL, 2007 : 299, 308).

On pourrait ainsi avoir une reproduction de la structure du *populus* au niveau du *castellum* : un *concilium* représenté par un intermédiaire, le *princeps*, reconnu par l'administration romaine (ALARCÃO, 2003a :119). Ce type de structure politique suit un modèle homothétique : un même type d'organisation est reproduit jusqu'au niveau le plus élémentaire de la structure, conférant une grande autonomie et un caractère profondément segmentaire à chacun de ces éléments (TESTART, 2005 : 118).

Coimbra, octobre 2008.

Encadré 1.1

Science molle 1 / science dure 0!

Trois échantillons de charbons, recueillis durant la fouille du Castro do Vieito ont été soumis à une datation par la méthode du radiocarbone conventionnelle au Centre de Datation par le Radiocarbone de l'Université Claude Bernard Lyon 1. Ces analyses avaient pour objectif de confirmer la datation du début de l'occupation du site. Le premier échantillon provenait de l'un des foyers non structurés (L0033), antérieurs à la construction de la grande terrasse sur laquelle a été construite la cabane communautaire ($x = -55088,28\text{m}$; $y = 228878,58\text{m}$, $z = 104,43\text{m}$). On pense que ce foyer est contemporain du moment du début de la construction de la terrasse ou antérieur. La datation de cette structure par la méthode du radiocarbone devait permettre de palier l'absence d'indicateurs chronologiques associés à ces foyers. L'échantillon soumis à l'analyse radiocarbone s'est malheureusement relevé insuffisant pour être daté selon la méthode conventionnelle. Deux autres échantillons (Ly-14311 et Ly14312), ont été sélectionnés entre les nombreux charbons de bois provenant des couches de terres C0805 et C0808, qui forment cette terrasse (Figure E1.1/1). On prétendait ainsi confirmer la datation augustéenne de ces contextes, déduite des quelques indicateurs chronologiques contenus par C0805 (NDICI=C0805 ; TPQ - Halt. 70= 2 ; 0% mat. résiduel ; NCDUE= 2,31%-6,78%) et par C0821, qui date par contamination C0808 (NDICI=C0821 ; TPQ-Halt. 70=1 ; 0% mat. résiduel ; NCDUE= 2,31%).

La datation obtenue pour le contexte stratigraphique C0805, dont le dépôt est postérieure à celle de C0808, est paradoxalement la plus ancienne des deux, remontant au premier âge du Fer : 759 av. J.-C. à 404 av. J.-C. (-2445±35 BP). La datation de l'échantillon provenant de C0808, se situe pour sa part dans le deuxième âge du Fer : -380 av. J.-C. à 170 av. J.-C. (-2195±35 BP). Les dates en années réelles ont été obtenues à partir de la courbe de calibration Atmospheric Data (REIMER *et alii* : 2004), diffusée par le Quaternary Isotope Laboratory de l'Université de Washington. Ces deux datations sont incompatibles avec la position stratigraphique relative de ces échantillons et de la chronologie déduite de la culture matérielle présente sur ces niveaux, notamment l'amphore romaine Haltern 70.

La présence de charbons aussi anciens sur des niveaux dont la formation est clairement postérieure s'explique probablement par le fait que ces derniers se trouvent en contexte de déposition secondaire, ayant été déplacés avec les terres, mobilisées dans le cadre de la construction de la terrasse, formée par ces niveaux. Ainsi, la lecture correcte que l'on doit faire de ces résultats est qu'ils représentent un *terminus post quem*, au sens strict du terme, des contextes stratigraphiques où ils se sont déposés et dont la formation est bien postérieure à ces dates.

Tout comme la datation obtenue à travers la culture matérielle, le caractère résiduel de la datation obtenue par la méthode radiocarbone de ces charbons pourrait théoriquement être évaluée avec assurance si l'on disposait d'un grand nombre d'échantillons provenant d'un même contexte stratigraphique. Le coût élevé de ce type de datation rend malheureusement cette approche irréalisable en pratique. Ainsi même si l'on connaît avec beaucoup de précision et de rigueur la marge d'erreur de la mesure de l'âge du charbon analysé, on ignore quelle est la probabilité que cette datation soit représentative du moment de déposition du contexte stratigraphique où ce dernier a été recueilli, contrairement à la datation obtenue à partir de la culture matérielle, en appliquant la méthode chrono-stratigraphique.

La marge d'erreur des datations obtenues (respectivement 355 ans et 210 ans) était de toute façon trop élevée pour préciser avec rigueur la date du début de l'occupation du gisement, condition nécessaire pour atteindre l'objectif fixé préalablement. Ainsi, même si les charbons analysés avaient été d'une chronologie proche de celle des dépôts où ils ont été recueillis, l'intervalle chronologique correspondant à leur datation serait toujours trop grand pour confirmer ou infirmer la chronologie augustéenne suggérée par la culture matérielle. **On rappelle que la production de l'amphore Haltern 70 a duré moins d'un siècle, ce qui est moins de la moitié de la marge d'erreur de la datation la plus précise !**

On a, pour cette raison, renoncé à soumettre de nouveaux échantillons à une analyse de datation radiocarbone et accepté la datation déduite de la culture matérielle à travers la méthode chrono-stratigraphique.

ENCADRE 2.1

Analyse des matériaux sédimentaires appliqués dans les constructions du village

On a voulu vérifier si le mortier ou l'argile avaient été utilisés dans les différents types de constructions du village. Pour cela on a testé des échantillons de matériaux recueillis durant la fouille, relatifs à 79 constructions, dont 25 échantillons de sédiments recueillis entre les pierres de murs, 4 échantillons d'enduit de revêtement des murs, 38 échantillons de sol de cabane et 12 échantillons de foyer. Pour détecter la présence d'argile, on a effectué le test de la plasticité en essayant de faire une petite saucisse roulée entre les doigts avec du sédiment humide. Comme la chaux est le matériel liant des mortiers antiques, on a effectué le test d'effervescence de l'acide chlorhydrique pour la détecter.

Les tests effectués sur l'intégralité des échantillons n'ont permis en aucun des cas de détecter la présence d'argile ou de chaux. **Le test de la plasticité a au contraire révélé le caractère très aréneux des matériaux employés. On peut ainsi conclure que les murs sont exclusivement construits selon la technique de la pierre sèche, les sédiments étant à peine appliqués entre les pierres pour isoler l'intérieur des édifices. D'autre part, l'argile ou la chaux n'ont pas été utilisée pour construire le sol des cabanes, l'enduit des murs et les foyers. L'arène compactée semble être le seul matériel utilisé à cette fin. On indique ci-dessous la provenance des échantillons testés:**

Foyers :

L0024, L0028, L0033, L0034, L0035, L0038, L0042, L0043, L0048, L0049, L0054, L0055.

Sédiments provenant des interstices de murs :

M0175, M0182, M0184, M0299, M0299, M0332, M0502, M0509, M0517, M0522, M0534, M0603, M0614, M0631, M0631, M0632, M0634, M0640, M0647, M0656, M0657, M0658, M0700, M0764, M0856

Sédiments provenant des interstices de murs :

M0156, M0299, M0473, M0674.

Sols de cabanes :

P0002, P0135, P0153, P0163, P0165, P0166, P0166, P0167, P0171, P0172, P0176, P0177, P0178, P0179, P0182, P0183, P0185, P0186, P0192, P0194, P0195, P0196, P0200, P0201, P0202, P0205, P0207, P0208, P0209, P0210, P0212, P0214, P0231, P0244, P0249, P0256, P0266, P0057.

ENCADRE 3.1

Les complexes de fossettes de Piotinha et Piotinha 3

Deux complexes rupestres, constitués exclusivement de fossettes ont été concernés par l'emprise du chantier du IC1. Ces derniers avaient été préalablement identifiés dans le cadre de l'Étude d'Impact Environnemental de ce projet par C. Caninas (AMB & VERITAS, 2001). Ces deux gisements se trouvaient au lieu dit de Piotinha (freguesia de Outeiro, Viana do Castelo), sur l'intervalle altimétrique intermédiaire (150-200m) du versant du plateau de Santa Luzia (point culminant : 550m), délimité par la vallée de la rivière de Portuzelo/Outeiro (altitude moyenne : 50m). Les deux complexes sont situés sur des élévations formées d'affleurements granitiques, qui se détachent des terrains environnants, de faible déclivité. L'affleurement où se trouvait le complexe de Piotinha dominait la vallée moyenne de la rivière de Portuzelo/Outeiro (Photo E3.1/1), et celui de la Piotinha 3 (Photo E3.1/2), la vallée de son affluent, la rivière du Mezieiro. Les affleurements couverts de fossettes forment parfois de grandes concentrations dans certaines régions comme la zone méridionale de la Ria de Vigo (Galice) où l'on a recensé plus de 300 complexes (FERNÁNDEZ PINTOS 2001a) ou la haute vallée du Tage (Centre du Portugal) (HENRIQUES *et alii*, 1995 : 6). Ce n'est pas ici le cas. On ne connaît pas d'autres complexes à fossettes ni de gisements préhistoriques dans les environs de ces deux complexes. Les agglomérations protohistoriques/alto impériaux sont en revanche très nombreux. La présence de fossettes sur les affleurements de ces agglomérations, n'est documentée actuellement que sur le chantier du Castro do Vieito. Il est néanmoins vrai que l'existence de fossettes n'avait jamais attiré l'attention des nombreux archéologues qui ont visité le gisement avant son intervention. Un gisement rupestre, connu comme « Pé da Senhora » ou « Pé de Cavalo », situé à près de 1km au nord de Piotinha 3, peut également avoir une chronologie protohistorique.

Les complexes rupestres constitués exclusivement de fossettes se résument fréquemment à une paire ou à un trio d'éléments sur des roches isolées (CANINAS *et alii*, s.d. : 4), comme c'est le cas de Piotinha. Trois fossettes, apparemment gravées par abrasion, avec un diamètre de 9cm et une profondeur de 2cm et séparées de 9 à 10 cm les unes des autres, formaient un alignement, orienté sur un axe dévié de 84° par rapport au nord géographique, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre (Figure E3.1/1)(Photo E3.1/3). La disposition tendancielle linéaire de fossettes est d'ailleurs le type de dispersion le mieux documenté après celui des nuages à dispersion aléatoire. Les fossettes assument plus rarement des formations circulaires, parfois contiguës ou associées à des formations linéaires (ONNEGA, 2005).

De nombreuses cuvettes ont été creusées sur les affleurements adjacents. S'il est évident que la plupart d'entre elles sont dues à la dégradation du substrat rocheux par érosion, un ensemble de quatre unités alignées selon l'axe NO/SE, de section circulaire, de près de 30cm de diamètre et séparées de près de 5/10cm les unes des autres, peuvent éventuellement être de nature anthropique.

Les fossettes qui composent le complexe de Piotinha 3 occupent en revanche quatre panneaux, situés sur le sommet et le versant septentrional d'un grand affleurement granitique (Figure E3.1/2). Le panneau 1 correspondait à la face supérieure d'un bloc granitique (2,35m x 2m) légèrement inclinée vers le SO qui se distinguait très peu de la surface du sol et des blocs adjacents, correspondant à une cote moyenne de 210,20m. Le panneau se trouvait dans une position périphérique de l'affleurement, proche de sa

limite NE. On a réussi à identifier 36 fossettes et 2 probables, formant un nuage plus dense dans le quart NO du panneau (Photo E3.1/4).

Le panneau 2 était constitué par une petite concentration de 5 fossettes, occupant une surface réduite de la face supérieure d'un grand bloc granitique (5,8m x 2,2m), s'élevant près de 1m de la surface du sol (cote moyenne de 210m). À près de 1m à l'est de ce nuage de fossettes, on a vérifié l'existence d'une cuvette taillée sur la surface du bloc de granit de près de 0,45m de diamètre. Tout comme le panneau antérieur, ce dernier occupait une position périphérique de l'affleurement granitique, se situant près de sa limite NO. Il pourrait avoir existé originellement plus de fossettes. En effet, on a pu observer des marques de taille de pierre, qui suggèrent que l'on a extrait de la pierre de construction de ce bloc de granit.

Le panneau 3 occupait la face supérieure d'un petit bloc de granit (1,8m x 0,5m), peu détaché de la surface du sol (cote moyenne de 209,90m) et situé au centre de l'affleurement. Les quatre fossettes qui composent ce panneau se concentraient au centre du bloc. Encore une fois, le bloc peut ne pas être complet, puisqu'il paraît avoir été partiellement taillé.

Le panneau 4 correspondait à la surface supérieure d'un bloc granitique (3,6m x 1,7m), doucement incliné à l'est, presque au niveau du sol ainsi que des blocs environnants. Ce panneau occupe une position périphérique, se situant près de la limite SE de l'affleurement granitique, à une cote moyenne de 208,70m. On a observé 29 fossettes distribuées en 3 ensembles (fossettes 26 à 29, fossettes 15-16-19-23-24-25 ; fossettes 11-12-13-14-17-18-20-21-22) tendanciuellement linéaires et parallèles, orientés E/O. Les fossettes 14, 18, 20, 21 et 22 étaient reliées à une ligne qui a avivé par abrasion une diaclase du bloc de granite. Sur ce type de gisements, les lignes de réseau sont parfois rehaussées ou complétées par des diaclases, comme on peut l'observer sur le panneau n.º1 de Coto da Rapadoira (Cotobade, Galice) (FERNÁNDEZ PINTOS, 2001a). Le panneau 4 de Piotinha 3 a cependant la particularité de lier les fossettes à la ligne tracée sur la diaclase par un petit appendice qui confère à l'ensemble l'aspect d'une grappe. La liaison des fossettes à la ligne peut néanmoins être postérieure au moment de leur création. Deux de ces ensembles de fossettes de ce même panneau n'ont d'ailleurs pas reçu le même type de traitement. La fossette 25 présentait également un petit appendice orienté vers le nord. Les fossettes 1 à 10 formaient une concentration circonscrite au côté ouest du panneau. Encore une fois, il est possible que l'on ait extrait de la pierre de construction de ce bloc de granitique qui en présente les marques caractéristiques.

La totalité des fossettes observées sur ces deux gisements paraissent avoir été creusées par abrasion et présentent des variations significatives de profondeur et de diamètre. Ainsi le diamètre des fossettes varie entre 1,5 et 1,4cm, avec un diamètre moyen de 4,78cm et une déviation standard de 2,34cm. Leur profondeur varie entre 0,5 et 6cm, avec une profondeur moyenne de 1,35cm et une déviation standard de 0,89cm.

Les deux complexes rupestres ont en commun le fait que les nuages de fossettes occupent la face supérieure de blocs de granit, tendanciuellement plats, ce qui diminue fortement leur visibilité même à faible distance. Il s'agit d'ailleurs d'une caractéristique partagée par la plupart des gisements à fossettes (HENRIQUES *et alii*, 1995: 2). Selon A. de la Peña Santos, d'une manière générale, ce type de support est commun à la plupart des manifestations rupestres de Galice, ce qui fait que les gravures sont généralement peu ou pas visibles à grande distance. Il défend pour cela que, indépendamment de leur signification, celles-ci seraient réalisées à des fins

individuelles. Si cette manifestation rupestre était destinée à l'ensemble de la communauté, on aurait préféré des roches qui pourraient être visualisées par un plus grand nombre de personnes en même temps (PEÑA SANTOS, 2005 : 47). Pourtant celles-ci se situent souvent paradoxalement, comme c'est le cas ici, sur des incidents topographiques qui se démarquent dans le paysage environnant (*idem*, 46). Le choix du support des fossettes s'expliquerait-il par sa qualité de référence visuelle ? Même si les affleurements, où se situent les complexes rupestres de Piotinha et Piotinha 3, n'ont pas de relation visuelle directe, ceux-ci partagent néanmoins un domaine visuel commun (47,01km), bien supérieur aux domaines visuels non partagés de Piotinha (9,06km) et de Piotinha 3 (5,7km) (Figure E3.1/3). Avec un χ^2 de 5387,57 pour un degré de liberté égal à 1, l'application du test du χ^2 (FLECTHER *et alii*, 2005 : 128-132) permet d'affirmer qu'il existe une probabilité de 99,9% que le partage du domaine visuel entre ces deux gisements ne soit pas dû au hasard. Ces deux gisements ne disposent cependant pas d'une visibilité absolue dans le contexte local. Dans un secteur de 320 km² autour de ces deux gisements, 80,69±0,05% (niveau de confiance de 99%, FLECTHER *et alii*, 2005 : 128-132) de cette surface n'a pas de relation visuelle avec ces deux gisements. Un bref coup d'œil sur les cartes de visibilité de ces deux gisements permet de vérifier que les limites de leurs bassins de visibilité respectifs sont déterminées à l'ouest, au nord et à l'est par le rebord des plateaux de la Serra de Santa Luzia, de la Serra de Perre, seul l'intervalle supérieur des versants de la Serra de Arga pouvant être vus au delà de ces reliefs. Ainsi le bassin de visibilité de ces deux sites correspond sensiblement au bassin hydrographique de la rivière de Portuzelo/Outeiro et de la rive gauche de l'estuaire du Lima. Par sa localisation à proximité immédiate de la vallée de la rivière de Portuzelo/Outeiro, ce gisement a un contrôle visuel exclusif sur le tronçon moyen de cette vallée, ainsi qu'un domaine beaucoup plus élargi sur les terres situées à l'est. On confirme donc bien que les deux gisements n'ont pas une relation visuelle directe et que les deux complexes rupestres ont en commun une localisation sur des sites qui sont une référence visuelle bien démarquée du système bassin/versant de la rivière Portuzelo/Outeiro. On peut ainsi se demander si la manifestation rupestre confère un sens au site choisi par son auteur ou si celle-ci est effectuée parce que le site choisi est chargé de sens en soi. Le caractère individuel défendu par A. de Peña Santos de l'acte de creuser des fossettes sur une roche ne doit ainsi pas être confondu avec le sens collectif donné à l'emplacement choisi, référence visuelle d'un espace « vécu » d'une forme indéterminée par les communautés détentrices de leur signification. Le fait que le fond de la vallée soit contrôlé visuellement seulement par le gisement de Piotinha, suggère que cet espace « vécu » se limite en réalité à l'étage intermédiaire du système bassin versant.

Parce que les agglomérations fortifiées de la vallée de Portuzelo/Outeiro et de la rive gauche de l'estuaire du Lima se situent généralement sur des élévations qui dominent le paysage, ces derniers sont pratiquement tous visibles à partir des deux gisements. C'est également le cas du Castro do Calvário, qui occupe une position plus discrète que les autres agglomérations. Le Castro do Vieito, en revanche, n'est visible qu'à partir de Piotinha (Figure 3.2).

La relation visuelle de ces deux gisements avec le complexe rupestre de Pegada do Cavalo est beaucoup plus significative, une fois que la surface de ce bassin de visibilité commun est de 59,1±0,17% de la surface du bassin de visibilité total de ce dernier (Figure E3.1/4). Avec un χ^2 de 2614,40 pour un degré de liberté égal à 1, l'application du test du χ^2 démontre qu'il existe une probabilité de 99,9% que le partage du domaine visuel entre ces trois gisements ne soit pas dû au hasard. On peut ainsi supposer que

l'espace « vécu » par les auteurs de ce complexe rupestre est le même que celui des deux gisements à fossettes. On ne doit cependant pas en déduire que les communautés détentrices de la signification de ce dernier comprennent également celle des roches à fossettes et des espaces qui leur aurait servi de support ou vice versa. En effet, l'espace « vécu » peut se maintenir même si les références visuelles qui le démarquent changent au long du temps. Ce phénomène permet d'expliquer la convergence spatiale entre roches à fossettes et temples modernes que l'on peut observer dans la haute vallée du Tage (HENRIQUES *et alii*, 1995 : 7). Il est pour cette raison très facile de se tromper quand on essaye de déduire la chronologie de ce genre de manifestations à partir de relations spatiales avec d'autres gisements ou de leur visibilité commune.

ENCADRE 4.1

Résultats des interventions archéologiques de sauvetage sur les gisements ruraux romains affectés par la construction de l'autoroute IP9

Les établissements ruraux du haut empire du Nord du Portugal sont encore aujourd'hui une réalité très mal connue. Les gisements fouillés sont très rares, leur connaissance étant fondamentalement basée sur des prospections de surface.

Le corridor de l'Autoroute IP9 (Viana do Castelo/Ponte de Lima), dont l'Instituto de Estradas a cédé la concession à l'entreprise Euroscut SA, a traversé deux sites de la basse vallée du Lima, où l'existence de gisements romains ruraux avaient antérieurement été signalés : Bodelhão et Quinta da Carcaveira 3 (freguesia de Moreira do Lima) (ALMEIDA, 1996a : 109, 229). L'accompagnement archéologique des travaux, de la responsabilité de Gustavo Assunção, a permis de détecter deux autres gisements ruraux romains traversés par le corridor: Pentieiros 2 (freguesia de Estorões) et Carcaveira 2 (freguesia de Moreira do Lima) (Figure E4.1/1).

Les interventions archéologiques de sauvetage, menées à bien en 2003 par l'entreprise AMS – Análise e Consultadoria Arqueológica Ld.^a ont permis de préciser la chronologie et la typologie, ainsi que la connaissance de la culture matérielle, de chacun de ces gisements.

Les gisements objets d'intervention se trouvent implantés sur les petites élévations intermédiaires, de basse altitude, localisées entre les vallées des affluents de la rive droite du Lima et les hauts plateaux qui délimitent la vallée au nord (Figure E4.1/1).

La surface du site de Quinta da Carcaveira 3 protégée par le Plan Directeur Municipal de la commune de Ponte de Lima, qui a été interceptée par le corridor de l'autoroute, était de l'ordre de 5 ha (Figure E4.1/2a et 2b). La prospection de surface en carroyage (FASHAM, 1986 : 20), effectuée sur près de 2,75ha, a révélé la présence de faibles concentrations de tessons de céramiques sur l'ensemble de la zone prospectée, où se distinguent les céramiques vitrées au plomb et les faïences modernes et contemporaines (Photo E4.1/1)(Figure E4.1/3). On pense pour cela que la surface sondée correspond à une zone d'activité limitée (ZAPATERO, 1993 : 93) de la Quinta da Carcaveira, dont la fondation remonte au XVI^e siècle (MORAIS, 1990 : 21). Le sondage (S2) effectué sur la seule concentration de céramique notable de la surface prospectée a révélé une accumulation superficielle de tuile à demi canne, ayant pour fonction de maintenir transitable le chemin qui la traverse actuellement. La céramique de chronologie romaine brille par son absence sur l'ensemble de la surface prospectée et sur la plupart des sondages archéologiques. Dans le secteur occidental, quelques *tegulae* ont cependant été recueillies en contexte de déposition secondaire dans les sondages S5, S6 et sur S7, où ces dernières sont apparues sur des horizons où les céramiques modernes étaient représentées. On suppose que leur présence s'explique par un déplacement par gravité à partir du haut du versant de l'élévation, sur laquelle se localise le gisement de Alto da Telha, occupé à la période romaine (ALMEIDA, 1996a : 23). Les résultats de l'intervention menée sur ce site ne permettent donc pas de confirmer l'existence d'un gisement rural romain, du moins sur la zone affectée par le corridor de l'autoroute.

Les trois autres gisements, objets de fouille dans le cadre du chantier de l'IP9, paraissent correspondre à des établissements ruraux de la période alto impériale. Dans le

cas de Pentieiros 2 (Figure E4.1/4) et de Quinta da Carcaveira 4 (Figure E4.1/5), l'état de dégradation avancé des quelques ruines archéologiques mises au jour ne permettent malheureusement pas de reconstituer le plan de ces deux gisements. La faible dispersion des matériaux archéologiques en surface et les faibles concentrations révélées par la fouille suggèrent qu'il s'agisse dans les deux cas d'établissement ruraux très modestes.

Le corridor de l'autoroute IP9 passe immédiatement au nord du gisement de Bodelhão (Figure E4.1/6). Ce dernier a été découvert en 1982, par le propriétaire du terrain dans le cadre des travaux de préparation de la plantation d'un vignoble. Trois habitations circulaires, de la céramique traditionnelle indigène et commune de typologie romaine, des pesons en céramique, de la *tegula*, des meules rotatives manuelles, des cuveaux en pierre, un chapiteau de type toscan provincial, les restes d'un four et une sépulture ont été alors découverts. C. A. B. de Almeida (1996a : 192) a déduit de ces vestiges l'existence d'une occupation originelle de type habitat dispersé de tradition indigène, qui s'est postérieurement transformé en une *villa*. L'intervention archéologique effectuée dans le cadre du chantier de l'IP9, n'apporte malheureusement rien de nouveau quant à cette problématique.

Le paléosol, incliné vers le nord, correspondant au moment antérieur aux labours de préparation du terrain pour la plantation du vignoble, s'est conservé sur l'ensemble de la surface sondée, étant parfois couvert par une épaisse couche de terre. Un curieux système de fossés a été creusé dans ce paléosol (Figure E4.1/7). Un premier fossé (V1) traversait les sondages S2 (où il adoptait un profil en « U » avec près de 3m de largeur), S3, S4 et S5. Au niveau de ce dernier sondage, le fossé avait un profil trapézoïdal avec près de 0,4m de largeur. L'unité stratigraphique UE4, qui remplissait le fossé, contenait un nombre significatif de tessons de chronologie exclusivement romaine. La pente du fossé était de l'ordre de 5% entre S5 et S4, 1,75% entre S4 et S3 et 1,25% entre S3 et S2. La cote de la base du fossé diminuait à mesure que sa largeur augmentait de l'est vers l'ouest. Ce dernier traverserait originellement la mi-hauteur d'un versant de déclivité modérée. La configuration et la pente qui caractérisait ce fossé suggèrent que sa fonction originale soit en relation avec la conduction ou la dérivation des eaux de ruissellement et non pas leur drainage, comme on pourrait le penser à première vue. En effet, sa position sur un versant de pente modérée, drainée naturellement par gravité, invalide cette interprétation. Plusieurs autres raisons peuvent justifier son existence : diminuer les risques d'érosion superficielle du versant où celui-ci a été implanté ; protéger la base du versant du ruissellement des eaux pluviales, capter les eaux de ruissellement qui serait ensuite stockées et/ou distribuées quelque part à l'est ; etc.

Un deuxième fossé (V2), de profil trapézoïdal, a été détecté dans le cadre de la fouille du sondage S2. Il n'a pas été détecté dans le cadre de la fouille des autres sondages et on ne sait donc pas si ce dernier intercepte le fossé V1. La fouille du sondage S5 a permis d'identifier les restes d'un mur de soutènement de terrasse au nord ainsi qu'un mur de division de propriété correspondant à la limite actuelle du vignoble (M2). On ne connaît malheureusement pas la chronologie de ces éléments, que l'on ne peut pour cela pas associer indiscutablement à l'occupation romaine du gisement du Bodelhão. Cependant, l'ensemble des niveaux archéologiques fouillés contenait exclusivement des matériaux archéologiques de chronologie romaine. C'est également le cas sur le gisement de Pentieiros. En revanche, quelques matériaux de chronologie moderne (faïences et céramiques glacée au plomb) ont été identifiés sur le contexte stratigraphique UE [2] du gisement Quinta de Carcaveira 4, même si la plupart des tessons de céramiques semblent être de la période romaine. L'absence sur ces trois gisements de niveaux d'occupations conservés ne permet pas de définir avec précision

la chronologie de leur occupation. Le niveau élevé de fragmentation des tessons récupérés durant la fouille de ces gisements rend impossible dans la plupart des cas la restitution de la forme originale.

Les rares indicateurs chronologiques recueillis suggèrent une occupation du I^{er} siècle ap. J.-C., jamais antérieure au règne de Tibère. Certains de ces éléments retrouvés sur le gisement de Pentieiros, comme l'imitation de la forme 36 de la sigillée hispanique (ROCA ROUMENS *et alli*: 285) (Figure E4.1/8 : pièce PEN-5) et la céramique fine *bracarense* (NAVEIRO LOPEZ, 1991 : 92)(Figure E4.1/8 : pièce PENT 14) ne sont pas antérieurs au milieu du Ier siècle, voire du siècle suivant.

La céramique traditionnelle enrichie en micas se trouve très bien représentée sur les trois gisements, représentant $73,38 \pm 9,17\%$ des tessons classés à Pentieiros (Tableau 4.1/1). Les seules pièces de ce type de pâte dont on a réussi à restituer la forme correspondent à des pichets (ALARCÃO, 1975 : 35) à profil « en S » (Figure E4.1/8 : pièces PEN -11 et CAR4-1). Les décorations typiques de ce genre de céramiques n'apparaissent que sur deux pièces de Carcaveira 4 ((Figure E4.1/8 : pièces CAR4-6 et CAR4-9)

Les pièces de céramique traditionnelle des gisements de Carcaveira 4 et de Bodelhão étaient exclusivement tournées et cuites en ambiance oxydante alors que ces dernières coexistaient avec quelques pièces archaïques moulées à la main et cuites en ambiance réductrice (CTMR) à Carcaveira 4 ($14,94 \pm 9,85\%$). Cette technique était d'ailleurs minoritairement représentée à Pentieiros sur quelques pièces dont la surface n'était pas enrichie en micas.

Les autres types de céramiques communes, représentées sur ces trois gisements, étaient majoritairement faites au tour et cuites dans une ambiance oxydante. Les seules pièces restituées sont un plat (ALARCÃO, 1975 : 31) à carène haute provenant du Bodelhão (Figure E4.1/8 : BOU-2) et un mortier en céramique (ALARCÃO, 1975 : 33) provenant de Pentieiros (Figure E4.1/8 : PEN-10). La proportion très élevée des céramiques à pâte claire (CCR, CCO et CCVR) vérifiée à Carcaveira 4 ($53,9 \pm 13,77\%$), peut être due à la présence de pièces de chronologie moderne ou contemporaine sur cet ensemble, où l'on dénombre quelques faïences et quelques céramiques glacées au plomb.

La céramique faite au tour, cuites en ambiance oxydante et couverte d'un engobe épais de couleur rouge vif (CCVR), est une constante, même si elle est toujours représentée de forme minoritaire. C'est le cas de la poêle (ALARCÃO : 1975 : 33), provenant probablement de l'atelier de *QVINTUS* (NAVEIRO LOPEZ, 1991 : 86) ou de l'imitation de sigillée Drag. 36 que l'on a signalée antérieurement, retrouvées sur le gisement de Pentieiros ou encore l'écuelle BOU-4 de Bodelhão (Figure E4.1/8).

Les céramiques importées telles que l'amphore ((Figure E4.1/8 : BOU-3 : Dressel 14 ?) et la sigillée hispanique ((Figure E4.1/8 : BOU-1 ; Forme 15/17 ou Forme 18 ?) ne sont représentés que sur le gisement de Bodelhão, bien que de façon résiduelle ($2,22 \pm 5,66\%$). L'absence de ce genre de céramique sur ce type de gisement ne doit pour cela pas être considéré comme un indicateur chronologique, mais au contraire comme la conséquence de leur faible représentation dans ce type de contexte. Les poids de tessons faits au moule, dont la jonction médiale est visible sur la face inférieure de la pièce, sont représentés à Pentieiros (Figure E4.1/8 : PEN-15) et à Carcaveira 4 (Figure E4.1/8 : CAR4-2 et CAR4-3), les pesons lithiques étant absents sur l'ensemble des trois gisements. Une fusaiole, taillée à partir de tessons recyclés a été également retrouvé sur ce gisement (Figure E4.1/8 : CAR4-4). Les matériaux de

construction en céramique et notamment la *tegula* étaient également représentés sur ces trois gisements.

ENCADRE 4.2

Le *castro* agricole : un collecteur hypertrophié

Le concept de *castro* agricole a été développé par C. A. F. de Almeida il y a plus de 20 ans pour désigner les agglomérations indigènes fondées après la fin des guerres du NO péninsulaire le long des côtes et des vallées des fleuves du nord du Portugal. Ces dernières se distinguent selon lui par leur localisation sur des terrains de potentiel agricole élevé et par le système défensif employé, composés par un fossé et un talus (ALMEIDA, 1983 : 73).

Dix ans plus tard, M. Martins reprend ce concept, même si elle lui donne un autre nom : *castro* de basse altitude (MARTINS, 1990 : 138). Elle reconnaît la vocation agricole de ces agglomérations, faisant remonter les premières fondations au siècle III ap. J.-C. et englobe dans cet ensemble des agglomérations dont les systèmes défensifs (muraille en terre soutenue par mur en pierre, absence de fossé) différent de celui décrit par C.A.F. de Almeida. Elle établit la relation entre les agglomérations de ce type qu'elle a étudiés dans la vallée du Cávado et ceux fouillés par C.A.B. de Almeida dans la vallée du Lima. Ce dernier défend que leur fondation pourrait remonter à la période tardo-républicaine (ALMEIDA, 2003 : 175). Cette datation s'appuie dans le cas de la Cividade de Vitorino das Donas sur le caractère archaïque de la décoration de la céramique de tradition indigène des niveaux les plus anciens. Le Castro de Vinhó est pour sa part daté par des fragments de vase à anse du type archaïque dit « en écosses » (ALMEIDA, 1990 : 132). Cependant comme le remarque ce même auteur, les motifs décoratifs sur lequel il s'appuie pour défendre une datation si ancienne peuvent très bien avoir perduré jusqu'à l'époque augustéenne (ALMEIDA, 1990 : 133). Le moment de fondation de la Cividade de Lanheses est pour sa part daté par un fragment de céramique campanienne A et un autre d'imitation de céramique campanienne B (ALMEIDA, 1990 : 203). On méconnaît la véritable valeur chronologique de ces découvertes en l'absence d'une analyse quantitative du matériel retrouvé dans le cadre de ces fouilles. En effet, comme le démontre les résultats de l'intervention du Castro do Vieito, les céramiques fines, et notamment les céramiques campaniennes, peuvent être retrouvées de façon résiduelle sur les niveaux archéologiques augustéens des gisements de la région.

Ce même auteur précise postérieurement ce qu'il entend par *castro* agricole : un village implanté sur des terrasses fluviales ou des dépôts alluvionnaires, proches de zone de potentiel agricole élevé, de petites dimensions (entre 1 à 2 ha) et défendu par un système similaire au *agger/vallum/fossa duplex* romain. Il admet que ce phénomène est antérieur à l'occupation romaine, mais qu'il s'intensifie à ce moment là (ALMEIDA, 2003 : 168).

Il classe parfois comme tel des villages avec un système défensif similaire à celui des *castros* agricoles situés dans les terres hautes comme celui de Calvário (Fojo Lobal, Ponte de Lima) (ALMEIDA, 1996 I : 77), ou non, comme c'est par exemple le cas de Castelo de Genços (Calheiros/Brandara, Ponte de Lima) (*idem*, I : 60, n.º29). Cet auteur admet également la vocation minière de certains de ces villages, comme par exemple celui de Lanheses (*idem*, I : 100, n.º40).

Comme on peut le voir, la signification de *castro* agricole est aujourd'hui très différente de celle que ce concept avait vingt ans en arrière. On est en présence de ce que G. Chouquer appelle un collecteur hypertrophié, c'est-à-dire que les

différents sens donnés à ce concept sont devenues progressivement si amples et si variés, que le concept en question finit par perdre son opérationnalité (CHOUQUER, 2007 : 115).

Comme l'a récemment souligné A. González Ruibal (2006/2007), le concept de *castro* agricole n'a pas de sens puisque l'agriculture assume une grande importance dans le cadre de l'économie de la plupart des agglomérations fortifiées de l'Âge du Fer de la région.

On doute d'ailleurs que la localisation de ces villages s'explique réellement par le potentiel agricole des sols alluvionnaires adjacents. En effet, à cette époque, une grande partie de la surface que ce type de sols occupent devaient se trouver inondée par les eaux du Rio Lima, au moins une partie de l'année (Figure 4.2/1). Le processus d'envasement du fleuve Lima est très intense et très ancien. L'exploration des sédiments aurifères au long de ces affluents, et particulièrement les travaux de lavage, à la période romaine doivent avoir accéléré fortement ce processus. Le défrichage progressif des terres des versants et de la vallée dans le but d'augmenter la surface cultivée ont également favorisé l'érosion des versants et la re-déposition des sédiments dans la plaine alluvionnaire. La narration de la visite que fait Cosme de Medicis au Nord du Portugal en 1669 témoigne du fait que l'envasement chronique de l'embouchure du Lima, est le défaut ordinaire et irrémédiable du port de Viana de Castelo. Selon lui, l'envasement est dû aux travaux de labours des terres, dans les montagnes voisines, que les pluies charrient vers le lit du fleuve (QUEIROZ, 1945/1946 : 7). L'intensification de l'activité agricole il y a près de 2 siècles en arrière a accéléré ce processus.

L'exploration des salines de Meadela, à l'embouchure du fleuve, remonte au XIII^{ème} siècle (SOLÉ, 2001 : 64) et s'est prolongé jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle comme on peut le constater sur la carte chorographique de la vallée du Lima dressé en 1782 (Figure 4.13). Ces dernières se trouvent déjà couvertes par 2m de sédiment en 1949, comme on peut le vérifier sur la carte militaire à 1/25.000 publiée cette année là. Si ce rythme de déposition des sédiments avait été constant depuis la période romaine, une couche, de plus de 20 mètres d'épaisseur, se serait déposée jusqu'à nos jours, ce qui n'est évidemment pas le cas. L'ampleur de ce phénomène ne doit cependant pas être minorée. Les arcs romains du pont de Ponte de Lima, situé à la frontière entre la zone d'érosion et de déposition de la vallée, se trouvent actuellement presque complètement envasés. Ainsi il est plus probable que ce soit la proximité du fleuve que l'on recherche quand on s'installe à proximité de la plaine alluvionnaire actuelle. A une époque où la circulation de biens et de personnes se fait encore préférentiellement au long des cours d'eaux navigables (NAVEIRO LÓPEZ, 1991 : 139), se rapprocher de l'eau est une façon de se rapprocher de ce qui est distant. Le même raisonnement peut s'appliquer aux nouvelles agglomérations construites le long des côtes. On semble vouloir s'installer où l'on peut être facilement contacté et/ou partir d'où, on peut se mettre rapidement en contact avec l'extérieur. Cette logique est *a priori* en conflit avec l'isolement souvent invoqué à l'Âge du Fer pour caractériser les sociétés indigènes de la région (ALARCÃO, 1992 : 58).

Ainsi pour toutes les raisons invoquées antérieurement, on conclut qu'il est improductif de continuer à utiliser un concept qui associe des gisements de l'Âge du Fer avec ceux fondés au moment du début de l'occupation romaine, parce qu'en les mettant "dans un même sac", on se voit privé de la possibilité de distinguer deux phénomènes dont les causes peuvent être bien différentes.

ENCADRE 5.1

Éléments de culture matérielle militaire au Castro do Vieito

Certains éléments suggèrent l'existence d'un lien entre la communauté du Castro do Vieito et le monde militaire. Comme on l'a vu antérieurement, la monnaie en argent et en bronze découverte dans le cadre de la fouille correspond dans la plupart des cas à des séries émises à des fins strictement militaires. Par ailleurs, certaines de ces monnaies, brisées en deux, n'ont de valeur qu'au sein des circuits militaires.

Un coutelas de lame courbe, de type *afacaltado* (Figure 2.24a : CV-MT-10) formait, avec d'autres artefacts en fer très variés, la chignole retrouvée dans les gravats des murs de la forge identifiée sur le chantier (niveau d'abandon D0173 : x=-55084,27m ; y=228886,46m ; z=101,07m). Comme on l'a vu antérieurement, cette arme traditionnelle indigène est caractéristique des troupes auxiliaires d'Hispanie du haut empire. On la retrouve sur le campement militaire de Herrera de Pisuerga, sans que l'on puisse préciser si cette arme provient des niveaux associés à la présence de la *legio IIII Macedonica* ou à celle des corps auxiliaires de l'aile dite *ala Parthorum* et de la *cohors I Gallica* qui prend la relève de cette légion sous le règne de Néron (PÉREZ GONZÁLEZ, 2006 : 127 ; fig. 127).

Le graffiti *apili* gravé sur la panse d'une sigillée hispanique de la forme 15/17 retrouvée sur le niveau d'occupation tibérien/claudian D0024 (XXX 15; NDICI : D0024 ; TPQ : Forme 15/17=1; NCDUE : 11,04%-20,87%) est un autre élément qui peut suggérer un lien avec l'armée. Comme ils sont souvent retrouvés incomplets, le sens de ces graffiti est normalement difficile à comprendre (LOPES, 1994 : 59). Pourtant dans ce cas précis, il n'y a pas de doute : l'emploi du génitif démontre la volonté du propriétaire, *Apilus*, d'affirmer aux yeux des autres que cette céramique lui appartient. Ce *nomen*, mieux connu sous la forme *Apillius*, est très fréquent dans l'ensemble de la péninsule ibérique (ALBERTOS FIRMAT, 1972 : 13). Doit-on en déduire que la pénétration de l'écriture et de la connaissance de l'alphabet romain est si précoce et si profonde que même l'ensemble des habitants d'un village comme le Castro do Vieito savaient lire et écrire ? Cette explication est probablement anachronique. En effet, il y a encore cinquante ans, la majorité des paysans portugais et galiciens étaient analphabètes. Pourtant, la quantité de graffiti alphabétiques gravés sur les sigillées sudgalliques et hispaniques retrouvées sur les gisements du NO péninsulaire est bien supérieure à celle des sigillées retrouvées sur des gisements beaucoup mieux intégrés dans l'*orbis Romanum*, comme par exemple Bello, en Andalousie (CARVALHO 1998 : 158). Mais alors où et en quel contexte les propriétaires de ces céramiques ont-ils appris à lire et à écrire ?

On pense qu'il est probable que l'armée romaine, et particulièrement les vétérans indigènes, soient le vecteur de la diffusion du latin et de l'écriture dans le NO péninsulaire. La transmission des ordres au long de toute la hiérarchie de l'armée romaine ne se faisait que dans cette langue. On sait également qu'une partie des soldats devaient savoir lire, écrire et compter afin de pouvoir intégrer la complexe structure administrative militaire (LE BOHEC, 1990 : 247). L'équipement de chaque soldat fourni par l'armée étant identique, celui-ci pouvait aisément se confondre avec celui de ces camarades. Dans ce contexte particulier où la connaissance de l'écriture est généralisée, on peut comprendre la pratique d'individualiser les biens personnels en gravant le nom du propriétaire. En effet, il faut rappeler que l'équipement militaire

individuel était la propriété du soldat, même si celui-ci était fourni par l'armée qui en déduisait le coût du montant de la solde que recevaient les militaires (*idem*, 128). Une fois terminé son temps de service, le vétéran pouvait pour cela légitimement l'emporter avec lui. Cela peut permettre d'expliquer pourquoi on retrouve des armes de militaires ou des céramiques avec graffitis dans des agglomérations indigènes. On peut cependant également accepter l'idée que leur présence s'explique par celle de militaires détachés au sein de communautés indigènes comme le propose A. Villa Valdés et F. G. Sendino (2006 a: 500), les deux modèles n'étant pas exclusifs.

Cela explique également pourquoi le répertoire morphologique des sigillées italiques retrouvées sur le chantier est si varié, chaque type étant généralement représenté par une ou deux pièces. Comme on l'a vu antérieurement, le grand moment de l'importation de sigillées italiques dans le NO péninsulaire correspond aux règnes de Auguste et Tibère. Il est pour cela significatif que les sigillées italiques représentent $23,91 \pm 7,11\%$ de l'ensemble des sigillées retrouvées sur le chantier (Tableau 1.16). Cette proportion peut être encore plus grande puisqu'on n'a pu classer $26,08 \pm 7,32\%$ de l'ensemble des sigillées. La grande variété des formes de sigillée italique, que T. P. de Carvalho (1998 : 33) a également observée quand elle a étudié la collection de l'agglomération indigène de Monte Mouzinho (commune de Penafiel, Portugal), associé au fait que la sigillée apparaît bien représentée dès le moment initial de l'occupation du village s'explique plus facilement par le modèle du vétéran que l'on a énoncé plus haut, de préférence au modèle qui justifie ce phénomène par l'existence d'un réseau de distribution commercial organisé localement. Dans le cas contraire, il faudrait alors expliquer pourquoi aucune des formes ne semble être préférée par les villageois alors que les habitants de la capitale du *conventus*, *Bracara Augusta*, ont une claire préférence pour les formes Consp. 12, Consp.14, Consp 18, Consp. 20 et Consp. 22 qui paraissent dominer le marché de la sigillée (MORAIS, 2005 : 162).

Il faudrait également expliquer pourquoi les sigillées italiques sont mieux représentées que les sigillées Sud-Gallicques, qui ont commencé à être commercialisées dans le NO péninsulaire à partir du règne de Claude et qui remplacent rapidement les sigillées italiques sur le marché régional. On s'attendrait au contraire, à ce que, une fois le réseau commercial bien en place, la consommation de sigillées vienne à augmenter localement. T. P. de Carvalho a proposé antérieurement un modèle alternatif, selon lequel seulement quelques groupes auraient accès dans un premier temps aux sigillées, à travers des échanges ponctuels établis avec des militaires sur les marchés urbains. Ce modèle est acceptable à Monte Mouzinho où la sigillée italique est proportionnellement mal représentée. Au Castro do Vieito en revanche, celle-ci est abondante et apparaît distribuée sur l'ensemble des unités familiales (Figure E5.1/1), ce modèle ne pouvant être appliqué à ce gisement.

ENCADRE 5.2

L'exploration minière d'alluvions de Casais
(freguesia de Estorãos, commune de Ponte de Lima, Portugal)

L'exploration minière d'alluvions de Casais a été identifiée par C. A. B. de Almeida (1996a : 113) à partir de la lecture des mémoires paroissiaux de 1758. Ces dernières faisaient référence à l'existence de tranchées et de routes recouvertes, que la tradition locale disait avoir été construites par les Maures. Cette exploration minière se localise sur la rive droite de la Ribeira de Estorãos, affluent de la rive droite du Lima et forme une petite élévation correspondant à une terrasse fluviale de ce fleuve, correspondant au niveau ancien des 15/25m. Ce genre de dépôts, que l'on retrouve au long de la basse vallée du Lima, contient généralement de l'or et de l'étain. L'exploration de la zone méridionale de la terrasse se matérialise sur le terrain par une large tranchée, de près de 10m de hauteur et près de 250m de longueur, orientée approximativement O/E (Photo 5.2/1)(Figure E5.2/1). Une petite canalisation creusée dans le sol, longe l'escarpe qui délimite cette tranchée au Sud (Photo E5.2-3). On observe un puit creusé dans le fond de la tranchée, à l'Ouest (Photo E5.2/2). À l'Est, l'observation d'un pan de sédiments, partiellement démonté, informe sur la technique de démontage. En effet une conduite d'eau (larg. \pm 1,5m prof. \pm 1m), creusée dans le sol, de pente accentuée, se dirige vers le front de démontage, ce qui suggère que la force gravitationnelle et érosive de l'eau, canalisée au travers de puits préalablement creusés au long du front était utilisée pour en provoquer la chute selon le procédé que Pline désigne de *aurum arrigiae*. On peut également accepter que le démontage se soit fait à la pioche, l'eau canalisée par la conduite ne servant qu'à évacuer le matériau désagrégé et débarrassé des grands galets (DOMERGUE, 1990 : 465).

Il est aujourd'hui difficile de déterminer avec exactitude l'origine de l'eau utilisée à cette fin, puisque l'aboutissement de la conduite correspond à un point dominant du paysage. L'alimentation en eau du front minier de forme gravitationnel impliquerait ainsi la construction d'un aqueduc, acheminant l'eau déviée probablement d'un cours d'eau du versant oriental de la Serra de Estorãos au travers de la petite vallée qui limite l'exploration minière de Casais à l'Ouest.

Une autre tranchée rejoint celle antérieurement décrite à l'Ouest. Celle-ci débouche sur un large cirque, où l'on observe de nombreux dépôts de galets, résultant du lavage de sédiments, que l'on appelle *conheira* en portugais. Une grande conduite, avec près de 1m de profondeur et 2m de largeur longe la limite occidentale du cirque (Photo E5.2/4).

L'ensemble des vestiges de minération actuellement visibles occupe une surface de plus de 11 hectares, ce qui correspond à un volume colossal de sédiment mobilisé. Le front minier devait cependant être plus vaste qu'il ne le paraît actuellement. En 2003, l'entreprise AMS – Análise e Consultadoria Arqueológica Ld.^a a réalisé une campagne de sondages archéologiques sur la zone septentrionale de la terrasse fluviale, dans le cadre de la construction de l'autoroute IP9 (Figure E5.2/2). Une *conheira* a été détectée à près de 100m au Nord des tranchées décrites antérieurement (Figure E5.2/3). Il est ainsi possible que le front minier se soit étendu au Nord des tranchées décrites antérieurement, même si les vestiges de ces travaux ne sont pas aussi évidents que ceux observés au sud.

En l'absence de matériaux archéologiques qui puissent permettre de fixer la chronologie de cette exploration, les techniques minières utilisées sont pour le moment le meilleur indicateur qu'il s'agisse d'une mine de la période romaine.

BIBLIOGRAPHIE CITEE

- ADAM, J.-P. (1989), *La construction romaine: matériaux et techniques*, Picard, Paris, 368 pp.
- ALARCÃO, J. (1975), *La céramique commune locale et régionale*, Fouilles de Conimbriga, vol. V, Diffusion E. de Boccard, Paris, 195pp., LXXX Pl.
- ALARCÃO, J. (1992), A evolução da cultura castreja, *Conimbriga*, XXXI, Instituto de Arqueologia da Universidade de Coimbra, Coimbra, pp.39-71.
- ALARCÃO, J. (1996), *Para uma conciliação das Arqueologias*, Edições Afrontamento, Porto, 71 pp.
- ALARCÃO, J. (2003a), As estátuas de guerreiros galaicos como representações de príncipes no contexto da organização político-administrativa do Noroeste pré-flaviano, *Madrider Mitteilungen*, n.º44, Deutsches Archäologisches Institut Abteilung Madrid, Verlag Philipp von Zabern, Mainz am Rhein, pp. 116-126.
- ALARCÃO, J. (2003b), A organização social dos povos do noroeste e norte da Península Ibérica nas épocas pré-romana e romana, *Conimbriga*, XLII, Instituto de Arqueologia da Universidade de Coimbra, Coimbra, pp.5-115.
- ALARCÃO, J. (2004), *In território Colimbrico: lugares velhos (e alguns deles deslembrados) do Mondego*, Trabalhos de Arqueologia, n.º38, Instituto Português de Arqueologia, Lisboa, 171 pp.
- ALARCÃO, J. (2005), Destacamento(s) da Legião X Gémina no baixo Douro no tempo de Cláudio?, *Al-madan*, II.ª Série, n.º13, Julho 2005, Centro de Arqueologia de Almada, Almada, pp. 78-81.
- ALARCÃO, J. (2006), Os modelos romanos e os traslados provinciais na Lusitânia, in VAQUERIZO, D. (coord.), *El concepto de lo provincial en el mundo antiguo. Homenaje a la Profesora Pilar León Alonso*, Vol. 1, VAQUERIZO, D. et MURILLO, J. F. (éd.), Córdoba, pp. 175-188.
- ALARCÃO, J.; ÉTIENNE, R.; MOUTINHO ALARCÃO, A.; PONTE, S. da (1979), *Trouvailles diverses. Conclusions générales*, Fouilles de Conimbriga, vol. VII, Diffusion E. de Boccard, Paris, 331pp., LXVI Pl.
- ALBERTO FIRMAT, M. de L. (1972), Novos antropónimos hispânicos, *Emérita*, XL, pp. 1-29.
- ALCORTA IRASTORZA, E. J. (2005), Lucus Augusti como centro de producción y consumo cerámico, in FERNÁNDEZ OCHOA, C. E GARCÍA DÍAZ, P. (Coord.), *Unidad y diversidad en el Arco Atlántico en época romana*, Bar Internacional Series 1371, Archaeopress, Oxford, pp. 191-202.
- ALMEIDA, C. A. B. (1990), *Proto-história e romanização da bacia inferior do Lima*, Centro de Estudos Regionais, Viana do Castelo, 304 pp.
- ALMEIDA, C. A. B. (1996a), *Povoamento romano do litoral minhoto entre o Cávado e o Minho*, dissertação de doutoramento em pré-história e Arqueologia, vol. I – Inventário arqueológico de Ponte de Lima, document polycopié, 397 pp.
- ALMEIDA, C. A. B. (1996b), *Povoamento romano do litoral minhoto entre o Cávado e o Minho*, dissertação de doutoramento em pré-história e Arqueologia, vol. II – Inventário arqueológico de Viana do Castelo, document polycopié, 274 pp.
- ALMEIDA, C. A. B. (2003), *Povoamento romano do litoral minhoto entre o Cávado e o Minho*, dissertação de doutoramento em pré-história e Arqueologia, vol. VII, 469 pp.
- ALMEIDA, C. A. B.; CUNHA, R. M. C. da (1997), *O Castro de S. Lourenço: Vila Chã (Esposende)*, Câmara Municipal de Esposende, Esposende.
- ALMEIDA, C. A. F. (1983), Cultura Castreja. Evolução e problemática, *Arqueologia*, 8, GEAP, Porto, pp. 70-74.
- ALMEIDA, C. A. F. (1986), *A Cultura Castreja no Noroeste de Portugal*, Museu Arqueológico da Citânia de Sanfins, Paços de Ferreira, 367 pp., CXLVII Est.
- ALONSO, M. (2002), Le moulin rotatif manuel au nord-est de la Péninsule ibérique : une innovation technique dans le contexte domestique de la mouture des céréales, in PROCOPIOU, H. et TREUIL, R. (Dir.), *Moudre et broyer : l'interprétation fonctionnelle de l'outillage de mouture et de broyage dans la préhistoire et l'Antiquité : actes de la Table Ronde internationale, Clermond-Ferrand, 30 nov.-2 déc. 1995, vol. II – Archéologie et Histoire : du Paléolithique au Moyen-Âge*, CTHS, Paris, pp. 111-128.
- ALVAREZ-SANCHÍS, J. (2005), *Verracos: esculturas zoomorfas en la provincia de Ávila*, Cuadernos de patrimonio abulense, n.º1, Gran Duque de Alba, Ávila, 53 pp.
- ALVES F. J. S.; BLOT, M. L. P.; RODRIGUES P. J., HENRIQUES, R. H.; ALVES, J. G.; DIOGO, A. M. D. et CARDOSO, J. P. (2004) *La valorisation du patrimoine culturel subaquatique au Portugal – Comunicare la Memoria*

- del Mediterraneo. Strumenti, Esperienze e Progetti di Valorizzazione del Patrimonio Culturale Marittimo (Pisa, 29-30 de Outubro de 2004), http://www.ipa.min-cultura.pt/cnans/Naufragios/folder /TFAplus_Pisa_Fr, 22 pp.
- ANDRÉ, J. M. (2005), *Diálogo intercultural, utopia e mestiçagens em tempos de globalização*, Éthos, n.º3, Ariadne editora, Coimbra, 146 pp.
- ANTUNES, M. de A. (1985), *Vilarinho da Furna, uma aldeia afundada*, A regra do Jogo, Lisboa, 114 p.
- ARCELIN, P. & TUFFREAU-LIBRE, M. (1998), *La quantification des céramiques. Conditions et protocole*. Glux-en-Glenne, Centre Archéologique Européen du Mont Beuvray (CAE), collection Bibracte, n.º2,, I-XVII.
- ARMBRUSTER, B. et PEREA, A. (2000), Macizo/hueco, soldado/fundido, morfología/tecnología. El ámbito tecnológico castreño a través de los torques con remate en doble escocia, *Trabajos de Prehistoria*, vol. 57 - n.º1, Departamento de Prehistoria. Instituto de História, CSIC, Madrid, pp. 97-114.
- ARRUDA, A. M.; VIEGAS, C.; BARGÃO, P. (2006), *Ânforas lusitanas da Alcáçova de Santarém*, symposium internacional “Produção e Comércio de Preparados piscícolas durante a proto-história e a época romana no ocidente da península Ibérica”, decorrido em Setúbal de 7 a 9 de Maio de 2004, *Setúbal Arqueológica*, n.º13, Museu de Arqueologia e de Etnografia do distrito de Setúbal, Setúbal, pp. 233-252.
- BAUDAIS, D. et LUNSTRÖM-BAUDAIS, K. (2002), Enquête ethnoarchéologique dans un village du Nord-Ouest du Népal : les instruments de mouture et de broyage, in PROCOPIOU, H. et TREUIL, R. (Dir.), *Moudre et broyer : l'interprétation fonctionnelle de l'outillage de mouture et de broyage dans la préhistoire et l'Antiquité : actes de la Table Ronde internationale, Clermont-Ferrand, 30 nov.-2 déc. 1995, vol. 1 – Méthodes: Pétrographie, chimie, tracéologie, expérimentation, ethnoarchéologie*, CTHS, Paris, pp. 155-180.
- BERTHAULT, F. (2005), Chapeau Rouge : les amphores, in SILLIÈRES, P. (Dir.), *L'Aquitaine et l'Hispanie septentrionale à l'époque julio-claudienne – Organisation et exploitation des espaces provinciaux, IV^e Colloque Aquitania, Saintes, septembre 2003*, Aquitania, Supplément 13, Bordeaux, pp. 239-240.
- BETTENCOURT, A. M. S. (2003), Expressões simbólicas e rituais da idade do ferro no noroeste de Portugal. Separata do livro *Arquitectando Espaços: da natureza à metapolis*, Porto-Coimbra, pp. 131-149.
- BLANC, N. et NERCESSIAN, A. (1992), *La cuisine romaine antique*, Glénat/Faton, Grenoble, 224 pp.
- BLÁZQUEZ CERRATO, C. (2005), Vías de comunicación y circulación monetaria en la meseta norte y el noroeste, *Unidad y diversidad en el Arco Atlántico en época romana - III Coloquio Internacional de Arqueología en Gijón* coord. de Ochoa, F. e García Díaz, P., Ponencias, Gijón, pp. 235-244.
- BLÁZQUEZ CERRATO, C. (2006), La moneda partida en los campamentos romanos del norte, in GARCÍA-BELLIDO (coords.), *Los campamentos romanos en Hispania (27 a. C. – 192 d.C. El abastecimiento de moneda*, vol. II, Anejos de Gladius, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Ediciones Polifemo, Madrid, pp. 530-555.
- BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, J. M. (2000), Las excavaciones españolas en el Monte Testaccio, *Congreso Internacional "ex Baetica amphorae". Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano, Sevilla-Ecija, 17 al 20 diciembre de 1998*, vol. I, Écija, pp. 29-56.
- BLÁZQUEZ, J. M. (1989), *Nuevos estudios sobre la Romanización*, Colección Fundamentos 101, Ediciones ISTMO, Madrid, 641 pp.
- BLOT, M. L. P. (2003), Os portos na origem dos centros urbanos. Contributo para a arqueologia das cidades marítimas e flúvio-marítimas em Portugal, *Trabalhos de Arqueologia*, n.º28, Instituto Português de Arqueologia, Lisboa, 338 pp.
- BRADLEY, R. e CRIADO BOADO, F. (1994), “Los petroglifos como forma de apropiación del espacio: algunos ejemplos gallegos”, *Trabajos de Prehistoria*, 51, n.º2, Madrid, pp. 159-168.
- BRODRIBB, G. (1987), *Roman brick and tile*, Alan Sutton Publishing, Gloucester, 164 pp.
- CALLIER-BOISVERT, C. (1999), *Soajo entre migrations et mémoire. Études sur une société agropastorale à l'identité renouvelée*, Centre Culturel Calouste Gulbenkian, Paris, 317 pp.
- CAPELA, J. V. (2005), *As freguesias do Distrito de Viana do Castelo nas memórias paroquiais de 1758*, Alto-Minho: memória, história e Património. Casa Museu de Monção/Universidade do Minho, 933pp.
- CAPRON, J. (1973), *Communautés villageoises bwa: Mali - Haute Volta*. Mémoires de l'Institut d'Éthnologie, n.º9, Institut d'Éthnologie, Paris, 379 pp., 2 tableaux, 1 carte.
- CARANDINI, A. (1997), *Historias en la Tierra. Manual de excavación arqueológica*, Editorial Crítica, Barcelona, 285 pp.
- CARBALLO ARCEO, L. X. (1994), *Catálogo dos materiais arqueológicos do museu do castro de Santa Trega: Idade do Ferro*, Padroado do Monte St.ª Trega. A Guarda, 154 pp.

- CARDOSO, J. L.; CANINAS, J. C.; GRADIM A.; JOAQUIM, A. do N. (2002), Menires do Alto Algarve oriental: Lavajo I e Lavajo II (Alcoutim), *Revista Portuguesa de Arqueologia*, vol. 5 - n.º 2, Instituto Português de Arqueologia, Lisboa, pp. 99-133.
- CARDOZO, M. (1956), *Citânia de Briteiros e castro de Sabroso – Notícia descritiva para servir de guia ao visitante*, Sociedade Martins Sarmento, 4ª edição, Guimarães, XXXIX Est.
- CARRERAS MONFORT, C. (1996), El comercio en Asturia a través las ánforas, in FERNÁNDEZ OCHOA, C. E GARCÍA DÍAZ, P. (Coord.), *Unidad y diversidad en el Arco Atlántico en época romana*, Bar Internacional Series 1371, Archaeopress, Oxford, pp. 205-210 pp.
- CARRERAS MONFORT, C. (1997), *Los beneficiarii y la red de aprovisionamento militar de Britania e Hispania*. Gerión, 15, Universidad Complutense, Servicio de Publicaciones, Madrid, pp. 151-176.
- CARRERAS MONFORT, C. (2004), *Geografia de la producció de les Haltern 70*, in CARRERAS MONFORT, C.; AGUILERA, A.; BERNI, P.; GARROTE, E.; MARIMOM, P.; MORAIS, R.; MOROS, J.; NIETO, X.; PUIG, A.; REMESAL, J.; ROVIRO, R. e VIVAR, G., *Culip VIII i les àmfores Haltern 70*, Monografias del CASC 5, Museu d'Arqueologia de Catalunya – Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, Girona, pp. 75-81.
- CARRERAS MONFORT, C. e MARIMOM, P. (2004), *Verulanium 1908 (Haltern 70 Tardana)*, in CARRERAS MONFORT, C.; AGUILERA, A.; BERNI, P.; GARROTE, E.; MARIMOM, P.; MORAIS, R.; MOROS, J.; NIETO, X.; PUIG, A.; REMESAL, J.; ROVIRO, R. e VIVAR, G., *Culip VIII i les àmfores Haltern 70*, Monografias del CASC 5, Museu d'Arqueologia de Catalunya – Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, Girona, pp. 32-35.
- CARRERAS MONFORT, C. (2006), "A quantitative approach to the amphorae from Xanten: a more", *Römische Amphoren der Rheinprovinzen unter Besonderer Berücksichtigung des Xantener Materials*. Regionalmuseum Xanten, 13-15 Januar 2004. Xantener Berichte, band 14, Landschaftsverband Rheinland, Archäologischer Park, Regionalmuseum Xanten, Verlag Philipp von Zabern, Mainz am Rhein, pp. 25-39. <http://ceipac.gh.ub.es/biblio/Data/A/0485.pdf>
- CARRERAS MONFORT, C.. (2000), Producción de Haltern 70 y Dressel 7-11 en el *lacus Ligustinus* (Las Marismas, Bajo Guadalquivir)", *Congreso Internacional "ex Baetica amphorae". Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano, Sevilla-Ecija, 17 al 20 diciembre de 1998*, vol. IV, Écija, pp. 419-426.
- CARRETERO VAQUEIRO, S. (2005), Producción y consumo cerámico en el ámbito militar durante el Alto imperio en el Noroeste Peninsular in FERNÁNDEZ OCHOA, C. E GARCÍA DÍAZ, P. (Coord.), *Unidad y diversidad en el Arco Atlántico en época romana*, Bar Internacional Series 1371, Archaeopress, Oxford, pp. 109-124.
- CARVALHO, J. E. (2002), *Metodologia do Trabalho Científico. "Saber-Fazer" da investigação para dissertações e teses*, Escolar Editora, Lisboa, 156 pp.
- CARVALHO, T. P. (1998), *A terra Sigillata de Monte Mozinho (Contributo para a história do povoado)*, Dissertação apresentada na Faculdade de Letras da Universidade do Porto em 1993 para a obtenção do grau de Mestre em Arqueologia, Cadernos do Museu, Museu Municipal, Penafiel, n.º3, 385 pp.
- CASTRO, A. S.; SILVA, A. J. M.; SILVA, C. R.; SEBASTIAN, L. C. (1997), "Trabalhos de escavação arqueológica realizados no monumento 2 da "Lameira Travessa" (Pendilhe, Vila Nova de Paiva)", *Estudos Pré-históricos*, 5, Centro de Estudos Pré-históricos da Beira Alta, Viseu, pp. 29-53.
- CENTENO, R. (1985), *Circulação Monetária no Noroeste de Hispânia até 192*, Dissertação de Doutoramento em Pré-História e Arqueologia apresentada à FLUP, Sociedade Portuguesa de Numismática, Imprensa Portuguesa, Porto, 300 pp., 23 Mapas, 22 Fig., XXIX Est.
- CHOUQUER, G. (2000), *L'étude des Paysages – Essais sur leurs formes et leur histoire*, Éditions Errance, Paris, 208 pp.
- CHOUQUER, G. (2007), *Quels scénarios pour l'histoire du paysage? Orientations de recherche pour l'archéogéographie. Essai*, CEAUCP, Coimbra/Porto, 398 pp.
- CHOUQUER, G. (2008), *Traité d'archéogéographie. La crise des récits géohistoriques*, Éditions Errance, 200 pp.
- COSTA, A. (1929-1949), *Dicionário Chorographico de Portugal Continental e Insular*, vol. X, Livraria Civilização, Porto.
- COSTA, M. J. de A. (1989), *História do Direito Português*, Almedina, Coimbra, 451 pp.
- CRAWFORD, M. H. (1974), *Roman Republican Coinage*, Cambridge University Press, Cambridge, 2 vols.
- CRUZ, D. J. (1991), *A Mamoia 1 de Chã de Carvalhal no Contexto Arqueológico da Serra da Aboboreira e da Pré-história recente do Norte de Portugal*, Conimbriga - Anexos, n.º1, Coimbra, Instituto de Arqueologia da Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, 168 pp., XXI Est.
- CRUZ, D. J. et GONÇALVES, A. H. de B. (1994), Resultados dos trabalhos de escavação da Mamoia 1 das Madorras (S. Lourenço de Ribapinhão, Sabrosa, Portugal), *Estudos Pré-históricos*, 2, *Actas do Seminário: O Megalitismo no*

- Centro de Portugal, novos dados, problemática e relações com outras áreas peninsulares (Mangualde, Novembro 1992)*, Centro de Estudos Pré-históricos da Beira Alta, Viseu, pp. 171-233.
- CRUZ, M. (2007), Vidros de Viladonga (Lugo). Um caso exemplar, *CROA*, n.º17, pp.14-25. <http://www.aaviladonga.es/e-castrxo/pt/mcroal714.htm>.
- CRUZ, S. (1984), *Direito Romano (Ius Romanum)*, vol. I: Introdução. Fontes, 4.ª edição, Coimbra, 629 pp.
- CUNLIFFE, B. (2001), *Facing the Ocean. The Atlantic and its Peoples 8000 BC-AD1500*, Oxford University Press, Oxford, 600 pp.
- DESBAT, A. (1998), Les importations de vins italiques à Lyon, du IIème siècle avant J. C. au IIIème siècle après, d'après l'étude des amphores, *Actes de II Colloqui internacional d'Arqueologia romana, El vi a l'antiguitat, economia, producció i comerç al mediterrani occidental (Badalona 6/9 de Maig de 1998)*, Museu de Badalona, monografies Badalonines, n.º14, Badalona, pp. 151-162.
- DESBAT, A. et LEMAÎTRE, S. (2000), "Les premières importations d'amphores de Bétique à Lyon", *Congreso Internacional "ex Baetica amphorae". Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano, Sevilla-Ecija, 17 al 20 diciembre de 1998*, vol. III, Écija, pp. 793-816.
- DESCARTES, R. (1637), Discours de la méthode de bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, version électronique, <http://descartes.free.fr/>.
- DIAS, J. (1981), *Vilarinho da Furna: uma aldeia comunitária*, Imprensa Nacional - Casa da Moeda, Lisboa, 307 pp.
- DIAS, J.; OLIVEIRA, E. V. de; GALHANO, F. (1959), *Sistemas primitivos de moagem em Portugal : moinhos, azenhas e atafonas*, Vol. 1: Moinhos de água e azenha, Instituto de Alta Cultura, Porto, 102 pp.
- DOMERGUE, C. (1986), *Les mines de la péninsule ibérique dans l'antiquité romaine*, Collection de l'École Française de Rome, n.º127, École Française de Rome, Diffusion de Boccard, Paris, 620 pp.
- DORRIBO CAO, R. et REBOREDO TAXES, M. (2000), *Guía dos castros de Galicia, Edicións do cumio, Vigo*, 46 pp.
- ESTEVÃO, J. A. (1996), "A comunidade rural e o concelho: "origens". Os costumes populares: o caso das Confrarias do Subsino", *Revista de Guimarães*, n.º106, Casa de Sarmento, pp. 95-158.
- ÉTIENNE, R. e MAYET, F. (2000), *Le vin hispanique, Trois clés de l'économie de l'Hispanie Romaine*, Diffusion E. de Boccard, Paris, 295 pp.
- ÉTIENNE, R. e MAYET, F. (2002), *Salaisons et sauces de poisson hispaniques*, Trois clés de l'économie de l'Hispanie Romaine, Diffusion E. de Boccard, Paris, 274 pp.
- ÉTIENNE, R. e MAYET, F. (2006), Conclusions du Simposium Internacional "Produção e Comércio de Preparados piscícolas durante a proto-história e a época romana no ocidente da península Ibérica", decorrido em Setúbal de 7 a 9 de Maio de 2004, *Setúbal Arqueológica*, n.º13, Museu de Arqueologia e de Etnografia do distrito de Setúbal, Setúbal, pp. 331-336.
- FABIÃO, C. (1989), *Sobre as ânforas da Lomba do Canho (Arganil)*, Cadernos da UNIARQ, n.º1, UNIARQ INIC, Lisboa, 161 pp.
- FABIÃO, C. (2000), Sobre as mais antigas ânforas romanas da Baetica no Ocidente Peninsular, *Congreso Internacional "ex Baetica amphorae". Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano, Sevilla-Ecija, 17 al 20 diciembre de 1998*, vol. II, Écija, pp. 665-682.
- FABRE, G. (1979), Pesons in ALARCÃO, J.; ÉTIENNE, R.; MOUTINHO ALARCÃO, A.; PONTE, S. da *Trouvailles diverses. Conclusions générales*, Fouilles de Conimbriga, vol. VII, Diffusion E. de Boccard, Paris, pp. 54-80.
- FERNANDES, A. de A. (1958), O foral valenciano da "podra" de Viana, *Arquivo do Alto Minho*, vol. 8, Viana do Castelo, pp. 153-160.
- FERNANDES, A. de A. (1994), *Meadela histórica (Ecos da Meadela, 1977-1990)*, Paróquia de St.ª Cristina da Meadela, Viana do Castelo, 453 pp.
- FERNÁNDEZ PINTOS, J. (2001a), El panel nº 1 de As Chans do Rapadoiro (Chandebrito, Nigrán), *Trisquel – Archivos del Patrimonio Histórico Gallego*, n.º21, http://www.geocities.com/xufp/chans_rapadoiro1.html.
- FERNÁNDEZ PINTOS, J. (2001b), El panel nº 1 del Coto da Rapadoira (Sacos, Cotobade), *Trisquel – Archivos del Patrimonio Histórico Gallego*, n.º15, <http://www.geocities.com/xufp/rapadoira1.html>.
- FERNÁNDEZ-POSSE, M.ª D. (1998), *La investigación protohistórica en la Meseta y Galicia*, Arqueología Prehistórica, Arqueología Prehistórica, Editorial Síntesis, Madrid, 295 pp.
- FERNÁNDEZ-POSSE, M.ª D. (2002), Tiempos y espacios en la Cultura Castreña in BLAS CORTINA, M. A. et VILLA VALDÉS, A. (Ed.), *Los poblados fortificados del noroeste de la península ibérica: formación y desarrollo de la cultura castreña. Coloquios de Arqueología en la cuenca del Navia. Homenaje al Prof. José Manuel González y Fernández-Valles*, Ayuntamiento de Navia/ Parque Histórico del Navia, Navia, pp. 81-96.

- FLETCHER, M. e LOCK, G. R. (2005), *Digging numbers. Elementary Statistics for Archaeologists*, Oxford University School of Archaeology, Monograph 33, 2.^a edição, Oxford, 205 pp.
- FRIED, M. H. (1967), *The evolution of political society. An essay in political anthropology*, New York.
- GARCÍA MARCOS, V. (2005), *Importación de terra sigillata itálica y producciones locales de tradición itálica en la Meseta norte y el Noroeste peninsular in romana in FERNÁNDEZ OCHOA, C. E GARCÍA DÍAZ, P. (Coord.), Unidad y diversidad en el Arco Atlántico en época romana*, Bar Internacional Series 1371, Archaeopress, Oxford, pp. 87-108.
- GARCÍA VARGAS, E. (1998), *La producción de ánforas en la bahía de Cádiz en época romana (Siglo II a.C. – IV d.C.)*, Editorial Graficas Sol, Écija, 407 pp.
- GARCÍA-BELLIDO, M.^a P. (2005), El comportamiento de la moneda en los traslados de tropa: la moneda hispánica en Germania Superior y en Raetia, in FERNÁNDEZ OCHOA, C. E GARCÍA DÍAZ, P. (Coord.), *Unidad y diversidad en el Arco Atlántico en época romana*, Bar Internacional Series 1371, Archaeopress, Oxford, pp. 39-54.
- GARCÍA-BELLIDO, M.^a P. (2006a), El abastecimiento de moneda al ejército hispanico durante las guerras cantabras, in MORILLO, Á. (ed.), *Arqueología militar romana en Hispania Producción y abastecimiento en el ámbito militar*, Universidad de León, Secretariado de Publicaciones, Ayuntamiento de León, León, pp. 219-239.
- GARCÍA-BELLIDO, M.^a P. (2006b), El abastecimiento de moneda al ejército de Hispania en el noroeste, in GARCÍA-BELLIDO (coords.), *Los campamentos romanos en Hispania (27 a. C. – 192 d.C. El abastecimiento de moneda*, vol. II, Anejos de Gladius, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Ediciones Polifemo, Madrid, pp. 623-671.
- GAUDEMET, J. (1974), *Le droit privé romain*, Collection U2, Librairie Armand Colin, Paris, 416p.
- GEBELLÍ, P. e DÍAZ, M. (2000), “Importaciones béticas en Tarraco en contextos pre-augusteos”, *Congreso Internacional “ex Baetica amphorae”. Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano, Sevilla-Ecija, 17 al 20 diciembre de 1998*, vol. IV, Écija, pp. 1349-1358.
- GERALDES, A. (1996), *Brandas e inverneiras: particularidades do sistema agro-pastoril “crastejo”*, Inst. Conservação da Natureza - Parque Nacional da Peneda-Gerês, Cadernos Juríz; Xurés, n.º2, 62 pp.
- GOMES, M. V.; PAULO, L. C.; FERREIRA, S. D., RAMOS, J. (2002), Sepultura da Idade do Bronze do Sobreiro (Mato Serrão, Lagoa), *Revista Portuguesa de Arqueologia*, vol. 5 - n.º 2, Instituto Português de Arqueologia, Lisboa, pp. 191-218.
- GONÇALVES, V. S. (1994), O grupo megalítico de Reguengos de Monsaraz: procurando algumas possíveis novas perspectivas, sem esquecer as antigas, *Estudos Pré-históricos*, 2, *Actas do Seminário: O Megalitismo no Centro de Portugal, novos dados, problemática e relações com outras áreas peninsulares (Mangualde, Novembro 1992)*, Centro de Estudos Pré-históricos da Beira Alta, Viseu, pp. 115-135.
- GONZALEZ RUIBAL, A. (2006-2007), Galaicos Poder y comunidad en el Noroeste de la Península Ibérica (1200 a.C. – 50 d.C.), *Brigantium*, vol. 19, Museo Arqueológico e Histórico de San Antón, Coruña, 2 tomos.
- GONZALEZ RUIBAL, A. (2007), La vida social de los objetos castreños, , in GONZÁLEZ, GARCÍA, F. J. (coord.), *Los pueblos de la Galicia céltica*, Akal Universitaria, Serie Interdisciplinar, Madrid, pp. 259-322.
- GONZÁLEZ TASCÓN, I.; VELÁSQUEZ, I. (2005), *Ingeniería romana en Hispania. Historia y técnicas constructivas*, Fundación Juanelo Turriano, 541pp.
- GONZÁLEZ, J. E. et IBÁÑEZ, J. J. (2002), The use of pebbles in Eastern Vizcaya between 12000 and 10000 B.P., , in PROCOPIOU, H. et TREUIL, R. (Dir.), *Moudre et broyer : l'interprétation fonctionnelle de l'outillage de mouture et de broyage dans la préhistoire et l'Antiquité : actes de la Table Ronde internationale, Clermond-Ferrand, 30 nov.- 2 déc. 1995*, vol. I – Méthodes: Pétrographie, chimie, tracéologie, expérimentation, ethnoarchéologie, CTHS, Paris, pp. 69-80.
- GRUZINSKI, S. (1999), *La pensée métisse : croyances africaines et rationalité occidentale en questions*, Cahiers de l'Institut Universitaire d'Études du Développement, n.º19, PUF, Paris, 264 pp.
- HALBWACKS, M. (1950), *La Mémoire Collective*, Paris, PUF.
- HARRIS, E. C. (1991), *Principios de Estratigrafía Arqueológica*, Editorial Crítica, Barcelona, 227 pp.
- HENRIQUES, F.; CANINAS, J. C.; CHAMBINO, M. (1995), Rochas com covinhas na região do alto Tejo português. *Trabalhos de Antropologia e Etnologia*. Porto. 35: 4, p. 191-206.
- HERCULANO, A. (1981), *História de Portugal, Livro VIII*, Lisboa.
- JCI (1939), *Reconhecimento dos baldios do Continente*, volume II - Parte I, Ministério da Agricultura, Junta de Colonização Interna, Lisboa.
- JCI (1941), *Plano de aproveitamento dos baldios reservados*, II vols., Ministério da Agricultura, Junta de Colonização Interna, Lisboa.

- KRADER, M. H. (1968), *Formation of the State (Foundations of Modern Anthropology)*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall Inc.
- LASSURE, C. (2000), *Construire une cabane en pierre sèche : mode d'emploi. Études et recherches d'architecture vernaculaire*, n.20, CERAV, Paris, 38pp.
- LE BOHEC, Y. (1990), *L'armée romaine sous le haut-empire*, Picard, Paris, 287 pp.
- LE ROUX, *L'armée romaine et l'organisation des provinces ibériques d'Auguste à l'invasion de 409*, CNRS / Casa de Velásquez de Madrid, Diffusion de Boccard, Paris, 492 pp. XVI Pl.
- LEDROUT, R. (1980), *Espace et sociétés, Espaces et Sociétés*, 34-35, pp. 3-12.
- LLAMO CABADO, P. de (1981), *Arquitectura popular en Galicia*, Colexio Oficial de Arquitectos de Galicia, Vigo, 335 pp.
- LOBO, M. T. (1999), *Manual do Directo das Águas*, II vol., 2.ª edição, Coimbra Editora, Coimbra.
- LÓPEZ MONTEAGUDO, G. (1983), *Expansión de los "verracos" y características de su cultura*, Universidad Complutense, Madrid.
- LÓPEZ PÉREZ, M. C. (2004), *El comercio de terra sigillata en la provincia de a Coruña, Brigantium*, vol. 16, Boletín do Museo Arqueolóxico e Histórico, Coruña, 541 pp.
- LUCAS, G. (2005), *The Archaeology of Time*, Routledge, London and New Cork, 150 pp.
- MADEIRA, J. L. (2002), *O desenho na arqueologia, Cadernos de Arqueologia e Arte, n.º5, Instituto de Arqueologia da Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, Coimbra, 107 pp.*
- MARIMOM, P. et CARRERAS MONFORT, C. (2004), *Imitacions d'Haltern 70 en la Gàllia romana*, in CARRERAS MONFORT, C.; AGUILERA, A.; BERNI, P.; GARROTE, E.; MARIMOM, P.; MORAIS, R.; MOROS, J.; NIETO, X.; PUIG, A.; REMESAL, J.; ROVIRO, R. e VIVAR, G., *Culip VIII i les àmfores Haltern 70*, Monografias del CASC 5, Museu d'Arqueologia de Catalunya – Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, Girona, pp. 41-50.
- MARTIN, T. S. (2007), *Techniques for Explorating Context, Deposition and Chronology, Roman Finds: Context and Theory, Proceedings of a conference held at the University of Durham*, Hingley, R. et Willis, S. (éditeurs), Oxbow Books, Oxford, pp. 86-99.
- MARTÍNEZ TAMUXE, X. (1998), *Citania y museo arqueológico de Santa Tecla*, 4º édition, Sociedade Pro-Monte, A Guarda, 190 pp.
- MARTINS, M. (1988), *O povoado fortificado do Lago*, Amares, Cadernos de Arqueologia – Monografias, 1, Braga.
- MARTINS, M. (1990), *O povoamento proto-histórico e a romanização da bacia do curso médio do Cávado*, Cadernos de Arqueologia, Monografias, Universidade do Minho, Braga, 284 pp.
- MATOS, J. L. (2001), *Fundamentos de Informação Geográfica*, Coleção Geomática, Lidel, Lisboa/Porto/Coimbra, 326 pp.
- MATTOSO, J. (1993), *História de Portugal, vol. 2: A Monarquia Feudal (1096-1480)*, Círculo de Leitores, 556 pp.
- MAYET, F. (1984), *Les Céramiques Sigillées Hispaniques – Contribution à l'Histoire économique de la Péninsule Ibérique sous l'Empire Romain*, Collection de la Maison des Pays Ibériques, Diffusion de Boccard, Paris, 2 vols.
- MAYET, F. (1990), *Problèmes de dénomination, Les amphores lusitaniennes: Typologie, production, commerce, Actes des Journées d'Études tenues à Conimbriga les 13 et 14 Octobre 1988*, Diffusion E. de Boccard, Paris, pp. 23-28.
- MAYET, F. e SILVA, C. T. (2002), *L'atelier d'amphores d'Abul – Portugal*, Diffusion E. de Boccard, Paris, 248 pp. e XVI Pl.
- MAYET, F. et SILVA, C. T. (1996), *Les amphores du Sado – Portugal*, Diffusion E. de Boccard, Paris, 230 pp. e XIV Pl.
- MAYET, F. et SILVA, C. T. (1998), *L'atelier d'amphores de Pinheiro – Portugal*, Diffusion E. de Boccard, Paris, 336 pp. e XVI Pl.
- MENENDEZ ARGÜÍN, A.R. (2006), *Organización administrativa de los abastecimientos destinados al ejército romano altoimperial*, in MORILLO, Á. (ed.), *Arqueología militar romana en Hispania Producción y abastecimiento en el ámbito militar*, Universidad de León, Secretariado de Publicaciones, Ayuntamiento de León, León, pp. 335-341.
- MONTEIRO, J. P. et GOMES, M. V. (1974-1977), *Rochas com covinhas na Ribeira do Pracana, O Arqueólogo Português, série III, VII-IX, pp. 95-99.*
- MORAIS, R. (2004), *Bracara Augusta: um pequeno Testaccio de ânforas Haltern 70 – Considerações e problemáticas de estudo. Figlinae Baeticae. Talleres alfareros y producciones cerámicas en la Bética romana (ss. II*

a.C. – VII d.C.), *Congresso Internacional (Cadix, 12-14 de Novembre de 2003)*, Bar Internacional Series, John and Erica Hedges, Oxford.

MORAIS, R. (2005), *Autarcia e comércio em Bracara Augusta no período Alto-Imperial*, *Bracara Augusta Escavações Arqueológicas*, n.º2, UAUM, Braga, 2 vols.

MORAIS, R. et CARRERAS MONFORT, C. (2004), *Geografia del consum de les Haltern 70*, in CARRERAS MONFORT, C.; AGUILERA, A.; BERNI, P.; GARROTE, E.; MARIMOM, P.; MORAIS, R.; MOROS, J.; NIETO, X.; PUIG, A.; REMESAL, J.; ROVIRO, R. e VIVAR, G., *Culip VIII i les àmfors Haltern 70*, *Monografias del CASC 5*, Museu d'Arqueologia de Catalunya – Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, Girona, pp. 93-112.

MORAIS, R. et FABIÃO, C. (2007), *Novas produções de fabrico lusitano: problemáticas e importância económica*, CETARIAE 2005. *Salsas y Salazones de Pescado en Occidente durante la Antigüedad*. *Actas del Congreso Internacional (Cádiz, 7-9 de noviembre de 2005)*. *BAR Internacional Series*, 1686; pp. 127-133. <http://ceipac.gh.ub.es/biblio/Data/A/0511.pdf>

MOREIRA, M. L. P. (2000), *Subsídios para a história de Perre, Fábrica da Igreja Paroquial de Perre*, Viana do Castelo, 157 pp.

MOREL, J. P. (1981), *Céramique Campanienne – Les Formes*, École Française de Rome, Palais Farnèse, 2 vols.

MORILLO, A. C. (2005), *Hispania en la estrategia militar del Alto Imperio: movimientos de tropas en el Arco Atlántico a través de los testimonios arqueológicos* in FERNÁNDEZ OCHOA, C. E GARCÍA DÍAZ, P. (Coord.), *Unidad y diversidad en el Arco Atlántico en época romana*, *Bar Internacional Series* 1371, Archaeopress, Oxford, pp. 19-34.

MORILLO, A. C. (2006), *Abastecimiento y producción local en los campamentos romanos de la región septentrional de la Península Ibérica*, *Arqueología militar romana en Hispania II: Producción y abastecimiento en el ámbito militar*, MORILLO, A. C. (éditeur), Universidad de León, León, pp. 33-74.

MORILLO, A. C.; AMARÉ TAFALLA, M. T.; GARCÍA MARCOS, V. (2005), *Asturica Augusta como centro de producción y consumo cerámico* in FERNÁNDEZ OCHOA, C. E GARCÍA DÍAZ, P. (Coord.), *Unidad y diversidad en el Arco Atlántico en época romana*, *Bar Internacional Series* 1371, Archaeopress, Oxford, pp. 139-161.

MOROS, J.; BERNI, P. (2004), *Catálogo de sellos. Epigrafía sobre àmfors Haltern 70 bétique*, in CARRERAS MONFORT, C.; AGUILERA, A.; BERNI, P.; GARROTE, E.; MARIMOM, P.; MORAIS, R.; MOROS, J.; NIETO, X.; PUIG, A.; REMESAL, J.; ROVIRO, R. e VIVAR, G., *Culip VIII i les àmfors Haltern 70*, *Monografias del CASC 5*, Museu d'Arqueologia de Catalunya – Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, Girona, pp. 51-56.

NAVEIRO LÓPEZ, J. L. (1991), *El comercio antiguo en el N.W. peninsular. Lectura histórica del Registro Arqueológico*, monografias urxentes do museu, n.º5, Museu Arqueolóxico, A Coruña, 276 pp.

NAVEIRO LÓPEZ, J. L. (1996), *Registo cerámico e intercambio en el Noroeste en la época romana in FERNÁNDEZ OCHOA, C. (Coord.), Los finisterres atlánticos en la antigüedad. Época prerromana y romana*, Electa, Ayuntamiento de Gijón, Gijón, pp. 201-204.

NEUVILLE, P. (2002), *Aperçu sur le matériel de broyage de Corse*, in PROCOPIOU, H. et TREUIL, R. (Dir.), *Moudre et broyer : l'interprétation fonctionnelle de l'outillage de mouture et de broyage dans la préhistoire et l'Antiquité : actes de la Table Ronde internationale, Clermont-Ferrand, 30 nov.-2 déc. 1995, vol. II – Archéologie et Histoire : du Paléolithique au Moyen-Âge*, CTHS, Paris, pp. 57-72.

NIETO, X. (2004), *El jaciment arqueològic Culip VIII*, in CARRERAS MONFORT, C.; AGUILERA, A.; BERNI, P.; GARROTE, E.; MARIMOM, P.; MORAIS, R.; MOROS, J.; NIETO, X.; PUIG, A.; REMESAL, J.; ROVIRO, R. e VIVAR, G., *Culip VIII i les àmfors Haltern 70*, *Monografias del CASC 5*, Museu d'Arqueologia de Catalunya – Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, Girona, pp. 133-158.

NIETO, X. (1997), *Le comerce*, in POMEY, P. (coord.), *La navigation dans l'antiquité*, Édisud, pp. 115-158.

OLIVIER, L. (2004), *Des vestiges*, Mémoire présenté pour l'obtention de l'Habilitation à diriger des recherches (HDR), sous la direction du Professeur Sander Van der Leeuw, Paris, http://www.archeogeographie.org/bibli/ouvrages/theses/olivier/l_olivier.pdf

OLIVIER, L. (2008), *Le sombre abîme du temps – mémoire et archéologie*, La couleur des idées, éditions du Seuil, Paris, 302 pp.

PAÇO, A. et PAÇO QUESADO, A. do (1957), *Digressões arqueológicas pelo Alto Minho*, *Arquivo do Alto Minho*, vol. 6 – Tomo I (1956) e Tomo II (1957), Viana do Castelo, Separata.

PANOFF, M. et PERRIN, M. (1973), *Dictionnaire de l'Ethnologie*, 224, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 293 pp.

PARCERO OUBIÑA, C.; AYÁN VILA, X. M.; FÁBREGA ÁVAREZ, P.; TEIRA BRIÓN, A. (2007), *Arqueología, paisaje y sociedad*, in GONZÁLEZ, GARCÍA, F. J. (coord.), *Los pueblos de la Galicia céltica*, Akal Universitaria, Serie Interdisciplinar, Madrid, pp. 131-258.

- PARODI ÁLVAREZ, M. J. (2000), Acerca de los medios de transporte (de las ánforas) en época altoimperial romana. El transporte por vía acuáticas interiores, *Congreso Internacional "ex Baetica amphorae". Conservas, aceite y vino de la Bética en el Imperio Romano, Sevilla-Ecija, 17 al 20 diciembre de 1998*, vol. IV, Écija, pp. 1231-1240.
- PASTOR MUÑOZ, M. (2006), *Viriato. La lucha por la libertad*, Alderabán, Madrid, 179 pp.
- PAUL-LÉVY, F. et SEGAUD, M. (1983), *L'Anthropologie de l'Espace*, Paris, Centre Georges Pompidou/CCI, Paris.
- PEÑA SANTOS, A. de la (2005), "Arte rupestre em Galicia" in HIDALGO CUÑARRO, J. M. (coord.), *Arte rupestre préhistórica do Eixo Atlântico*, Eixo Atlântico, Vigo, http://www.eixoatlantico.com/documentos/arte_rupestre.pdf
- PEREIRA, I. (1994), *Idade do Ferro. Catálogo*, Câmara Municipal de Figueira da Foz, Serviços Culturais/Museu, 115 pp.
- PEREIRA, S. A. G. (1958), Foral dado por Afonso II a Viana (1296), *Arquivo do Alto Minho*, vol. 8, Viana do Castelo, pp. 6-19.
- PEREZ OUTEIRIÑO, B. (1990), *Sellos de Alfarero en Terra Sigillata Itálica encontrados en Mérida*, Cuadernos Emeritenses – 3, Museo Nacional de Arte Romano / Asociación de Amigos del Museo, Mérida, 172 pp. e XX Lam.
- PIMENTA, J. (2005), *As ánforas romanas do Castelo de S. Jorge (Lisboa)*, Trabalhos de Arqueologia, n.º41, IPA, Lisboa, 163 pp.
- PINA CABRAL, J. de (1989), *Filhos de Adão, filhas de Eva: a visão do mundo camponesa do Alto Minho*, Publicações Dom Quixote, Lisboa, 304 pp.
- PONTE, S. da (2004), Retrospectiva sobre Fíbulas Proto-Históricas e Romanas de Portugal, *Conimbriga*, XLIII, Instituto de Arqueologia da Universidade de Coimbra, Coimbra, pp.199-214.
- PUCCI, G. (1985), *Atlante delle Forme Ceramiche II*, Enciclopédia dell'Arte Antiga Classica e Orientale, Roma
- PUIG, A. (2004), *Problemàtiques i noves perspectives sobre les àmfores ovoides tarde-republicanes. Les àmfores ovoides de producció lusitana*, in CARRERAS MONFORT, C.; AGUILERA, A.; BERNI, P.; GARROTE, E.; MARIMOM, P.; MORAIS, R.; MOROS, J.; NIETO, X.; PUIG, A.; REMESAL, J.; ROVIRO, R. e VIVAR, G., *Culip VIII i les àmfores Haltern 70*, Monografias del CASC 5, Museu d'Arqueologia de Catalunya – Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, Girona, pp. 25-32.
- QUEIROGA, F. M. V. R. (2003), *War and castros: New approaches to the northwestern Portuguese Iron Age*, BAR, Oxford, 274 pp, 67 figs.
- RAUX, (1998), Méthodes de quantification du mobilier céramique. Etat de la question et pistes de réflexion, *La quantification des céramiques. Conditions et protocole*. Glux-en-Glenne, Centre Archéologique Européen du Mont Beuvray (CAE), collection Bibracte, n.º2, pp. 11-16.
- REIMER, P. J., BAILLIE, M. G. L., BARD, E., BAYLISS, A., BECK, J. W., BERTRAND, C. J. H., BLACKWELL, P. G., BUCK, C. E., BURR, G. S., CUTLER, K. B., DAMON, P. E., EDWARDS, R. L., FAIRBANKS, R. G., FRIEDRICH, M., GUILDERSON, T. P., HOGG, A. G., HUGHEN, K. A., KROMER, B., MCCORMAC, F. G., MANNING, S. W., RAMSEY, C. B., REIMER, R. W., REMMELE, S., SOUTHON, J. R., STUIVER, M., TALAMO, S., TAYLOR, F. W., VAN DER PLICHT, J., AND WEYHENMEYER, C. E. (2004), IntCal04 Terrestrial radiocarbon age calibration, 26 - 0 ka BP, *Radiocarbon*, 46, Dept. of Geosciences, University of Arizona, Tucson, pp. 1029-1058.
- REMESAL RODRÍGUEZ, J. (1997). *Monte Testaccio*. Hispania Romana: desde tierra de conquista a provincia del Imperio. Ed. ELECTA, Madrid; pp. 81-85.
- REY CASTIÑEIRA, J. et SOTO-BARREIRO, M. J. (1991), *El arte rupestre de Crastoeiro (Mondim de Basto – Portugal) y la problemática de los petroglifos en los castros*, in DINIS, A., *O povoado da Idade do Ferro do Castroeiro (Mondim de Basto – Norte de Portugal)*, *Cadernos de Arqueologia, Monografias*, n.º13, pp. 159-200.
- RIBEIRO, O.; LAUTENSACH, H.; DAVEAU, S. (1999), *Geografia de Portugal*, Edições João Sá da Costa, Lisboa, 4 vols.
- RIETH, E. (1998), *Des bateaux et des fleuves. Archéologie de la batellerie du Néolithique aux Temps modernes en France*, Collection des Hespérides, Errance, Paris, 159 pp.
- ROCA ROUMENS, M. e FERNÁNDEZ GARCÍA, M. I. (1999), *Terra Sigillata Hispánica – Centros de fabricación y producciones altoimperiales*, Universidad de Jaén/Universidad de Málaga, 332 pp.
- RODRÍGUEZ COLMENERO, A.; FERRER SIERRA, S.; ÁLVAREZ ASOREY, R. D. (2004), *Callaeciae et Asturiae Itinera Romana. Miliarios e outras inscrições viárias romanas do noroeste hispânico (conventos Bracarense, Lucense e Asturicense)*, Colección Gran Formato, Consello da Cultura Galega, Sección de Patrimonio Histórico, Lugo, 843 pp.
- ROSA, V. P. da; LAPOINTE, J. (1998), *Du partage au profit. Éléments d'anthropologie économique*, Presses de l'Université Fernando Pessoa, 2.ª edição, Porto, 126 pp.

- ROSNEY, J. de (1975), *Le macroscope – Vers une vision globale*, édition du Seuil, collection Points Civilisation, Paris, 305 pp.
- SAHLINS, M. D. (1968) *Tribesman*. Englewood Cliffs. Prentice-Hall.
- SAMPAIO, A. (1923), *Estudos históricos e económicos*, 2 vols., Lello e irmão, Porto.
- SÁNCHEZ PALENCIA, F. J.; OREJAS, A., SASTRE, I.; PÉREZ, L. C. (2002), Los castros y la ocupación romana en zonas mineras del noroeste de la península Ibérica, in BLAS CORTINA, M. A. et VILLA VALDÉS, A. (Ed.), *Los poblados fortificados del noroeste de la península ibérica: formación y desarrollo de la cultura castreña. Coloquios de Arqueología en la cuenca del Navia. Homenaje al Prof. José Manuel González y Fernández-Valles*, Ayuntamiento de Navia/ Parque Histórico del Navia, Navia, pp. 241-260.
- SÁNCHEZ PALENCIA, F. J.; OREJAS, A., SASTRE, I.; PÉREZ, L. C. (2006), Las zonas mineras romanas del noroeste peninsular. Infraestructura y organización del territorio, *Metalla, Nuevos Elementos de Ingeniería Romana, IIIº Congreso de las Obras Públicas Romanas*. Junta de Castilla y León/Colegio de Ingenieros T. de O. P., <http://traianus.rediris.es/astorga2006/10spalencia.pdf>, pp. 265-285.
- SANTOS YANGAS, N. (1988), *El ejército y la romanización de Galicia. Conquista y anexión del Noroeste de la Península Ibérica*, Universidad de Oviedo, Servicio de Publicaciones, Gijón, 306 pp.
- SEERNELS, V.; MERLUZZO, P., LEROY, M. (2004), Les activités de la forge : le travail du métal, in MANGIN, M. (Dir.), *Le fer*, collection « Archéologiques », Éditions Errance, Paris, pp. 81-112.
- SENNA MARTINEZ, J. C. (1994), Megalitismo, habitat e sociedades: a bacía do Médio e Alto Mondego no conjunto da Beira Alta (c. 5200-3000 BP), *Estudos Pré-históricos*, 2, *Actas do Seminário: O Megalitismo no Centro de Portugal, novos dados, problemática e relações com outras áreas peninsulares (Mangualde, Novembro 1992)*, Centro de Estudos Pré-históricos da Beira Alta, Viseu, pp. 29-53.
- SERVICE, E. R., (1962), *Primitive Social Organization: a evolutionary perspective*, New York, Random House.
- SILVA, A. C. F. (1986), *A cultura castreja no noroeste de Portugal*, Museu Arqueológico da Citânia de Sanfins, Paços de Ferreira, 367 pp., CXLVII Est.
- SILVA, A. C. F. (1999), *Citânia de Sanfins – Catálogo do Museu Arqueológico da Citânia de Sanfins*, Câmara Municipal de Paços de Ferreira, Paços de Ferreira, 68 pp.
- SILVA, A. C. F. (2001), Comércio púnico com o Noroeste, in TAVARES, A. A. (coord.), *Os púnicos no extremo ocidente. Actas do Colóquio Internacional realizado na Universidade Aberta (Lisboa, 27 e 28 de Outubro de 2000)*, Universidade Aberta, Lisboa, pp. 229-238.
- SILVA, M. S. P. et ALVES, L. B. (2005), “Roteiro de arte rupestre do Noroeste de Portugal” in HIDALGO CUÑARRO, J. M. (coord.), *Arte rupestre préhistórica do Eixo Atlântico*, Eixo Atlântico, Vigo, http://www.eixoatlantico.com/documentos/arte_rupestre.pdf.
- SOEIRO, T. (1984), *Monte Mozinho. Apontamentos sobre a ocupação do Sousa e Tâmega em época romana*, Boletim Municipal da Câmara, 3.ª série, n.º1, Penafiel.
- SOLANA SÁINZ, J. M. (2005), La pacificación de los pueblos del norte de Hispania, in PÉREZ-GONZÁLEZ, C. et ILLARREGUI, E. (coords), *Actas do Congresso de Arqueología militar romana en Europa, Segovia del 3 al 14 de julio de 2001*, Junta de Castilla y León, Salamanca, pp. 145-166.
- SOLOVERA SAN JUAN, M. E. (1987), *Estudios sobre la Historia Económica de la Rioja Romana*, Historia n.º7, Instituto de Estudios Riojanos, Logroño, 223 pp.
- TARDIEU, A. (1867), *Géographie de Strabon. Traduction nouvelle*, Librairie de la Hachette, Paris (<http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/index.html>).
- TAYLOR, C. (1998), A política de reconhecimento, in TAYLOR, C.; APPIAH et alii, *Multiculturalismo. Examinando a política do reconhecimento*, trad. de Marta Machado, Epistemologia e Sociedade, n.º84, Instituto Piaget, Lisboa, 193 pp.
- TCHERNIA, A. e OLMER, F. (2004), *Le vin de l'Italie Romaine* in BRUN, J.-P., POUX M. e TCHERNIA, A., *Le vin – Nectar des Dieux, Génie des Hommes*, Rhône Le Département, pp. 105-121.
- TESTART, A. (2005), *Éléments de classification des sociétés*, Errance, Paris, 160 pp.
- TRANOY, A. (1981), *La Galice romaine. Recherches sur le nord-ouest de la péninsule ibérique dans l'Antiquité*, Centre Pierre Paris, Université Bordeaux III / CNRS, Bordeaux, 600 pp., XXXVI Cartes, XIV Pl.
- VASCONCELOS, J. L. (1897), *Religiões da Lusitânia*, vol. I, Imprensa Nacional, Lisboa.
- VILAÇA, R. (1997), Uma nova leitura para o Monte do Frade (Penamacor), *Conímbriga*, XXXVI, Instituto de Arqueologia da FLUC, Coimbra, pp. 27-44.
- VILAÇA, R. (2003), Acerca da existência de ponderais em contextos do Bronze Final / Ferro Inicial no território português, *O Arqueólogo Português*, Museu Nacional de Arqueologia, Lisboa, pp. 245-286.

- VILLA VALDÉS, A.; MENÉNDEZ GRANDA, A.; SENDINO, F. G. (2006b), Fortificaciones romanas en el castro de Chao Samartín (Grandas de Salime, Asturias), *Arqueología militar romana en Hispania II: Producción y abastecimiento en el ámbito militar*, MORILLO, A. C. (éditeur), Universidad de León, León, pp. 581-599.
- VILLA VALDÉS, A.; SENDINO, F. G. (2006a), Aproximación al modelo de implantación de Roma en Asturias, , in GARCÍA-BELLIDO (coords.), *Los campamentos romanos en Hispania (27 a. C. – 192 d.C. El abastecimiento de moneda*, vol. II, Anejos de Gladius, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Ediciones Polifemo, Madrid, pp. 493-500.
- VILLARONGA, L. (1979), *Numismática Antigua de Hispania. Iniciación a su Estudio*, Barcelona, 353pp.
- VITA-FINZI, C. et HIGGS, E. S. (1970), Prehistoric economies in the Mount Carmel area of Palestine: site catchment analysis, *Proceeding of the Prehistoric Society*, Londres, pp. 1-37.
- WILLIS, S. et HINGLEY, R. (2007), Roman Finds: Context and Theory, *Roman Finds: Context and Theory, Proceedings of a conference held at the University of Durham*, Hingley, R. et Willis, S. (éditeurs), Oxbow Books, Oxford, pp. 2-17.
- ZAPATERO, G. R. e MOZOTA, F. B. (1988), Metodología para la investigación en arqueología territorial, *Munibe (Antropología y Arqueología)*, Suplemento n.º6, San Sebastian, pp. 45-64.

REMERCIEMENTS

Je veux avant tout remercier ma femme, Liliana Gonçalves Pereira, pour l'importante contribution qu'elle a apportée de façon constante au long des diverses étapes de ce travail de recherche. Liliana, cet ouvrage est aussi le tien.

Je veux ensuite remercier mes deux directeurs scientifiques Jorge de Alarcão et Maria da Conceição Lopes pour l'appui constant qu'ils m'ont donné au long de l'élaboration de cette thèse de doctorat, et d'ailleurs au long de toute ma vie professionnelle. Ils m'enseignent maintenant depuis plus de dix ans, et je souhaite qu'ils daignent le faire encore pendant de très longues années.

Je veux remercier également Gérard Chouquer pour la relecture attentive de ce texte. Les erreurs ou incorrections qu'il pourrait contenir sont cependant de mon entière responsabilité. Je le remercie également des commentaires et des suggestions de lectures qu'il a bien voulu partager avec moi.

Je remercie ces trois personnes, ainsi que mon collègue Pedro de Carvalho d'avoir mis à ma disposition une grande partie de la bibliographie utilisée pour écrire cet ouvrage.

Je veux aussi remercier ma sœur, Fatima Marques da Silva, de m'avoir éclairé à propos des diverses questions de nature juridique abordées au long du texte. Je remercie enfin mes parents, Maria de Graça Marques da Silva et Ricardo Alves da Silva, de m'avoir aidé à mieux comprendre le monde rural.

INDEX

Présentation	1
Classer, compter, dater : les règles de l'art.....	5
Classer	5
Le château de cartes	5
Le néophyte autodidacte.....	6
Compter	17
Dater	19
La théorie	20
Les paramètres de l'analyse.....	36
La pratique	40
Le village ou la structure d'un système complexe : la communauté villageoise.....	46
On commence par essayer de faire simple	46
Faire simple, ça ne marche pas à tous les coups.....	47
On essaie maintenant de faire complexe	48
Un instrument formidable : le microscope.....	50
Composer une nouvelle boîte à outils	53
Les structures homéostatiques	54
Les catalyseurs du changement d'état stationnaire	56
Communauté et famille : l'espace de la négociation	58
Les constructions : éléments de la structure village.....	58
L'art de construire	62
L'unité familiale : élément d'un espace échelonné.....	65
Vers une anthropologie de l'espace.....	73
Une identité en construction.....	76
Le passé comme référence identitaire	77
L'expression matérielle de la spiritualité.....	77
Les reliques	83

Une esthétique traditionnelle	85
De la pierre contre du fer	87
L'autarcie : une valeur identitaire ?	90
"Rien ne se perd, rien ne se gagne, tout se recycle"	90
Autarcie : idéal et réalité.....	94
Acculturation ou métissage culturel ?	96
La céramique régionale : entre modernité et tradition.....	97
Une esthétique hybride sur un support traditionnel	99
Communauté et territoire.....	102
Le modèle en vigueur	103
Les présupposés de ce modèle	104
Les villageois n'explorent pas des terres situées trop loin de leur habitat	105
Les membres de différentes communautés ne partagent les ressources d'un même territoire.....	107
Un village est égal à une communauté villageoise	108
Il n'y a pas de communauté sans village	109
Vers un nouveau modèle d'exploration du territoire	117
D'abord, la longue durée	120
Un modèle qui s'applique à un milieu sur-exploité	120
Où l'universel et l'immuable cèdent la place au local et à la dynamique	125
Appartenir à l' <i>orbis Romanum</i>	132
Une économie monétaire ?	132
Des indigènes ivrognes ?	138
Des chefs de quoi ?.....	146
Encadré 1.1	159
Encadré 2.1	161
Encadré 3.1	162
Encadré 4.1	166
Encadré 4.2	170
Encadré 5.1	172
Encadré 5.2	174
Bibliographie citée	176
Remerciements.....	186